THE BOSTON PUBLIC LIBRARY

JOAN OF ARC COLLECTION

39999059853562

VIES

DE PLUSIEURS

PERSONNAGES CÉLÈBRES.

Cet Ouvrage n'a été tiré qu'à trois cents exemplaires
dont deux cents seulement ont été mis en vente.

VIES

DE PLUSIEURS

PERSONNAGES

CÉLÈBRES

DES

TEMPS ANCIENS ET MODERNES,

PAR C.-A. WALCKENAER,

MEMBRE DE L'INSTITUT.

Rursùs, quid virtus, et quid sapientia possit,
Utile proposuit nobis.

HORACE.

Tome second.

LAON.

TYPOGRAPHIE DE MELLEVILLE,

rue Sérurier, n. 36.

1830.

924
W177
v.2

Joan of Arc
CT144
.W3
v.2

2797

VIES

DE PLUSIEURS

PERSONNAGES

CÉLÈBRES

DES TEMPS ANCIENS ET MODERNES.

LIVRE QUATRIÈME.

SAVANS ET LITTÉRATEURS

DES TEMPS MODERNES.

DEUXIÈME SECTION.

VOYAGEURS.

MARCO POLO.

Marco Polo, nommé communément, en français, Marc Paul, voyageur vénitien, est célèbre par la singularité de ses aventures, la vaste étendue des pays qu'il parcourut, et l'influence qu'eut la relation de ses voyages

sur les progrès de la navigation et du commerce. Pour bien apprécier cette influence, il faut se rappeler que les anciens ne connaissaient rien du nord de l'Asie, et qu'ils ne soupçonnaient même pas l'existence des vastes contrées qui la terminent à l'est : les notions qu'ils avaient transmises sur l'Orient aux peuples modernes de l'Europe, s'effacèrent même en quelque sorte, ou furent rendues inutiles dans leur application, par le déclin rapide de l'empire romain en Occident, et par l'établissement de l'empire des Khalifes. Des villes anciennes avaient disparu, de nouvelles villes avaient été fondées et agrandies, de nouveaux états s'étaient formés, de nouvelles religions avaient triomphé, de nouvelles langues s'étaient répandues, de nouvelles dénominations avaient partout prévalu, pendant que les peuples de l'Europe, en proie à l'invasion des barbares, ou divisés par des guerres sanglantes, et plongés dans les ténèbres de l'ignorance, étaient devenus de plus en plus étrangers les uns aux autres, et au reste du monde.

Deux grands évènemens, les croisades et les conquêtes de Genghiz-Khan, concoururent, au commencement du 13.e siècle, à faire cesser cet isolement. Les croisades forcèrent les diverses nations européennes à se réunir sous les mêmes tentes, à faire partie de la même confédération, et à se considérer en quelque sorte comme les membres d'une même famille : il leur fallut enfin apprendre à connaître ces contrées orientales, qu'envahissaient leurs armées. Les hordes que commandait Genghiz-Khan inondèrent tout-à-coup l'Asie et l'Europe. Elles envahirent en peu d'années, ou rendirent tributaires de leurs armes, la Chine, le Thibet, la presqu'île au-delà de

l'Inde, les deux empires tartares de Kaschgar et de Kaptchak, la grande et la petite Boukharie, le Khorasan, le Kourdistan, l'Irak-Arabi, et une partie de l'Asie-Mineure. L'empire des Mongols s'étendait depuis les monts Altaï jusqu'aux monts Himmalaya, depuis la mer du Japon jusqu'à la mer Noire, depuis l'embouchure de l'Amour jusqu'à celle de la Vistule, depuis l'île de Sumatra jusqu'à l'île Saghalien. Ce fut alors qu'on soupçonna pour la première fois, en Europe, la vaste étendue de ces plaines du nord de l'Asie, que l'antiquité désignait sous le nom vague de Scythie; ce fut aussi alors que les grandes et riches contrées qui terminaient à l'Orient cette partie du monde, sortirent en quelque sorte, pour les peuples de l'Occident, du sein de l'Océan où les systèmes des anciens géographes les avaient plongées. Alors la politique éclairée de la cour de Rome, et celle de plusieurs princes chrétiens, cherchèrent, dans ce subit accroissement de la puissance Mongole, objet d'une si universelle terreur, des moyens d'étendre, jusqu'aux extrémités de l'Asie, la religion chrétienne, et de se procurer, par une puissante diversion, un secours efficace contre les Turcs et les Arabes, qui étaient sur le point de ravir aux Croisés des conquêtes pour lesquelles on avait prodigué tant de sang et de trésors. C'est dans ce but que furent envoyés aux divers princes Mongols, flottant encore incertains entre leur ancienne idolâtrie et l'islamisme, de pieux missionnaires chargés de mettre les féroces conquérans d'Asie dans les intérêts de la chrétienté. Si la politique et la religion ne recueillirent que de faibles avantages de cette mesure, elle profita du moins au commerce et à la géographie; et l'on ne peut

disconvenir que les relations d'Ascelin, de Carpini et de Rubruquis n'aient préparé les voies aux grandes découvertes dont la science est redevable aux lumières et au courage de la famille des Polo.

Cette famille était au nombre des plus anciennes, des plus riches et des plus nobles de Venise. Dans les républiques d'Italie, le commerce et non la guerre avait créé la noblesse; et à Venise comme à Gênes, ceux qui la composaient, portaient, dans les spéculations mercantiles, cette grandeur de vues, cette prévoyance et cette habileté d'exécution, dont les souverains des grands états n'offraient, dans le reste de l'Europe, que de trop rares exemples. Andrea Polo de S.t Félix, noble vénitien, originaire de Sebenigo en Dalmatie, eut trois fils nommés Marco, Maffio, et Nicolo. Ce dernier était le père de notre voyageur, et avait, ainsi que son frère Maffio, auquel il s'était associé, embrassé la profession du commerce. Tous deux, pour les affaires de leur négoce, se rendirent à Constantinople, en 1250 [1]. Cette capitale de l'empire d'Orient avait été prise sur les Grecs, par les armes de la France et par celles de Venise : des représentans de cette république y exerçaient, avec l'empereur Baudoin II, une portion du pouvoir impérial.

Nos deux négocians, après s'être défaits avantageusement de leur cargaison, employèrent les capitaux qui en provenaient en bijoux précieux, et se transportèrent, en 1259 ou 1260, sur les bords du Volga, au nord de la mer Caspienne, à Saraï [2] et à Bolghar, lieux de la résidence de Barkah, fils ou frère de Batou, petit-fils de Genghiz-Khan. Maffio et Nicolo n'avaient pas eu vain compté sur la générosité de ce khan des Tartares de

Kaptchak : il leur paya magnifiquement les précieuses denrées qu'ils avaient apportées, et qu'ils n'avaient pas craint de lui confier, à leur arrivée dans ses états. Après un an de séjour sur le Volga, nos deux Vénitiens se préparaient à retourner dans leur patrie, lorsque tout-à-coup la guerre éclata entre Barkah, leur protecteur, chef des Turcs, ou des natifs du Turkistan, et Houlagou, son cousin, qui commandait aux Mongols ou aux Tartares orientaux. L'armée de Barkah fut mise en déroute : le chemin direct de Constantinople, à l'ouest de la mer Caspienne, fut intercepté; et nos deux négocians se décidèrent à passer à l'est de cette mer, et à revenir en Europe par cette voie, qui paraissait leur offrir moins de dangers. Ce trajet les conduisit à Bokhara, en 1261. Tandis qu'ils étaient dans cette grande ville, un noble Tartare, envoyé par Houlagou à son frère Koublaï, y arriva, et crut devoir s'y arrêter pour prendre quelque repos. Il fut surpris d'entendre nos deux Vénitiens parler sa langue : il fut enchanté de leur politesse, de leurs vastes connaissances, et il leur proposa de l'accompagner à la cour de l'empereur des Tartares, où il se rendait. Ils y consentirent; et se recommandant à Dieu, ils s'avancèrent au-delà des extrémités connues de l'Orient. Après avoir voyagé pendant douze mois, ils arrivèrent enfin à la résidence impériale. L'empereur leur fit l'accueil le plus gracieux; il leur adressa diverses questions sur les états de l'Occident, sur les princes chrétiens, et sur le pape. Satisfait de leurs réponses, il résolut de les faire accompagner par un de ses officiers, et de les envoyer en ambassade à la cour de Rome, pour demander des prédicateurs de l'Évangile, voulant par-là encourager

les princes chrétiens à attaquer le soudan d'Égypte et les Sarrasins, ses ennemis irréconciliables.

Nos deux voyageurs se mirent donc en route pour effectuer leur retour; et ils atteignirent enfin Giazza ou Ayas, dans la petite Arménie : là ils s'embarquèrent pour S.t Jean-d'Acre, alors au pouvoir des chrétiens, et ils arrivèrent dans ce port, au mois d'avril 1269 [3]. A peine débarqués, ils apprirent que le pape Clément IV était mort au mois de novembre 1268.

Le légat qui se trouvait à S.t Jean-d'Acre, leur conseilla de n'accomplir leur mission qu'après l'élection d'un nouveau pape. Ils jugèrent ne pouvoir mieux employer le loisir que les circonstances leur ménageaient, qu'en retournant dans leur famille : ils s'embarquèrent de nouveau, et arrivèrent à Venise. Nicolo, à son départ, avait laissé sa femme enceinte : à son retour, il la trouva morte; mais elle lui avait donné un fils que, par respect pour la mémoire du frère aîné de son mari, elle avait nommé Marco. Ce fils est le célèbre voyageur objet de cet article.

Il était âgé de dix-neuf ans, lors du retour de son père à Venise [4]. Les diverses factions qui s'agitaient dans le sacré collége, retardèrent tellement l'élection d'un pape, que nos ambassadeurs, après deux ans de séjour en Italie, craignirent de déplaire, par de plus longs délais, au puissant monarque qui les avait envoyés : ils se mirent en route pour retourner vers lui, ils emmenèrent avec eux le jeune Marco, et arrivèrent une seconde fois à S.t Jean-d'Acre. Ils obtinrent du légat Tebaldo de Vicence, qui s'y trouvait encore, des lettres pour l'empereur Tartare, et ils s'embarquèrent pour Ayas : mais à

peine avaient-ils mis à la voile, qu'on reçut la nouvelle que le choix du sacré collége était tombé sur le légat lui-même, qui prit le nom de Grégoire X. Le nouveau pape rappela aussitôt ces ambassadeurs : il leur remit, en qualité de souverain pontife, de nouvelles lettres de créance, et il leur adjoignit deux moines de l'ordre des Frères prêcheurs, porteurs de ses présens, avec plein pouvoir d'ordonner des prêtres et de sacrer des évêques : il donna ensuite sa bénédiction à nos voyageurs vénitiens, et les congédia en leur recommandant de se hâter d'accomplir leur mission. Ils repartirent, vers la fin de l'année 1271, emmenant encore avec eux le jeune Marco.

L'invasion du soudan d'Égypte dans le nord de la Syrie, qui eut lieu à cette époque, imprima une si grande terreur dans ces contrées, que les deux moines n'osèrent pas s'avancer dans l'intérieur, et s'arrêtèrent sur les côtes. La famille des Polo continua courageusement son voyage, et parvint à Balkh, dans le pays de Badaschkhan. Là, le jeune Marco Polo eut une maladie grave, qui contribua probablement à prolonger le séjour de son père et de son oncle dans Balkh : ils y restèrent un an. Ce temps écoulé, nos voyageurs se remirent en route, gravirent les monts Belour, atteignirent la ville de Kaschgar, employèrent trente jours à traverser le désert de Lop et de Kobi, pénétrèrent en Chine, et furent enfin admis en la présence du grand khan en 1275 [5]. Ils lui remirent les lettres et les présens du pape, et lui firent le récit de leur mission. L'empereur mongol leur témoigna sa satisfaction et le plaisir qu'il éprouvait à les revoir ; puis remarquant Marco qu'il ne connaissait pas encore, il demanda quel était ce jeune homme. Lorsqu'on lui

eut répondu que c'était le fils de Nicolo, il lui fit l'accueil le plus gracieux, déclara qu'il le prenait sous sa protection, et lui donna une place dans sa maison.

Notre jeune Vénitien s'acquitta de son emploi de manière à se faire estimer de toute la cour, et se distingua bientôt par ses talens et par son savoir. Il se plia facilement aux mœurs et aux habitudes du pays. Il apprit, en peu de temps, quatre langues différentes [6], en usage dans ces contrées, et par-là se rendit utile et cher à son maître. La confiance qu'il lui inspira augmentant de plus en plus, il fut chargé de différentes affaires importantes dans plusieurs provinces de l'empire. Quelques-unes de ces provinces étaient à de si grandes distances de la capitale, qu'il ne fallait pas moins de six mois pour y parvenir. Marco Polo profita des missions et des emplois dont il fut chargé, pour examiner les contrées qu'il avait occasion de parcourir : il s'instruisit des mœurs et des coutumes des peuples qui les habitaient; il prenait des notes de tout ce qui était digne d'attention, et se mettait par-là en état de répondre avec exactitude au grand khan, qui aimait à l'interroger sur tout ce qui concernait son vaste empire.

Un des membres du grand tribunal ayant été nommé gouverneur de la ville de Yangue ou de Yangtcheou-fou, dans la province de Kiang-nan, et ne pouvant se rendre à sa destination, Marco Polo fut choisi, comme son député, pour remplir ces hautes fonctions : l'usage, ou la loi, bornait à trois ans l'exercice de ce pouvoir. Marco Polo le conserva pendant tout ce temps, et en usa à la satisfaction de tous. Le père et l'oncle de notre voyageur ne rendirent pas des services moins essentiels à l'empe-

reur tartare; et ce furent eux qui, en 1279, lui suggérèrent l'idée de certains projectiles et de catapultes, au moyen desquels il s'empara de la ville chinoise de Siang-yang-fou, qui résistait depuis trois ans à tous les efforts de ses armes [7].

Il y avait dix-sept ans que les Polo étaient absens de leur patrie, lorsqu'ils souhaitèrent d'y retourner. Le grand âge de l'empereur tartare augmentait encore le désir qu'ils avaient d'effectuer promptement ce projet. Ils craignaient, s'ils perdaient ce puissant protecteur, de ne pouvoir surmonter les difficultés qui s'opposeraient à leur retour sur le sol natal. Ils s'adressèrent donc à l'empereur, et le prièrent de vouloir bien consentir à leur départ; mais leur demande fut mal accueillie, et leur attira des reproches. « Si l'appât des richesses, leur dit Koublaï, est le motif de votre voyage, je promets de vous satisfaire au-delà même de vos espérances; mais en même temps, je vous préviens que jamais je ne consentirai à vous laisser sortir de mes états. » La peine qu'une telle déclaration fit éprouver à nos voyageurs vénitiens fut extrême. Mais bientôt une circonstance particulière les tira, d'une manière imprévue, de l'embarras où ils se trouvaient. Des ambassadeurs d'un prince mongol-tartare, nommé Arghoun, arrivèrent à la cour de Koublaï. Arghoun était le petit-fils d'Houlagou, qui régnait en Perse, et par conséquent le petit-neveu de l'empereur. Il avait perdu sa principale femme, princesse du sang impérial, qui, à son lit de mort, l'avait supplié, par égard pour sa mémoire, de ne point former d'alliance avec aucune femme d'un rang inférieur au sien : c'était afin d'accomplir ce vœu, qu'Arghoun avait envoyé

des ambassadeurs à Koublaï, son souverain et le chef de sa famille, afin d'en obtenir une princesse de son sang. Koublaï déféra avec plaisir à cette demande. Une jeune princesse de dix-sept ans, d'une beauté parfaite, fut choisie parmi les petites-filles de l'empereur, et confiée aux ambassadeurs, qui se mirent en chemin pour retourner en Perse : mais l'état de trouble où se trouvaient plusieurs des contrées qu'il leur fallait traverser, les obligea de suspendre leur voyage, et de retourner dans la capitale de l'empire tartare.

Tandis qu'ils étaient dans cette position embarrassante, Marco Polo revint des îles de l'Océan indien, où on l'avait envoyé. Il rendit à son souverain un compte détaillé de sa mission, lui soumit des observations qu'il avait recueillies durant ce long voyage, et lui apprit qu'on naviguait dans les mers d'orient avec la plus grande facilité. Le contenu de sa relation parvint aux oreilles des ambassadeurs persans, qui résolurent de chercher à profiter de l'expérience de ce chrétien, pour transporter par mer et dans le golfe persique, le précieux dépôt dont ils s'étaient chargés. La famille des Polo et les ambassadeurs furent donc dès-lors unis de but et d'intérêt; et ils joignirent leurs efforts afin d'obtenir de l'empereur la permission de quitter ses états, et de s'embarquer pour la Perse. Koublaï eut de la peine à s'y résoudre : mais comme il ne voyait pas d'autre moyen d'envoyer la jeune princesse à son époux, il y consentit.

Quatorze vaisseaux à quatre mâts, furent, à cet effet, équipés et approvisionnés pour deux ans. Quelques-uns de ces vaisseaux avaient jusqu'à deux cent cinquante hommes d'équipage. Lorsque l'époque du départ fut ar-

rivée, l'empereur tartare fit venir les Polo, et leur parla dans les termes de la plus grande bienveillance : il leur fit promettre qu'après avoir revu leur patrie et leur famille, ils reviendraient dans ses états, reprendre les places qu'ils y occupaient : il leur donna, en même temps, des pouvoirs pour agir comme ses ambassadeurs dans les différentes cours de la chrétienté ; il les pourvut de passeports et de lettres qui devaient leur assurer une généreuse hospitalité dans toute l'étendue de son empire ; il les combla enfin de présens, et les renvoya pénétrés pour lui de vénération et de reconnaissance. Nos voyageurs partirent en 1292 avec la princesse, longèrent les côtes de la Chine, traversèrent le détroit de Malacca, furent retenus pendant cinq mois, à cause des moussons, dans l'île de Sumatra, abordèrent aussi dans l'île de Ceylan, doublèrent le cap Comorin, cotoyèrent quelque temps les rivages du Malabar, traversèrent l'Océan indien, et arrivèrent à Ormus, dans le golfe persique. Mais ils avaient perdu, dans le cours de leur navigation, six cents hommes d'équipage, et les deux ambassadeurs qu'ils étaient chargés d'accompagner.

A peine débarqués en Perse, les voyageurs vénitiens apprirent que l'empereur tartare Koublaï-Khan, qui les avait envoyés, venait de mourir au commencement de l'année 1294, et que le roi des Mongols, Arghoun, auquel était destinée la princesse qu'ils amenaient avec eux, était mort dès l'année 1291 : ses états, lorsque les Polo y arrivèrent, se trouvaient gouvernés par un régent qu'on soupçonnait avoir intention d'usurper le souverain pouvoir. Le fils d'Arghoun, nommé Ghazan, qui depuis acquit une grande célébrité, était campé, avec son armée,

sur la frontière du royaume, au nord-est, du côté du Khorasan. Il attendait une occasion favorable de faire valoir ses droits au trône, dont on voulait l'exclure à cause de la petitesse de sa taille. C'est auprès de ce prince que nos Vénitiens se rendirent d'abord, et ce fut entre ses mains qu'ils remirent la princesse qui leur avait été confiée.

L'objet de leur mission étant ainsi rempli, ils commencèrent leur voyage pour retourner en Occident, et s'arrêtèrent à Tauris, où se trouvait la cour du régent dont nous venons de parler. Ils demeurèrent neuf mois à Tauris; puis, munis des passeports nécessaires, ils continuèrent leur route, passèrent par Ardjis sur le lac de Van, par Erzeroum, par Trébizonde et Constantinople. Ils arrivèrent enfin à Venise, leur ville natale, l'an 1295, après une absence de vingt-six ans [8].

Tout ce que nous venons de dire sur les aventures de Marco Polo et de sa famille, est puisé dans l'ouvrage même de ce voyageur, dont tout atteste la bonne foi et l'exactitude; ce que nous ajouterons repose principalement sur la tradition recueillie deux siècles et demi après sa mort, par Ramusio, son savant éditeur.

Lorsque les Polo arrivèrent dans leur palais, ils le trouvèrent occupé par plusieurs de leurs parens qui s'en étaient mis en possession, d'après la persuasion où tout le monde était qu'ils avaient cessé d'exister. Ces parens ne purent les reconnaître, tant l'âge et les fatigues les avaient tous changés; tant ils ressemblaient à des Tartares par leur accoutrement, leur teint hâlé, et même leur langage; car ils avaient en partie oublié leur langue maternelle, et ils ne la parlaient qu'avec un accent

étranger, et avec un mélange de mots barbares. Mais ils convoquèrent une assemblée de tous ceux qui les avaient connus autrefois; et après avoir raconté leurs aventures, ils étalèrent une quantité prodigieuse de rubis, de saphirs, d'escarboucles, d'émeraudes et de diamans, qu'ils avaient rapportés, cousus dans l'intérieur de leurs vêtemens les plus grossiers. A la vue de ces richesses incalculables, on ne forma plus aucun doute sur la vérité de leur récit : le bruit de leur retour se répandit dans la ville; et une foule d'habitans de tous les rangs se portèrent à leur palais pour les voir et les féliciter.

La considération dont ils jouissaient s'accrut encore par le succès de leur entreprise. Maffio, le plus âgé d'entre eux, fut pourvu d'un des principaux emplois de la magistrature; Marco fut élu du grand conseil. Les jeunes gens des meilleures familles de Venise recherchèrent la société de Marco, comme le plus jeune et le plus aimable des Polo. Ils se plaisaient à l'entendre parler du Cathay, du grand-khan, et de toutes les choses extraordinaires et merveilleuses qu'il avait vues dans ses voyages; et comme, lorsqu'il évaluait le nombre des sujets du vaste empire des Mongols, il ne pouvait s'exprimer que par millions, il en reçut le nom de *Messer Marco Millioni*, ou, selon l'orthographe moderne, *Milione*. Ramusio atteste que, de son temps, le palais de la famille Polo existait encore à Venise, dans la rue S.t Jean-Chrysostome, et y était connu sous le nom de la *Corte del Millioni*. Quelques-uns attribuent, non sans beaucoup de vraisemblance, ce surnom populaire donné aux Polo, à leurs grandes richesses, et le considèrent comme le synonyme du mot français *millionnaire*.

Quelques années après l'arrivée des Polo à Venise, en 1298 [9], on apprit qu'une flotte de Gênes, commandée par Lampa Doria, avait paru dans l'île de Curzola, sur les côtes de Dalmatie. Venise équipa sur-le-champ une flotte composée d'un nombre de galères plus grand que celui des Génois. Le commandement d'une de ces galères fut confié à Marco Polo, comme à un marin expérimenté. Les deux flottes se rencontrèrent, et une bataille eut lieu. La flotte vénitienne fut battue; son chef, Dandolo, fut pris ainsi que Marco Polo, qui s'était courageusement porté en avant pour rompre l'escadre ennemie, et qui, ne se trouvant pas suffisamment secondé, fut blessé et fait prisonnier.

On l'emmena à Gênes, où sa célébrité lui attira la visite de tout ce qu'il y avait de plus distingué dans la ville. On s'efforça, par tous les moyens possibles, d'adoucir sa captivité; et on lui prodigua généreusement tout ce qui pouvait être nécessaire à ses besoins. A Gênes, comme à Venise, on fut avide d'entendre le récit de ses aventures; et on ne se lassait pas de l'écouter lorsqu'il parlait du grand-khan, de la splendeur de sa cour, et du vaste empire du Cathay. Heureusement pour les progrès des sciences, Marco Polo s'ennuya de répéter toujours les mêmes choses, et voulant se délivrer de toute importunité, il suivit le conseil de plusieurs personnes, qui l'engageaient à mettre par écrit ce qu'il avait si souvent raconté. Alors il fit venir de Venise les notes originales qu'il avait rédigées pendant ses voyages, et qui étaient restées entre les mains de son père; et, selon la tradition recueillie par Ramusio, confirmée par la chronique d'Acqui, ou peut-être puisée dans cette chronique,

Marco Polo dicta la relation que nous avons de lui, à un noble Génois, nommé Rustichello, ou Rustigielo, que le désir de connaître des contrées lointaines avait amené d'abord près de notre voyageur, mais qui, ensuite, devenu son ami, allait tous les jours passer plusieurs heures avec lui pour lui tenir compagnie. Selon une autre tradition, autorisée par un manuscrit fort ancien, ce fut à un de ses compagnons prisonniers, natif de Pise, nommé Pipino, que Marco Polo dicta la relation de ses voyages, qu'il intitula : Des grandes merveilles du monde, *De magnis mirabilibus mundi*. Quoiqu'il en soit, on s'accorde à dire que cette relation fut écrite en 1298, et qu'il circula dès-lors plusieurs copies de cet ouvrage qu'on désignait sous le nom de *il Milione di Messer Marco Polo*. Mais M. Baldelli a prouvé que les plus anciens textes italiens ne sont que la traduction de l'ancien texte français. Il pense que Marco Polo a d'abord écrit son voyage en cette langue, alors la plus répandue en Orient.

Le père et l'oncle de notre voyageur, qui avaient formé le projet de le marier, virent avec beaucoup de peine le plan formé pour l'honneur de leur maison, dérangé par sa captivité. Ils firent de vains efforts pour la faire cesser. Les sommes considérables qu'ils offrirent à cet effet furent refusées ; et ils craignaient qu'elle ne se terminât qu'avec sa vie. Les deux frères délibérèrent alors sur le parti qui leur fallait prendre pour satisfaire leur désir d'avoir des héritiers directs, auxquels ils pussent espérer de transmettre leur nom et leurs immenses richesses. Il fut convenu entre eux que Nicolo, déjà âgé, mais d'une constitution vigoureuse, se marierait en secondes noces.

La paix ayant été conclue entre les Vénitiens et les Génois le 24 mai 1299, Marco Polo recouvra sa liberté [10]. Son père, par son second mariage, lui donna trois frères, nommés Stéfano, Maffio et Giovanni. Marco Polo, en fils respectueux et tendre, et en homme sage et prudent, vécut en parfaite intelligence avec cette nouvelle famille, et profita de la tranquillité domestique dont il jouissait, pour retoucher et augmenter la relation de ses voyages. Il se maria, et n'eut point d'enfant mâle, mais seulement deux filles, dont l'une s'appelait Moretta, et l'autre Fantina, noms qui ne sont probablement que les sobriquets par lesquels on les désignait dans leur enfance.

Lorsque Nicolo Polo eut terminé ses jours, son fils Marco lui érigea un tombeau en pierre, sous le portique de l'église de S.t Lorenzo. Ce monument existait encore du temps de Ramusio, qui le vit, ainsi que l'inscription constatant que c'était la tombe du père du voyageur Marco Polo. Ramusio a négligé de nous apprendre l'année de la mort de celui auquel ce monument fut élevé. Mais on sait d'ailleurs que ce fut en 1316 [11]. Nous ne savons pas à quelle époque Marco Polo cessa de vivre ; on a dit seulement que son testament était daté de l'an 1323 : alors il aurait vécu, au moins suivant nous, soixante-treize ans, puisque nous plaçons sa naissance en l'année 1250 (1).

Quant aux autres membres de cette illustre famille,

(1) Suivant M. Marsden, qui le fait naître en 1254, et mourir en 1324, il aurait vécu soixante-dix ans.

on sait que l'aîné, Marco, était mort peu de temps après le départ de ses deux frères pour Constantinople, puisque ce fut en l'honneur de sa mémoire, que la mère de notre voyageur voulut qu'il reçût en naissant le nom de cet oncle. Des trois frères de Marco Polo, que son père eut de son second mariage, un seul, Maffio, eut des enfans. Sa famille consistait en cinq fils et une fille nommée Marie. Tous ses fils moururent sans laisser de postérité; et Marie, après la mort du dernier de ses frères, qui se nommait aussi Marco comme notre voyageur, hérita, en 1417, de tous les biens des Polo. Ainsi s'éteignirent le nom et la descendance directe par les mâles de cette illustre famille. L'héritière du nom de Polo s'allia avec la famille de Trivisino, une des plus nobles et des plus considérables de la république de Vénise. Les armes de la famille des Polo étaient d'azur, à la bande d'argent, avec trois corneilles de sable. Il n'existe point de portrait authentique de notre voyageur, ni de son père, ni de ses oncles; ceux qu'on a peints ou gravés sont fantastiques.

Voilà tout ce qu'on sait sur Marco Polo et sur sa famille. Il est temps de nous occuper de sa relation. Elle fut traduite en diverses langues, et lue avec avidité; mais on y ajouta peu de foi. L'opinion générale était que notre voyageur avait profité du privilège de ceux qui parlent des contrées qu'eux seuls ont visitées, et qui, par conséquent, ne peuvent craindre de contradicteurs. Plusieurs mirent en doute la réalité de ses voyages; et ceux qui lui étaient les plus favorables pensaient que, pour exciter davantage la curiosité, il avait exagéré; et que même, dans beaucoup d'endroits, son livre n'était qu'un tissu de mensonges et de fables invraisemblables.

La persuasion à cet égard était si forte, si universelle, que les amis et les parens de Marco Polo la partageaient; et qu'à son lit de mort ils le supplièrent, pour le salut de son âme, de rétracter tout ce qui se trouvait dans sa relation, ou au moins de désavouer les passages que tout le monde regardait comme de pures fictions. Marco Polo déclara, dans ce moment suprême, que loin d'avoir déguisé ou exagéré la vérité, il n'avait pas dit la moitié des choses extraordinaires dont il avait été témoin [12].

L'incrédulité du public de cette époque n'avait rien d'étonnant. Les Tartares, par leurs dévastations et leur cruauté, étaient considérés dans toute l'Europe comme des espèces de sauvages ayant à peine la figure humaine; et une relation qui parlait d'un empereur de cette nation ayant une cour, de grands-officiers, des tribunaux réguliers; qui décrivait un empire plus grand que l'Europe entière, et mieux civilisé, paraissait ne devoir mériter aucune confiance. Dès qu'on n'ajoutait pas foi à ce que Marco Polo disait du grand-khan et du Cathay, on devait regarder aussi comme fabuleux les récits de mœurs et d'usages si éloignés de ceux que l'on connaissait, d'animaux de formes si insolites, et de phénomènes naturels si étranges. Cependant, comme chaque jour les notions sur les pays décrits par Marco Polo confirmaient de plus en plus ce qu'il avait dit, les cosmographes les plus instruits s'en emparèrent; et, malgré la brièveté et le peu d'ordre de ses descriptions, ils dessinèrent, d'après elles, sur leurs cartes, comme d'après les seules sources authentiques, toutes les contrées de l'Asie à l'orient du golfe persique et au nord du Caucase et des monts Himmalaya, ainsi que les côtes orientales d'Afri-

que. De cette manière les idées erronées des anciens sur la mer des Indes, leurs noms, depuis long-temps hors d'usage, disparurent. La science se trouva régénérée; et, quoique encore imparfaite et grossière, elle fut en harmonie avec les progrès des découvertes et les langues usitées à cette époque. On vit paraître, pour la première fois, sur une carte du monde, la Tartarie, la Chine, le Japon, les îles d'Orient et l'extrémité de l'Afrique, que les navigateurs s'efforcèrent dès-lors de doubler. Le Cathay, en prolongeant considérablement l'Asie vers l'est, fit naître la pensée d'en atteindre les côtes, et de parvenir dans les riches contrées de l'Inde, en cinglant directement vers l'occident. C'est ainsi que Marco Polo et les savans cosmographes qui, les premiers, donnèrent du crédit à sa relation, ont préparé les deux plus grandes découvertes géographiques des temps modernes : celle du cap de Bonne-Espérance, et celle du Nouveau-Monde. Les lumières acquises successivement pendant plusieurs siècles, ont de plus en plus confirmé la véracité du voyageur vénitien; et lorsqu'enfin la géographie eut atteint, au milieu du 18.e siècle, un haut degré de perfection, la relation de Marco Polo servit encore à d'Anville pour tracer quelques détails du centre de l'Asie. Cependant, depuis les découvertes des Anglais et celles des Russes, les travaux déjà mis au jour, et ceux qui sont près d'éclore, rendent l'ouvrage de Marco Polo tout-à-fait inutile pour la géographie positive, puisqu'on a, sur toutes les contrées qu'il a visitées, des matériaux plus nombreux et plus abondans; mais cette relation reste toujours comme un monument intéressant pour l'histoire de la géographie, et pour celle des états.

On s'est beaucoup occupé, dans ces derniers temps, à en tirer parti, sous le premier de ces rapports; mais nous sommes forcés de dire que les savans estimables qui sont entrés dans cette carrière, ont pris une fausse direction, et que, par cette raison, leurs efforts ont produit peu de résultats. En effet, on s'est contenté de comparer les voyages et les cartes modernes avec la relation du voyageur vénitien; et de la seule ressemblance des noms, on a conclu l'identité des lieux. On n'a pas fait attention que, dans l'empire Chinois, les noms des lieux changent à chaque dynastie, et que ceux qui se trouvent aujourd'hui sur nos cartes, ne ressemblent pas à ceux qui prévalaient au 13.e siècle. Pour bien expliquer la géographie de Marco Polo, il faut se proposer un but plus grand, plus important. Il faut nécessairement éclaircir d'abord la géographie des Arabes; car c'est surtout d'après leurs notions réelles ou systématiques, que Marco Polo a parlé des parties méridionales et des îles d'Asie, ainsi que des côtes orientales d'Afrique, et de la grande île qui en est voisine. Il faudrait encore, d'après les historiens et les géographes d'Orient, éclaircir la géographie de l'Asie au 13.e siècle, et comparer les descriptions de ces auteurs avec des cartes dressées d'après tous les documens modernes, tant asiatiques qu'européens, et retrouver toutes les dénominations alors en usage : par-là on parviendrait à suivre géographiquement l'histoire de Genghiz-khan et de ses successeurs; on aurait une idée précise de l'étendue et des limites des différens états qui, à cette époque, ont été successivement détruits et élevés sur les débris les uns des autres. On retrouverait avec certitude les noms des villes, des montagnes et des

fleuves, qui alors étaient en usage. L'explication géographique de la relation de Marco Polo ne serait que le moindre résultat d'un tel travail; mais il en serait un résultat infaillible. Jusque-là on ne peut que former des conjectures plus ou moins vagues, lesquelles ont peu de prix dans une science qui repose entièrement sur des faits.

D'après ce que nous venons de dire, on peut conclure que le texte de Marco Polo n'est pas encore expliqué et compris ; nous ajouterons qu'il n'est pas même connu. En effet, non-seulement on ignore quel est ce texte, mais dans quelle langue ce voyageur a composé sa relation. Ramusio prétend que Rustigielo avait écrit sous sa dictée en latin ; que ce premier texte a été traduit ensuite en langue italienne vulgaire, puis retraduit en latin, d'après cette traduction italienne, par François Pipinus de Bologne, en 1320. Mais Pipinus, qui était, dit-on, de la famille Pepuri ou Pépoli, s'exprime dans sa préface comme s'il avait traduit de l'original pour la première fois, et il écrivait du vivant même de Marco Polo. Grynæus, qui, dans son *Novus orbis*, imprimé pour la première fois en 1532, a publié, avant Ramusio, une traduction de Marco Polo, préférable à celle de Pipinus, croit que le voyageur vénitien a employé sa langue maternelle, c'est-à-dire, le vénitien : c'est l'opinion la plus générale. M. Baldelli sachant que plusieurs manuscrits de Marco Polo, écrits en ancien français, contenaient des chapitres qui ne se trouvaient pas dans ceux qui sont en italien ou en latin, et s'étant aperçu que plusieurs erreurs grossières, qu'on remarque dans le texte italien, n'étaient dues qu'à une fausse interprétation de l'ancien

texte français, en a conclu que Polo avait d'abord écrit en français, et que les manuscrits français de cet auteur donnaient le seul texte véritable. Selon M. Baldelli, ce texte français aurait été traduit en toscan, puis du toscan en latin, et ensuite en vénitien. Après toutes ces conjectures, il en est une qui les concilierait toutes : c'est que Marco Polo, qui a survécu plus de vingt ans à la première dictée de sa relation en 1298, et qui parlait diverses langues, a pu, après avoir rédigé sa relation en vénitien, sa langue maternelle, traduire ou faire traduire sous ses yeux, en diverses langues, cette même relation, et y faire, à chaque fois, des changemens et des additions. Ceci expliquerait pourquoi les manuscrits diffèrent entre eux dans plusieurs passages, et même par l'ordre et par le nombre des chapitres qu'ils renferment. De là dérive la nécessité de rechercher les manuscrits et les éditions, et d'en donner les variantes.

Nous possédons un manuscrit de la traduction de Pipinus, sur vélin, relié avec d'autres ouvrages géographiques et historiques, dans l'ordre suivant : *Histoire des Croisades*, *Description de la Terre-Sainte*, *Voyages de Marco Polo*, *Listes des archevêchés et évêchés*, *Chroniques de Turpin* et *Description de l'Irlande*. Ce manuscrit de Marco Polo est précieux, et l'un des plus anciens; mais malheureusement le troisième et dernier livre ne contient que dix-sept chapitres au lieu de cinquante, qui sont indiqués par la table. Le titre qui précède la préface de Pipinus, est ainsi conçu : *Incipit prologus in librum domini Marchi Pauli de Venetiis, de conditionibus et consuetudinibus orientalium regionum*. Le titre, après la préface et la table du premier livre, est : *Incipit liber primus domini Marchi*

Pauli de Venetiis, de Mirabilibus orientalium. Ce manuscrit porte 1252 pour la date du départ du père et de l'oncle de notre voyageur. La société de géographie a publié les variantes des noms de ce manuscrit, dans le premier volume de ses *Mémoires*, 1824, in-4.°, pag. 535 et suivantes. Il existe, dans la bibliothèque royale de Berlin, un autre manuscrit de cette traduction de Pipinus, dont Muller a donné les variantes dans son édition latine de Marco Polo; un autre, qui est sur vélin, se trouve à Londres dans la bibliothèque du Muséum britannique. Il y en avait un quatrième à Padoue, dans la bibliothèque de S.t Jean-de-Latran; un autre dans la bibliothèque d'Este, à Milan; un autre à Ferrare, dans la bibliothèque de Bentivoglio. Lessing a fait connaître deux manuscrits de cette traduction de Pipinus, qui se conservent dans la bibliothèque ducale de Wolfenbuttel : il indique, dans cette même bibliothèque, un troisième manuscrit de Marco Polo, en latin, totalement différent de la traduction de Pipinus et de celle qu'a publiée Grynæus; mais il paraît, d'après ce qu'en dit Lessing, que ce troisième manuscrit n'est qu'un simple extrait de l'ouvrage du voyageur vénitien. M. Baldelli dit que c'est une copie du manuscrit de la bibliothèque Riccardine. Un manuscrit de la bibliothèque du collége de Dublin, contient aussi un extrait semblable. Apostolo Zeno fait encore, d'après Echard, mention d'une version latine anonyme, et distincte de celle de Pipinus [13] : peut-être est-ce celle du Pogge, qui avait traduit Marco Polo en latin. La bibliothèque royale de Paris renferme aussi plusieurs manuscrits latins de Marco Polo. La traduction de Pipinus se trouve dans ceux qui sont numérotés 1616 et 6244 A.

Celui qui est numéroté 3195 est une autre traduction en latin barbare, qui paraît avoir été faite au 15.e siècle sur un texte italien ou français. Ce manuscrit a été publié par la société de géographie, dans le premier volume de ses *Mémoires*. M. Baldelli fait encore mention d'un manuscrit latin de Marco Polo, qui se trouve dans la bibliothèque du Vatican, n.° 2935, et d'un second, in-8.° et du 15.e siècle, qu'on trouve dans la bibliothèque de la cathédrale de Tolède, parmi les manuscrits donnés par le cardinal Zélada ; et enfin d'un manuscrit précieux de la traduction de Pipinus, que renferme la bibliothèque Riccardine ; il est du 14.e siècle [14].

Après les manuscrits latins, nous ferons connaître les manuscrits italiens. Un des plus célèbres est celui que possédait la famille Sorenzo, de Rome [15], et dont Apostolo Zeno a donné une notice et des extraits dans ses notes sur l'*éloquence italienne*, de Fontanini, tome II, pag. 270. Un autre manuscrit italien de notre voyageur, non moins célèbre que le précédent, est celui qui appartenait aux académiciens della Crusca, et dont ils se sont servis pour leur dictionnaire : on le désigne sous le nom de *il Milione*. On prétend que ce manuscrit est de l'an 1300, et postérieur seulement de huit ans au retour du voyageur. L'académie della Crusca, dans la dernière édition de son vocabulaire, cite encore un autre manuscrit italien de Marco Polo, qui, selon elle, serait de l'an 1309. C'est ce manuscrit qui a été l'objet du grand travail de Baldelli, dont nous parlerons bientôt. Il fait partie de la bibliothèque Magliabecchiane. Les autres manuscrits italiens, mentionnés par M. Baldelli, sont le manuscrit Strozziano, du 15.e siècle; le Gaddiano, du 14.e; un

autre, nommé aussi Strozziano, du 14.e siècle, et décrit, ainsi que le précédent, par le bibliothécaire Follini. Ces trois manuscrits appartiennent à la bibliothèque Magliabecchiane. Le manuscrit dit Pucciano, parce qu'il appartient au marquis de Pucci, et dont l'abbé Fiacchi a donné une notice dans la préface de la traduction de son traité sur l'amitié, de Cicéron, est du 14.e siècle. Le manuscrit Lucchesiniano, qui appartient au marquis de Luchesini, est une copie faite, en 1465, par un nommé Daniel, de Vérone. Le manuscrit Riccardiano, qui n'est qu'un abrégé du *Milione* fait dans le 16.e siècle. Le manuscrit de la bibliothèque palatine, n.° 572, qui est de la fin du 14.e siècle. Le manuscrit de la bibliothèque Barberine, du 14.e siècle, que Manzi s'était proposé de publier. Enfin le manuscrit romain dit Chisiana, marqué M. VI, 140, et sur lequel se trouve une note de la main d'Alexandre VII. Un autre manuscrit, nommé Zeladiano, se trouve dans la bibliothèque de la cathédrale de Tolède, et donné par le cardinal Zélada. Cette bibliothèque possède encore deux manuscrits italiens; mais l'un est moderne, et du 17.e siècle; l'autre est conforme à l'édition imprimée à Trévise, en 1657. Enfin, la bibliothèque publique de Sienne renferme un manuscrit qui paraît être du 14.e siècle.

Au reste, les plus intéressans de tous sont en français, parce que ce sont ceux dont les éditeurs ont négligé de tirer parti. La bibliothèque de Berne en renferme un qui, d'après la préface, aurait été écrit en l'an 1307, au mois d'août, et remis, par Marco Polo lui-même, à *Monseigneur Thybault, chevalier, seigneur de Cepoy, pour Charles, fils du Roy de France et comte de Valoy :* ce Charles

est celui qui régna depuis sous le nom de Charles-le-Bel. Ce manuscrit intéressant est décrit par Sinner, dans son *Catalogue des M.ss de la Bibliothèque de Berne*. La bibliothèque royale de Paris a deux manuscrits précieux, contenant le texte français de Marco Polo : l'un, numéroté 8392, est un magnifique volume, de format grand in-folio, écrit sur vélin, dans le milieu du 14.e siècle, et orné de quantité de belles vignettes. L'ouvrage de Marco Polo y est suivi de plusieurs autres d'un genre analogue, savoir : le *Voyage de frère Audric (Oderic), de Mandeville*, etc. Ces différens ouvrages, à l'exception de celui de Marco Polo, furent traduits du latin en français, par Jehan Lelong, dit et né de Yppré, moine de S.t Bertin (à S.t Omer), et pour la plupart en 1351. Il y a, dans ce manuscrit, sept chapitres relatifs à l'histoire de la guerre de Caïdou contre le grand-khan (l'an 1269), qui ne se trouvent pas dans les éditions; mais aussi les quatre chapitres qui terminent l'ouvrage dans ces éditions, manquent dans ce manuscrit. L'autre manuscrit, numéroté 7367, est aussi in-folio, et écrit sur vélin dans les premières années du 14.e siècle : il est en langage plus ancien, et contient tout ce que renferme le précédent, et de plus, vingt-huit chapitres qui ne se trouvent non plus dans aucune édition. Selon M. Étienne Quatremère, dont l'opinion en pareille matière est du plus grand poids [1], ces chapitres inédits de Marco Polo attestent tant de connaissance de l'histoire des Mongols, et offrent tant de vérité dans le récit des faits et dans

[1] Dans une note manuscrite qu'il a bien voulu nous remettre sur ces deux manuscrits.

l'indication des dates, qu'ils ne peuvent être que de Marco Polo, parce que lui seul, en Europe, était aussi bien instruit de ce qui s'était passé peu d'années auparavant, aux extrémités de l'Orient. Ce manuscrit a été récemment publié par la société de géographie, dans le premier volume de ses *Mémoires*. M. Baldelli parle encore d'un autre manuscrit en langue française qui paraît fort curieux; il appartient à la bibliothèque du Vatican; il est sur vélin, numéroté 2207, et du 14.e siècle. Il se termine à la description de la Géorgie et par la signature de Loys de Luxembourg. Il est nommé, par M. Baldelli, *Codice Vaticano Già Ottoboniano.*

Après avoir donné la liste des manuscrits connus de Marco Polo, nous allons énumérer plus brièvement les éditions. Traductions *latines :* la première, petit in-4.°, sans date, mais présumée imprimée à Rome ou à Venise, en 1484. — Traduction de Jean Hutichius dans le *Novus orbis* de Grynæus, in-fol., 1532, 1537 et 1555, à Bâle ou à Paris. — Edition d'André Muller, 1671, in-4.°, Berlin, qui est la version de Pipinus; c'est la meilleure édition latine.

Les éditions en *italien* ou en *dialecte vénitien*, sont les plus nombreuses : elles ont été publiées en 1496, in-8.°, Vénise; une autre, sans date, qui paraît de la même époque, en 1500, Brescia; en 1508, in-12, et non pas in-fol., Vénise; en 1553, Vénise, in-fol.; en 1590, Trévise, édition indiquée par Bergeron, pag. 53, comme l'original de Marco Polo, opinion que M. Pinkerton a aussi émise depuis, et qu'il croyait nouvelle; en 1611, in-8.°, Vénise, réimprimée depuis à Vénise et à Trévise, en 1627 : en 1672, Trévise; mais antérieurement, en

1553 et en 1583, Vénise, in-fol., dans le deuxième tome de la collection de Ramusio : c'est non-seulement la meilleure des traductions italiennes de Marco Polo, mais c'était la meilleure de toutes les éditions de ce voyageur, avant celle que vient de donner M. Baldelli. Cet auteur nous a donné le texte le plus complet qu'on ait encore publié sur Marco Polo ; il l'a accompagné d'une longue introduction, et d'un grand nombre de commentaires et de dissertations. Son ouvrage est en 4 vol. in-4.°, et a été publié en 1827 ; il est intitulé : *Viaggi di Marco Polo illustrati e commentati dal conte Gio. Batista Baldelli preceduti dalla storia delle relazioni vicendevoli dell' Europa e dell' Asia.*

Il n'existe qu'une seule traduction *portugaise* de Marco Polo, Lisbonne, in-fol., 1502, en caractère gothique ; elle est de Valentim Fernandès Morano.

Il y en a deux traductions *espagnoles*, l'une en 1520, Séville, in-fol, ; l'autre en 1601, Çaragosa, in-12 ou petit in-8.° de 158 pages, par D. Martin (Abraca) de Bolea y Castro.

Trois traductions *allemandes*, 1477, Nuremberg ; 1534, Strasbourg, par Michael Herr sur l'édition latine publiée par Grynæus, dans le *Novus orbis ;* 1609, Altenburg ; et 1611, Leipzig, in-8.°, traduit par Megiser, sur la version italienne de Ramusio.

Deux traductions *françaises*, 1556, in-4.°, Paris, par un anonyme, qui se désigne par les initiales F. G. L. ; et 1735, dans la collection des voyages en Asie, dite de Bergeron, la Haye, in-4.°, tom. II, traduit sur le latin de l'édition de Muller. Ces deux traductions françaises n'ont point de rapport entre elles. Nous les avons comparées.

Une seule traduction *hollandaise*, en 1664, par Glazemaker, in-4.°, gothique, de 99 pages.

Sept ou cinq traductions *anglaises*, 1579, Londres, in-4.°, gothique, de 167 pag., dans la collection des voyages de Purchas, de 1625, in-fol., vol. 3, pag. 65; 1715 et 1744, dans la collection des voyages de Harris; 1747, dans la collection des voyages d'Astley; 1811, dans la collection des voyages de Pinkerton, in-4.°, tom. VII, et aussi dans la collection des voyages de Kerr, in-8.°; mais peut-être ces traductions ne sont-elles que la réimpression de celle des voyages d'Astley; enfin, 1818, par M. Marsden, in-4.°, de 781 pages : c'est à-la-fois la meilleure traduction et le meilleur commentaire de Marco Polo.

Dom Placido Zurla a publié un ouvrage intitulé : *Di Marco Polo e degli antichi viaggiatori Venitiani*, 2 vol. in-fol., Vénise, 1818. On peut consulter encore les analyses des voyages de Marco Polo, dans l'Histoire générale des voyages de l'abbé Prevôt, tom. VII, pag. 307 de l'édition in-4.°, de Paris; dans Pinkerton, *Modern Geography*, seconde édition, 1807, tom. II, et troisième édition, 1811, tom. I, pag. 475; dans la traduction française du même ouvrage, tom. V, pag. 24 à 54; dans le *Précis de la Géographie universelle*, tom. I, pag. 443; dans les *Nouvelles Annales des Voyages*, 1819, in-8.°, tom. II, pag. 158 à 183; dans Murray, *Historical account of discoveries and travels in Asia*, 1820, Edimbourg, in-8.°, tom. I, chap. 3, pag. 151; dans Washington Irving, *History of the life and voyages of Christopher Columbus*, 1828, in-12, édition de Baudry, appendix n.os XVIII et XIX, tom. IV, pag. 283 à 307. M. Klaproth a publié une dissertation intitulée :

Recherches sur les Ports de Ganpou et de Zaithoun, décrits par Marco Polo; suivies de l'annonce d'une nouvelle édition de Marco Polo, par le même auteur, 1824, in-8.° de 14 pag.

Il ne faut pas s'étonner si la courte relation de Marco Polo a tant occupé les savans. Lorsque dans la longue série des siècles, on cherche les trois hommes qui, par la grandeur et l'influence de leurs découvertes, ont le plus contribué au progrès de la géographie ou de la connaissance du globe, le modeste nom du voyageur vénitien vient se placer sur la même ligne que ceux d'Alexandre-le-Grand et de Christophe Colomb.

Notes.

[1] Page 4.

Quelques manuscrits portent 1252 ; mais l'année 1250, qui est dans le texte de Ramusio et dans le manuscrit de Berlin, s'accorde mieux avec les époques des autres faits rappelés dans Marc Paul. Quant à la date 1269, qui se trouve dans quelques manuscrits, c'est une erreur de copiste.

[2] Même page.

Un auteur moderne a dit que Saraï a été fondé par Barkah ou Bereki, en 1266, et il cite De Guignes. C'est une erreur que nous devons refuter. De Guignes dit au contraire que Bereki a fondé Saraï après qu'il eut embrassé le mahométisme, et que ce chef tartare mourut en l'an 1266, 665 de l'hégire. Ainsi, la date de cette fondation ne contredit en rien celle de 1259 ou 1260, que nous avions fixée pour l'arrivée des voyageurs vénitiens sur le Volga. Nous avons cru, dans cette réimpression, assujétir la chronologie de la famille des Polo à celle de M. le comte Baldelli, fondée sur des recherches plus complètes. Astrakhan devint, au commencement du 14.° siècle, la résidence d'hiver des sultans de Saraï. (Voyez *Travels of Ibn Batuta*, 1829, in-4.° pag. 79.)

[3] Page 6.

C'est probablement la confusion de cette date avec celle du départ qui a occasionné l'erreur de copiste dont nous avons parlé, note 1. Cette date de 1269 est celle du texte de Ramusio. Le texte français publié dans les mémoires de la société de géographie, tom. 1, pag. 7, porte 1260 : ce qui ne peut être, puisqu'il est question, dans cet

endroit, de la mort du pape Clément IV. Le texte latin du M.[ts] de la bibliothèque royale, n.° 3194, porte 1270.

[4] Page 6.

Ceci résulte nécessairement des dates déterminées plus haut, et se trouve dit expressément dans l'ouvrage de Marco : cependant, certains manuscrits disent quinze ans ; d'autres dix-sept ans. M. Marsden conjecture, dans une note, que Marco Polo devait en avoir seize ; mais cette opinion ne s'accorde avec aucune des autres dates, ni avec aucun manuscrit.

[5] Page 7.

M. Marsden conjecture que ce fut en 1273 que Marco Polo arriva près du grand-khan ; mais il nous semble que la date assignée par M. le comte Baldelli (*Viaggi di Marco Polo*, tom. 1, pag. 26), se fonde sur des preuves évidentes. Le grand-khan était alors dans sa résidence d'été que Marco Polo nomme Chemenfu ; on croit que c'est Chan-tu, ou la haute cour, nommée, en chinois, Tchao-Naïmen-Sume.

[6] Page 8.

M. Baldelli, tom. 1, p. 7, conjecture que ces quatre langues étaient l'arabe, le turc, le mongol et le chinois.

[7] Page 9.

M. Baldelli, en comparant les évènemens mentionnés par Marco Polo avec ceux que nous font connaître les historiens d'Asie, a déterminé, avec assez de probabilité, les dates suivantes :

Marco Polo, en 1272, se rend au Cathay ou à la Chine.

1275. Il arrive à la cour de Koublaï-Khan, à Chemenfu, ou Chan-tu.

1277. Il est envoyé par Koublaï dans la ville de Quinsai.

1279. Les Polo construisent des machines pour l'attaque de Siang-yang.

1282. Marco Polo se trouve à Cambalu, lorsque Achama est tué.

1283. Il est envoyé en ambassade à Carazan et à Mien.

1285. Il est envoyé en ambassade au Tsiampa, et navigue dans la mer des Indes.

1287. On lui confie le gouvernement de la ville de Yangui.

1291. Il fait une nouvelle navigation dans la mer des Indes, et se rend à la petite Java, qui est Sumatra des modernes.

1292. Il part pour la Perse, avec la princesse Cogatin.

[8] Page 12.

De vingt-quatre ans, si, comme veulent plusieurs manuscrits, le départ n'eut lieu qu'en 1252.

[9] Page 14.

Voyez Baldelli, *il Milione di Marco Polo*, 1827, in-4.°, tom. 1, pag. XXVII et XXVIII.

[10] Page 16.

Voyez Baldelli *(il Milione*, tom. 1, pag. XIX*)*. Le récit de Ramusio est différent : il dit que ce fut quatre ans après le mariage de Nicolo que Marco Polo, par la seule intercession de ce qu'il y avait de plus illustre dans Gênes, fut mis en liberté, et retourna dans sa patrie. Mais M. Baldelli nous semble avoir bien prouvé que ce récit de Ramusio est contraire à tous les monumens historiques contemporains.

[11] Même page.

D'après la généalogie des familles vénitiennes de Marco Barbaro.

[12] Page 18.

Ce fait curieux est attesté par Jacopo d'Acqui, dans sa chronique,

et explique pourquoi Marco Polo n'a point parlé de la grande muraille de la Chine : il craignait de passer pour un imposteur.

[13] Page 23.

L'indication de ces manuscrits, excepté ce qui concerne le nôtre, est tirée des ouvrages de M. Marsden, de Placido Zurla, de Muller et de M. Baldelli.

[14] Page 24.

Pour de plus grands détails sur ces manuscrits de la bibliothèque royale, on peut consulter les *Nouvelles Annales des voyages*, 1819, in-8.°, tom. II, pag. 162, et une note de l'auteur de cet article, dans la seconde édition de la traduction de Pinkerton, 1811, in-8.°, tom. V, pag. 26, note 3.

[15] Même page.

M. Marsden fait aussi mention d'un manuscrit de Marco Polo, en italien, que possède la bibliothèque du Muséum britannique ; mais ce n'est qu'un extrait fait en 1457, d'après le texte manuscrit de Sorenzo. Selon M. Placido Zurla, le manuscrit de Sorenzo ne serait que la copie de celui qui se conserve dans le *Museum Britannicum*.

BARTHEMA.

Lodovico Barthema, ou de Vartema, nommé, en latin, Ludovicus Vartomanus, gentilhomme bolonais, et patrice romain, fut un voyageur célèbre dans le 16.e siècle. Il est presque inconnu dans le nôtre, parce que l'abbé Prévost et ceux qui ont écrit l'histoire des voyages, ont négligé de parler du sien, quoiqu'il soit un des plus importans pour l'histoire de la géographie et pour l'histoire en général, attendu qu'il décrit presque toutes les contrées de l'Orient, au commencement du 16.e siècle, et à une époque antérieure, pour plusieurs d'entre elles, aux conquêtes des Mahométans. Louis Barthema partit de Vénise, et se rendit d'abord à Alexandrie, ensuite au Caire; de là à Barut, puis à Tripoli et ensuite à Damas, où il dit qu'il apprit la langue mauresque; il donne de grands détails sur cette ville, et fait un pompeux éloge de la fertilité de son territoire. Les Mamelucks, qui sont renégats chrétiens, esclaves du grand-seigneur, dominent dans ce lieu. Ils ne vont jamais seuls, mais toujours deux ou trois ensemble; s'ils rencontrent des femmes, ils ont le privilège de pouvoir les emmener avec eux dans une hôtellerie, et d'en user selon leur bon plaisir; mais comme les femmes ne marchent jamais en public que le visage voilé, ils ne peuvent voir leur figure, et ne doivent point leur faire violence à cet égard; si, après avoir prié une femme de se découvrir, elle répond :

« n'est-ce pas assez, mon frère, que tu ais usé de moi comme il te plaît, sans chercher encore à me connaître », ils doivent la laisser libre sur-le-champ ; aussi, du temps de notre voyageur, il arriva que des Mamelucks avaient ainsi joui de leurs propres femmes sans s'en douter, et en croyant s'être emparé d'une femme étrangère [1]. Barthema partit au mois d'avril de l'an 1503, pour se rendre à la Mecque, avec une caravane de Mamelucks, dont il avait adopté le costume. D'après ce qu'il raconte de ce trajet qui dura quarante jours, il paraîtrait que les Mamelucks avaient alors, dans les combats, une grande supériorité sur les Arabes du désert. Barthema, qui se faisait passer pour un mahométan, trouva à la Mecque un grand concours de pélerins, qui s'y étaient rendus de l'Afrique, de la Perse et de l'Inde ; un grand nombre y étaient attirés autant par le commerce que par dévotion. C'est à la Mecque que Barthema prétend avoir vu deux véritables licornes, ou animaux à une seule corne [2]. La description qu'il en donne ferait croire que c'était une espèce d'antilope. Cependant il ajoute que ces animaux sont très-rares, et ont été donnés par un roi d'Afrique au soudan de la Mecque. Barthema s'embarqua ensuite sur la Mer Rouge, et se rendit à Aden, dans l'Arabie-Heureuse. Là, il fut reconnu pour chrétien, on l'arrêta, on lui mit les fers aux pieds et on le jeta dans la prison du sultan ; pour sauver ses jours il fut réduit à jouer le rôle d'insensé : il parcourait nu la cour de la prison, en faisant mille extravagances.

(1) Ramusio, tom. I, pag. 348.

(2) Barthema, cap. XVII, dans Ramusio, tom. I, pag. 151.

Il fut vu dans cet état par la femme favorite du sultan, qui était une négresse, et dont les fenêtres dominaient l'enceinte de la prison. Elle s'amusa d'abord de ses folies, lui fit donner une meilleure nourriture, se le fit amener, apprit qu'il n'était pas fou, et en devint éperduement amoureuse. S'il cédait à ses instances, sa mort devenait infaillible; et cependant il n'était pas libre de se refuser à ses caresses et à ses bienfaits : il sut encore échapper à ce danger, et, sans se livrer, il mit à profit les sentimens qu'il avait fait naître.

Après plus de trois mois d'une dure captivité, il obtint sa liberté. Il visita ensuite Ajar, Dante, Damar, Sana, et plusieurs autres villes de l'Arabie-Heureuse, qu'il décrit; puis il s'embarqua de nouveau, toucha à Zeila, en Afrique, à l'île Barbara, se dirigea sur les côtes de Perse, et débarqua à l'île d'Ormus, à l'entrée du golfe persique. Cette île ne renfermait pas moins alors de quatre cent cinquante étrangers qui trafiquaient en soies, en perles, en pierres précieuses et en épiceries. Barthema traversa ensuite la Perse, arriva à Eri (probablement Hérât), dans le Khorasan, où se faisait un grand commerce de rhubarbe. Retournant vers l'occident, il vit un grand fleuve, qu'il présuma être l'Euphrate; il se rendit à Schiraz; là, il rencontra un négociant persan, qui le reconnut comme l'ayant vu à la Mecque. Barthema consentit à l'accompagner à Samarcande. C'est dans cette ville, qu'il dépeint comme aussi grande que le Caire, que le Persan, toujours plus charmé de la compagnie de Barthema, offrit de lui donner en mariage une de ses nièces, méritant, disait-il, par sa beauté, le nom de Sanis (ou Soleil) qu'elle portait. Nos deux voyageurs re-

tournèrent à Eri (Hérât), pour conclure ce mariage; puis ensuite ils allèrent ensemble à Ormus. Là, ils s'embarquèrent pour l'Inde et arrivèrent dans le port de Cheul, et ensuite dans la ville de Cambaye, alors le centre d'un grand commerce. Dans la description qu'il donne de cette ville, Barthema montre une grande ignorance en géographie, car il prend la rivière qui est près de Cambaye, à l'ouest, ou le Saubermutty, pour le fleuve Indus. Il se rendit ensuite à Cévus, port du Guzerat, et de là à Dabul; et ensuite à l'île Goa, qu'il nomme Goga ou Gogar. Il se dirigea dans l'intérieur des terres; et, après sept jours de marche, il arriva dans la grande ville de Deccan, où régnait un roi mahométan, toujours en guerre avec le roi de Narsinga, qui tient sous sa puissance la ville de Bathecalla, où notre voyageur se rendit. Parmi les diverses denrées dont on trafique dans cette ville, il mentionne le sucre blanc, tel qu'on en use en Europe, et qui s'y trouve en grande abondance. Barthema retourna à l'ouest, vers la mer, et visita l'île d'Amiadiva, le district de Centacola, les ports d'Onore et de Mangalore, sur la côte du Carnara, possédés par le roi de Narsinga. De là, Barthema se rendit à Cananor, où les Portugais ont un port : c'est dans ce port qu'on commence à trouver toutes les espèces d'épices, et il s'en fait un grand trafic. Notre voyageur marcha encore de nouveau dans l'intérieur des terres, et visita Bisinagar (Bijanagur), une des plus grandes villes du royaume de Narsinga, et dont les environs sont délicieux; il compare cette ville à Milan, pour la beauté et la grandeur; elle est située sur le penchant d'une montagne; le peuple, ainsi que son roi, est idolâtre. Barthema retourna à Cananor, se rendit à

douze mille de là, dans la ville de Tromapatan, traversa le territoire de Pandarane et de Capogatte, qui appartient au roi de Calicut, et arriva enfin dans cette ville, une des plus grandes de l'Inde. Il y résida assez long-temps pour pouvoir donner une description des mœurs et des habitudes, qui remplit tout son cinquième livre. Ce qu'il raconte des usages singuliers des Indiens de la côte de Malabar, a été confirmé par les relations modernes. Barthema vit alors à Calicut des négocians de diverses parties du monde, de Malacca, de Bengal, de Tarnassari (Tanasserim), de Pégu, de Giormandel (Coromandel), de Zeilam (Ceylan), de l'île Sumatra (et il remarque que les négocians de cette île étaient en grand nombre), de Colon et de Caicolon (Coulan), de Bathacalla, de Dabul, de Cevul, de Cambay, du Guzerat, d'Ormus, de la Mecque, de Perse, de l'Arabie-Heureuse, de la Syrie et de la Turquie, même de l'Ethiopie (probablement l'Abyssinie), et de Narsinga : mais les négocians de ces deux dernières contrées étaient en petit nombre. Aucun des peuples Indiens ne se livre à la navigation. Elle a lieu par les Maures seuls, c'est-à-dire, les Arabes; et Barthema décrit très-bien la construction de leurs vaisseaux, leur mode de naviguer, les saisons qu'ils choisissent et les pays qu'ils parcourent. Le roi de Calicut était alors en guerre avec les Portugais, et était fort mécontent, parce que, selon Barthema, il était atteint du mal français, qui le tenait à la gorge [1]. S'il est question ici de la maladie syphilitique, on devra se rappeler que l'Amérique, d'où on prétend qu'elle provient, n'était découverte que depuis une dixaine d'années. Barthema décrit très-bien les plantes, la culture

et les animaux du pays. Le marchand persan, compagnon de voyage de Barthema, n'ayant pu se défaire de ses marchandises à Calicut, ils partirent, et ensuite, remontant un fleuve, ils arrivèrent à Caicolon, ville qui est, dit Barthema, à cinquante lieues de Calicut. Cette ville, où nos voyageurs trouvèrent des chrétiens de S.t Thomas, est certainement Coulan, dans le Travancore. A vingt mille plus loin, nos voyageurs entrèrent dans une autre ville nommée Colon, où ils virent des hommes pêcher des perles dans la mer, ainsi qu'ils en avaient vu à Ormus. Ils passèrent ensuite le cap Cumeri (Comorin), et ils arrivèrent, après sept jours de navigation, à la grande ville de Cholmandel, port de mer qui est, selon Barthema, vis-à-vis Ceylan. Nos deux voyageurs se rendirent dans cette île sur cette espèce de navires plats, qu'on nomme tchiampans. De là ils se rendirent à Paleachate (Palikate) et à Tarnassari (Tanasserim), ville située sur la côte, et qui a un bon port formé par l'embouchure d'un fleuve. Le roi de ce pays est continuellement en guerre avec le roi de Narsinga et celui de Bengale. Outre leurs grands vaisseaux qu'on nomme jonques, ils ont de petites embarcations qui leur servent à se rendre à une ville nommée Malacca. Le compagnon de voyage de Barthema fut employé, à Tanasserim, à faire perdre à une jeune fille de quinze ans, sa virginité : peine que les habitans de ce pays, comme ceux de Calicut, n'aiment point à prendre eux-mêmes. Il vendit très-bien ses marchandises, et nos deux voyageurs se rendirent ensuite au Bengale, c'est-à-dire qu'ils retournèrent vers l'occident. Le monarque du Bengale, un des plus puissans, est presque toujours en guerre avec celui

de Narsinga. On fabrique au Bengale des étoffes de coton qu'on vend dans toute l'Inde, en Turquie, en Perse, en Syrie, dans l'Arabie-Heureuse, et dans d'autres contrées encore. C'est au Bengale que Barthema trouva les négocians les plus opulens. Il vit aussi, comme dans les autres parties de l'Inde, des chrétiens qui lui donnèrent des renseignemens sur Cathay et d'autres contrées éloignées. Nos voyageurs après avoir traversé de nouveau le golfe du Bengale, se rendirent au Pégu, dont les habitans ressemblent à ceux de Tanasserim, par les habitudes et le visage, quoique cependant ils soient plus blancs. Le roi de ce pays, en présence duquel nos voyageurs furent admis, était récemment de retour d'une expédition guerrière contre le roi d'Ava, et avait remporté une victoire complète. Ce monarque fit avec nos voyageurs, des échanges qui leur furent très-avantageux, et il les combla de ses dons. Ils se rembarquèrent, et touchèrent à la ville de Malacca, près de laquelle est le fleuve Gaza, vis-à-vis l'île de Sumatra. Cette ville, dit Barthema, paie tribu au roi de Cine (Tchine) : ce nom est important, parce qu'il confirme les recherches qui placent les *Sinæ* de Ptolémée et le pays de Tsin de Cosmas, dans la presqu'île de Malacca. Barthema dit que les habitans de la ville de Malacca sont de la même nation et de la même origine que ceux de Java. De Malacca, nos voyageurs se rendirent à Sumatra, dans une ville nommée Pedir (c'est Pedar, près d'Achin, ou Achin même). A cette époque, comme aujourd'hui, la principale production du pays était le poivre, et on en transportait une grande quantité à la Chine. Le bois d'aloës, le plus précieux, nommé calampat, ne se trouvait pas à Suma-

tra, mais à l'île Sarnau [2], où il est très-estimé, ainsi qu'au grand Cathay, et dans les royaumes de Cine et de Macine. Cathay est la Chine; Cine ou Tchine, ainsi que nous l'avons déjà dit, est la partie nord de la presqu'île de Malacca, et le royaume de Sian ou Siam; Macine ou Matchine, est la Cochinchine; Sarnau n'est peut-être qu'une portion de la presqu'île Malai ou de Java, prise pour une île particulière. A Sumatra, le marchand persan fit l'acquisition d'un tchiampan, et s'embarqua pour les îles aux épices, emmenant avec lui Barthema qui, ainsi que nous l'avons dit, était devenu son gendre, et des chrétiens qu'il avait trouvés à Sumatra, et qui lui servaient de guide dans cette navigation. Nos voyageurs, après avoir été quinze jours en mer, arrivèrent à l'île Bandan (Banda), où ils trouvèrent des noix muscades; puis ils se transportèrent à une île plus petite que Banda, nommée Maluch, située à la distance de six jours de navigation, à partir de Banda; là ils trouvèrent le girofle. Ils se rendirent à la grande île de Bornéo, qui n'est qu'à deux cent milles de Maluch, et où ils achetèrent du camfre. Ils se rembarquèrent; et, après cinq jours de navigation, ils abordèrent à l'île Java. Barthema fait une description intéressante des naturels de cette île. Elle produit une grande quantité de soie et les plus belles émeraudes du monde. Le marchand persan en acheta deux pour mille pardo; et il fit aussi l'acquisition de deux enfans qu'on avait châtrés : c'était, chez les Javanais, une branche de commerce importante.

Nos voyageurs résolurent de mettre fin à leurs courses. Ils arrivèrent à Malacca, où les chrétiens qui leur avaient servi de guide, les quittèrent pour retourner dans l'île

Sarnau, leur patrie. Barthema, avec son compagnon, revint à Coromandel, puis à Colon (Coulan), où il trouva douze chrétiens portugais, avec lesquels il fut tenté de s'enfuir; mais la crainte d'être assassiné par les Maures, le retint. Il arriva enfin à Calicut, et il eut le bonheur de rencontrer dans cette ville deux Italiens, deux Milanais, avec lesquels, après quatre ans de souffrance, il put, pour la première fois, parler sa langue natale. Ces Milanais s'étaient enfuis de Cochin, et avaient déserté le service des Portugais. Ils s'étaient donnés au roi de Calicut, et étaient auprès de lui en grande faveur, parce qu'ils lui fabriquaient des canons, et enseignaient ses sujets à s'en servir; mais, comme Barthema, ils désiraient vivement retourner dans leur pays, de sorte que cette communauté de patrie, de malheurs, de sentimens et de désirs, établit, entre tous les trois, la plus intime liaison. Barthema, pour en imposer à son compagnon persan et aux Maures, redoubla ses signes habituels de dévotion envers Mahomet; il était toujours à la mosquée, ne mangeait plus en public que des légumes, et bientôt il passa parmi tous les Musulmans pour un saint; mais il se dédommageait en allant voir, la nuit, les chrétiens, avec lesquels il se permettait toutes sortes de violations à la règle du Koran. Ayant appris que douze vaisseaux portugais étaient arrivés à Cananor avec des troupes de débarquement, pour faire la guerre au roi de Calicut, Barthema feignit d'être malade et trompa habilement le marchand persan. Celui-ci l'engagea lui-même à aller à Cananor, respirer un meilleur air. Barthema partit, non sans courir de grands dangers à la sortie de Calicut; mais muni de lettres du marchand persan, qui

le recommandait, comme un saint, aux négocians de Cananor, ses correspondans, il lui fut facile, en continuant les mêmes pratiques, d'empêcher les soupçons de naître, et de s'attirer la confiance et la vénération de tous les Mahométans. N'étant point surveillé, il passa sans difficulté chez les Portugais. Il fut parfaitement reçu de don Lorenzo, fils du vice-roi, auquel il donna des renseignemens utiles. Barthema s'occupa avec chaleur du sort de ses deux amis les Milanais, qu'il avait laissés à Calicut. Il leur écrivit de passer chez les Portugais, et que le vice-roi consentait à les prendre à son service. Les deux Milanais firent des préparatifs pour rejoindre Barthema, mais le désir qu'ils avaient d'emporter leurs richesses, fut la cause de leur perte. Ils furent trahis par un esclave, et mis à mort. Barthema acheta le fils de l'un d'eux pour huit ducats, et le fit baptiser. Il mourut, au bout d'un an, du mal français, et, à ce sujet, notre auteur dit qu'il a vu, à Calicut, plus de trois milliers de personnes atteintes de cette maladie que l'on nomme Pua (Poua), ajoutant qu'elle est beaucoup plus meurtrière dans ce pays qu'en Europe, et que les habitans assurent qu'elle a commencé à paraître il y a dix-sept ans. Comme Barthema se trouvait à Calicut en 1506, il en résulte que cette date nous reporte à une époque antérieure de deux ou trois ans à la découverte du Nouveau Monde, par les européens [3].

Le 12 mars 1506, Barthema se trouva au combat naval qui eut lieu devant Calicut, entre les Maures Arabes et l'escadre portugaise, commandée par le fils de don Francisco Almeyda, vice-roi de l'Inde, et il décrit ce combat longuement. Les Portugais remportèrent une

victoire complète. Barthema, après trois mois de séjour à Cananor, fut nommé, par le vice-roi, agent de commerce entre les Portugais et le roi du pays. Ce monarque mourut, et celui qui lui succéda se ligua avec le roi de Calicut, et déclara la guerre aux Portugais. Le fort que ceux-ci avaient construit fut assiégé par des forces considérables, et le blocus en fut commencé le 27 avril 1507. Les Portugais, réduits aux dernières extrémités, eussent infailliblement été obligés de se rendre, sans Tristan d'Acunha, qui arriva avec une escadre, le 27 août. Les Maures, épouvantés par ce renfort, consentirent à conclure la paix qui leur fut offerte, et le traité conclu fut confirmé par le vice-roi de Portugal, en résidence à Cochin. Dans le mois de novembre suivant, Barthema accompagna Lorenzo, le fils du vice-roi, à l'attaque de Paniany, qui fut pris sur les Maures. Après cette expédition, notre voyageur obtint du vice-roi la permission de retourner dans sa patrie. Le vaisseau sur lequel il s'embarqua était commandé par le célèbre Tristan d'Acunha. Barthema partit avec lui le 6 décembre, et aborda à l'île Mosambique. Il y resta quinze jours, fit une excursion dans l'intérieur du continent, et donne d'intéressans détails sur le pays et les habitans. Il décrit ensuite très-brièvement sa navigation de Mosambique jusqu'aux îles Astori (les Açores), et nomme l'île S.t Laurent (Madagascar) l'île S.te Hélène, près de laquelle il vit deux énormes cétacés, qu'on fut obligé de forcer à s'éloigner à coups de canon; puis l'île de l'Ascension, où on trouva des oiseaux grands comme des canards, qui se posaient sur les vaisseaux et se laissaient prendre. Barthema ne resta que deux jours à Tercère, l'une des îles Açores. Sept jours

après, il arriva à Lisbonne, où il obtint une audience du roi de Portugal, qui confirma la nomination de chevalier qui lui avait été conférée par le vice-roi de l'Inde. Après un très-court séjour à Lisbonne, Barthema se rendit à Rome; il dut y arriver au commencement de l'année 1508.

On ne sait rien de plus sur Barthema; mais, d'après la courte analyse que nous venons de donner de son voyage, on a pu juger de son importance pour l'histoire et la géographie. Le style de Barthema est simple et naïf, et porte tous les caractères de la sincérité. Il dédia son voyage, ou, comme il l'appelle lui-même, son itinéraire, à la célèbre Agnesina Feltria Colonna, comtesse d'Albi et duchesse de Tagliocozzo. Il paraît qu'il avait d'abord écrit cet ouvrage en italien vulgaire; mais cette version originale est aujourd'hui perdue. Il fut traduit en latin, et même imprimé en un volume in-folio, qui semble avoir été inconnu à Archangel Madrignan, puisqu'il le traduisit de nouveau en cette langue. Cette version fut insérée dans la collection de Grynæus. Cependant Christophe de Arcos, prêtre de Séville, ayant obtenu une traduction latine, dédiée à monseigneur Bernardino, cardinal Carvajal di Santa Croce, plus exacte, et faite sur l'original italien, la traduisit en espagnol; et c'est d'après cette version espagnole, que Ramusio a donné ce voyage en italien, et l'a inséré dans sa collection. Au défaut de l'original qui est perdu, les différentes traductions de l'itinéraire de Louis Barthema, en latin, en italien et en espagnol, devront être soigneusement comparées entre elles, pour donner une édition de cet important voyage. C'est par cette raison qu'il nous paraît

utile de présenter, par ordre chronologique, une liste de toutes les éditions qui sont parvenues à notre connaissance. La plus ancienne est, nous croyons, celle qui est sans date, ni nom de ville, in-folio, qui a servi à la traduction espagnole, puisque la souscription dit qu'elle a été faite *auspiciis cultissimi celeberrimique Bernardini Carvajal*, etc. Le titre de cette traduction est : *Ludovici, patricii Romæ, novum Itinerarium Æthiopiæ, Egypti, utriusque Arabiæ, Persiæ, Syriæ et Indiæ citrà ultràque Gangem.* On cite, d'après la *Biblioth. croftsiana*, une édition de Rome de 1510, qui est, dit-on, la première avec date, et est intitulée : *Itinerario di Ludovico de Varthema nell' Egitto, nella Surria, nella Arabia, nella Persia, nella India e nella Etiopa, stampato Guillereti e Ercole di Nani.* La traduction d'Archange Madrignan est intitulée : *Ludovici, patricii romani, Itinerarium novum Æthiopiæ, Egypti, utriusque Arabiæ, Persidis, Syriæ, ac Indiæ ultrà citràque Gangem, latinè redditum ab Archangelo Madrignano monacho caravallensi,* Mediolani, 1511, in-fol. Nous possédons une petite édition imprimée à Venise en 1517, format in-12, carré, de 88 feuillets. Le titre est : *Itinerario de Ludovico de Varthema Bolognese ne lo Egypto, ne la Suria, ne la Arabia deserta e felice, ne la Persia, ne la Judia, e ne la Ethiopia. La fide el vivere e costumi de tutte le prefate provincie, novamente impresso;* et à la fin du volume, il est dit qu'il a été imprimé à Venise, par Zorzi di Rusconi, Milanais, et terminé le 6 mars 1517. On cite une autre édition imprimée à Rome, en 1519, par Guillereti Loreno. La traduction de Madrignan fut insérée dans Grynæus, *Novus Orbis*, 1532, pag. 64, et 1555, p. 162 [4]. On remarquera que, dans les deux traductions latines, le nom de famille de l'auteur n'était pas

révélé. Il se trouve dans la traduction italienne, faite par Ramusio sur la traduction espagnole, édition de 1550, pag. 168; édition de 1554, pag. 160; et édition de 1513, tom. 1, pag. 147; ce titre est ainsi conçu : *Itinerario di Lodovico Barthema Bolognese*. Nous ignorons si Ramusio a fait sa traduction italienne d'après la version espagnole manuscrite ou imprimée; mais l'édition de cette traduction que nous trouvons mentionnée dans un recueil bibliographique, si la date indiquée est exacte, est très-postérieure à la première édition de Ramusio. Nous la transcrivons ici telle que nous la trouvons : *Barthema (Ludovico) Itinerario, en la qual se halla mucha parte de la Ethiopia, Egypto y las tres Arabias, Syria, y la India, traducido por Cristoval de Arcos*, Séville, 1576, in-fol. On indique aussi une édition italienne de Venise, 1589, in-12, et une autre édition faite à Nuremberg, 1619, in-12. Ce voyage a, dit-on, été traduit aussi en allemand; mais nous ne pouvons indiquer les titres de ces traductions que nous n'avons pas vues. La traduction française de Jean Temporal, faite sur le texte italien de Ramusio, est, comme toutes celles de cet ignorant écrivain, pleine de fautes grossières.

Notes.

[1] Page 39.

« Havea il mal françioso, e havevalo nella gola. » Barthema, liv. v, chap. XII, dans Ramusio, tom. I, pag. 161. Les Portugais, en 1522, constatèrent l'existence de cette maladie dans tout l'Archipel d'orient. *Voyez* notre ouvrage intitulé *le Monde maritime*, tom. II, pag. 276, et la note suivante.

[2] Page 42.

Selon Ibn Batuta, le bois d'aloës nommé Kalanji se trouve à Ceylan; mais les plus précieux bois d'aloës, nommés Kakuli et Kamari, croissent dans Mul-Java, qui est l'île de Java des modernes. Ibn Batuta voyageait deux cents ans avant Barthema. (Voyez *travels of Ibn Batuta*, 1829, in-4.°, pag. 184, 201, 203 et 204.)

[3] Page 44.

Mori di mal franzozo, e sappiate che di questa infirmita jo ne ho visto ammalati di la da Calicut piu di tre mila migliaja, et chiamasi *Pua*, e dicono che sono circa XVII anni ch' ella commincio, et è assaï piu cattiva in quelli paesi, che nelli nostri. Barthema, lib. VI, chap. XXXVI, Ramusio, tom. I, pag. 171. Le nom de *Poua* ressemble à celui de *Pox*, que les Anglais donnent à cette maladie.

[4] Page 47.

On lit 262, parce que la page 100 est numérotée 200, et ainsi des suivantes par erreur.

MALDONADO.

Laurent-Ferrer Maldonado, navigateur et géographe, vivait vers la fin du seizième siècle et au commencement du dix-septième.

On savait, par la Bibliothèque espagnole de Nicolo Antonio, que Laurent-Ferrer Maldonado avait embrassé l'état militaire, et qu'il avait écrit un traité de cosmographie, de géographie et de navigation, ainsi qu'une relation de la découverte du détroit d'Anian. « Je vis, » dit Nicolo Antonio, cette relation manuscrite chez don » Jérôme Mascaregnas, à présent évêque de Ségovie. » L'auteur dit avoir fait cette expédition en 1588. Il fut, » à ce que rapporte Antoine Léon dans sa *Bibliotheca in-* » *dica*, du nombre de ceux qui firent espérer à nos séna- » teurs qui dirigeaient les affaires des Indes, de trouver » une boussole ou un aimant qui ne fût point sujet » aux variations ordinaires, et la méthode de déterminer, » par le moyen de certaines mesures et observations, » les degrés de longitude dans la navigation : mais le ré- » sultat ne répondit point aux peines qu'on s'est données » ni aux dépenses qu'on a faites. »

Voilà tout ce qu'on savait de Maldonado, lorsque M. Charles Amoretti découvrit dans la bibliothèque ambrosienne de Milan, dont il était le conservateur, un manuscrit espagnol contenant un mémoire, vrai ou supposé, de Maldonado au conseil de Lisbonne. Ce conseil

dirigeait tout ce qui avait rapport à la marine, lorsque le Portugal n'était qu'une province de l'Espagne. Dans ce mémoire, Maldonado expose les avantages qu'obtiendrait la monarchie espagnole, si les sujets de S. M. C. allaient directement aux Philippines par le nord-ouest, et s'ils pouvaient empêcher les autres nations de s'y rendre par cette voie. Pour mieux indiquer les moyens de réussir dans cette navigation, il donne le détail de ce qu'il a vu lorsqu'il fit lui-même ce voyage, en 1588. Il parvint, par le nord de l'Amérique et la mer Glaciale, dans un détroit qui sépare l'Amérique de l'Asie, et il conjecture qu'il est le même que les géographes nomment détroit d'Anian. M. Amoretti mit au jour (Milan, 1811, in-4.°), une traduction italienne du manuscrit espagnol de ce mémoire, qui n'est pas l'autographe de Maldonado, mais seulement une copie assez fautive. M. Amoretti en fit aussi une traduction française qui fut imprimée à Plaisance, in-4.°, en 1812, sous ce titre : *Voyage de la mer Atlantique à l'Océan Pacifique, par le nord-ouest de la mer Glaciale, par le capitaine Laurent-Ferrer Maldonado, l'an 1588, traduit d'un manuscrit espagnol, et suivi d'un discours qui en démontre l'authenticité et la véracité.* Le discours, ou plutôt la dissertation de M. Amoretti, renferme des recherches savantes sur l'histoire des navigations au nord-ouest, et tend à prouver la réalité des voyages de Maldonado. Cette dissertation est accompagnée de cartes nécessaires à son intelligence et à celle de la relation qu'elle accompagne.

Cet ouvrage attira l'attention des géographes; mais presque tous se sont accordés à le considérer comme supposé. On peut lire les discussions qui ont eu lieu sur

ce sujet, dans le journal de Weimar, et ce qu'a écrit Krusenstern et le baron de Lindenau dans une dissertation imprimée à Gotha, en 1812. On doit consulter encore les réponses de M. Amoretti dans le *Magasin encyclopédique* [1], et les nouvelles objections de l'auteur du *Quarterly review*, n.° 31 [2].

Les principales objections contre la réalité de ce voyage sont : que, suivant cette relation, une route de 290 lieues marines aurait été faite à 75 degrés, en mars, c'est-à-dire, en hiver et quand le jour n'a que cinq heures, là où les glaces obstruent la mer en été; que Maldonado compte 144 degrés de longitude, entre la baie de Baffin et le détroit d'Anian ou de Béring, tandis que cette distance n'est que de 82 degrés; qu'il place ce même détroit à 60 degrés de longitude, et il est réellement à 66 degrés; que Maldonado dit avoir vu dans ce détroit des forêts, des fruits et même des raisins, tandis que Cook et Sarytschew s'accordent à dire qu'on n'y aperçoit pas un arbre ni un buisson; que Maldonado y a vu des cochons, des buffles et des cerfs, dont ni Cook, ni Sauer, ni Sarytschew n'ont parlé, tandis que ces voyageurs y ont trouvé des chevaux marins et des ours blancs, dont Maldonado ne dit rien. M. J. Burney, qui a nouvellement publié une histoire chronologique des voyages et découvertes au nord-est, dans le but de prouver que le détroit de Béring ne sépare pas l'Asie de l'Amérique, mais qu'il n'est que l'entrée d'un golfe sans issue, et que, par conséquent, l'Amérique est jointe à l'Asie, n'a pas

(1) 1813, tom. III, pag. 420.

(2) February, 1817, vol. XVI, art. 8, pag. 144 à 172 [1].

même daigné faire mention de Maldonado, dont le voyage, s'il était prouvé, suffirait seul pour réfuter l'opinion qu'il veut établir.

L'exemple de la relation de Marco Polo, si long-temps regardée comme fabuleuse par les savans; les erreurs et les contradictions qui se trouvent dans les relations des premiers navigateurs, telles que celles de Cadamosto, de Christophe Colomb, d'Américc Vespuce; les changemens survenus dans les dimensions des vaisseaux, qui rendent peut-être les navigations dans les mers glaciales, les détroits et les bas-fonds, impraticables, ou du moins plus difficiles et plus périlleuses; toutes ces raisons et plusieurs autres, nous font penser que les savans ont tort de rejeter avec autant de dédain la relation de Maldonado. Par la naïveté et la simplicité du style, et par diverses circonstances qui s'accordent avec les découvertes faites par terre, elle nous semble mériter quelque confiance. Il est incontestable que dans le seizième siècle presque toutes les nations d'Europe s'efforçaient de cacher les découvertes de leurs navigateurs, et voulaient à l'envi accaparer le commerce des contrées lointaines. Plusieurs voyages sont, par cette raison, restés inconnus: nous ajouterons ici, pour ce qui concerne Fonte ou Fuentes, qu'on a mal-à-propos nié l'existence d'un navigateur de ce nom. Witsen, dans son ouvrage sur la Tartarie, écrit en hollandais [2], fait mention d'un fameux Portugais nommé de Fonta, qui, en 1649, visita la *terre du Feu* et la *terre des Etats*. Witsen cite la description que Fonta fait de ces lieux; et nulle part ailleurs on ne trouve aucune mention de ce voyage: ainsi cette relation, que Witsen a lue en manuscrit, est aujourd'hui

perdue ou ensevelie dans la poussière de quelque bibliothèque. Remarquons que la date du voyage réel ou supposé de Fuentes ou Fonte, en 1640, coïncide assez bien avec celle de Fonta, dans Witsen, en 1649, pour faire penser qu'il est question du même navigateur.

Nous disions en 1820, lors de la première publication de cet article, que la réalité des voyages de Fuentes et de Maldonado ne pouvait être démontrée que lorsque nous connaîtrions parfaitement la géographie des contrées dont ces deux voyageurs ont parlé; et cependant les tentatives infructueuses faites récemment par le capitaine Ross, pour découvrir un passage au nord-ouest de l'Amérique, semblaient avoir alors confirmé l'opinion de ceux qui ne croyaient pas à la réalité de ce passage, et augmenté le discrédit où était tombée la relation de Maldonado; mais, depuis, les voyages de Parry et ceux de Franklin, ont à peu près prouvé l'existence de ce passage, et ont, au moins, donné une grande valeur aux raisons que nous avons alléguées en faveur de la réalité du voyage de Maldonado.

Notes.

[1] Page 52.

L'auteur de l'extrait du *Quarterly review* se trompe sur plusieurs points essentiels : ainsi, par exemple, il prétend que jamais le capitaine Cluny n'a cru à l'existence d'un passage au nord-ouest ; et dans l'Encyclopédie méthodique, nous lisons l'extrait d'une correspondance de cet Anglais avec le géographe Robert (qui n'est pas Robert de Vaugondy), laquelle prouve le contraire. L'auteur de l'extrait ajoute encore que dans la relation de Maldonado, il est question d'Arkhangel sous le nom de port Saint-Michel, preuve que ce voyage est supposé et n'est pas de l'an 1588, comme on le prétend ; car, dit-il, en 1588, la ville d'Arkhangel était nommée Saint-Nicholas, et ville Khomolgar ; elle ne consistait qu'en neuf maisons. Ce ne fut qu'en 1637, que la ville fut brûlée et rebâtie, et qu'elle prit le nom d'Arkhangel du nom du monastère voisin dédié à l'archange saint Michel. Ces assertions sont inexactes : en consultant les cartes d'Ortelius, l'auteur de l'extrait aurait pu se convaincre que dès 1575, les géographes désignaient déjà ce port par le nom de Saint-Michel.

[2] Page 53.

Witsen, *Nord en oost tatarye*. édit. 1705, in-fol., p. 170.—Burney, *Chronological history of the discoveries of south sea.*, t. III, p. 184.

BARTHÉLEMI DE FUENTES.

Barthélemi de Fuentes ou Fonte, est un navigateur espagnol ou portugais, dont les voyages, réels ou imaginaires, ont occasioné de longues discussions entre les savans. Son existence même a paru douteuse, mais à tort, ainsi que nous l'avons démontré dans l'article de Maldonado.

Le récit des voyages de Fuentes, prétendu amiral au service d'Espagne, est contenu dans une lettre de sept pages in-4.° Selon cette relation, Fuentes partit du port de Lima le 3 avril 1640 : après un long trajet sur la côte nord-ouest d'Amérique, il découvrit un grand archipel, qu'il nomma Archipel Saint-Lazare. Il entra dans une rivière située à 53 degrés de latitude, en tenant constamment une route qui le portait vers l'est, et parvint, par d'autres rivières et des lacs d'une grande étendue, jusqu'à rencontrer le vaisseau du capitaine Shapely, qui venait de Boston, et conséquemment de l'est; ce qui démontrait la certitude d'une communication ouverte entre les deux Océans, par le nord de l'Amérique. Cette lettre parut pour la première fois en anglais, à Londres, dans un ouvrage périodique intitulé, *Mémoires des curieux*, feuilles des mois d'avril et de mai de l'année 1708. Le chevalier Arthur Dobbs la publia de nouveau dans sa *Relation des pays qui environnent la baye d'Hudson*, qui parut à Londres, en 1744, in-4.°; et il apprit en même temps au public, que par des informations qui avaient

été faites en Amérique, il existait en effet à Boston un capitaine Shapely, lors de la date du voyage de l'amiral Fuentes. Cette relation fut publiée une troisième fois, dans un *Voyage à la baye d'Hudson*, composé par l'écrivain du vaisseau appelé la *Californie*, Londres, 1749, t. II, p. 304.

Joseph-Nicolas Delisle [1] composa deux savantes dissertations, pour concilier ce qu'il avait appris des découvertes des Russes, avec la relation de l'amiral Fuentes, qu'il traduisit en français. La première de ces dissertations est intitulée : *Explication de la carte des nouvelles découvertes au nord de la mer du Sud*, in-4.°, 1752; et la seconde : *Nouvelles cartes des découvertes de l'amiral de Fonte et autres navigateurs*, etc. [2], in-4.°, 1753. Philippe Buache, qui avait dessiné les cartes de ces mémoires, publia, la même année, *Considérations géographiques et physiques sur les nouvelles découvertes au nord de la grande mer, appelée vulgairement la mer du Sud* [3], in-4.°, 1753. Buache soutenait dans ce mémoire le même système que Delisle.

Robert de Vaugondy le combattit dans un petit écrit de vingt-trois pages, intitulé : *Observations critiques sur les nouvelles découvertes de l'amiral Fuentes*, Paris, in-8.°, 1753. Les Espagnols ont généralement gardé le silence sur le voyage de Fuentes; cependant l'auteur d'un ouvrage espagnol ayant pour titre, *Noticia de California*, Madrid, 1757, in-4.°, pag. 436, en nie formellement la réalité.

Le docteur Forster, dans son *Histoire des découvertes au nord*, le range parmi les voyages imaginaires. M. Fleurieu, dans son *Introduction au voyage de Marchand*, pag. xxx, penche à le croire véritable; et cette opinion acquiert encore plus de probabilité, depuis la publication des voyages de Ferrer Maldonado. Nous n'ignorons pas

les objections que l'on a faites aussi contre la réalité du voyage de ce dernier, principalement fondées sur les erreurs en latitude et en longitude, et sur les invraisemblances du récit de ce navigateur. Mais, ainsi que nous l'avons dit, il serait facile de faire de semblables observations sur les navigations d'Améric Vespuce et de Christophe Colomb. Ce n'est pas ici le lieu d'entrer dans cette discussion : il nous suffira de rapporter l'autorité imposante de Vancouver, qui, dans le cours de son livre, s'est souvent attaché à combattre la relation de Fuentes, et qui, cependant, a cru devoir terminer ce qui le concerne par les réflexions suivantes : « Je ne » prétends pas, au reste, nier positivement les découvertes de Fuentes : il me suffit d'avoir prouvé l'invraisemblance de sa narration. Il faut se souvenir que la » reconnaissance de la côte nord-ouest de l'Amérique » n'est pas achevée, et qu'il n'est point encore prouvé que » les navigateurs français, qui ont placé l'archipel de » S.t-Lazare par le 63.e degré de latitude nord, sont dans » l'erreur. Il est sûr que la prodigieuse barrière des montagnes ne paraît pas former au nord de l'extrémité » intérieure de l'entrée de Cook, une chaîne aussi haute » et aussi compacte que dans le sud-est ; et il est possible qu'en cette partie, elle laisse ouverte avec la contrée de l'est, une communication qui semble impraticable plus au sud. Cette conjecture emprunte même » quelque probabilité de la ressemblance qu'on remarque » entre les habitans des bords de la baye d'Hudson, et » ceux des parties nord de la côte ouest d'Amérique [1]. »

[1] *Voyages de Vancouver*, trad. franç. in-4.°, tom. III, pag. 526.

Notes.

[1] Page 57.

M. de Fleurieu, pag. 16 de l'introduction au voyage du capitaine Marchand, dit *Guillaume de Lisle*, et, en donnant le titre exact de la dissertation de Joseph-Nicolas Delisle, il met : *par Guill. de l'Isle.* C'est une erreur, Guillaume Delisle le géographe était mort en 1726; et Joseph-Nicolas Delisle son frère lut sa dissertation sur Fuentes à l'académie des sciences en 1750. Ce fut Philippe Buache qui en dessina la carte. Joseph Nicolas Delisle était plus astronome que géographe.

[2] Même page.

Nous aurions omis les titres de ces dissertations, s'il n'y avait eu à cet égard erreur et omission dans la liste des ouvrages de Joseph-Nicolas Delisle, tom. XI, p. 6 de la *Biographie universelle.*

[3] Même page.

Dans les éclaircissemens de cet ouvrage, Philippe Buache a inséré un mémoire de Guillaume Delisle qui était resté manuscrit; mais il n'y est pas question de Fuentes. Le Mémoire de Guillaume Delisle est accompagné d'une carte.

CARLI DE PIACENZA ET M.-A. DE GUATTINI.

Denis Carli de Piacenza, et Michel Angelo de Guattini, tous deux capucins missionnaires, le premier natif de Reggio, et le second de Plaisance, furent envoyés au Congo en 1666, avec quatorze autres capucins, par la congrégation de la Propagande, munis d'amples pouvoirs du Saint-Siége, qui les autorisa même à lire les livres défendus, excepté Machiavel. Ils se rendirent d'abord à Lisbonne, ensuite au Brésil, et du Brésil au Congo. Ils visitèrent S.t-Philippe de Benguela et Loanda. Le vicaire apostolique du Congo leur ordonna d'exercer leur zèle dans les royaumes de Bamba et de Sonho, situés sur la côte entre le fleuve Zaïre et la rivière Danda. Ils baptisèrent trois mille enfans durant le cours de leurs missions, et firent quelques conversions; mais le plus grand obstacle qu'ils éprouvaient était de persuader les nègres de l'obligation de se contenter d'une seule femme. Michel Angelo mourut au Congo; Denis Carli fut assez heureux pour résister aux fatigues et aux dangers de sa mission, et pour triompher d'une longue et cruelle maladie. Il se mit en route pour revenir en Europe, s'embarqua sur un vaisseau qui partait pour le Brésil, et de là fit voile pour Lisbonne. Il visita Cadix, fit un pèlerinage à S.t-Jacques en Galice, se rembarqua de nouveau pour retourner à Cadix; mais le vaisseau sur lequel il se trouvait, après avoir livré combat à un corsaire, entra

dans le port d'Oran, et revint ensuite à Cadix. De là Carli traversa l'Espagne, et se rendit à Barcelone, où il s'embarqua pour la Sardaigne; il éprouva une violente tempête, fut rejeté sur la côte de Roussillon, traversa le midi de la France, et se rendit ensuite à Bologne, où il rédigea la relation des voyages de son compagnon et des siens.

La plus grande partie est remplie par de longues descriptions des souffrances de ces missionnaires, et par des contes ridicules. Les renseignemens sur la géographie et l'histoire naturelle qui s'y trouvent sont vagues, et décèlent l'ignorance des auteurs; mais il y règne une sorte de naïveté et de bonhomie religieuse qui en rend la lecture intéressante, et le peu de relations que l'on a de ce pays, a fait rechercher celle-ci et d'autres du même genre, avec plus d'empressement qu'elles ne méritent.

La première édition des voyages de Carli a été imprimée sous ce titre : *Il Moro transportato in Venezia, ovvero raconti de' costumi riti e religione de' popoli dell' Africa, America, Asia ed Europa*, Reggio, 1672, in-12. Elle fut réimprimée en 1674, à Bologne, in-8.° et in-12; et en 1687, à Bassano, in-4°. Une nouvelle édition de ce voyage parut à Bologne en 1678, in-12, sous le titre suivant : *Viaggio di D. Michel Angiolo di Guattini e del P. Dionigi Carli nel regno del Congo, descritto per lettere con una fidele narration del paese.* En 1680, il en parut une traduction française, imprimée à Lyon chez Amaulry, in-12. Le P. Labat l'a réimprimée dans sa *Relation historique de l'Éthiopie orientale*, tom. v, pag. 91-268. La première traduction anglaise a paru dans Churchill, *Collection of voyages and travels*, tom. 1, pag. 555-589, édit. 1732. Dans la

collection d'Astley (vol. III, pag. 143 à 166), on en a donné un extrait, qui a été reproduit dans l'*Histoire générale des voyages*, de Prévôt, livre XII, ch. 2, et dans *Allgemeiner historie der Reisen*, b. 4. s. 531; et ensuite, avec quelques corrections, dans notre *Histoire générale des voyages*, tom. XIII, pag. 45 à 128, in-8.°, 1828. Il a paru une traduction allemande de la relation de Carli, Augsbourg, 1693, in-4.°, faite sur une des premières éditions italiennes.

ZUCCHELLI.

Antoine Zucchelli, de Gradisca, fut prédicateur de l'ordre des Capucins dans la province de Stirie, et missionnaire dans le royaume de Congo.

Selon les récits des Portugais, l'introduction du christianisme au Congo date de l'époque même de la découverte qu'ils ont faite de ce pays, en 1489. Des religieux dominicains y furent les premiers missionnaires; mais en même temps on convient que leurs progrès furent extrêmement faibles, et que les persécutions avaient presque anéanti les résultats de leurs efforts, lorsqu'avec le consentement du gouvernement portugais, le pape envoya dans ce pays, en 1645, des capucins italiens. Depuis cette époque jusqu'à l'année 1704, qui est celle du retour de Zucchelli d'Afrique en Europe, l'ordre des Capucins n'a cessé d'envoyer au Congo des missionnaires zélés, qui avaient acquis sur les naturels un empire qu'ils auraient pu rendre très-utile à la religion et à la civilisation, mais qui, exercé avec violence et avec imprudence, a été nuisible à l'une et à l'autre. Durant l'intervalle de plus d'un demi-siècle qui s'est écoulé pendant que les Capucins italiens exploitaient presque exclusivement les missions du Congo, d'Angola et de Benguella, ils ont publié un certain nombre de relations, dans le but de faire connaître leurs

travaux apostoliques, les peines auxquelles ils se soumettaient, les dangers auxquels ils s'exposaient pour la propagation de la religion. Ces relations sont les seules où l'on puisse jusqu'ici trouver des notions sur l'histoire et la géographie de ces vastes et curieuses contrées, dont quelques navigateurs ont depuis ce temps visité seulement les rives, et dont un seul a pu explorer l'intérieur.

La première de ces relations est celle du père François Fragio, qui parut à Rome, en 1648 [1]; la seconde, celle de l'espagnol Palixer de Tovar [2], qui fut imprimée à Madrid, en 1649. Ces deux ouvrages sont presque uniquement consacrés à la narration du progrès des missions au Congo. Il n'en est pas de même du petit in-12, de Michel-Angelo de Guattini et de Denis Carli, publié à Reggio, en 1672 [3], et de l'énorme in-folio d'Antoine Cavazzi, qui parut à Bologne, en 1687 [4]. Ces deux relations renferment l'histoire des travaux des missionnaires capucins au Congo, depuis 1645 jusqu'en 1670, et tout ce que ces religieux ont pu recueillir de renseignemens sur les pays qu'ils ont parcourus, et sur les nations qui les habitent. Aussi le P. Labat a-t-il cru donner une description suffisante de cette partie de l'Afrique, en se bornant à traduire ces deux auteurs.

La relation de Merolla, qui parut à Naples, en 1692 [5], et celle d'Antoine Zucchelli de Gradisca, publiée à Venise, en 1712 [6], forment la continuation de celles dont nous venons de faire mention. Elles sont beaucoup moins connues; la dernière surtout n'avait jamais été traduite ni analysée en français, avant la publication du treizième volume de notre *Histoire générale des voyages*. C'est cependant une des plus curieuses et une des plus

riches en documens intéressans sur Angola et le Congo; c'est aussi la relation la plus récente.

Merolla partit d'Europe en 1682, et y revint en 1688. Zucchelli s'embarqua en 1697, et ne rentra dans son couvent de Gradisca qu'en 1704. Il a écrit lui-même son ouvrage, qu'il a divisé en vingt-trois relations distinctes. Il se rendit d'abord de Gênes à Malaga, de Malaga à Cadix, et de Cadix à Lisbonne; puis il traversa l'Atlantique, et aborda à San-Salvador dans le Brésil. Il a consacré sa cinquième relation à la description de ce pays, qui tirait alors du Congo de nombreuses cargaisons d'esclaves. Dans sa sixième relation, Zucchelli raconte sa traversée de San-Salvador à Loanda-de-Saint-Paul dans le royaume d'Angola. Les trois relations suivantes contiennent le récit des missions et les aventures de l'auteur dans les royaumes d'Angola, de Congo, et surtout dans la province de Sogno à l'embouchure du Zaïre, qui, la première, reçut les semences du christianisme, et où Zucchelli a résidé le plus long-temps. Aussi a-t-il consacré en entier ses neuvième, dixième, onzième, douzième et treizième relations à la description de Sogno et à celle des mœurs de ses habitans. Mais dans les autres relations, il entre-mêle son récit de la description des lieux et de détails sur les productions, le climat, les peuples et l'aspect du pays qu'il parcourt. Dans ses quatre dernières relations, c'est-à-dire, depuis la vingtième jusqu'à la vingt-troisième et dernière, on trouve les récits de ses navigations de Loanda-de-S.t-Paul à Salvador, de Salvador à Lisbonne, de Lisbonne à Malte, et de Malte à Vénise. On ignore l'époque de la mort de ce voyageur, et celle de sa naissance.

Son voyage a les mêmes défauts et les mêmes qualités que tous ceux qui ont été écrits par les religieux du même ordre, et dont nous avons donné la liste. Tous ces missionnaires montrent un zèle ardent, mais inconsidéré pour les intérêts de la religion ; ils font voir une grande ignorance des hommes et des affaires humaines ; mais aussi ils font preuve de beaucoup de naïveté et de franchise. Nous pensons que les faits si épouvantablement atroces, racontés par Cavazzi, ont fait rejeter à tort tous ses récits comme des impostures. Dans ces derniers temps, les voyages de Pruneau de Pommegorge et de Dalzel, chez les Dahomeys, de Bowdich et de Dupuis, chez les Aschantis, ont confirmé ce que Cavazzi rapporte de l'extrême férocité de certaines races de nègres. Lorsque l'espèce humaine se dégrade, il est bien difficile de savoir quelles sont les bornes qu'on peut assigner à sa perversité. La fausse science d'un orgueilleux scepticisme, nous a valu plus d'erreurs encore que la crédule simplicité d'une humble ignorance. Au reste, si l'on en excepte le récit de certains miracles, l'ouvrage de Zucchelli ne renferme rien qui répugne à la vraisemblance ; et, dans la protestation d'usage qui est en tête de son livre, il nous avertit que la croyance dans ces miracles n'est pas d'obligation divine, et que nous ne leur devons qu'une foi purement humaine.

Le style de Zucchelli est plus clair et moins prolixe que celui de Cavazzi ; il y a plus d'ordre dans ses récits. Il est vrai qu'il a embrassé un sujet moins étendu, et qu'il ne rapporte que ce qu'il a fait, que ce qu'il a vu ; qu'il ne raconte pas comme l'a fait Cavazzi, les voyages et les aventures de tous les missionnaires qui l'ont pré-

cédé, ou qui ont coopéré de son temps aux travaux des missions.

Mais la trop naïve narration de Zucchelli prouve, comme toutes celles de ses prédécesseurs, que tous ces missionnaires capucins étaient animés par un fanatisme aveugle et brutal, qui s'éloignait du but qu'ils prétendaient atteindre. Ces nations, qu'ils nous dépeignent comme les plus féroces qu'il y ait sur le globe, redoutaient les Portugais, recherchaient leur alliance et ne repoussaient pas leur culte. La religion chrétienne, toute divine par sa douceur et sa charité, aurait pu contribuer à changer leurs mœurs, si on la leur avait inculquée par la persuasion; si on la leur avait montrée comme la réformatrice de leurs vices et de leurs coupables penchans, au lieu de la leur imposer par force comme l'ennemie et la destructrice de leurs antiques habitudes, de leurs coutumes les plus innocentes, et de leurs affections les plus chères. C'est en les soumettant au supplice de la question, c'est en les faisant déchirer à coups de fouet, ou en les meurtrissant à coups de bâton; c'est en les réduisant en esclavage et en les condamnant aux travaux des mines, que les révérends pères prétendaient convertir les nègres à la foi de Jésus-Christ. Non contens d'outrager sans ménagement, sans préparation, tout ce que révéraient ces peuples superstitieux, les missionnaires, excités par une espèce de délire religieux, réduisirent en cendres les temples et les idoles en présence de la foule, ou en secret et dans l'ombre des nuits : souvent le feu allumé par leurs mains incendiaires, consumait des villages entiers; et les habitans fuyaient épouvantés de tant de violences.

Combien on doit regretter, pour les progrès de la civilisation, comme pour ceux de la vraie foi, que les Portugais, dans leurs possessions d'outre-mer, aient si étrangement méconnu l'esprit de cette religion dont les maximes s'accordent si bien avec la pratique d'une sage politique, et les principes de tout bon gouvernement!

Notes.

[1] Page 64.

Breve Relazione del successo delle missioni de' Capucini nel regno di Congo, descritta dal P. Francesco Fragio, Rome, 1648, in-4.°

[2] Même page.

La mission evangelica del reino de Congo, por D. Joseph Palixer de Tovar, Madrid, D. Garcia, 1649, in-4.°

[3] Même page.

Il Moro trasportato in Venezia, etc., Reggio, 1672. Le même ouvrage a été imprimé sous le titre de : *Viaggio del Padre Michel Angiolo di Guattini e del Padre Dionigi Carli nel regno di Congo.* Reggio, 1672; Bologne, 1674, et Bassano, 1687. La traduction française a paru à Lyon en 1680, petit in-12, et dans l'*Éthiopie occidentale* du P. Labat, 1732, tom. v; la traduction anglaise, dans *Churchill,* tom. i, pag. 555 à 589, et dans *Pinkerton's collection,* tom. xvi, pag. 148 à 195; la traduction allemande, dans *Allgemeiner historie der Reisen,* tom. iv, pag. 451 à 572; et il a été analysé dans le tom. xiii, pag. 45 à 128 de notre *Histoire générale des Voyages,* 1828, in-8.°

[4] Même page.

Istorica descrizione de' tre regni Congo, Matamba, Angola, etc.; *dal Padre Giov. Antonio Cavazzi da Montecuccolo,* etc.; Bologne, 1687.

in-folio de 934 pag. Cet ouvrage a été réimprimé à Milan, en 1690. La traduction allemande parut en 1694, in-4.°, et la traduction française dans la *Relation historique de l'Éthiopie occidentale* du P. Labat, en 1732, 5 vol. in-12.

[5] Page 64.

Angelo Picardo de Napoli relazione fatta dal Padre Merolla, da Sorrento nel regno di Congo, Naples, 1692, in-4.°, et 1726, in-8.° Cet ouvrage a été traduit en anglais, et se trouve dans *Churchill's collection,* tom. I, pag. 593 à 686, et dans *Pinkerton's collection,* tom. XVI, pag. 195 à 316. La traduction allemande a été insérée dans le tom. IV de l'*Allgemeiner der Reisen.* Nous ignorons si l'ouvrage intitulé *Istorica descrizione de' tre regni Congo, Matouba e Angola, di Cesare Visconti,* Milan, 1690, in-4.°, est une relation de missionnaires ou une compilation. Nous n'en connaissons que le titre.

[6] Même page.

Relazioni del viaggio e missione di Congo, del P. Antonio Zucchelli da Gradisca, etc., Vénise, 1712, in-4.° de 438 pages.

CORNEILLE BRUYN.

Corneille Bruyn, peintre habile, mais plus célèbre comme voyageur, naquit à la Haye en 1652. Il quitta sa patrie en 1674, pour se rendre à Rome, où il étudia son art pendant deux ans et demi; il résolut ensuite de faire servir son talent à satisfaire son goût pour les voyages, et, après avoir visité Naples et plusieurs autres villes d'Italie, il s'embarqua pour Smyrne, parcourut l'Asie mineure, l'Egypte et les îles de l'Archipel, décrivant et dessinant tout ce qui lui paraissait digne de remarque. De retour en Europe, il se fixa à Vénise, fit de nouvelles études en peinture, et fut l'élève de Carlo Lotti. Il revint dans sa patrie en 1693, et publia ses voyages en 1698. Le succès de cet ouvrage réveilla en lui l'ardeur qu'il avait eu dès son jeune âge pour visiter des contrées lointaines. Il quitta donc de nouveau la Hollande, le 28 mai 1701, passa en Russie, se rendit ensuite dans la Perse, dans l'Inde, et visita même Ceylan, et quelques-unes des îles Asiatiques. Il peignit plusieurs portraits durant le cours de ce voyage, entre autres ceux de Pierre-le-Grand et de plusieurs princes de sa famille. En 1708, Corneille Bruyn était de retour dans sa patrie, qu'il ne quitta plus. La rédaction de son dernier voyage, et la gravure des dessins qui en font partie, l'occupèrent pendant trois ans. Cet ouvrage, qui parut en 1711, eut encore plus de succès que le premier. L'auteur passa le

reste de ses jours uniquement occupé de son art, et mourut à Utrecht chez un de ses amis et protecteurs, nommé *Van Mollem;* on ne dit point en quelle année.

Ce voyageur instruit davantage par ses dessins, qui sont très-beaux et très-fidèles, que par ses observations, la plupart superficielles, et quelquefois inexactes. Presque toutes les contrées qu'il a parcourues ont été mieux décrites depuis; cependant il a le mérite d'avoir, un des premiers, donné quelques notions sur le pays et les mœurs des Samoyèdes. Il se vante aussi, avec raison, d'avoir dessiné et décrit, avec plus d'exactitude que Chardin et Kœmpfer, les ruines de Persépolis et les tombes royales des Perses. Les planches qui accompagnent la description de l'Arménie et de la Perse surpassent, pour la vérité, le caractère du dessin et la beauté de la gravure, celles qu'on trouve dans les autres relations de ces mêmes contrées publiées pendant le cours du dix-huitième siècle.

Son premier voyage, intitulé : *Voyage au Levant et dans les principales parties de l'Asie mineure*, etc., parut en hollandais, à Delft, 1698, in-fol., et en français, dans la même ville, 1700, in-fol. Il fut réimprimé ensuite à Paris, en 1704, in-fol., chez Cavelier. Dans cette traduction, ainsi que dans celle des autres voyages, le nom de l'auteur est traduit ou défiguré en celui de *Corneille le Brun;* mais dans la traduction anglaise, publiée à Londres, in-fol., 1702, le véritable nom a été conservé. Le second ouvrage de Bruyn est intitulé : *Voyage par la Moscovie, en Perse et aux Indes orientales;* il parut en hollandais, à Delft et à Amsterdam, en 1711, in-fol.; et fut réimprimé dans cette dernière ville en 1714. On en pu-

blia, dans la même ville, une traduction française, en 1718, 2 vol. in-fol. L'abbé Banier retoucha le style de cette traduction, y ajouta des notes, et publia une édition des deux voyages à Rouen, en 1725, 5 vol. in-4.°. Cette édition est préférable à toutes les autres pour le texte, et est la moins recherchée pour les gravures. On sait que, sous ce dernier rapport, les plus anciennes éditions hollandaises sont les meilleures. Le second voyage de Corneille Bruyn a aussi été traduit en anglais, et parut à Londres en 1720, 3 vol. in-fol.

FRANÇOIS BERNIER.

François Bernier, dans le siècle brillant de Louis XIV, se distingua également comme philosophe et comme voyageur. Son mérite, sous ce double rapport, était encore rehaussé par les grâces de son esprit et de sa personne. Tant d'avantages lui procurèrent, de son vivant, une grande célébrité qui lui a en partie survécu. On ne lit plus ses traités de philosophie: c'est une suite naturelle du progrès des sciences depuis le 17.e siècle; mais, par la même raison, ses voyages sont mieux appréciés et plus estimés qu'ils ne l'ont jamais été. Ils font connaître des contrées qu'aucun européen n'avait visitées avant lui, et qu'on n'a pas mieux décrites depuis, comme, par exemple, le pays de Kachmyr. Ils jettent une vive lumière sur les révolutions de l'Inde à une époque intéressante, celle d'Aureng-Zeyb. Georges Forster place Bernier au premier rang des historiens de l'Inde; il loue son style simple et intéressant, son jugement exquis, l'exactitude de ses recherches; et la lettre où Forster porte ce jugement sur le voyageur français, est datée de Kachmyr même. Bernier fut recherché par les personnages les plus illustres et les plus distingués de son temps. Il eut des liaisons particulières avec Ninon de Lenclos, M.me de la Sablière, La Fontaine, Chapelle, dont il a composé l'éloge, et S.t Évremond, qui nous le représente comme digne, par sa figure, sa taille, ses

manières, sa conversation, d'être appelé le *joli philosophe*. Il contribua avec Boileau à la composition de cet arrêt burlesque qui empêcha le grave président de Lamoignon de faire rendre, par le parlement de Paris, un arrêt véritable qui eut été plus sérieusement burlesque.

Bernier naquit à Angers; on ne dit point en quelle année. Il étudia la médecine; et, après s'être fait recevoir docteur à Montpellier, il se livra à son goût pour les voyages. Il passa en Syrie en 1654; et de là il se rendit en Égypte. Il demeura plus d'une année au Caire, où il fut attaqué de la peste. Il s'embarqua peu de temps après à Suez, pour aller dans l'Inde, et y résida douze ans, dont huit en qualité de médecin de l'empereur Aureng-Zeyb. Le favori de ce prince, l'émyr Danichmend, ami des sciences et des lettres, protégea Bernier, et l'emmena avec lui dans le Kachmyr. De retour en France, Bernier publia ses voyages et ses ouvrages philosophiques. Il visita l'Angleterre en 1685 et voulut y attirer La Fontaine. Il mourut à Paris le 22 septembre 1688. Voici la liste de ses écrits.

I *Histoire de la dernière révolution des états du Grand-Mogol*, etc., tom. I et II, Paris, 1670, in-12, avec une carte; *Suite des Mémoires du sieur Bernier, sur l'empire du Grand-Mogol*, tom. III et IV, Paris, 1671. Ces divers écrits firent distinguer Bernier de ses homonymes, par le surnom de *Mogol*. Ils ont été plusieurs fois réimprimés sous le titre suivant : *Voyages de François Bernier, contenant la description des états du Grand-Mogol, de l'Indoustan, du royaume de Kachmyr*, etc., Amsterdam, 1699 et 1710, ou 1724, 2 vol.; et traduit en anglais. Londres, 1671, 1675, in-8.°; II. *Abrégé de la Philosophie de Gassendi*. La

première édition a été imprimée à Lyon en 1678, en 8 vol. in-12; la seconde, en 1684, est en 7 vol. On trouve, dans cette dernière, les *Doutes de M. Bernier sur quelques-uns des principaux chapitres de son Abrégé de la philosophie de Gassendi*, qui avaient été imprimés séparément, Paris, 1682, in-12. C'est dans cet écrit, adressé à M.me de la Sablière, qu'il dit : « Il y a trente à quarante » ans que je philosophe, fort persuadé de certaines » choses, et voilà que je commence à en douter. C'est » bien pis : il y en a dont je ne doute plus, désespéré de » pouvoir jamais y rien comprendre. » La philosophie de Bernier était celle d'Épicure; on peut en juger par ce passage d'une lettre de S.t Évremond à M.lle de Lenclos. « M. Bernier, en parlant de la mortification des sens, » me dit un jour : Je vais vous faire une confidence que » je ne ferais pas à M.me de la Sablière, à M.lle de Lenclos, » et même que je tiens d'un ordre supérieur : je vous » dirai *que l'abstinence des plaisirs me paraît un grand péché.* » Je fus surpris de la nouveauté du système. » Ce système, certainement, n'avait rien de bien neuf pour M.lle de Lenclos. III. *Mémoire sur le quiétisme des Indes*, inséré dans l'*Histoire des ouvrages des savans*, septembre 1688, pag. 47; IV. *Extrait de diverses pièces envoyées pour étrennes, par M. Bernier à M.me de la Sablière*, inséré dans le *Journal des savans*, du 7 et du 14 juin 1688; V. *Éloge de Claude-Emmanuel Luillier Chapelle*, dans le *Journal des savans* de juin 1688; VI. *Arrêt donné en la grand'chambre du Parnasse, pour le maintien de la philosophie d'Aristote.* On trouve ce morceau dans le tom. IV, pag. 278, du *Menagiana* de l'édition de 1715; VII. *Éclaircissement sur le livre du P. le Valois, jésuite, intitulé : Sentimens de M. Des-*

cartes, touchant la propriété des corps. Ce morceau se trouve dans le *Recueil de pièces curieuses concernant la philosophie de Descartes* (publié par Bayle), Amsterdam, 1684, petit in-12; VIII. *Traité du libre et du volontaire*, Amsterdam, 1685, in-12; IX. Moreri cite, de Bernier, un long fragment de lettre adressée à M.me de la Sablière, sur la *Division de la terre, par les différentes espèces ou races d'hommes qui l'habitent*, qu'on trouve dans le *Mercure de France* de 1722.

BOSSU.

Bossu (.....), voyageur du 18.e siècle, capitaine de marine, né à Baigneux-lès-Juifs, est un de ceux qui ont le mieux fait connaître la Louisiane et les peuples sauvages qui l'habitaient. Il fut envoyé dans ce pays en 1750, et nommé, à cette époque, capitaine dans les troupes de la marine. Ayant eu occasion de faire plusieurs voyages dans l'intérieur, il fut à portée de s'instruire des mœurs et des habitudes des Illinois, des Akansas, des Allibamous, et autres peuplades de sauvages qui habitent les bords du Mississipi et des rivières qui s'y jettent. De retour en France, en 1757, il fut de nouveau envoyé, la même année, à la Louisiane.

Les observations de Bossu furent communiquées au marquis de l'Estrade, dans une suite de lettres, et ces lettres furent depuis recueillies et publiées sous le titre de *Nouveaux Voyages aux Indes occidentales*, etc., Paris, 1768, deux parties, formant 1 vol. in-12. Cet ouvrage a été traduit en anglais par J.-B. Forster, sous le titre de *Travels through that part of North-America formerly called Louisiana*, Londres, 1771, 2 vol. in-8.°

La Lousiane ayant été cédée à l'Espagne, Bossu y fit un troisième voyage, pour en retirer les effets qu'il avait laissés entre des mains étrangères. A son retour, il publia la relation de ce troisième voyage, sous le titre de *Nouveaux Voyages dans l'Amérique septentrionale, contenant*

une Collection de lettres écrites par l'auteur, à son ami M. Douin, etc., Amsterdam (Paris), 1777, in-8.° Ces derniers voyages sont plus rares, parce qu'ils n'ont pas été réimprimés comme les premiers.

PSALMANAZAR.

George Psalmanazar est le nom supposé d'un savant qui a condamné volontairement à un éternel oubli son véritable nom. Sa vie fut partagée en deux portions qui semblent n'avoir pu appartenir au même individu. Dans la dernière moitié de sa carrière, et pendant un demi-siècle, il s'est fait chérir par sa piété et sa vertu, s'est illustré par des travaux aussi solides qu'importans, et a joui de l'estime universelle et de la considération la mieux méritée. Dans la première partie de son existence, après avoir reçu une éducation distinguée, il s'est successivement et volontairement laissé dégrader jusque dans les derniers rangs de la société ; il a rampé dans les plus vils emplois : couvert des haillons de la pauvreté, et rongé de la lèpre des misérables, il se montre à nous sous un aspect hideux et dégoûtant ; et sa bassesse et son hypocrisie le font juger indigne de la pitié qu'il inspirait.

Nous n'avons pas besoin ici de travailler à démêler le vrai, au milieu des exagérations et des fictions contradictoires de l'amitié ou de la haine : celui auquel il a été donné de présenter un si étrange contraste, nous apprend lui-même toutes les circonstances de sa vie. Nous pouvons nous fier aux mémoires qu'il nous a laissés. Dans ses pages sincères, on n'aperçoit jamais l'homme qui s'excuse, mais toujours le chrétien qui s'accuse. De lui

seu nous apprenons tout ce qu'il y a de plus honteux pour sa mémoire ; et ce qu'elle offre de glorieux, il faut le chercher dans le témoignage de ses contemporains et dans le grand monument littéraire dont il fut le principal auteur.

Son respect pour son père et sa mère lui a fait dérober à la postérité son véritable nom et le lieu de sa naissance ; le voile dont il s'est enveloppé à cet égard, n'a point été soulevé, et ne le sera probablement jamais. On sait seulement, par ses récits, qu'il naquit de parens catholiques, dans le midi de la France, sous le beau ciel du Languedoc ou de la Provence, et en l'année 1679. Sa famille était ancienne, mais déchue. Il n'avait que cinq ans lorsque son père fut obligé de s'éloigner, et d'aller vivre à près de deux cents lieues de son domicile. Sa mère, malgré l'abandon de son mari et son peu de fortune, n'ayant que lui pour fils, consacra tous ses moyens à lui donner la meilleure éducation qu'il lui fût possible. Envoyé à une école du voisinage, tenue par deux moines de l'ordre de Saint François, il y fit voir une aptitude surprenante et une prodigieuse facilité pour apprendre. En peu de temps, il surpassa ses condisciples. Ce succès fut pour lui un malheur : il exalta le penchant à la vanité qui lui était naturel ; il inspira, en sa faveur, à ses maîtres, une indulgence qui lui fut fatale. On l'envoya ensuite dans un collége de Jésuites, situé dans une ville qui était le siége d'un archevêché, peu éloigné de l'école où il avait reçu sa première instruction. La réputation qu'il avait acquise et les éloges exagérés de ses premiers maîtres, le firent placer dans une classe beaucoup trop forte pour son âge et pour ses moyens. Il eut à lutter

contre des camarades plus âgés et plus savans : la crainte de rester en arrière lui fit faire des efforts extraordinaires; il parvint, sinon à les surpasser, du moins à les suivre. Comme eux, et à leur grand étonnement, il subit, au bout de l'année, les examens nécessaires pour entrer en rhétorique. Ce succès fut encore pour lui un malheur. Non-seulement il le rendit plus présomptueux, mais il le plaça sous un maître incapable. On avait coutume, dans ce collége, de changer tous les ans le professeur de rhétorique. Si notre jeune étudiant n'était pas venu avant l'âge dans cette classe, il aurait évité de se voir arrêté dans ses progrès. A cette époque, les Jésuites cherchaient à attirer dans leur société trois sortes de personnes : les nobles, les savans et les riches. Le professeur de rhétorique dont il est ici question, appartenait à cette dernière classe; il était fils d'un marchand opulent. Il passait le temps à rire et à badiner avec ses élèves; et, pour déguiser son ignorance, au lieu de leur expliquer, comme il l'aurait dû, les orateurs grecs qu'il n'entendait pas, il entreprit de leur montrer le blason, la géographie, les fortifications. Notre jeune écolier perdit ainsi, sous lui, le goût de l'étude des langues et de la belle littérature : il acquit une variété de notions incohérentes, qui eurent par la suite une fatale influence sur sa conduite. Il vit qu'il était possible, avec de l'audace, de parler de beaucoup de choses sans les connaître, et de se donner, sans travail, l'apparence du savoir. Sa mère lui écrivit pour lui apprendre que le supérieur d'un petit couvent de Dominicains allait ouvrir un cours de philosophie, et elle l'engagea à venir le suivre. Le jeune homme s'y détermina d'autant plus facilement, qu'il

s'apercevait bien qu'il perdait son temps au collége des Jésuites : il le quitta, et entraîna avec lui quatre de ses camarades. La philosophie d'Aristote, de saint Thomas-d'Aquin et d'Albert-le-Grand, enseignée par les Dominicains, lui parut beaucoup plus obscure, et surtout moins amusante, que les leçons qu'on lui avait données en dernier lieu, dans son collége. Cependant le Dominicain, qui le considérait comme son meilleur élève, le prit en affection, et voulut le faire entrer dans son ordre. Il aurait cédé à ses instances, si sa mère ne s'y fût opposée. Elle consentit seulement, par déférence pour le professeur, à envoyer son fils étudier la théologie sous un maître dominicain, dans une université voisine.

Transplanté tout-à-coup, à l'âge de quinze ans, dans une ville populeuse, qui lui offrait le spectacle nouveau du luxe, des richesses, de la dissipation et des plaisirs, George Psalmanazar acheva de perdre le goût qu'il avait eu pour le travail, et ne fut plus animé par le noble désir de se distinguer. Il suivit cependant d'abord les leçons de son maître de théologie : mais il eut la mortification de se trouver avec des condisciples bien plus âgés que lui, qui déjà suivaient ce cours depuis deux ans. Jusqu'alors il avait toujours été à la tête de ses camarades : sa vanité fut profondément blessée de se voir relégué dans les derniers rangs. Il cessa bientôt d'assister aux leçons du professeur, et se mit à parcourir la ville où il était ; à dessiner des vues dans les environs ; à se promener avec des jeunes gens de son âge, et même avec des femmes. C'est ainsi que se passa, dans l'oisiveté la plus complète, mais sans aucune action coupable, l'année de sa théologie. Il avait écrit à sa mère le peu de progrès

qu'il faisait dans ses études; elle lui envoya de l'argent, et lui ordonna en même temps de se rendre à Avignon, chez un riche conseiller, qui consentait à le prendre pour précepteur d'un de ses neveux, encore enfant.

Il y resta peu de temps, et obtint une place plus lucrative, toujours en qualité de précepteur, dans une famille plus riche. On lui confia un élève plus grand et même plus âgé que lui, et qui, par sa taille, le surpassait de toute la tête, mais qui, pour apprendre, manquait également de volonté et d'aptitude. Aussi notre jeune précepteur, au lieu de se fatiguer à l'instruire, passait avec lui tout son temps à jouer de la viole ou de la flûte.

Il le quitta bientôt pour entrer, avec des appointemens plus considérables, chez un homme riche et d'une grande naissance, qui lui confia ses deux enfans, dont le plus âgé avait sept ans. Leur mère les gâtait : c'était une femme jeune, jolie, vive et spirituelle, dont le mari était lourd et adonné à l'ivrognerie. Elle vit avec plaisir, auprès de ses enfans, un jeune professeur docile à toutes ses volontés, complaisant pour toutes ses faiblesses. Mais, loin de chercher à la séduire, George Psalmanazar crut se donner à ses yeux de l'importance, en affectant une dévotion outrée et une chasteté inébranlable, qui n'étaient point dans son cœur. Il déguisait la pauvreté de ses parens, et exagérait l'antiquité de sa race : mais son habillement chétif, son dénûment, résultat de sa mauvaise économie et de sa négligence, démentaient ses discours. Celle qu'il voulait tromper, le pénétra facilement. Au lieu de la considération qu'il avait espéré obtenir par sa dissimulation et ses mensonges, il n'excita en elle que la pitié et le mépris. Cependant, comme il

était d'une figure agréable, le goût qu'elle avait pour sa personne surmontait le dédain que lui inspirait la folle vanité d'un adolescent qui n'avait pas encore atteint sa dix-septième année. Elle lui fit des avances. La gaucherie, l'inexpérience du jeune pédagogue, l'embarras de déposer le masque de vertu dont il s'était paré, les rendirent inutiles. Après diverses tentatives, renouvelées par intervalles pendant l'espace de six mois, et toujours inutilement, elle changea tout-à-coup à son égard, et ne lui témoigna que la plus froide indifférence; puis elle annonça l'intention de partir et d'emmener ses fils avec elle, sans dire à leur précepteur s'il devait les accompagner, ou si elle le laisserait avec son mari, ou enfin si elle le renverrait. Il ne comprit pas que cette conduite n'était qu'un nouveau moyen pour triompher de lui. Quand elle vit que sa ruse ne répondait point à l'effet qu'elle en attendait, elle lui fit dire par son mari, qu'elle gouvernait à sa volonté, qu'on n'avait plus besoin de ses services. Quoique le précepteur eût prévu ou craint cet évènement, il en parut très-affligé. La dame voulut en profiter, et fit sur le l'innocent novice, la nuit même de son départ, un dernier essai de ses charmes, qui fut infructueux. Alors, outrée de dépit, elle lui fit signifier son congé définitif par une femme de chambre, qui ne lui laissa pas ignorer l'opinion que sa maîtresse avait de lui, et la cause de son expulsion.

Il se rendit de nouveau à Avignon, où il se vit bientôt dénué de tout, ne recevant rien de sa mère, à laquelle il avait écrit. Il alla à Beaucaire, dans le moment de la foire, et emprunta de l'argent de plusieurs marchands de sa connaissance : il reçut des secours de quelques

moines, qu'il parvint à intéresser à son sort, en se faisant passer pour un jeune homme de famille protestante, converti à la religion catholique, et, pour cette raison, persécuté par son père. De retour à Avignon, il réussit à se faire délivrer, par le supérieur d'un couvent, un certificat qui constatait qu'il était un jeune étudiant en théologie, Irlandais d'origine, obligé de quitter son pays, allant à Rome en pélerinage. Il aperçut, dans une chapelle, un accoutrement complet de pélerin, aux pieds de la statue d'un saint auquel on l'avaît consacré : il s'en revêtit, sortit de l'église et de la ville, et, ainsi déguisé, il prit le chemin de Rome. Demandant l'aumône, en latin, à tous les religieux qu'il rencontrait, il recueillit quelques sommes ; quand sa bourse se trouvait garnie, il cessait de mendier, non par honte, mais par indolence, et dépensait son argent dans les auberges, avec plus de facilité qu'il ne l'avait acquis. Lorsqu'il n'en avait plus, il se remettait à mendier.

La route qu'il suivait le conduisit à peu de distance du lieu où résidait sa mère. Il ne put résister au désir de l'aller voir ; néanmoins craignant d'être reconnu, il n'osait pas se produire dans sa ville natale : il s'y glissa, comme un coupable, à la faveur de la nuit ; et ce fut de nuit aussi qu'il entra dans la maison paternelle. Sa mère l'accueillit avec tendresse : cependant, au bout de deux ou trois jours, elle l'engagea à se rendre auprès de son père, qui pourrait peut-être, disait-elle, lui procurer des ressources. Cette proposition l'étonna d'autant plus, que son père était fort éloigné, et qu'un commerçant de la ville avait récemment rapporté qu'il se trouvait dans un état peu prospère. Notre jeune pélerin pensa qu'un de

ses cousins, pour lequel sa mère témoignait beaucoup d'affection, avait une part très-grande dans le conseil qu'elle lui donnait. Celle ci, s'apercevant de l'impression fâcheuse que faisait sur son fils sa proposition, n'épargna rien pour le persuader de la tendresse qu'elle lui portait, et lui dit qu'en l'engageant à faire ce voyage, elle désirait seulement qu'il allât vérifier par lui-même la condition où se trouvait son père; mais s'il n'était pas satisfait de l'état de sa fortune ou de sa générosité envers lui, elle lui recommanda de revenir, et de ne pas rester plus d'un an éloigné d'elle, à moins que ce ne fut pour son avantage.

Il consentit à tout, revêtit de nouveau l'habit de pélerin, et se rendit, par le secours des aumônes qu'il recueillait, dans cette partie de l'Allemagne qu'habitait son père. Cette contrée avait été ravagée par la guerre. Il rencontrait souvent, sur les routes, des cadavres rongés par les chiens, ou suspendus par douzaines à des gibets: c'étaient de ces soldats licenciés qui, après la paix de Ryswick, n'ayant plus ni feu ni lieu, parcouraient le pays en bandes nombreuses, pillaient les villes comme les villages, et dont on faisait prompte justice quand on pouvait s'en saisir, les laissant ainsi exposés après leur mort, pour épouvanter ceux qui auraient voulu les imiter. Cette vue remplissait de terreur l'âme de notre jeune pélerin : il courut de grands dangers. Cependant il parvint, sans accidens fâcheux, à rejoindre son père, qui le reçut avec tendresse, mais qui, par sa pauvreté, était hors d'état de lui offrir aucun moyen d'existence. Il songea donc à revenir auprès de sa mère. Son père le détourna de ce projet, par des raisons sur lesquelles il a cru devoir garder le silence.

Engagé, par les conseils paternels, à chercher l'instruction et la fortune en parcourant l'Europe, il imagina, quoique seulement âgé de dix-sept ans, un moyen de déguisement plus propre, selon lui, à lui attirer de la considération et des secours, que celui de pélerin irlandais. Les leçons de géographie de son professeur jésuite, lui avaient fait pressentir combien on savait peu de choses sur la Chine, le Japon et les contrées les plus orientales de l'Asie. Il résolut de se faire passer pour un Japonais natif de l'île de Formose, qui avait été converti à la religion chrétienne. Il imagina un nouvel alphabet, une nouvelle grammaire, une nouvelle division de l'année en vingt mois, une nouvelle religion, et tout ce qui était propre à accréditer le rôle qu'il voulait jouer. Il s'habitua à écrire avec les caractères qu'il avait inventés, et se fit un certificat calqué sur celui d'Avignon, et avec les mêmes signatures, qu'il contrefit. Il se garda bien de confier son projet à son père, homme d'honneur qui aurait eu horreur de cette fourberie; et il le quitta, en lui persuadant qu'il allait suivre ses avis.

Il se dirigea sur l'Alsace, passa à Cologne et ensuite à Landau, où il devint suspect, par le récit qu'il faisait aux soldats de ses aventures et de son origine japonaise. On le prit pour un espion; on le jeta dans un cachot, et il fut sur le point d'être fusillé : mais on se contenta de le chasser de la ville, avec injonction de n'y jamais rentrer, sous les peines les plus sévères. Cette leçon ne le corrigea point. Il erra ainsi en Allemagne, en Brabant, en Flandre, trouvant partout des hommes insoucians ou incrédules, recueillant quelques aumônes, qui étaient promptement dissipées. De plus, les habitudes indolentes

et avilissantes qu'un tel genre de vie lui faisait contracter, le rendirent insensible à la honte. Il ne songeait pas au besoin de renouveler ses vêtemens et son linge ; et, par sa malpropreté et le mauvais état de ses haillons, il devint plus repoussant que les mendians les plus dénués. Il en résultait qu'on n'ajoutait pas foi à l'éducation qu'il disait avoir reçue, ou que, s'il parvenait à en donner des preuves à des personnes éclairées, elles se défiaient de lui, comme de quelqu'un dont l'abaissement ne pouvait s'expliquer que par le crime. Lorsqu'arrivé dans une grande ville il demandait refuge dans un hôpital, sans égard pour ses certificats, qu'on ne lisait point, on le plaçait toujours parmi les plus misérables et dans les endroits les plus sales. Il fut enfin couvert de vermine, et infecté par tout le corps d'une gale virulente. Il se félicite, dans ses mémoires, de ce dernier fléau, parce qu'il l'empêcha de devenir l'instrument du libertinage.

Dans diverses grandes villes de Brabant, il y avait des espèces de religieuses non cloîtrées, nommées Béguines, qui parcouraient les rues et les maisons pour visiter les pauvres et leur procurer des ressources. Des femmes indignes, se cachant sous cet habit respectable, cherchaient quelquefois, dans la classe des vagabonds, des jeunes gens bien faits, qu'elles emmenaient avec elles, sous prétexte de les faire connaître à des dames pieuses et charitables, qui devaient les secourir, tandis qu'elles les conduisaient chez des dames d'un autre genre et dans un tout autre but. Notre faux Japonais fut plusieurs fois choisi par ces entremetteuses ; et les traces de la maladie honteuse, que sa nudité trahissait, le faisaient aussitôt renvoyer. Quoiqu'il fût resté jusqu'alors innocent

de tout commerce criminel avec les femmes, il avoue que la faim et la misère lui auraient rendu le refus impossible s'il avait été mis à cette épreuve. Dans l'abîme de malheur où il se trouvait plongé, il se ressouvint de sa mère, et eut un instant le projet de l'aller rejoindre; mais sa vanité se révolta de l'idée de se montrer à elle dans l'état où il se trouvait; et il aimait mieux périr que d'éprouver un soulagement à ce prix.

Tandis qu'il était à Liége, où il recevait, de l'hôpital, la pitance du pauvre, il apprit qu'un recruteur, logé dans un des faubourgs de la ville, appartenant aux Hollandais, engageait des jeunes gens pour le service des Provinces-unies. Il détermina une douzaine de ses compagnons mendians à aller s'offrir à ce raccoleur. Sa petite taille et sa grande jeunesse lui faisaient croire qu'il serait refusé : il l'espérait même; car, étant né dans une ville de garnison, il avait conçu, dès son enfance, de l'aversion pour le métier de soldat. Mais, à sa grande surprise, le recruteur, après l'avoir interrogé, le garda, tandis qu'il se défit de toutes ses autres recrues, en faveur de divers officiers dont il était l'agent. Il lui procura de la nourriture et des vêtemens décens. Il essaya, par des bains, des saignés, des frictions, de le guérir de la gale, et ne put y parvenir. Il l'emmena néanmoins à Aix-la-Chapelle, où il tenait un café et un billard dans une des plus belles parties de la ville, et employa notre faux Japonais à-la-fois comme garçon de café et comme précepteur, pour enseigner à lire à son fils. Ce limonadier fournissait aussi en ville, pour les salles de bal et d'assemblées, tout ce qui était nécessaire aux rafraîchissemens; il y envoya plusieurs fois le faux Japonais, qui

eut, par-là, occasion de voir, pour la première fois, le beau monde dans tout son éclat. Il fut tellement frappé de cette vue, qu'elle lui inspira un projet qui tenait, dit-il, de l'extravagance et de la folie, et qu'il s'abstient de mentionner dans ses mémoires, par la crainte de la mauvaise impression qui pouvait en résulter pour les esprits faibles et sceptiques. « Mais, tant que je vivrai, ajoute-» t-il, je ne l'oublierai jamais; je remercîrai toujours la » Providence de m'avoir détourné de l'exécution de mon » idée. J'aurais succombé à la tentation, si j'avais été en-» voyé seulement une fois de plus dans un de ces lieux » si dangereux pour moi; mais ma maladie cutanée, dont » on voyait des traces sur mes mains, détermina mon » maître à m'en interdire l'entrée. » Ainsi, il fut deux fois préservé, par le fléau dont il était affligé, de malheurs plus grands, selon lui, que tous ceux qu'il a subis.

Une circonstance fortuite le fit sortir de chez celui qui l'avait, à la vérité par intérêt, sauvé de la misère Celui-ci se trouvait absent, et était allé à Spa; sa femme avait besoin de lui faire dire, dans un délai déterminé, de revenir sur-le-champ: elle envoya, malgré lui, notre aventurier, qui s'égara sur la route, et qui, craignant d'être grondé par sa maîtresse, d'avoir mal rempli sa commission, prit le parti de s'évader, non sans éprouver quelques remords de son ingratitude envers son maître; mais il les fit disparaître, en formant la résolution de retourner vers son père, et ensuite vers sa mère, par le même chemin qu'il avait déjà parcouru. Malheureusement, en passant à Cologne il se laissa engager, avec une inconcevable étourderie, dans les troupes de l'électeur; et les soldats, ses camarades, ajoutant foi à ce

qu'il leur disait, il se fit passer, non plus pour un Japonais converti, mais pour un Japonais encore païen, et adopta le nom de Salmanazar, qu'il a légèrement altéré depuis, pour le rendre moins semblable à celui du Livre des Rois. Sa vanité trouvait un certain plaisir dans la surprise qu'excitaient ses blasphêmes sur les vérités les plus sacrées de la religion, et aussi dans ses discussions avec les ecclésiastiques qui entreprenaient de le convertir.

Il changea de régiment, eut diverses aventures, et passa dans diverses garnisons, s'y complaisant toujours dans ses impostures, et éprouvant une folle jouissance à abuser de la crédulité de ses compagnons d'armes. Son régiment fut envoyé au port de l'Écluse, dont le chevalier Lauder, gentilhomme écossais, d'un caractère respectable, était gouverneur : mais il avait pour aumônier un de ses parens, nommé Innes, prêtre débauché, hypocrite et rusé, qui fit connaissance avec le soi-disant Japonais. L'aumônier, sans être sa dupe, vit tout le parti qu'il pouvait tirer lui-même, pour son avancement, de la fable que lui débitait Salmanazar. Il lui enseigna l'anglais, qu'il ignorait, et le persuada de se laisser convertir par lui à la religion anglicane, et de se faire baptiser. Notre faux asiatique, qui n'avait alors que dix-huit ans, se prêta à cet impie stratagême. Le brigadier Lauder fut le parrain du nouveau néophite : il le nomma George. Innes obtint de Compton, évêque de Londres, une promotion, pour prix des soins qu'il s'était donnés.

Le nouveau converti eut son congé, et fut envoyé à Londres, où sa renommée l'avait précédé. On ne douta point qu'il ne fût natif de Formose, quand on le vit manger de la viande et des racines crues, et écrire cou-

ramment en caractères inconnus. Innes le força de faire une traduction, en langage de Formose, du catéchisme anglican, qui fut placée, par l'évêque de Londres, au nombre des manuscrits les plus curieux de sa bibliothèque. Encouragé par le succès de son imposture, l'aventurier y mit le comble, en publiant, sous son nom supposé de George Psalmanazar, une description de l'île de Formose, dans laquelle se trouvaient gravés son alphabet formosan, des figures des divinités du pays, les costumes des habitans, leurs temples, leurs édifices, leurs navires, et une carte de l'île Formose et des îles du Japon. L'auteur n'avait que vingt ans quand il publia ce roman géographique. Quoiqu'on n'eût alors d'autre description de l'île de Formose que celle du ministre hollandais George Candidius, et de l'écossais Wright, il eût été facile de s'assurer, par un examen attentif, que celle de Psalmanazar n'était qu'une fiction grossière : mais le fanatisme philosophique et le zèle de la piété s'en mêlèrent, et changèrent une discussion scientifique en une querelle de religion. Comme, dans sa relation, il disait qu'il avait été séduit par un Jésuite, qui, en partant de son pays, l'avait engagé à voler le trésor de son père, les Jésuites, et surtout le père Fonteney, l'attaquèrent avec violence. D'un autre côté, plusieurs membres de la société royale, tels que les Halley, les Mead, les Woodward, qui étaient, et surtout le premier, connus par leur opposition aux dogmes du christianisme, n'ajoutaient point foi à la prétendue conversion d'un jeune Japonais, qui, dans son livre et ses discours, soutenait la vérité de la révélation évangélique avec toute la science d'un théologien. Ils le considéraient, non sans raison, comme un hypocrite

et comme un imposteur ; mais, dans leur emportement et le désir qu'ils avaient de le démasquer, ses antagonistes prétendirent avoir découvert ce qu'il était, et avancèrent sur lui plusieurs faits controuvés. Il fut facile aux hommes pieux qui croyaient à la sincérité du nouveau converti, de réfuter leurs assertions. Ainsi la fraude s'accrédita par les moyens mêmes qu'on prenait pour la combattre. George Psalmanazar parut, aux yeux du public religieux, un néophite sincère, que persécutaient les fanatiques et les incrédules. Son caractère personnel contribuait beaucoup à affermir sa réputation de bonne foi. Indolent et insouciant, il se montrait dépourvu d'ambition, plutôt prodigue qu'intéressé, et irréprochable dans sa conduite et dans ses mœurs. Ses apologistes disaient : « Sans aucun vice, il possède toutes les vertus, une » piété sincère, une grande candeur d'âme, un attache- » ment à tous ses devoirs. Quel intérêt peut-il donc avoir » pour se rendre coupable d'une si abominable profana- » tion que celle dont on l'accuse ? Lors même qu'il en » aurait conçu l'idée, sa jeunesse et son inexpérience ne » le rendraient-elles pas incapable de soutenir un pareil » rôle ! » Ces raisons parurent irrécusables ; et il passa généralement pour constant que Psalmanazar était un natif de Formose. Sa relation fut considérée comme authentique, et citée comme une autorité ; elle eut plusieurs éditions, et fut traduite en diverses langues.

Ce succès coupable changea le sort de notre aventurier, mais non pas son caractère. Il resta toujours enclin à la paresse et à la dissipation. Envoyé, aux frais de l'évêque de Londres, à l'université d'Oxford, pour y compléter ses études, il ne profita que faiblement de ce grand

bienfait : suivant la pente de son inconstance naturelle, il se fit de nouveau précepteur, puis aumônier de régiment; puis enfin, retombant dans son indolence, il vécut, sans état et sans profession, des libéralités de personnes pieuses, qui s'étaient cotisées pour lui assurer une petite pension. Il passa ainsi encore douze ans dans cette espèce d'affaissement moral, dans cet engourdissement de l'âme qui n'excluait pas chez lui la vivacité de l'esprit et la sensibilité du cœur; car son penchant à l'amour ne l'entraîna jamais dans le libertinage. Il était timide et sincère avec les femmes : jamais, malgré les nombreuses occasions qui se présentèrent à lui, il ne se laissa influencer dans ses attachemens par la vanité ou l'intérêt; et il fut une fois captivé par une passion violente et durable. Peut-être eut-elle un effet salutaire par le changement qui s'opéra en lui vers l'âge de trente-deux ans : ce changement fut complet, mais non subit. Quelques livres religieux qu'il lut alors, commencèrent à lui inspirer une conviction entière de la vérité du christianisme, et ensuite une piété fervente, qui fit naître en lui le désir, et bientôt après la ferme volonté, de travailler à son entière conversion.

Pour y parvenir, il renonça d'abord aux bienfaits de ceux qu'il avait abusés : résolu à vivre de son travail, il apprit l'hébreu, annonça aux libraires qu'il traduirait, pour un juste salaire, tous les livres qu'ils désireraient, pourvu qu'ils ne fussent point contraires à la religion et à la morale. Il se créa ainsi des moyens d'existence et une indépendance qui l'élevaient à ses propres yeux. Dès-lors il s'éloigna des femmes, des sociétés, des plaisirs; il vécut dans la solitude, partageant son temps

entre le travail et la prière. Le célèbre Johnson, qui l'a fréquenté à cette époque, dit qu'il n'a point connu d'homme plus doux, plus modeste, plus simple, plus excellent.

Si la conviction de George Psalmanazar, dans la vérité du christianisme, fut pleine et entière, exempte de doute et d'hésitation, il n'en fut pas de même relativement aux différentes sectes qui reconnaissent cette religion divine. Il hésita long-temps entre les catholiques et les anglicans. Un écrit de Charles Lesley, sur cette matière, le fit pencher en faveur de ces derniers. Il avoue cependant que l'unité de l'Église, sous les rapports politiques et religieux, serait un grand bienfait : mais Dieu, dit-il, s'est manifesté à nous pour nous guider selon sa grâce, et n'a pas voulu rompre les liens de charité qui nous unissent avec ceux qui interprètent, d'une manière différente de la nôtre, sa parole divine. Au reste, il trouva dans ses sentimens, une source de jouissances pures, inaltérables, et une tranquillité d'âme qui n'était troublée que par le repentir que lui inspirait sa conduite passée. Il eût désiré en faire une confession publique, non-seulement afin de désabuser ceux qui avaient été et qui étaient encore dupes de son imposture, mais pour se punir lui-même par la honte d'un tel aveu. Il fut retenu par l'idée qu'en agissant ainsi, il fournirait des armes aux ennemis du christianisme, et que les personnes pieuses qui avaient pris son parti avec chaleur, seraient immolées à la risée publique et aux railleries de leurs antagonistes. Par cette raison, il n'écrivit ses mémoires qu'à l'âge de 73 ans, pour qu'ils parussent après sa mort et après celle de tous ses bienfaiteurs. Cependant il avait

composé, pour un traité de géographie qui fut publié en 1747, l'article *Formose*, uniquement afin d'avoir occasion de rétablir la vérité sur ce qui concernait cette île [1]. Quand on le questionnait dans le monde sur ses aventures et sur la relation qu'il avait publiée, il gardait un silence significatif, ou changeait de conversation, de manière à trahir exprès le secret de sa pensée. Mais il éprouva qu'il est plus facile d'établir l'erreur que de la détruire : car malgré ses efforts, sa relation de Formose fut long-temps citée comme une autorité [2]; et de nos jours même, des auteurs, ignorant encore l'origine de cette relation, quoiqu'elle soit indiquée dans beaucoup d'ouvrages, en ont donné de longs extraits, où se lit tout ce qu'elle offre de plus imaginaire, sans s'apercevoir de l'absurdité de tels récits [3].

Vers 1730, on publia les premiers numéros d'une vaste entreprise littéraire, proposée par souscription, dont le projet avait été formé par un M. Crockat, et le plan dressé par M. Sale, habile dans les langues orientales : c'était une histoire universelle de tous les peuples du monde. Comme cet ouvrage obtenait peu de succès, les propriétaires ayant appris que Psalmanazar avait dirigé ses études sur l'histoire ancienne, lui proposèrent de de coopérer à cette entreprise : il y consentit, à condi-

(1) *Complete System of geography*, 1747, vol. II, pag. 251.

(2) Voyez l'*Histoire générale des voyages*, 1748, in-4.°, tom. VI, pag. 56, et 1749, in-12, tom. XXI, pag. 158 et 167.

(3) Voyez G. Boucher de la Richarderie, *Bibliothèque universelle des voyages*, 1808, in-8.°, tom. V, pag. 289 : c'est la seule description de Formose que cet auteur indique, et il en donne un long extrait.

tion que l'ouvrage serait rédigé dans un tout autre esprit que celui qui avait présidé à son début, et qu'au lieu de se montrer contraire aux saintes Écritures, on s'y conformerait, et on les prendrait pour base. Il eut beaucoup de peine à obtenir ce point; et un des bailleurs de fonds le supplia, par intérêt pour l'entreprise, de ne pas se montrer trop orthodoxe. Dès que Psalmanazar eut mis au jour les volumes dont il était l'auteur, le nombre des souscripteurs augmenta considérablement. Alors on ne se plaignit plus de son orthodoxie, et il fut prié de continuer. Il consacra le reste de ses jours à ce grand ouvrage; et mourut en 1763, à l'âge de 83 ans, regretté de tous ceux qui le connaissaient, de tous les amis des lettres et de la solide érudition.

Il avait légué tout ce qu'il possédait à une dame nommée Sarah Rewalling, qu'il appelle, dans son testament, son amie. Elle publia ses mémoires; ils sont intitulés : *Mémoires de ****, communément connu sous le nom de George Psalmanazar*, Londres, 1764, in-8.°, en anglais. Son portrait, assez mal gravé, se trouve en tête de cet ouvrage, qui eut une seconde édition en 1765 [1]. — Sa relation ayant pour titre : *Description de l'île de Formose, en Asie*, etc., *dressée sur les Mémoires de George Psalmanazar*, parut d'abord en anglais, en 1704; ensuite elle eut trois éditions in-12, en français, 1705, 1708 et 1712 : il en existe aussi une traduction en allemand, par Ph. George Hübner, Francfort, 1712, in-12; 1716, in-8.° Nous indiquerons, d'après lui-même, les parties de l'Histoire

(1) *Voyez* Beckmann, *Litteratur der aelteren Reisebeschreibungen*, 1807, in-8.°, tom. 1, pag. 683-685.

universelle, dont il est l'auteur : I. L'*Histoire des Juifs, depuis Abraham jusqu'à la captivité de Babylone.* II. L'*Histoire des Celtes et des Scythes.* III. L'*Histoire ancienne de la Grèce, durant les temps fabuleux ou historiques.* IV. La *Suite de l'Histoire des Juifs, depuis leur retour de la captivité de Babylone jusqu'à la destruction du temple de Jérusalem par Titus.* V. L'*Histoire des anciens empires de Nicée et de Trébizonde.* VI. L'*Histoire ancienne de l'Espagne.* VII. *Celle des Gaulois.* VIII. *Celle des Germains.* Et dans la seconde édition : IX. La *Suite de l'Histoire de Thèbes et de celle de Corinthe.* X. La *Retraite des Dix-mille.* XI. La *Suite de l'Histoire des Juifs (depuis la destruction de Jérusalem par Titus, jusqu'à l'époque où l'auteur écrivait.)*

Dans toutes les biographies anglaises ou françaises que nous avons eu occasion de compulser, l'article de cet aventurier extraordinaire, de cet estimable et laborieux écrivain, est à la fois inexact et incomplet.

GILPIN.

Guillaume Gilpin, vicaire de Boldre, dans New-Forest, près de Lymington, descendant du fameux Bernard Gilpin, si l'on en croit quelques biographes [1], et né vers l'an 1724, tenait une maison d'éducation estimée, à Cheam dans le comté de Surrey. Il en abandonna ensuite la direction à l'un de ses fils. Un de ses élèves, le colonel Mitford, connu comme auteur par une *Histoire de la Grèce*, lui procura le vicariat de Boldre, qu'il conserva jusqu'à sa mort. Gilpin a décrit, dans plusieurs voyages justement estimés, les beautés pittoresques de la Grande-Bretagne. Tous ses volumes sont accompagnés de gravures en *aqua-tinta*, qui éclaircissent ses descriptions, de même que celles-ci servent à faire discerner les beautés des paysages que les gravures sont destinées à représenter. Gilpin a en quelque sorte créé un nouveau genre de voyages, qui a eu beaucoup de mauvais imitateurs. On lui a reproché avec raison un

[1] Cette descendance paraît au moins douteuse. Carleton, qui avait pu voir Bernard lequel n'est mort qu'en 1583, puisque dès 1580, il était agrégé au collége de Merson, assure positivement que Bernard Gilpin vécut et mourut dans le célibat. *He was want*, dit-il, *to command the married estate in the clergie, having himselfe lived and dyed a single man. (The Life of Bernard Gilpin, by Carleton*, pag. 206.) Note de M. Lecuy, auteur de l'article de Bernard Gilpin, dans la Biographie universelle. *Voyez la note ci-après.*

style trop poétique; mais ses ouvrages fourmillent de réflexions ingénieuses, propres à enrichir la théorie des arts, et à en guider la pratique. Nous avons lu plusieurs de ses descriptions en présence des objets mêmes, et nous les avons trouvées exemptes d'exagération. Il saisit avec beaucoup de sagacité les traits caractéristiques et les beautés des paysages, et il les décrit avec vérité et avec chaleur : on ne rencontre jamais dans ses écrits ce faux enthousiasme, ces expressions vagues et ampoulées qui ont discrédité le genre descriptif. Gilpin est mort le 5 avril 1804, dans sa 80.e année. Il n'était pas moins recommandable par son caractère que par ses talens Il consacra 1560 liv. sterling, produit de la vente qui fut faite en 1802 d'une collection de ses dessins, à la dotation d'une école paroissiale à Boldre, au maintien de laquelle il destina encore les profits de ses ouvrages posthumes.

Voici les ouvrages que nous connaissons de cet auteur, ils sont tous en anglais : I La *Vie de Bernard Gilpin, recueillie tant de sa vie écrite par G. Carleton que de diverses relations contemporaines, lettres originales et autres manuscrits authentiques*, 1753, in-8.° [1]. II. La *Vie d'Hugues Latimer*, 1754, in-8.° III. *Vies de Jean Wiclef et de ses principaux disciples, lord Cobham, J. Hus, Jérôme de Prague et Zisca*, 1764, in-8.° IV. *Vie de Thomas Cranmer*, 1784, in-8.° V. *Observations sur la rivière Wye et sur quelques contrées de la partie sud du pays de Galles*, in-8.°, 1782, 1789; trad.

[1] Le titre de cet ouvrage semble prouver que Guillaume Gilpin était réellement de la même famille que Bernard Gilpin, s'il n'en descendait pas directement.

en français, Breslau, 1800, in-8.° VI. *Voyages en différentes parties de l'Angleterre, et particulièrement dans les montagnes et sur les lacs du Cumberland et du Westmorland, contenant des observations relatives aux beautés pittoresques*, 1787, in-8.°; 1788, 2 vol. in-8.° Il a paru une traduction française de cet ouvrage par le baron de Blumenstein, imprimée à Breslau, 1800, 3 vol. in-8.° Les gravures en *aqua-tinta* sont, dit-on, supérieures à celles de l'original, et ont servi pour la traduction allemande, imprimée également à Breslau en 2 vol. in-8.° La traduction française de ce même ouvrage qui parut en 1789 à Paris, chez Defer de Maisonneuve, est moins estimée; elle est de Guédon de la Berchère. On l'a reproduite avec un nouveau frontispice, an v (1797). VII. *Observations relatives principalement à la beauté pittoresque, faites en 1776 sur diverses parties de la Grande Bretagne, et particulièrement sur les montagnes d'Ecosse*, etc., 1789, 2 vol. in-8.°, trad. en allem., Leipzig, 1792-93, 2 vol. in-8.° VIII. *Remarques sur les scènes forestières et les beautés pittoresques des pays boisés, avec les vues de New-Forest dans le Hampshire*, 1791, 2 vol. in-8.°; trad. en allemand, Leipzig, 1800, in-8.° IX. *Trois Essais, sur le beau pittoresque, sur les voyages pittoresques, sur l'art d'esquisser le paysage, avec un Poëme sur la peinture de paysage*, 1792, in-8.° Les deux premiers ont été traduits en français, Breslau, 1799, in-8.° X. *Observations sur les parties occidentales de l'Angleterre, principalement sous le rapport de la beauté pittoresque, avec quelques remarques sur les beautés pittoresques de l'île de Wight*, 1798, in-8.°, fig. XI. Sermons prêchés dans une église de campagne, avec quelques essais et sujets pour des sermons, in-8.°, tome I, 1799; tome II,

1800; tome III, 1803. XII. *Contrastes moraux*, 1798, in-12, et autres ouvrages ascétiques. On a imprimé, après sa mort, ses *Observations sur les côtes de Hampshire, Sussex et Kent*, 1806, in-8.° de 135 pages, et des *Dialogues sur divers sujets*, 1807, in-8.°

— Jaurey GILPIN, frère de Guillaume Gilpin, fut un artiste distingué; il naquit à Carlisle en 1733 d'un père capitaine dans la troupe de ligne; il a excellé dans l'art de peindre les animaux à l'aquarelle. Son chef-d'œuvre est, dit-on, un groupe de tigres que possède M. S. Whitbread. Les esquisses d'animaux qui se trouvent dans les voyages de son frère, sont aussi de lui : estimé pour la franchise de son caractère et la simplicité de ses manières, il était un des ornemens de l'académie royale de peinture d'Angleterre. Il est mort à Brompton, le 8 mars 1807.

RICHARD CHANDLER.

Richard Chandler, savant helléniste, né en 1738, fut nommé membre du collége de la Madeleine à Oxford, et de la société des antiquaires de Londres.

En 1763, il donna une magnifique édition des inscriptions vulgairement connues sous les noms de *Marbres d'Arundel*, ou *Marbres d'Oxford (Marmora Oxoniensia)*, in-fol. Chandler, non-seulement rectifia dans cette édition les erreurs qui avaient échappé aux éditeurs précédens, Selden, Prideaux et Maittaire, mais il suppléa heureusement à plusieurs lacunes qui se trouvaient dans ces inscriptions, et particulièrement dans la *Chronique de Paros*, qui en est la partie la plus importante. Il fut choisi par la société des *dilettanti*, conjointement avec le docteur Revett, et M. Pars, pour aller en Orient recueillir des documens et faire des observations sur l'ancien état de ces contrées, ainsi que sur les monumens d'antiquités qu'elles peuvent encore posséder. Dans les instructions données par cette savante société aux trois voyageurs, il est dit que c'est au docteur Chandler qu'appartient la direction du voyage, et que ses deux compagnons seront tenus de se conformer à son opinion, lors même que la leur s'y trouverait contraire. Chandler remplit d'une manière distinguée la mission qui lui avait été donnée.

Dans les années 1764, 1765 et 1768, il parcourut

l'Ionie, l'Attique, l'Argolide et l'Élide. Il revint en Angleterre avec une ample moisson de matériaux aussi curieux qu'instructifs. Dès l'année 1769, il publia le premier volume des *Antiquités ioniennes*, Londres, in-fol.; le second volume n'a paru qu'en 1800. En 1774, il fit imprimer à Oxford, in-fol., l'ouvrage intitulé : *Inscriptiones antiquæ pleræque nondum editæ, in Asiâ minori et Græciâ præsertim Athenis collectæ.*

Personne n'a surpassé Chandler dans l'art difficile de bien lire les inscriptions anciennes, de les copier avec exactitude, et de suppléer heureusement aux lacunes qu'elles présentent.

Le premier volume de ses voyages parut à Oxford en 1775, in-4.°, sous le titre de *Voyages en Asie mineure;* le second, sous celui de *Voyage en Grèce*, 1776, in-4.° Sous le rapport des antiquités et de la géographie ancienne, ces voyages doivent être comptés au nombre des meilleurs qui existent; mais ils offrent malheureusement peu de renseignemens sur les principaux objets relatifs à l'état moderne et aux mœurs des peuples qui habitent ces contrées. L'auteur s'y montre assez peu naturaliste pour confondre des grues avec des cigognes; mais Chandler voyageait pour un but particulier, et ce but, il l'a parfaitement rempli. Le savant Barthélemi et l'auteur du *Voyage pittoresque de la Grèce*, ont souvent puisé dans les *Voyages de Chandler*, et lui ont rendu toute la justice qu'il méritait. Beaucoup de voyageurs en Orient l'ont mis à contribution sans le citer.

Les *Voyages de Chandler* ont été traduits en français, Riom, 1806, 3 vol. in-8.°, avec carte, par MM. Servois et Barbié du Boccage : c'est une des traductions les plus

exactes et les mieux faites. Elle est précieuse à consulter, même après l'original, à cause des notes géographiques, historiques et critiques des traducteurs. Ils semblent avoir eu en vue de répondre à l'appel fait par le savant et modeste antiquaire anglais, lorsqu'il dit, dans le 64.e chapitre de son *Voyage en Asie mineure :* « Je souhaite bien » sincèrement que l'on supplée à mes omissions, et que » l'on rectifie mes erreurs. » Ces voyages ont été aussi traduits en allemand par H. C. Boje, Leipzig, 1776 et 1777, in-8.o

En 1802, Chandler publia l'ouvrage intitulé : *Histoire d'Ilium ou de Troie,* en y comprenant la contrée adjacente et les côtes opposées de la Chersonèse de Thrace, Londres, in-4.o; c'est, en quelque sorte, le complément de son *Voyage en Asie.* Il a, dit-on, laissé la suite de cette histoire en manuscrit. Il a aussi composé la vie de William Waynflecte, fondateur du collége de la Madeleine; et, pendant son séjour à Rome et à Florence, il s'est occupé à collationner divers manuscrits de Pindare, afin de donner une meilleure édition de ce poète. Aucun de ces derniers ouvrages n'a encore vu le jour.

Le docteur Chandler nommé recteur de la paroisse de Tilchurst en Berkshire, y résidait lorsqu'il mourut, le 9 février 1810, à l'âge de soixante-douze ans.

FLINDERS.

Mathieu Flinders, navigateur anglais, a acquis une juste célébrité par ses découvertes et ses travaux nautiques sur le continent de la Notasie ou Nouvelle-Hollande. Il naquit à Donington dans le Lincolnshire, s'adonna de bonne heure à la marine, et n'était encore que cadet ou volontaire en 1795, lorsqu'il s'embarqua sur le vaisseau qui conduisait au port Jackson le capitaine Hunter, chargé de prendre le commandement de la colonie de la Nouvelle-Galle méridionale. Flinders était alors, depuis peu de temps, de retour d'un voyage dans le Grand-Océan; et le désir de faire des découvertes, était le principal motif qui l'avait engagé à s'embarquer pour le port Jackson. George Bass, le chirurgien du vaisseau sur lequel il se trouvait, avait les mêmes idées et la même intrépidité. A leur arrivée dans la colonie, leurs amis cherchèrent à les dissuader de leur projet, et en agirent à leur égard comme avec des jeunes gens d'une imagination vive et peu réglée, et tourmentés par une ambition romanesque. Cependant l'un et l'autre insistèrent, et ils obtinrent, pour tout moyen d'exécution, un bateau de huit pieds de long, dont tout l'équipage ne se composait que de ces deux courageux amis et d'un seul mousse. C'est avec cette frêle embarcation qu'ils reconnurent une partie du cours de la rivière de George, qu'ils en dressèrent le plan, et relevèrent ensuite plusieurs points de

la côte non encore visités. Le succès de cette tentative détermina le gouverneur à confier à Bass, un an après, en 1798, un grand bateau avec six hommes pour continuer ses découvertes ; et immédiatement après on donna, dans le même but, à Flinders, le commandement d'une corvette. Il avait mis à la voile avant que son ami Bass fût de retour. Revenus tous deux au port Jackson, et s'étant communiqué les résultats de leurs explorations, on acquit la certitude d'un passage entre la Terre de Van-Diemen ou la Tasmanie, et la Nouvelle-Hollande ou la Notasie. Alors le gouverneur confia le commandement d'une nouvelle corvette à Flinders. Il partit, avec son ami Bass, en septembre 1798, et ne revint qu'après avoir relevé une partie des côtes de Van-Diemen et recueilli les matériaux nécessaires pour dresser une carte du canal dont on avait soupçonné l'existence, et auquel il donna le nom de *Détroit de Bass.*

Flinders fut ensuite envoyé au nord du port Jackson pour reconnaître les baies d'Hervey et de Glass-House : le journal de cette expédition fut publié dans le *Tableau de la colonie anglaise de la Nouvelle-Galle méridionale*, par le colonel Collin [1]. C'est aussi dans cet ouvrage [2] qu'on trouvera le récit de la navigation de Bass, dont nous avons parlé ci-dessus.

En 1800, Flinders, de retour à Londres, y dressa une carte du détroit de Bass, et fit connaître ses découvertes dans un mémoire intitulé : *Observations sur la côte de Van-Diemen*, qu'Arrowsmith publia en 1801, in-4.° L'auteur

(1) Vol. 2, pag. 225 à 263.

(2) Vol. 2, pag. 143 et suivantes.

alors était déjà parti pour une nouvelle expédition. Il avait proposé un plan au gouvernement pour compléter la reconnaissance des côtes de la Notasie ou Nouvelle-Hollande. Son plan ayant été adopté, on lui avait donné le commandement de la corvette l'*Investigateur*, et tous les moyens nécessaires pour le succès de son entreprise. Il explora, en 1801, en 1802 et en 1803, les côtes méridionales et orientales de la Nouvelle-Hollande, et au nord le détroit de Torrès et le golfe de Carpentarie.

A peine fut-il de retour, qu'il fit de nouveau voile, du port Jackson, sur le vaisseau nommé la *Porpoise*, pour retourner au nord compléter son travail sur le détroit de Torrès; mais il fut jeté sur un des vastes bancs de ces récifs qui se trouvent entre la Nouvelle-Calédonie et la Notasie, et son vaisseau, ainsi qu'un autre nommé le *Caton*, qui l'accompagnait, y firent naufrage le 17 août 1803. Flinders revint, sur une frêle embarcation, au port Jackson, d'où il repartit avec deux corvettes pour aller au secours de ses compagnons d'infortune restés sur le banc du naufrage. Il continua ensuite de faire voile au nord : il passa le détroit de Torrès, visita Timor; et le mauvais état de son vaisseau ne lui permettant ni de reconnaître la côte occidentale de la Nouvelle-Hollande, ni de retourner sur ses pas, il se dirigea vers l'Ile de France pour se ravitailler. Flinders ignorait que son pays était alors en guerre avec la France ; et le passeport dont il était pourvu et qu'avait accordé le gouvernement français, pour faire respecter le vaisseau qu'il montait, même dans le cas d'hostilités déclarées, donnait le signalement de la corvette l'*Investigateur*, et non celui du *Cumberland* que commandait alors Flinders. Ce

passeport indiquait la Mer Pacifique ou le Grand-Océan comme le but de l'exploration de Flinders, et n'avait de validité qu'autant que ce capitaine ne se détournerait pas volontairement de la route qu'il devait suivre. Aussi, le capitaine Flinders, à son arrivée à l'Ile de France, fut soupçonné d'espionnage : on mit l'embargo sur son bâtiment et le scellé sur ses papiers, et on le retint prisonnier. Peut-être les circonstances critiques où se trouvait la colonie française, et le besoin de veiller à sa sûreté, autorisaient-ils à prendre, dans les premiers momens, ces mesures de rigueur; mais le gouverneur français est inexcusable d'avoir retenu Flinders en captivité, pendant six ans et demi. C'est bien à tort cependant qu'on a cru que le motif de cette injuste détention avait eu pour but de s'approprier les découvertes de Flinders, afin de les attribuer à l'expédition française de Baudin, qu'on avait envoyé, à la même époque et dans le même but, sur les côtes de la Nouvelle-Hollande; et à ce sujet, des géographes et divers journalistes ont dirigé, contre les estimables rédacteurs de l'expédition de Baudin, des accusations de plagiat aussi violentes qu'injustes [1]. Elles sont victorieusement réfutées par la narration même de Flinders. Cet habile navigateur rencontra Baudin à 35° de latitude sud, et à 138° 58' de longitude à l'orient de Greenwich, point où il fixe le terme de ses découvertes vers l'est, et de celles de Baudin vers l'ouest. Nulle part

(1) *Voyez* Pinkerton, dans les notes de sa traduction des *Voyages de Péron* (*General Collection of Voyages and travels*, tom. XI, p. 884, 887, 892, 906), et les auteurs du *Quarterly review*, vol. XIII, pag. 1 et 267, et du *Monthly review*, février 1815, vol. LXXVI.

il ne conteste l'exactitude et la légitimité des travaux nautiques des Français. Il rend surtout la plus éclatante justice à l'auteur de l'atlas du voyage d'Entrecasteaux. Il se serait plu de même à reconnaître le mérite de celui de l'expédition de Baudin, si cet atlas, gravé deux ans avant le sien, était parvenu à sa connaissance. Toutes les plaintes de Flinders portent sur les noms français imposés à des côtes qu'il avait reconnues, et sur des omissions et des réticences qu'il considère comme nuisibles à ses justes droits.

Flinders, de retour dans sa patrie vers la fin de 1810, ne cessa point de travailler à la rédaction de sa relation et de l'atlas qui devait l'accompagner.

Cet ouvrage parut enfin en 1814, et l'auteur mourut le 19 juillet de la même année, peu de jours après avoir corrigé la dernière feuille, et avant qu'il fût publié. Il est intitulé : *Voyage à Terra-Australis, entrepris pour compléter la découverte de ce grand pays, et exécuté pendant les années* 1801, 1802 *et* 1803, etc., etc., 2 vol. in-4.°, avec un atlas, Londres, 1814, en anglais. Ce voyage et l'atlas qui l'accompagne, placent Flinders au nombre des meilleurs marins du siècle et des hydrographes les plus distingués. Le voyage ne doit être considéré que comme une longue analyse des cartes : il ne renferme que des détails nautiques; ce qui en rend la lecture fatiguante et peu instructive pour le commun des lecteurs. Il est précédé d'une introduction, dans laquelle l'auteur s'est proposé pour but de tracer le progrès des découvertes faites avant lui sur les côtes de la Nouvelle-Hollande. Ce morceau historique, écrit avec exactitude, renferme quelques recherches curieuses. L'appendice est un beau

travail de *M. Brown*, sur la Flore de la Notasie ou Nouvelle-Hollande.

Flinders a encore publié un mémoire sur *l'usage du baromètre pour reconnaître la proximité des côtes;* mémoire qui a été inséré dans les *Transactions philosophiques*, partie deuxième, année 1806. On trouve aussi une *Lettre* de cet estimable navigateur *aux membres de la Société d'émulation de l'Ile de France, sur le banc du Naufrage et sur le sort de La Pérouse*, insérée dans les *Annales des Voyages*, vol. x, pag. 88 et suiv. [1].

[1] On trouve, dans le tom. v des *Mémoires* de la société médicale de Londres (1799, in-8.°), une *Observation d'un enfant né avec des pustules varioliques*, par un Mathieu Flinders, chirurgien à Donington. Les noms et le lieu de naissance étant les mêmes que celui du navigateur, ce doit être un de ses proches parens. Il est peu probable qu'il ait, lui-même, étudié en chirurgie.

GUILLAUME-ANTOINE OLIVIER.

Guillaume-Antoine Olivier, voyageur et entomologiste, membre de l'Institut et de la société d'agriculture de Paris, naquit dans un bourg nommé les *Arcs*, près de Fréjus, le 19 janvier 1756. Le développement de ses facultés fut rapide; il sortit du collége à l'âge de quatorze ans, et fut reçu, à dix-sept ans, docteur en médecine de la faculté de Montpellier.

L'étude de la médecine nécessite celle de l'histoire naturelle : le jeune Olivier conçut, pour toutes les sciences qui tiennent à cette partie des connaissances humaines, un goût très-vif, qui, secondé par les leçons du savant Gouan et par l'amitié de Broussonet, son condisciple, devint bientôt en lui une forte passion. Rappelé dans sa famille, et trouvant peu d'occasions d'exercer sa profession dans le lieu obscur où il se voyait relégué, il s'adonna avec ardeur à l'étude des plantes et des insectes. Il entretenait une correspondance active avec Broussonet; celui-ci parla de lui à Berthier de Sauvigny, intendant de Paris, et le proposa à ce magistrat, comme très-capable de diriger l'énumération des productions naturelles de la généralité de Paris, qui devait faire partie de la description statistique de cette généralité, que cet intendant avait projetée. Olivier accepta les propositions qui lui furent faites par Berthier; et, à l'âge de vingt-trois ans, notre jeune naturaliste vint à Paris, et

parcourut les environs de la capitale, pour en connaître les productions et les décrire. Il remit successivement à l'intendant de Paris plusieurs mémoires sur la géologie et sur la minéralogie de sa généralité, sur les plantes qui y croissent spontanément, sur celles qui y étaient cultivées, sur les procédés de culture, sur les quadrupèdes, les insectes, les vers qui s'y trouvent, sur ses cours d'eau, sur la météorologie, sur les produits des arts économiques. En même temps il publia quelques autres mémoires, qui manifestaient un homme au-dessus de la tâche qu'il avait entreprise, et qui prouvaient qu'il était capable de faire faire aux sciences de nouveaux progrès. Telles furent ses descriptions sur le genre *fulyne;* son mémoire sur les *chenilles fileuses* et sur une nouvelle espèce de *bombix;* et enfin son mémoire sur les causes des récoltes alternes de l'olivier, et sur les moyens de se procurer des récoltes annuelles de son fruit. Ce dernier ouvrage présente des observations importantes pour l'économie rurale et le commerce.

Olivier eut ensuite une occasion bien favorable de mettre à profit ses connaissances en entomologie, et il la saisit avec empressement. Gigot d'Orcy, receveur-général des finances, avait consacré une partie de sa fortune à rassembler un cabinet d'histoire naturelle, dont les insectes formaient la partie la plus brillante. Encouragé par le succès d'un premier ouvrage sur les *papillons d'Europe*, qui avait été publié à ses frais [1], il voulut mettre au jour une histoire générale des insectes, et chercha un naturaliste qui consentît à l'écrire sous ses yeux et

[1] Celui d'Engramelle.

d'après son plan. Olivier se présenta, et fut agréé. Non-seulement Gigot d'Orcy mit à sa disposition son cabinet et les livres dont il pouvait avoir besoin, mais il le fit voyager en Angleterre et en Hollande, pour y décrire et faire peindre, sous ses yeux, les insectes qu'on n'avait point à Paris.

Olivier fut presque en même temps sollicité de concourir à ce vaste, mais incohérent édifice, élevé aux sciences et aux lettres, l'*Encyclopédie méthodique.* Il se chargea de l'*Histoire naturelle des insectes*, déjà commencée par Mauduyt, qui, à la vérité, n'avait donné que quelques généralités et une sorte de revue rapide des livres sur l'entomologie, publiés avant lui. Ce fut donc Olivier qui commença réellement et qui continua cet ouvrage, sur un plan plus vaste, quoique moins régulier que celui qu'il avait adopté avec l'aide de Gigot d'Orcy. En effet, il n'avait donné dans ce dernier que la description des insectes qu'il avait pu voir par lui-même, et fait figurer sous ses yeux. Dans son dictionnaire, il ajoutait, aux descriptions qui lui étaient propres, celles des autres auteurs, qu'il n'avait pu rapporter aux espèces qui lui étaient connues.

La révolution qui bouleversa d'abord l'existence des individus et ensuite celle des plus puissans royaumes, priva Olivier de sa place à l'intendance de Paris, le força de suspendre les deux grands ouvrages qu'il avait entrepris sur l'histoire naturelle des insectes, et qui avaient avancé rapidement sous ses mains laborieuses. Jeté, comme tant d'autres, dans le tourbillon des tempêtes politiques, avec la passion du bien et le vague désir d'une amélioration sociale, mais étranger, ou légèrement initié aux

études morales et historiques, qui peuvent suppléer en partie à l'expérience des affaires et à la connaissance des hommes, il partagea les erreurs de ces temps orageux. Du moins il fut assez bien guidé par son jugement et par sa prévoyance, pour s'opposer, comme électeur, à la nomination de Robespierre.

Ceux qui alors arrivaient au pouvoir, auraient voulu compenser par des créations nouvelles, tant d'institutions détruites, et réparer tant de malheurs par quelques bienfaits, sans s'apercevoir que les moyens qu'ils avaient employés pour monter sur le char révolutionnaire, dont ils croyaient pouvoir arrêter la course rapide, devaient être tournés contre eux, et les précipiter eux-mêmes sous ses roues sanglantes : ils concevaient de vastes projets, qui auraient demandé, pour être exécutés, plusieurs années d'un gouvernement fort et paisible. Ce fut ainsi que le ministre Rolland eut l'idée d'envoyer une ambassade au roi de Perse, à l'effet de lier des relations avantageuses au commerce de France. Il voulut confier cette mission diplomatique à des savans capables de donner des notions exactes sur la Perse et l'empire ottoman. Olivier et Bruguière furent choisis pour l'exécution de cette entreprise. Mais bientôt le ministre qui l'avait conçue, périt victime des fureurs anarchiques; et nos deux savans furent obligés de voyager dénués de la protection du gouvernement qui les avait envoyés, et sans les ressources nécessaires qui leur avaient été promises. Contraints de satisfaire aux engagemens qu'ils avaient pris, ils furent exposés à beaucoup de traverses et de périls. De Constantinople, où ils s'étaient rendus, ils parcoururent quelques-unes des îles de l'Archipel, foulèrent

les *champs où fut Troie*, se dirigèrent ensuite vers l'Égypte, et abordèrent à Alexandrie, le 3 octobre 1794; puis, de l'Égypte, après avoir visité les îles de Candie et de Santorin, ils résolurent de se rendre au lieu de leur destination. Ils débarquèrent à Baïrout, traversèrent la Syrie, une partie de l'Arabie et de la Mésopotamie, séjournèrent à Bagdad, et arrivèrent enfin à Téhéran, d'où, après avoir obtenu du ministre de Perse des réponses favorables sur tous les objets de leur mission, et visité diverses contrées de ce royaume, ils se décidèrent à se rapprocher de leur patrie. Ils quittèrent Ispahan avec une caravane qui se rendait à Kermanchach; ils échappèrent heureusement aux grands dangers auxquels ils se virent exposés dans les pays occupés par les Arabes nomades et par les Curdes vagabonds, et ils arrivèrent à Bagdad et ensuite à Alep. De là, ils s'embarquèrent à Latakié, visitèrent l'île de Chypre, et abordèrent en Caramanie, d'où ils se rendirent, par terre, à Scutari, puis à Constantinople. Après s'être reposés dans la capitale de l'empire ottoman, ils frétèrent un bâtiment pour revenir en France; ils virent Athènes, Corinthe, Salamine, Céphalonie, Corfou, et débarquèrent à Ancône le 24 septembre 1798. Là, le malheureux Bruguière succomba aux fatigues de ce long et pénible voyage : Olivier partit seul pour Paris, où il arriva en décembre 1798, plus de six ans après son départ, rapportant avec lui de nombreuses collections sur toutes les parties de l'histoire naturelle.

Treize mois après son retour, il fut nommé (26 janvier 1800), membre de l'Institut. Il s'occupa de la rédaction de son voyage, et de la continuation des deux

grands ouvrages sur l'histoire naturelle des insectes, que ce voyage l'avait forcé d'interrompre. Lorsque cette relation parut, elle fut lue avec empressement, et traduite dans plusieurs langues. Olivier termina promptement l'histoire générale des coléoptères : il n'avait plus qu'à s'occuper de la continuation du dictionnaire des insectes de l'Encyclopédie, lorsque sa nomination à la place de professeur de zoologie à l'école vétérinaire d'Alfort, vint donner un nouvel aliment à son activité scientifique.

Peu après son retour dans sa patrie, il avait eu le malheur de perdre une épouse chérie ; mais, au bout de quelques années, il fut assez heureux pour trouver, dans une nouvelle union, des moyens efficaces de consolation. Sa fortune, quoique modeste, lui assurait une honorable indépendance ; il jouissait de la considération acquise par une vie toute consacrée aux sciences, et honorée par d'utiles travaux : son existence était remplie par des occupations de son choix, embellie par la tendresse d'une jeune épouse, et par la société d'amis sincères, que son caractère franc et loyal lui avait acquis et conservés. La nature l'avait doué d'une constitution forte, et sa santé paraissait inaltérable ; rien ne semblait manquer à son bonheur, lorsque tout-à-coup il fut attaqué d'une maladie de langueur. Il lutta long-temps avec courage contre le mal ; et outre les travaux dont nous avons fait mention, malgré le déclin de ses forces, il fit des rapports et rédigea des mémoires pour l'Institut et pour la société d'agriculture, et entreprit une suite d'observations sur les insectes nuisibles aux plantes céréales, en ajoutant de nouvelles preuves au traité qu'il avait publié sur l'utilité de l'étude de l'entomologie pour l'agriculture et les

arts. Enfin, les progrès de la maladie dont Olivier était atteint, le forcèrent de suspendre ses travaux : on l'envoya respirer l'air natal; il en fut peu soulagé : s'étant arrêté à Lyon, à son retour, il fut trouvé mort dans son lit, le 1.er octobre 1814; un anévrisme considérable de l'aorte, que toute l'expérience des médecins n'avait pu soupçonner, avait occasioné cette mort subite et prématurée. Olivier avait alors cinquante-huit ans : il était grand, bien proportionné; ses traits étaient peu prononcés, mais sa physionomie était vive et expressive. Quoique dans les discussions littéraires il portât un peu d'âpreté, il était, dans le commerce habituel de la vie, aimable, simple et sans prétention.

Ses ouvrages sont : I. Plusieurs *Mémoires* sur l'entomologie, l'agriculture et la botanique, épars dans les *Mémoires de l'Institut*, dans ceux de la *Société d'agriculture*, dans le *Journal d'Histoire naturelle*, dans la *Feuille du Cultivateur*, et dans les *Actes de la Société d'histoire naturelle de Paris*. II. L'*Histoire naturelle des Coléoptères*, 1789-1808, 6 vol. in-4.°, accompagnés de 363 planches. III. *Dictionnaire de l'Histoire naturelle des insectes de l'Encyclopédie méthodique*, 1789-1819, 9 vol. in-4.°; le premier vol. est de Mauduyt; une partie de la seconde moitié du huitième a été faite par M. Latreille; et toute la première partie du neuvième vol., est de MM. Latreille et Godard. IV. *Voyage dans l'Empire Ottoman, l'Égypte et la Perse*, 1802-1807, 3 vol. in-4.°, ou 6 vol. in-8.°, avec atlas. V. Plusieurs articles d'insectes dans le *Nouveau Dictionnaire d'Histoire naturelle appliquée aux arts*, de Deterville, particulièrement ceux de la classe des coléoptères.

Les mémoires manuscrits qu'Olivier avait remis à Berthier de Sauvigny, sur la statistique de la généralité de Paris, ont été perdus dans le pillage de la maison de ce magistrat, et il n'en a rien paru. L'ouvrage sur les coléoptères est encore le plus complet qui existe sur cette nombreuse classe d'insectes. Le Dictionnaire de l'histoire naturelle des insectes de l'Encyclopédie, quoique plus inégal que l'ouvrage précédent, et participant davantage de la nature d'une compilation, est aussi, malgré le vice du plan inhérent à l'ordre alphabétique, le seul écrit en notre langue, où l'on ait entrepris de faire entrer l'histoire naturelle de tous les insectes connus; et il est à regretter, sous ce rapport, qu'il ne soit pas terminé. Ces deux grands répertoires seront toujours consultés avec fruit, et assurent à Olivier une réputation durable, mais non aussi éclatante que sembleraient le promettre des ouvrages d'une telle dimension. C'est que, disciple laborieux des Linné, des Fabricius, de Degeer, il n'a pas tiré de ses observations et de ses descriptions, des moyens de donner à la science une nouvelle impulsion; qu'il n'a pas toujours su discerner, ni suivre celle que les entomologistes de son temps lui imprimaient; qu'enfin il a même été surpassé de son vivant dans l'art de décrire avec méthode et clarté, et de figurer avec exactitude les espèces qu'il veut faire connaître : en un mot ses écrits, toujours utiles pour seconder les travaux du naturaliste, seront considérés comme peu propres à développer son génie.

Le *Voyage* de l'auteur dans l'Empire ottoman, c'est-à-dire, dans les contrées les plus intéressantes du globe, renferme peu de renseignemens neufs sous le rapport

géographique : il ne présente rien de relatif aux sciences archéologiques ou aux beaux-arts, genres d'études pour lesquels l'auteur n'avait aucun goût : sa narration est peu animée ; les notions qu'il offre sur le gouvernement, le commerce, les mœurs des peuples, et même sur l'histoire naturelle, sont souvent superficielles : ses aperçus ne se distinguent ni par leur nouveauté, ni par leur étendue, ni par leur profondeur : mais il a, comme voyageur, les qualités qui le recommandent comme savant : un sens droit, exempt de préjugés, de la méthode, un style clair, l'amour du vrai et le talent d'accumuler des détails exacts et des résultats utiles. Ce voyage était, surtout à l'époque où il parut, très-important pour ce qui concerne la Perse, parce qu'il donnait des renseignemens sur les révolutions qu'avait subies cette contrée, depuis la mort de Nadir-Chah, si célèbre sous le nom de Thamas Koulikan ; et cette partie de l'histoire d'un pays jadis si florissant et si riche en glorieux souvenirs, était entièrement ignorée. Ce morceau est très-attachant ; il est mieux écrit que le reste de l'ouvrage, quoique, selon M. Cuvier, l'auteur ait été gêné par la censure de Bonaparte, qui ne permettait pas de tout dire, même sur Thamas Koulikan.

L'Éloge d'Olivier, lu à l'Institut, le 8 janvier 1816, se trouve dans le tome 1.er (pag. 235) du recueil des *Éloges historiques*, publiés par M. Cuvier. M. A.-F. Silvestre a aussi lu à la société d'agriculture, le 9 avril 1815, une *Notice biographique* sur le même savant : elle a été imprimée à part, in-8.° de 23 pages.

TROISIÈME SECTION.

NATURALISTES.

LISTER.

Martin Lister, médecin et naturaliste, naquit à Radcliffe, dans le comté de Buckingham, vers 1638. Son grand oncle sir Mathieu Lister, médecin ordinaire de Charles I.er, commença son éducation, qui fut achevée au collége de S. Jean, à Cambridge. Il devint membre de ce collége, en 1660, par une ordonnance de Charles II, et voyagea ensuite en France, pour se perfectionner dans les sciences médicales. De retour dans sa patrie, en 1670, il se fixa dans le comté d'York, y pratiqua la médecine avec succès, et employa ses loisirs à l'étude de l'histoire naturelle et à celle des antiquités. Afin de poursuivre ses recherches dans ces deux branches des connaissances humaines, il entreprit plusieurs voyages dans diverses parties de l'Angleterre, et surtout dans le nord. Ses travaux le mirent en relation avec M. Lloyd, conservateur du Muséum ashmoléen à Oxford; et il enrichit cette collection, de médailles, d'autels antiques, et d'un

grand nombre d'objets d'histoire naturelle. Des mémoires et des observations qu'il fit parvenir à Lloyd, furent envoyés par celui-ci à la société royale de Londres, qui reçut Lister au nombre de ses membres. En 1684, il s'établit dans la capitale, et y fut bientôt élu membre du collége des médecins. Il suivit le comte de Portland, qui, en 1698, fut envoyé comme ambassadeur à la cour de France, par le roi Guillaume. En 1709, il fut nommé médecin en second de la reine Anne, et mourut le 2 février 1712, âgé de 74 ans.

Il a publié : I. *Historia sive Sinopsis conchyliorum libri* IV, 2 vol. in-folio, 1685-93; ouvrage important et souvent cité par Linné, qui le proclame le plus riche (*ditissimus*) des conchyliologistes de son temps : cet ouvrage contient les figures exactes d'un grand nombre de coquilles, qui toutes furent dessinées sous les yeux de l'auteur par ses deux filles Susanne et Anne : cette première édition est très-rare et très-chère, quand elle est complète. M. Brunet, dans son *Manuel du Libraire*, a donné un très-long détail de toutes les planches qu'elle doit renfermer [1]. M. Huddesford, conservateur du Muséum ashmoléen d'Oxford, en publia en 1770 une seconde édition, qui est moins recherchée, quoique l'on y ait joint la *Synonymie* de Linné. II. *Historiæ animalium Angliæ tres tractatus*, in-4.°, 1678. Ces trois traités sont : 1.° sur les araignées, 2.° sur les coquilles terrestres et fleuviatiles, 3.° sur les coquilles marines qu'on trouve en Angleterre, avec un quatrième traité sur les pierres

[1] Le volume doit être composé de 1057 planches gravées, qui occupent 468 feuillets, sans compter les 28 planches d'appendix.

ayant la forme de coquilles; ils sont excellens, et montrent dans leur auteur le génie de l'observation porté à un très-haut degré : il y en a un extrait dans les *Transactions philosophiques*, n.° 139. On peut lire dans la préface du *Tableau des Aranéides* [1], le jugement que l'auteur de cet article a porté sur le Traité des Araignées. Goèze a donné de ce Traité une bonne traduction allemande [2] : il a aussi été traduit en anglais dans l'ouvrage de Th. Martyn, intitulé *Aranei* [3], et a été inséré presque en entier dans l'ouvrage de Rai sur les insectes. Lister a fait des corrections et des additions importantes à ces trois traités, dans le livre suivant. III. *Gœdartius de Insectis in Methodum redactus*, etc., in-8.°, 1685; c'est une seconde édition du même ouvrage, publié en anglais, in-4.°, en 1682. IV. *Exercitatio anatomica in quâ de Cochleis agitur*, 1694, in-8.° V. *Cochlearum limacum Exercitatio anatomica; accedit de Variolis exercitatio*, 1695, 2 vol. in-8.° VI. *Conchyliorum bivalvium utriusque aquæ exercitatio anatomica tertia; huic accedit Dissertatio medicinalis de Calculo humano*, 1695, 2 vol. in-8.° VII. *De Fontibus medicatis Angliæ*, York, 1682; Leyde, 1686, in-12, édition augmentée [4]. Réimprimé en 1684, avec une autre dissertation. VIII. *De morbis chronicis tractatus*, avec les œuvres de Richard Morton, Leyde, 1696, in-4.° IX. *Exercitationes medici-*

(1) Paris, 1805, in-8.°, pag. 9.

(2) In-8.° Quedlinburg, 1778; — ibid. 1792; le titre seul a été changé, et il n'y a pas eu de seconde édition.

(3) *Aranei, or a natural history of spiders*, in 4.°, 1793.

(4) *Voyez* des extraits de cet ouvrage dans les *Transactions philosophiques*, n.os 139, 143, 144 et 166.

nales, 1697, in-8.° X. *Notæ in Apicium Cœlium de Arte coquinariâ*, 1705, in-8.°; Amst., 1709, in-8.° XI. Un grand nombre de *Memoires* insérés dans les *Transactions philosophiques*. XII. *Voyage à Paris* en 1698, in-8.°; 1699, en anglais; cet ouvrage est accompagné de six planches. Il en a paru une nouvelle édition toute récente avec des notes[1]. Les détails minutieux que renferme ce voyage, donnèrent lieu au docteur King de tourner l'auteur en ridicule, en publiant une sorte de parodie, intitulée *Voyage à Londres :* mais ces détails, qu'on critiquait à tort à cette époque, sont précisément ce qui rend aujourd'hui le voyage de Lister très-intéressant, parce qu'on ne les retrouve point ailleurs, et qu'ils font connaître les hommes et les choses de ce temps là. Ainsi, sans Lister, nous eussions ignoré qu'il existait de son temps une manufacture de porcelaine à S. Cloud; et que c'est à tort que des hommes de nos jours se sont vantés d'avoir trouvé le secret de cette fabrication. Un éléphant qu'il vit à Paris, et qu'il compara avec un autre qu'il avait vu treize ans auparavant, lui donna occasion de distinguer par des caractères bien tranchés les deux espèces de ce genre d'animaux.

(1) *An account of Paris at the close of the seventeeth centry*, etc., etc., *by* Martin Lister, *now revised with copious and biographical, historical and litterary illustrations and anecdotes, by* George Henning, M. D., 1823. Ce titre, dont nous n'avons pas transcrit la moitié, promet beaucoup plus que le livre ne renferme; la notice biographique sur Lister ne contient rien de neuf; les notes auraient pu être plus instructives, et on n'aurait pas dû retrancher les planches d'histoire naturelle qui donnent du prix à l'édition originale, ni changer le titre de l'ouvrage qui est simplement *Journey to Paris*.

Lister a montré, dans ses écrits sur la médecine, trop de penchant pour les hypothèses, et trop de prédilection pour des doctrines anciennes et erronées; il a surtout eu le tort d'attaquer avec grossièreté et violence, deux hommes supérieurs, Sydenham et Ruysch, uniquement parce qu'ils avaient, sur quelques points de la science, des opinions différentes des siennes; mais ses travaux en histoire naturelle et en anatomie comparée, sont avec raison très-estimés, parce qu'il s'est montré observateur exact, plein de sagacité, et qu'il a indiqué avec précision les rapports naturels des animaux qu'il a décrits.

BON DE S. HILAIRE.

François-Xavier Bon de S. Hilaire, premier président honoraire de la chambre des comptes de Montpellier, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres de Paris, de la société royale de Londres, etc., naquit à Montpellier, le 15 octobre 1678.

Son enfance ne promettait pas une vie de quatre-vingt-deux ans; à l'âge de quatre ans, il se cassa une jambe, et cet accident lui causa de longues et fâcheuses maladies. Unique espérance d'une famille riche, on lui fit épouser, dès l'âge de quinze ans, M.lle Boucaud, fille du président de ce nom, âgée de treize ans. Ce mariage n'interrompit point l'éducation du jeune Bon, qui s'acheva à Paris sous les meilleurs maîtres. Ozanam lui montra les mathématiques. Il eut l'honneur d'être associé aux leçons de philosophie cartésienne, que le célèbre Regis donnait au duc d'Orléans. Ce dernier, devenu régent du royaume, n'oublia jamais son compagnon d'étude, et lorsque Bon vint le féliciter à la tête de sa compagnie, ce prince (qui laissa depuis étouffer en lui le germe de tant de belles qualités) exprima, en présence de toute la cour, de touchans regrets sur ce que les devoirs de sa place lui ravissaient la douceur de reprendre avec le savant magistrat ses anciennes occupations.

Bon était entré dans la magistrature en 1699, et avait

été reçu conseiller, en 1707, à la cour souveraine de Montpellier, dont il devint premier président. Don Carlos, roi de Naples et de Sicile, et depuis roi d'Espagne, en passant par Montpellier, logea chez Bon, et se plut à examiner en détail la belle collection de médailles, de pierrres gravées, de manuscrits et autres objets curieux qu'il avait rassemblés; l'aspect de ces intéressantes richesses contribua, dit-on, à faire naître le zèle que ce souverain a montré depuis pour tirer du sein de la terre les antiquités enfouies à Herculanum.

De fréquentes attaques de goutte forcèrent Bon à résigner sa charge à l'un de ses fils. Il quitta Montpellier, pour se retirer à Narbonne, auprès de la comtesse d'Urban, sa fille. Il y passa les six dernières années de sa vie, toujours occupé de ses études et de son commerce avec les savans, et mourut le 18 janvier 1761. Jurisprudence, belles-lettres, beaux-arts, sciences, Bon a voulu tout embrasser; mais il n'a laissé que de très-légères traces dans quelques-unes de ces diverses branches des connaissances humaines. On a de lui des mémoires sur quelques objets d'antiquités, dont on trouve l'analyse dans la partie historique du *Recueil de l'académie des Inscriptions* [1]. Il envoya, à l'académie des sciences de Paris, des observations sur l'éclipse de lune du 17 juin 1704 [2]. Bon a aussi inséré quelques mémoires d'histoire naturelle dans la collection de l'académie de Montpellier; il y en a un sur *le Larix*, un autre sur cette phalène remar-

(1) Tom. XII, pag. 258; tom. XIV, pag. 147; tom. XVI, pag. 141, édition in-4.°

(2) *Voy.* les *Mémoires de l'académie des Sciences*, pour 1704, p. 197.

quable, qu'on nomme *le Grand Paon.* Bon présenta, en 1742, à cette académie, des observations intéressantes sur la chaleur directe du soleil, et sur la météorologie. Il fit, comme tant d'autres, de vains efforts pour tirer partie du fruit du marronnier d'Inde, et publia le résultat de ses recherches dans son *Mémoire sur les marrons d'Inde*, in-12. Mais l'écrit le plus remarquable de Bon, c'est sa *Dissertation sur l'araignée*, Paris, 1710, in-12. Cette dissertation a aussi été imprimée dans le *Recueil de l'académie de Montpellier*, tom. 1, pag. 137. L'auteur y donne le détail des moyens qu'il a employés pour filer la soie d'araignée. Cette découverte fit beaucoup de bruit. La dissertation de Bon fut traduite dans presque toutes les langues de l'Europe; la traduction anglaise fut insérée dans les *Transactions philosophiques* [1]; la traduction italienne parut à Sienne en 1710, in-12; on en imprima une traduction latine à Avignon en 1748, in-8.° L'impératrice, femme de Charles VI, voulut avoir des gants de soie d'araignée, et Bon, sur la demande qu'en avait faite le duc de Brunswick, en envoya quinze jours après la réception de la lettre de ce dernier. Il avait déjà présenté des bas et des mitaines de cette soie à l'académie des sciences de Paris. La *Dissertation sur l'araignée* fut traduite en chinois par le père Parennin, et l'empereur de la Chine la lut avec intérêt, et ordonna qu'on la fit lire à ses enfans. On prétend que cet écrit fit concevoir au monarque chinois une plus grande idée de l'industrie européenne, que tout ce qu'il avait vu jusqu'alors. Réaumur, dans son *Mémoire sur la soie des araignées*, inséré

[1] *Philosophical transact.*, tom. XXVII, n.° 325, pag. 2.

dans le *Recueil de l'académie des Sciences* [1], réduisit cette découverte à sa juste valeur. On ignorait alors que quelques sauvages du Paraguay connaissent parfaitement l'art de filer cette soie, et le pratiquent avec succès [2]. L'éloge du président Bon se trouve au tom. XXXI de l'académie des inscriptions et belles-lettres.

(1) 1710, pag. 386.

(2) *Voyez* les *Voyages de don Félix d'Azara dans l'Amérique méridionale*, mis en ordre et traduits par Walckenaer, tom. I, pag. 212.

LESSER.

Frédéric-Christian Lesser, théologien et naturaliste, membre de l'académie des sciences de Berlin, et de la société allemande de Göttingue, naquit le 29 mai 1692, à Nordhausen : son père, Philippe-Jacob Lesser, était, dans cette ville, diacre de l'église de S.t Nicolas.

Frédéric Lesser montra, dès son plus jeune âge, une inclination prononcée pour l'histoire naturelle; et n'étant encore qu'écolier, il rassembla une collection assez considérable de pierres, de plantes et d'insectes. Il était à l'université de Halle, où il étudiait la théologie, la médecine et l'histoire naturelle, lorsqu'il apprit, en 1712, qu'un incendie avait consumé, à Nordhausen, le 21 août, 670 maisons, parmi lesquelles se trouvait celle de son père. Toute la collection d'histoire naturelle qu'il avait été plusieurs années à former, fut aussi consumée par les flammes ; et cette perte ne lui fut pas moins sensible que celle de sa fortune. Il en fut pendant quelque temps accablé. Cependant il se rendit à Leipzig, et ensuite à Berlin pour se procurer des moyens d'existence ; mais il fut rappelé dans sa ville natale par son père, qui, devenu infirme, avait besoin de lui pour l'aider dans la prédication. Lui-même fut nommé, en 1716, desservant de l'église de Frauenberg.

Lorsque Lesser s'adonna à la prédication, une maladie de foie, qu'il avait apportée en naissant, fit des

progrès rapides, et résista à tous les efforts de la médecine : il fut obligé de la combattre par toute sorte d'exercices violens. Son ardeur pour l'étude se trouva contrariée par la nécessité où il était de sacrifier un temps considérable à sa santé. Cependant il faisait servir ses promenades aux progrès de l'histoire naturelle. Il se forma une belle collection et une bibliothèque curieuse, surtout par les livres rares imprimés peu de temps après la réformation. Bientôt il se fit connaître par son savoir et son érudition; et, déjà respecté par ses vertus, il fut nommé pasteur de l'église de S.t Martin en 1739, puis, en 1741, de celle de S.t Jacques, et en 1743, administrateur de l'hospice des Orphelins. Il parvint à faire rebâtir à neuf l'église de S.t Jacques; et, dans un petit écrit qu'il publia en 1742, il fixa l'attention de ses compatriotes sur la nécessité des réunions chrétiennes, et sur les avantages qu'il y avait à donner de la pompe et de la dignité au culte public. Il mourut le 17 septembre 1754.

C'était un homme instruit dans l'histoire et les antiquités de son pays; mais il est plus connu comme naturaliste. Il a surtout le mérite d'avoir su faire tourner l'histoire naturelle au profit de l'économie domestique, et de l'utilité pratique. Il a aussi, par des compilations savantes, contribué à répandre le goût de cette science et à la mettre à la portée de tous les esprits. Ses principaux ouvrages, tous écrits en allemand ou en latin, sont : I. *Observations sur la caverne de Baumann*, Nordhausen, 1740, in-8.o; 4.e édition augmentée, 1745. II. *Lithothéologie* ou *Théologie des Pierres*, etc., publiée d'abord en 1735; la dernière édition est de 1751. III. *De sapientiâ*

omnipotentiâ et providentiâ divinâ ex partibus insectorum cognoscendâ, epistolaris Disquisitio ad Alb. Sebam, Nordhausen, 1735, in-4.° Cet ouvrage était, en quelque sorte, l'avant coureur du suivant, qui est le meilleur et le plus connu de ceux que l'auteur a publiés. IV. *Théologie des insectes.* Il y en a eu trois éditions allemandes, à Francfort et à Leipzig; la première est de l'an 1738, la dernière, de 1757. Il en fut publié une traduction française à la Haye, 1742, 2 vol. in-8.°, avec des notes de Lyonnet. Une traduction italienne parut à Vénise en 1751. Mylius a traduit les observations de Lyonnet dans la dernière édition allemande, et y en a joint de nouvelles. C'est donc cette édition qu'on doit préférer. Le plan de ce livre est excellent, et pouvait admettre une histoire abrégée, mais complète, des insectes, sous une forme savante et philosophique. Mais la science entomologique était trop peu avancée du temps de Lesser pour l'exécution d'un tel plan; et l'art de décrire avec précision, de narrer avec élégance, ne se trouve pas dans son ouvrage. Il fallait une plume plus exercée que celle de cet auteur, pour peindre avec des couleurs dignes du sujet, les formes si variées de ces petits animaux; leurs éclatantes parures; leurs morts et leurs résurrections; leurs métamorphoses brillantes et singulières; l'étonnante perfection de leur organisation; la finesse extrême de quelques-uns de leurs sens; la rapidité inexprimable de leurs mouvemens; leurs amours et leurs accouplemens si divers; leur dextérité; leur savante industrie; leur tendre sollicitude pour la conservation de leur postérité. Il fallait des vues plus vastes et une connaissance plus approfondie de ce beau sujet, pour donner une idée, même imparfaite,

de la place que tiennent dans l'ordre de la création ces innombrables animalcules, qui, malgré leur apparente faiblesse, sont les plus puissans agens de destruction et de rénovation ; qui dévorent nos fruits, nos moissons, nos vêtemens, et se nourrissent de notre propre substance; qui nous fournissent le miel, la cire et la soie brillante ; qui prêtent à la teinture sa plus éclatante couleur, et à la médecine la vertu corrosive de leurs cadavres desséchés ; qui nous entourent et s'agitent perpétuellement autour de nous; et qui, enfin, malgré nous, attirent au distraient notre attention dans tous les lieux de la terre et dans tous les instans du jour. V. *Testaceo-theologia.* (Théologie des testacés). — Il y a eu trois éditions allemandes de cet ouvrage : la dernière, Francfort et Leipzig, in-8.°, 1770, renferme probablement aussi la traduction des remarques de Lyonnet, qui accompagnent la traduction française, Paris, 1748, 2 vol. in-8.° VI. *Typographia jubilans*, Leipzig, 1740, in-4.° C'est une courte histoire de l'imprimerie. VII. *Sur quelques médailles frappées à la mémoire, de Luther*, Leipzig, 1739, in-8.° VIII. *Essai historique sur les monnaies de Schwarzburg*, etc., 1741, in-8.° IX. *Description historique de la principauté de Nordhausen*, Leipzig, 1740, in-4.° Cet ouvrage parut sans nom d'auteur. X. *Breves observationes de Sigillis quibusdam*, Nordhausen, 1738 (dans les *Acta erudit.* 1738, §. 463). XI. *Description d'un marbre coquillier récemment découvert près du château de Strausberg, dans la principauté de Schwartzburg-Rudolstadt*, etc., Nordhausen, in-4.°, 1752. XII. *Epistola ad D. F. Hausmanum de lapidibus curiosis circa Nordhusam ejusque confinia inveneri solitis*, ibid., 1727, in-4.° XIII. *Mélanges d'histoire naturelle et de physico-théo-*

logie, Leipzig et Nordhausen, 1754 et 1770, in-8.° XIV. *Description des curiosités naturelles de la principauté de Rudolstadt*, etc., Nordhausen, in-8.°, 1754. La *Notice de sa vie et de ses écrits* a été publiée par son fils, Jean-Philippe-Frédéric LESSER, pasteur de l'église de S.t Blaise, à Nordhausen.

CLERCK.

Charles Clerck, entomologiste suédois, membre de la société royale des sciences d'Upsal, disciple de Linné, est connu par deux ouvrages sur les insectes, tous deux estimés, tous deux rares et chers : I. *Aranei suecici*, Stockholm, 1757, in-4.°, en suédois et en latin. Cet ouvrage renferme la description et les figures de soixante espèces d'araignées, trouvées en Suède, peintes et décrites par l'auteur, et classées selon la méthode linnéenne. Ce traité est inférieur à celui de Lister, sur le même sujet, qui cependant n'a décrit que trente espèces. Il faut croire que Clerck n'a pas su conserver les individus qu'il avait décrits, et que même, avec le secours de ses longues descriptions et de ses figures, Linné, son maître, et par le conseil duquel il avait entrepris cet ouvrage, n'a pas su les reconnaître, car dans la seconde édition de la *Fauna suecica*, où il cite l'ouvrage de Clerck, il n'a décrit que trente-trois espèces d'araignées ; il y en a donc vingt-sept qu'il n'a pu retrouver. Le traité de Clerck sur les araignées, a été traduit en anglais par M. Martyns, avec celui de Lister et des extraits de celui d'Albin, sous le titre d'*Aranei* ou *Histoire naturelle des araignées*, Londres, 1793, in-4.° Dans cet ouvrage, exécuté avec plus de luxe que de science, les figures de Clerck sont retournées et disposées par l'habile figuriste d'une manière plus pittoresque ; mais elles sont encore moins recon-

naissables. Clerck a publié, dans les *Actes de la Société des sciences de Stockholm* (pag. 241 de la traduction allemande), un *Mémoire sur la manière de prendre et de nourrir les araignées;* les moyens qu'il indique sont très-compliqués et très-peu ingénieux, et prouvent même dans l'auteur une crainte puérile de ces insectes, dont aucune espèce n'est dangereuse dans le pays qu'il habitait. II. *Icones insectorum rariorum, cum nominibus eorum trivialibus locisque, è C. Linnæi... Syst. nat. allegatis,* Stockholm, 1759, in-4.° Ce volume, malgré les promesses du titre, ne présente que des figures coloriées de lépidoptères (papillons), sans aucun texte explicatif. Il est très-utile aux entomologistes pour reconnaître les papillons exotiques qui composaient le cabinet de la reine Ulrique, et d'autres qui ont été décrits par Linné. Ce grand naturaliste semble avoir voulu immortaliser cet ouvrage, en mettant, dans une note de la dernière édition de son *Systema naturæ*, que c'était le plus beau de ce genre que le monde littéraire eût encore vu: *Clerkii icones insectorum pulcherrimum opus quod etiamnum vidit orbis litteratus.* Il a, depuis, été bien souvent surpassé.

SCHAEFFER.

Jacob-Christian Schaeffer, docteur en philosophie et en théologie, naquit à Querfurt, le 30 mai 1718, et fut un des savans les plus remarquables du 18.e siècle. Cependant son nom ne se trouve pas mentionné dans les dictionnaires biographiques les plus étendus imprimés en France; et ses nombreux écrits sont peu connus, même de ceux qu'ils intéressent plus particulièrement. Il est facile d'assigner les raisons d'une telle destinée. Schaeffer fut un des hommes les plus vertueux, les plus laborieux et les plus modestes de son temps. Il a passé sa longue vie à faire beaucoup de bien, à composer beaucoup d'ouvrages utiles, à multiplier les inventions profitables à la société. Il n'a porté aucune ambition dans ses travaux ni dans sa conduite. Il n'a point créé de système, n'a traité que des sujets bornés, mais neufs. Il n'a écrit que sur ce qu'il connaissait bien, et presque toujours dans la langue qui lui était la plus familière, ainsi qu'à ses compatriotes, mais malheureusement la moins généralement comprise par les savans étrangers. Il n'a travaillé à aucun journal. Enfin il a été lui-même l'éditeur de ses propres ouvrages; et afin de les débiter à plus bas prix, il n'a pas cru devoir intéresser l'avidité des libraires à les répandre et à les faire valoir.

Schaeffer perdit, à l'âge de dix ans, son père, alors archidiacre, et qui ne laissait à sa veuve, pour tout bien,

qu'une bibliothèque de prix, que, comme savant, il avait réunie. L'infortunée veuve, outre le jeune Schaeffer, avait eu cinq filles de son mariage. Quoique dénuée de ressources, elle fit cependant tous ses efforts pour que son fils unique pût recevoir une éducation qui le mît en état de suivre l'honorable carrière de son père; mais elle ne put empêcher que, dans les écoles où le jeune Schaeffer fit ses premières études, il n'éprouvât les durs inconvéniens de la pauvreté. Pour pouvoir se maintenir, il chantait au chœur, et mangeait à la table destinée aux enfans pauvres. Cependant il ne se laissa point abattre par le malheur; et lorsqu'il eut achevé ses classes, il osa, sans moyens, sans appui, se transporter à l'université de Halle, pour y suivre ses cours et perfectionner son éducation. Dans les six premiers mois de son séjour à l'université, sa subsistance ne lui coûtait par jour que quelques sous : il ne se nourrissait qu'avec du pain et un peu de légumes cuits à l'eau; et il passa un hiver rigoureux sans avoir de bois pour se chauffer. Cette rude abstinence et son application à l'étude épuisèrent ses forces, ébranlèrent sa constitution naturellement frêle et délicate, et il faillit périr de consomption. Mais bientôt il trouva des appuis dans ses professeurs, et il se procura par lui-même quelques légers salaires, en donnant des leçons dans une maison d'orphelins. Le docteur Baumgarten le plaça, en qualité de précepteur, chez un riche commerçant de Ratisbonne. Celui-ci étant mort un an après, Schaeffer retourna de nouveau à Halle, avec le fruit de ses épargnes.

Cependant il avait prêché plusieurs fois pendant un court séjour à Ratisbonne; et, en 1741, une chaire de

prédicateur étant venue à vaquer dans cette ville, on se ressouvint de l'impression qu'il y avait faite par son éloquence, par la rapidité et la grâce de son débit. Sa réputation de vertu, son excellent caractère, joints à ses talens, à une figure douce et à des traits agréables, déterminèrent les suffrages en sa faveur. A l'âge de vingt-trois ans, il l'emporta, quoique étranger, sur plusieurs concurrens beaucoup plus avancés dans la vie, et qui avaient l'avantage d'être les concitoyens de ceux dont ce choix dépendait. Dès-lors le sort de Schaeffer fut fixé; et l'on peut dire que toute sa vie fut employée à prouver combien il était digne de la préférence qu'on lui avait donnée.

Se montrant infatigable dans ses efforts pour soulager l'infortune, il créa une caisse de prêt sans intérêts, en faveur des ouvriers pauvres; et il l'administra, tant qu'il vécut, avec autant de zèle que de discernement. Il publia plusieurs ouvrages d'instruction religieuse et plusieurs dissertations théologiques, qui lui valurent le diplôme de maître de la faculté de Tubingue, et celui de docteur à celle de Wittenberg. Il acquit l'estime et l'amitié de tous les membres de sa propre église et de tous les habitans de Ratisbonne; et, par un consentement unanime, il fut promu au grade important de surintendant ou président du consistoire.

Ses vertus et un si utile emploi de sa vie ne purent le garantir des chagrins inhérens à l'espèce humaine. Outre des maux corporels, il eut à supporter, dans l'intervalle de douze ans, la perte de deux femmes, qu'il avait successivement épousées, et d'une fille qu'il chérissait tendrement. Dans ses momens de loisir, pour se distraire des peines de l'âme, il s'était appliqué avec ar-

deur à plusieurs arts mécaniques et à l'observation de la nature. Il parvint à polir les verres de lunettes mieux qu'on n'avait fait avant lui. Il perfectionna les microscopes, les miroirs ardens, les chambres obscures et d'autres instrumens d'optique et de physique; il en fabriqua lui-même plusieurs qui furent envoyés en Portugal et en Espagne, et furent payés un grand prix. Il se servait du tour avec une habileté remarquable, et fit, en ivoire, une représentation anatomique de l'œil humain. Pour mieux conserver sa collection d'oiseaux, il sculptait en bois chaque espèce, et collait la peau et les plumes sur ce mannequin. Il fit aussi, pour lui et pour ses amis, plusieurs tables de marqueterie incrustées en ivoire, en écaille et en bois de diverses sortes, qui étaient, dit-on, des chefs-d'œuvre en ce genre. Il perfectionna une machine pour laver le linge, qui avait été inventée en Angleterre. Ses observations sur le travail des guêpes le conduisirent à essayer de faire du papier avec plusieurs substances végétales; et bientôt il réussit à en fabriquer avec des copeaux, avec de la sciure des bois du hêtre et du saule, avec des mousses, avec les tiges du houblon, de la vigne et du chanvre, avec des feuilles et des trognons de choux, et enfin avec de la mauve[1]. Il tira de cette dernière plante des fils assez forts pour être tordus et filés. Il s'appliqua aussi à la physique, et fit des expériences sur l'électricité.

[1] L'ouvrage qu'il a publié en allemand sur ce sujet (Ratisbonne, 1772), contient 81 échantillons de ces divers papiers, avec 13 planches coloriées; une première édition, en 3 part., in-4.°, avait paru dans la même ville, de 1765 à 1771.

Mais de tous les travaux de Schaeffer, ceux sur lesquels se fonde principalement sa renommée, sont ceux qu'il entreprit sur l'histoire naturelle, et particulièrement sur les insectes, les zoophites et les plantes. Les ouvrages qu'il publia sur ces différentes branches de la science, sont nombreux et importans : ils peuvent se diviser en trois classes, dont la première comprend ceux où il s'est contenté de faire dessiner et colorier un grand nombre d'individus, ou il en a simplement donné les noms vulgaires, de manière à indiquer la classe ou la famille à laquelle ils appartiennent, laissant aux savans le soin de déterminer d'une manière plus précise les genres ou les espèces. Dans ces sortes d'ouvrages Schaeffer n'est que figuriste; mais par le nombre, le choix et la variété des objets qu'il a fait figurer, il mérite une distinction particulière. Ses deux principaux ouvrages en ce genre, sont sur les champignons [1] et les insectes [2] des environs de Ratisbonne. Panzer a composé, d'après ses propres travaux et ceux des autres entomologistes qui ont eu occasion de citer ce dernier recueil de planches, un texte destiné à l'éclaircir [3], c'est-à-dire qu'il détermine les noms des espèces d'insectes figurés par Schaeffer, qu'il en donne une courte descrip-

(1) *Fungorum qui in Bavariâ..... nascuntur icones;* Ratisbonne, 1762-70, 4 tom. in-4.°, avec 330, planches coloriées. On y a joint le commentaire de Persoon, Erlang, 1800, in-4.°

(2) *Icones insectorum circà Ratisbonam indigenorum*, Ratisbonne, 1766, 3 tom. in-4.°, avec 220 planches coloriées et le portrait de l'auteur.

(3) *Iconum insectorum circà Ratisbonam indigenorum enumeratio systematica*, Erlang, 1804, in-4.°

tion, et y ajoute leur synonymie. Cette compilation est utile, quoiqu'elle renferme de nombreuses erreurs.

La seconde classe des ouvrages de Schaeffer sur l'histoire naturelle, se compose de dissertations particulières, la plupart écrites en allemand, et avec des planches coloriées qui sont d'une grande exactitude. On trouvera les titres de ces dissertations dans la Bibliographie de Cobrès pour l'Histoire naturelle, dans Boehmer, dans Meusel, etc. Cobrès donne les titres de plus de quarante dissertations de Schaeffer. Ses héritiers en ont publié une liste plus complète. Ces dissertations concernent plusieurs espèces de mouches à deux aîles, de chenilles, de polypes à bras, de polypes à fleurs, de polypes verts, d'éponges, de crabes à pieds maxillaires, de monocles, et particulièrement de monocles à queue, ou puces d'eau rameuses. Jurine, dans son estimable ouvrage sur les monocles, a donné une traduction française de cette dernière dissertation, dont il fait un grand éloge, reprochant à Muller de ne l'avoir pas connue ou de n'avoir pas su en profiter. Il serait à souhaiter que les divers petits traités de Schaeffer fussent réimprimés et réunis en corps d'ouvrage : il est rare de les trouver ensemble, même dans les bibliothèques les plus complètes ; ils sont généralement peu lus, et trop peu connus.

Dans la troisième classe des ouvrages de Schaeffer, sont ses élémens d'entomologie [1] et de botanique [2], qui

[1] *Elementa entomologica*, Ratisbonne, 1766, in-4.°, lat. et allemand, 135 planches. — 3.e édition, ibid., 1780, in-4.°, 140 planches et le portrait de l'auteur.

[2] *Botanica expeditior*, ibid., 1762, 3 part., in-8.°, figures.

contiennent un texte clair et très-méthodique, avec des planches excellentes : ils ont plutôt servi à faciliter l'étude de la science et à en inspirer le goût, qu'à en étendre les progrès. Cependant ses élémens d'entomologie présentent une méthode qui lui est particulière; et il est le premier qui, à l'égard des insectes, ait adopté le caractère fondé sur le nombre des articles des tarses.

Les travaux de Schaeffer le mirent en relation avec un grand nombre de savans, et attirèrent sur lui l'attention de plusieurs souverains. Il entretint une correspondance particulière avec Réaumur. Le roi de Danemark, l'empereur François, l'impératrice Marie-Thérèse et l'empereur Joseph, l'honorèrent de leurs éloges et de leurs dons. La plupart des Sociétés savantes de l'Europe se l'associèrent. Sa vieillesse fut tranquille et exempte de souffrances : il mourut à Ratisbonne, le 5 janvier 1790, d'une attaque d'apoplexie, à l'âge de soixante-douze ans. Ses concitoyens ont conservé un long souvenir de ses vertus; et la postérité le placera parmi le petit nombre de ces hommes qui, nés avec le génie de l'observation, ont pu déchiffrer avec succès quelques-unes des pages du grand livre de la nature.

DE GEER.

Charles baron de Geer, maréchal de la cour de Suède, et commandeur de l'ordre de Vasa, naquit en Suède l'année 1720. Il passa une partie de son enfance et de sa jeunesse en Hollande, où il prit le goût de l'histoire naturelle, en observant des vers à soie qu'on lui avait donnés comme un objet d'amusement, et en s'entretenant ensuite avec le célèbre Muschenbroek. Après avoir commencé ses études à Utrecht, il les continua à Upsal, et suivit avec une grande assiduité les cours de Celsius, de Klingenstiern et de Linné. Ayant hérité, par le testament de son oncle, d'une des premières fortunes de la Suède, il se montra digne de la posséder en se livrant à la bienfaisance la plus active, et en s'intéressant à toutes les entreprises utiles. Il mérita surtout la reconnaissance publique lorsqu'il consacra des sommes considérables à la réparation des mines de Danmora, inondées par la crue d'un lac. En même temps il acquérait des titres à l'estime des savans, en cultivant l'histoire naturelle et les sciences qui s'y rapportent [1].

L'académie de Stockholm, dont il était membre, le voyait assidu à ses séances, et lui fut redevable de plusieurs mémoires intéressans. Après avoir recueilli un grand

[1] Tout ce qui précède dans cet article de de Geer, est de M. Catteau : le reste est de nous.

nombre d'observations sur les insectes, il les publia en français sous le titre de *Mémoires pour servir à l'histoire des insectes*, Stockholm, 1752-78, 7 vol. in-4.°, figures. Ce livre contient la description de plus de 1500 espèces. C'est l'ouvrage de Réaumur qui avait inspiré à de Geer un goût particulier pour l'entomologie. Les mémoires qu'il publia sur cette branche de l'histoire naturelle, lui ont valu à juste titre le surnom de *Réaumur suédois*. Si de Geer a moins de charme dans la narration et dans l'exposition des faits que le naturaliste français, il est moins prolixe, il a plus de méthode, parce que Linné, qu'il imitait aussi, venait de créer un art tout particulier de classer et de décrire les objets de la nature; et de Geer en a fait son profit. Les mémoires de de Geer et ceux de Réaumur sont les deux ouvrages les plus importans, les plus clairs, les plus profonds, les plus riches en faits et en observations qu'on ait encore publiés sur les insectes. Il y a peu d'espoir de les voir surpassés et même égalés, parce qu'il faut pour cela un concours de circonstances difficiles à rassembler; il est même étonnant que les richesses, le génie et la persévérance se soient trouvés réunis également dans deux hommes différens, pour pousser à ce point de perfection une des branches les plus difficiles de l'histoire naturelle, et qui n'a que très-peu de prosélytes.

Le premier volume du bel ouvrage de de Geer parut en 1752, et est plus rare que les autres. M. Paykull, membre de l'académie des sciences de Stockholm, et savant entomologiste, nous a assuré que la raison de cette rareté provenait de ce que de Geer lui-même avait jeté au feu toute l'édition de ce premier volume, par dépit du

peu de succès qu'il ava iteu : depuis il reprit courage, et il envoya en présent chacun des volumes suivans à tous ceux qui avaient fait l'acquisition du premier. Le septième et dernier volume n'a paru qu'en 1778, après la mort de l'auteur ; il renferme une méthode générale, fondée sur la nature des ailes pour les insectes ailés, et pour les aptères sur la nature des métamorphoses. M. Retzius a publié un volume qui contient tous les insectes décrits par de Geer, classés selon sa méthode [1].

Attaqué depuis plusieurs années de la goutte, le baron de Geer mourut de cette maladie le 8 mars 1778. Sa veuve fit présent à l'académie des sciences de Stockholm des nombreux objets d'histoire naturelle qu'il avait rassemblés. Le buste du baron, en marbre blanc, a été placé dans la salle où ces objets sont réunis.

[1] Retzius, lib. Bar. de Geer, *Genera et species insectorum*, 1783, in-8.°

JEAN-CHRÉTIEN FABRICIUS.

Jean-Chrétien Fabricius, le plus célèbre entomologiste du 18.e siècle, naquit à Tundern, dans le duché de Sleswick, en 1742. Après avoir terminé ses études à l'âge de vingt ans, il se rendit à Upsal pour y suivre les cours de Linné. On ne peut se dissimuler qu'aucun disciple ne fut plus que Fabricius redevable aux leçons de son maître. Tous ses ouvrages sur l'entomologie, qui lui ont valu une réputation justement méritée, nous montrent les préceptes, la méthode, et même les formes de style de Linné appliqués au développement d'une seule idée neuve, heureuse et féconde. Fabricius était bien loin de déguiser les obligations qu'il avait à son maître : il a décrit avec beaucoup de charmes les momens heureux qu'il avait passés auprès de lui ; et peut-être est-il celui qui nous a transmis sur ce grand homme les détails biographiques les plus intéressans et les plus propres à le faire bien connaître. Le souvenir qu'il en conservait ne s'affaiblissait point avec l'âge, et nous ne l'avons jamais entendu prononcer sans attendrissement le nom de son *bon Linné*. Ce fut en étudiant sous lui, qu'il conçut le projet de ses travaux sur les insectes et l'idée de son système. Il nous a souvent dit que la première bouche d'insecte qu'il disséqua, fut celle d'un hanneton ; il la montra à Linné, avec la description qu'il en avait faite, et il lui proposa de faire usage des organes de la bouche

pour établir les caractères des insectes dans la nouvelle édition du *Systema naturæ*, que Linné préparait. Celui-ci encouragea son élève à poursuivre cette marche ; mais il refusa de s'y engager, parce que, disait-il, il était trop âgé pour changer de méthode.

Fabricius, forcé de choisir un état, étudia la médecine, et fut reçu docteur à l'âge de vingt-cinq ans ; mais, bientôt nommé professeur d'histoire naturelle à l'université de Kiel, il se livra entièrement à ses études favorites, et fit paraître, en 1775, son système d'entomologie. Cet ouvrage donna une nouvelle face à la science. Swammerdam et Ray avaient classé les insectes d'après leurs métamorphoses ; Lister, Linné, Geoffroy, d'après les organes du mouvement ; quelques entomologistes, Réaumur, Scopoli, Linné lui-même, s'étaient servi de la considération des organes nutritifs pour caractériser quelques genres ; mais avant Fabricius, personne n'avait songé à coordonner ces principes à une classification générale. Cette idée était à la fois philosophique et hardie, et l'auteur l'exécuta avec beaucoup d'habileté. Deux ans après il développa, dans un second ouvrage, les caractères des classes et des genres : dans les prolégomènes de cet ouvrage il montre les avantages de sa méthode, et en excuse les inconvéniens. Enfin il publia, en 1778, une *Philosophie entomologique*, à l'exemple de la *Philosophie botanique* de Linné.

Depuis cette époque jusqu'à sa mort, ou pendant plus de trente ans, Fabricius s'est occupé sans relâche à étendre son système, et à le reproduire sous diverses formes dans des ouvrages qui portent des titres différens. Possédant à fond plusieurs langues anciennes et

modernes, il parcourut, dans ce but, chaque année, les états du nord et du centre de l'Europe, fréquentant les musées d'histoire naturelle, formant des liaisons avec les hommes instruits de tous les pays, et décrivant partout avec une infatigable activité les insectes inédits. Mais à mesure que le nombre des espèces s'accroissait sous sa plume laborieuse, les caractères des genres, et même des classes, devenaient de plus en plus incertains et arbitraires; et, sous ce point de vue fondamental, ses derniers écrits sont peut-être inférieurs aux premiers. La base qu'il avait prise était excellente; seulement, elle ne devait pas servir à renfermer la science dans les limites étroites d'un système, mais à lui donner pour fondement la méthode naturelle. C'est pour avoir méconnu cette vérité, que Fabricius a trop négligé les autres considérations qui lui auraient fourni des moyens plus exacts de classification. Il ne faut pas cependant dissimuler qu'il a eu le sort de tous les hommes qui ont le bonheur de fournir une longue carrière, après avoir, par leurs travaux, imprimé un grand mouvement à la science qu'ils cultivent : l'âge et la lassitude les empêchent de suivre les progrès dont on leur est redevable, tandis que d'autres, plus jeunes et plus actifs, partant du point où ils se sont arrêtés, marchent en avant et les surpassent. Cependant Fabricius a encore l'avantage d'avoir présenté le catalogue le plus complet d'insectes décrits d'après nature : tant qu'il a vécu, il a tenu le sceptre de la branche importante d'histoire naturelle dont il s'était emparée; et, bien loin d'être jaloux des succès de ceux qui couraient la même carrière, il les a encouragés par ses éloges. Après avoir pris connaissance d'un premier travail que nous avions fait sur les Ara-

néïdes, il eut, l'année suivante, la complaisance de nous apporter de Kiel toutes les araignées exotiques de sa collection ; et lorsque nous lui eûmes communiqué les observations critiques que l'intérêt de la science nous forçait de faire sur ce qu'il avait écrit relativement à cette classe d'insectes, il les approuva, et fut le premier à nous engager à les imprimer. Loué avec franchise, mais critiqué aussi avec sévérité, par M. Latreille, Fabricius se plût à rendre justice aux travaux de l'entomologiste français; il se montra docile à quelques-unes de ses critiques, et resta toujours son ami. N'oublions pas cependant de dire que, par des raisons que nous ignorons, Fabricius s'est écarté de cet esprit de justice qui le caractérisait, en inscrivant dans un de ses derniers ouvrages au nombre des figuristes, le nom d'Olivier, qui, certainement, mérite d'occuper une autre place [1].

Fabricius avait des connaissances très-étendues en botanique et dans toutes les parties de l'histoire naturelle. Il avait été nommé conseiller-d'état du roi de Danemark, et professeur d'économie rurale et politique; en cette qualité il a publié, dans les langues allemande et danoise, plusieurs ouvrages utiles, quoique moins célèbres que ceux qu'il fit paraître sur l'entomologie. Tous ces travaux littéraires, ses fréquens voyages, les soins qu'il donnait à ses élèves, remplissaient sa vie, qui paraissait devoir être longue; sa santé était robuste et son tempérament vivace : mais les désastres de sa patrie, qui eurent lieu en 1807, l'affectèrent douloureusement. Il était alors en France, pays où il aimait à séjourner,

[1] *Voyez* ci-dessus l'article *Olivier*, parmi les voyageurs.

et qui était pour lui une seconde patrie. Nous l'engageâmes à y rester : les papiers publics annonçaient le bombardement de Copenhague par les Anglais. « Mon » roi est malheureux, disait-il, et il faut que je retourne » auprès de lui. » Il partit, et peu de temps après nous apprîmes que cet homme illustre avait succombé à la mélancolie qui le consumait : il avait alors soixante-cinq ans.

Fabricius était de petite taille ; sa physionomie était vive, gaie, expressive ; elle avait un caractère de bonhomie qui, lorsqu'on le considérait avec attention, contrastait avec la finesse de son regard. L'étendue de ses connaissances, ses liaisons avec les hommes les plus illustres de son siècle, sa modestie, sa douceur et son enjouement, tout contribuait à rendre sa conversation intéressante et instructive. M. Latreille a fait paraître, dans les annales du muséum d'histoire naturelle pour 1808, une notice sur Fabricius ; c'est la seule dont nous ayons eu connaissance. Si nous avions pu nous procurer celles que l'on a dû publier en Allemagne, et l'ouvrage où il a lui-même consigné des détails sur sa propre vie, cet article eût été moins imparfait et plus complet.

Il nous reste à faire connaître les nombreux écrits de Fabricius ; nous commencerons par ceux qui sont relatifs à l'entomologie : I. *Systema entomologiæ*, Flensburg, 1775, in-8.° Ce livre renferme non-seulement l'exposition des caractères essentiels des classes et des genres du nouveau système que l'auteur voulait établir, mais encore toutes les espèces alors connues ; II. *Genera insectorum*, Chilonii (Kiel), 1 vol. in-8.°, sans date et sans nom d'imprimeur ; la préface est datée du 26 décembre

1776. Cette exposition détaillée des classes et des genres est suivie d'une *Mantissa* (ou Supplément) d'espèces nouvellement découvertes qui font suite au *Systema;* III. *Philosophia entomologica*, Hambourg, in-8.°, 1778. C'est encore le meilleur ouvrage de ce genre. IV. *Species insectorum*, ibid., 1781, in-8.°, 2 vol. L'auteur, dans la préface, avoue qu'il n'a pu discerner les caractères génériques de la bouche d'un grand nombre de petites espèces dans les genres des phalènes, des charançons, des carabes, des mouches, des ichneumons, des tenthrèdes, et il invite les entomologistes à s'occuper de monographies sur ces insectes : déjà il voyait qu'il ne pouvait seul achever l'édifice dont il n'avait que posé les bases; V. *Mantissa insectorum*, Hafniæ (Copenhague), 1787, in-8.°, 2 vol. C'est un supplément à l'ouvrage précédent, presqu'aussi volumineux que l'ouvrage même; VI. *Nova insectorum genera*, dans les mémoires de la Société d'histoire naturelle de Copenhague, tome 1, première partie. L'auteur établit sept genres nouveaux dans ce mémoire; VII. *Entomologia systematica*, Copenhague, 1792 à 1796, 7 vol. in-8.°, en y comprenant l'*Index alphabeticus;* mais les six premiers volumes ne forment que quatre tomes, le premier et le dernier étant divisés en deux parties : tous les *Species* précédens sont refondus dans ce grand ouvrage, où l'auteur a, pour la première fois, introduit les classes des *Piezates*, des *Odonates* et des *Milosates*, qui, auparavant, étaient réunis dans une seule et même classe, sous le nom de *Synistates :* de sorte qu'il mettait dans une même division les abeilles et les cloportes, les éphémères et les araignées, les libellules ou demoiselles et les scolopendres; VIII. *Supplementum entomologiæ*

systematicæ, Copenhague, 1798, in-8.°, avec de nouveaux genres et de nouvelles espèces dans toutes les classes. L'auteur a donné, dans cet ouvrage, un travail entièrement neuf sur la classe des agonates ou crustacés, qu'il fit disparaître de son système et qu'il subdivisa en trois, les *Polygonates*, les *Kleistagnates* et les *Exochnates*. Il faut joindre à ce volume un *Index alphabeticus* de cinquante-deux pages, qui ne parut qu'un an après, ibid., in-8.° Enfin, Fabricius voulut refondre encore tous les ouvrages précédens en un seul, en publiant successivement un *Species* pour chaque classe d'insectes en particulier, et il fit paraître : IX. *Systema Eleutheratorum*, Kiel, 1801, 2 vol. in-8.°, avec un *Index* in-4.°, imprimé à Brunswick ; X. *Systema Rhyngotorum*, Brunswick, 1803, in-8.°, avec un *Index* in-4.°, publié en 1805 ; XI. *Systema Piezatorum*, ibid., 1804, in-8.°, et un *Index* in-4.° ; XII. *Systema Antliatorum*, ibid., 1805, in-8.°, et un *Index* in-4.° La mort surprit Fabricius au moment où il venait de finir le premier volume du *Systema Glossatorum*, qui n'est connu que par l'extrait qu'en a donné Illiger, et ce volume fut le dernier qu'il écrivit sur les insectes. XIII. Description de la *Tipula sericea*, et de sa larve, dans le recueil de la Société des scrutateurs de la nature, de Berlin, tom. v ; XIV. *De Systematibus entomologicis*, dans le même recueil, deuxième partie, pag. 98. Le professeur Giseke a publié, d'après les notes manuscrites de Fabricius et les siennes propres, les leçons de Linné sur l'ordre naturel des plantes, Hambourg, 1792, 1 vol. in-8.° XV. *Considérations sur l'ordre général de la nature*, Hambourg, 1781, in-8.° ; XVI. *Traité de la Culture des plantes à l'usage des cultivateurs ;* XVII. *Observations sur*

l'engourdissement des animaux durant l'hiver, insérées dans le *nouveau Magasin de physique et d'histoire naturelle*, (tom. IX, part. IV, pag. 79-82); XVIII. *Résultat des leçons sur l'Histoire naturelle*, Kiel, 1804, 1 vol. in-8.°; XIX. *Sur l'accroissement de la population, particulièrement en Danemark.* Cet ouvrage occasiona une petite guerre littéraire, et fut critiqué par Geo, Bruyn, Ambrosius et deux anonymes (*Voyez*, à ce sujet, la bibliothèque statistique de Meusel); XX. *Élémens d'économie politique, à l'usage des étudians*, Flensbourg, 1775, in-8.° L'auteur donna une nouvelle édition de cet ouvrage à Copenhague, 1783, in-8.°; XXI. *Renseignemens historiques sur le commerce du Danemark*, dans le Journal politique, 1785, tom. II, pag. 302-316, 383 et 401; XXII. *Hvori bestaaer Borgerdyd besvaret* (en quoi consiste la vertu civique?), Copenhague, 1786, in-8.° de 16 pag.; XXIII. *Sur les finances et la dette en Danemark*, inséré dans le *Magasin de Kelt* par Heinze, tom. II, pag. 1-29, 1791; XXIV. *Recueil d'écrits sur l'administration*, Kiel, 1786 et 1790, 2 vol. in-8.° Fabricius a reproduit, dans ces deux volumes, tous ses traités détachés publiés séparément sur l'économie politique, et en a ajouté de nouveaux sur la *mendicité*, la *salubrité publique*, etc.; XXV. *Sur les Académies, particulièrement en Danemark*, Copenhague, 1796, in-8.° C'est dans la préface de cet ouvrage, que Fabricius a donné sa propre biographie. M. Latreille, à la fin de sa notice, semble dire qu'il en avait composé une en danois, plus étendue, qui est restée manuscrite. XXVI. *Voyage en Norwège*, Hambourg, 1779, in-8.° Il en a paru une traduction française par MM. Millin et Winckler, 1803, in-8.°; XXVII. *Lettres sur Londres*, Leipzig,

1784, in-8.°; XXVIII. *Lettres au sujet d'un voyage fait en Russie*, insérées dans le Porte-feuille historique de 1786, tom. II, n.° 11, et de 1787, tom. II, n.° 4; XXIX. *Remarques minéralogiques et technologiques*, dans l'ouvrage de Ferber, intitulé : *Description des fabriques chimiques observées durant un voyage dans diverses provinces d'Angleterre;* Halberstad, 1793, in-8.° Les 15 derniers ouvrages sont en allemand, excepté le n.° XXII, qui est en danois. XXX. *Remarques sur le Danemark*, écrites en anglais, et publiées par Pinkerton dans sa *Géographie moderne*, édition de 1807, tom. I, pag. 553; et tom. I, édition de 1811, pag. 362.

DE TIGNY.

Marin Grostête de Tigny doit aux travaux de sa femme l'honneur d'occuper une place parmi les naturalistes du 18.e siècle. Né à Orléans, le 3 septembre 1736, d'un père trésorier de France, il fit ses études au collége de la Flèche, et servit pendant plusieurs années dans une des compagnies rouges de la maison du roi. A la mort de son père, il quitta le service, et lui succéda dans sa charge. Ses goûts l'entraînèrent vers l'histoire naturelle. Il s'occupa d'abord de la botanique; mais il l'abandonna pour se livrer presque exclusivement à l'entomologie ou à l'étude des insectes. Il épousa une femme qui seconda et partagea ses penchans, et ils formèrent ensemble une des plus belles collections d'insectes indigènes qu'on eût encore vues à Paris. Ce fut avec le secours de cette collection et des connaissances que son mari et elle avaient acquises en la formant, que M.me de Tigny entreprit d'écrire l'histoire naturelle des insectes pour faire suite à l'édition de Buffon, abrégée par Castel. M.me de Tigny avait déjà fait preuve de persévérance et d'aptitude pour les travaux littéraires, en composant une table raisonnée des trente premiers volumes des annales de chimie. Elle fut guidée, dans la composition de son histoire naturelle des insectes, par M. Brongniart, savant professeur, et actuellement membre de l'Institut de France. Celui-ci composa l'introduction de cet ouvrage, qui

parut en dix volumes in-12, 1801 : mais M. de Tigny était mort le 1.er mai 1799. Cependant l'histoire des insectes n'en fut pas moins publiée sous son nom, parce qu'on jugea, sans doute, que le nom d'une femme pouvait nuire au débit d'un livre scientifique. Ce livre eut du succès et en méritait. Il n'avançait pas la science, mais il en présentait les élémens et les généralités sous une forme claire, méthodique et agréable ; il a contribué à en répandre le goût, et il distingue honorablement le nom de Tigny parmi les auteurs utiles.

QUATRIÈME SECTION.

HISTORIENS QUI ONT ÉCRIT EN LATIN SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

NITHARD.

Nithard [1] était fils du célèbre Angilbert, et de Berthe, fille de Charlemagne. L'année de sa naissance est ignorée; mais on est certain qu'elle est antérieure à l'an 790, époque à laquelle son père renonça au monde, et devint abbé de Centule ou de S.t Riquier. On ne sait rien de la jeunesse de Nithard; tout porte à croire qu'il fut élevé à la cour de Charlemagne, ou au monastère de S.t Riquier, destiné à l'éducation des enfans de la première noblesse, et qu'il remplaça son père Angilbert dans la dignité de duc ou comte de la côte maritime. Il paraît avoir servi en cette qualité dans les armées de Charlemagne. Après la mort de Louis-le-Débonnaire, il s'attacha à Charles-le-Chauve, et acquit toute sa confiance. Ce roi le députa, en 840, vers l'empereur Lo-

(1) Divers modernes ont, par corruption, écrit Wichtard, Guitard et Vitald.

thaire, son frère, pour tâcher de conclure la paix. Deux ans après, Charles choisit encore Nithard avec onze autres de ses plus fidèles courtisans, pour régler ses partages avec Louis, son frère, roi de Germanie. Nithard mit tout en œuvre pour apaiser la guerre civile entre les trois frères; mais il ne put y réussir, et se dégoûta de la cour et du rôle de négociateur.

Les Normands ayant fait une irruption en France, ravageaient la Neustrie et l'Amiénois : Nithard prit les armes pour les repousser; mais il reçut à la tête une blessure, dont il mourut, vers l'an 858 ou 859 [1]. Il fut en-

[1] Nous nous abandonnons ici à la conjecture la plus probable : le savant Baluze croit que Nithard, dégoûté de la cour, embrassa, comme son père, la vie monastique, et se retira à l'abbaye de S.t Riquier; qu'ensuite la réputation de Marcward, abbé de Prum, l'attira près de lui, et qu'il est ce Nithard de Prum, dont il est parlé dans les lettres de Loup, abbé de Ferrières. Mais comme il est constant que Nithard fut enterré à S.t Riquier, Baluze ajoute qu'il quitta Prum, retourna depuis à S.t Riquier, dont il fut élu abbé, et qu'il mourut dans cette dignité, vers l'an 853. Toutes ces suppositions sont fondées sur un passage d'Hariulfe, chronographe de S.t Riquier, qui donne, au 11.e siècle, le titre d'abbé à Nithard. Mais il ne faut que quelques mots pour démontrer l'erreur de Baluze. Nithard de Prum était déjà moine en 842, lorsque Nithard, fils d'Angilbert, était encore à la suite de la cour et des armées. Ce n'est donc pas le même personnage. Nous avons la liste des abbés de S.t Riquier, depuis l'an 843, époque à laquelle Nithard finit son histoire, et lorsqu'il vivait encore à la cour; non-seulement son nom ne se trouve pas dans cette liste, mais on n'y découvre point de lacune ni de vide où l'on puisse l'y placer. C'est d'ailleurs Hariulfe lui-même qui nous apprend que lorsqu'on découvrit le corps de Nithard, il avait une blessure à la tête, ce qui semble prouver qu'il est mort en combattant.

terré dans le tombeau de son père, au monastère de S.t Riquier, où son corps fut trouvé dans le 11.e siècle. Il est auteur de l'*Histoire des divisions entre les fils de Louis-le-Débonnaire*, qu'il composa par ordre de l'empereur Charles-le-Chauve. Quoique cette histoire (si l'on excepte l'introduction, qui remonte à Charlemagne) n'embrasse qu'un espace de trois ou quatre ans, c'est un des morceaux les plus curieux de la collection de nos annales, parce que l'auteur, à-la-fois homme de guerre et homme d'état, qui n'a manqué ni d'esprit ni de jugement, fut témoin des évènemens qu'il raconte, et a connu les causes secrètes qui les avaient produits. Son ouvrage est divisé en quatre livres; le premier, qui sert d'introduction, renferme le récit sommaire de ce qui s'est passé depuis l'an 814 jusqu'à l'an 840. Dans les trois autres livres, l'auteur est très-exact à marquer les époques de chaque fait, et à indiquer les lieux qui en furent le théâtre. Il n'oublie pas non plus de faire mention des éclipses et des changemens de saisons, ainsi que des principaux évènemens de l'histoire générale. L'ouvrage de Nithard prouve un homme instruit, et même un écrivain assez habile dans l'ordre et la disposition de sa narration. Son style, à la vérité, est souvent obscur et embarrassé; mais ce défaut doit être en partie attribué au siècle dans lequel il a écrit.

Pithou est le premier qui ait tiré de la poussière l'histoire de Nithard; il l'inséra dans les douze historiens contemporains, qui furent imprimés d'abord à Paris, en 1588, puis à Francfort, en 1594. Cette édition est pleine de fautes, que Duchesne corrigea dans la suite, en publiant à son tour l'ouvrage, en 1636: il se trouve au

tome II de ses historiens de France, d'où Kulpis l'a fait passer dans son recueil, qui parut à Strasbourg en 1685. Enfin, dom Bouquet en a donné, en 1749, une édition beaucoup plus correcte, dans le *Recueil des historiens des Gaules et de la France* (tom. VII, pag. 10-40). Le président Cousin, dans son *Histoire de l'empire d'Occident* (tom. I, pag. 317-405), a mis au jour, en 1685, une traduction française de l'histoire de Nithard : cette traduction n'est pas bonne, et nous y avons remarqué plusieurs fautes graves.

Nithard a rapporté, en langue romane et en langue tudesque, les sermens prêtés à Strasbourg, en 842, par Charles-le-Chauve, Louis-le-Germanique, et leurs armées respectives. Ce morceau, précieux pour l'histoire des anciens dialectes de l'Europe, fut d'abord publié par Bodin, dans le cinquième livre de sa République, en 1578. Depuis il a été le sujet d'un grand nombre de dissertations. La première est celle de Freher, en 1717; la dernière et la meilleure peut être, mais au moins la plus approfondie et la plus satisfaisante, est celle que M. de Mourcin a fait paraître en 1815 (in-8° de 84 pag.) Il y donne en tête une liste de quarante-un auteurs qui se sont occupés du même sujet.

GUILLAUME-LE-BRETON.

Guillaume-le-breton, historien et poète célèbre du moyen âge, naquit, vers l'an 1165, dans le diocèse de Léon en Bretagne. Il prend dans ses ouvrages le surnom d'*Armoricus* et de *Brito-Armoricus*. A douze ans, il fut envoyé à Nantes pour y achever ses études et cultiver le talent qu'il manifestait déjà pour la poésie. Il embrassa l'état ecclésiastique, et fut fait, de bonne heure, clerc ou chapelain du roi Philippe-Auguste. Guillaume-le-Breton se rendit plusieurs fois à Rome, pour soutenir le divorce de ce roi avec Ingelburge de Danemarck. Gilles de Paris, son ami et son compagnon d'études, lui reproche, dans un de ses poëmes, les voyages qu'il fit pour une si mauvaise cause. Guillaume assistait aux conseils du roi, et y avait une grande influence : il l'accompagnait aussi dans ses expéditions militaires; mais alors ses fonctions étaient purement religieuses, ainsi que le démontre la description qu'il a donnée de la bataille de Bouvines. Indépendamment de ses occupations à la cour, il fut chargé de l'éducation de Pierre Carlot, fils non légitime de Philippe-Auguste, auquel il adresse sa *Philippide*. Vers la fin de ce poëme, il se loue beaucoup des progrès que son jeune élève avait faits dans les lettres, et il soumet son ouvrage à sa censure; cependant, à cette époque (en 1224, première année du règne de Louis VIII), ce jeune homme, qui fut depuis trésorier

de Tours, et mourut, en 1249, évêque de Noyon, avait à peine quinze ans. L'époque de la mort de Guillaume-le-Breton est inconnue; mais il est incontestable qu'il a poussé sa carrière fort loin, et qu'il a survécu à Louis VIII, qui termina ses jours l'an 1226.

Le crédit dont ce poète jouissait à la cour, doit faire présumer qu'il fut pourvu de bénéfices dans différentes églises : nous ne voyons pas néanmoins qu'il en ait eu d'autres qu'un canonicat de Notre-Dame de Senlis, qui lui fut conféré, vers 1219, par l'évêque Guerin.

Voilà tout ce que l'on sait de la vie de Guillaume-le-Breton; et ce peu que l'on en sait, on l'a puisé dans ses écrits, dont nous tâcherons de donner une idée. Il nous reste de lui :

I. Une *Histoire des gestes de Philippe-Auguste*, écrite en prose et en forme de chronique. Comme son intention était de continuer l'histoire de Rigord, qui se termine à l'année 1208 (28.e du règne de Philippe-Auguste), il jugea qu'il était utile de faire précéder son travail d'un abrégé de l'ouvrage de son prédécesseur, parce que, dit-il, cette histoire est encore très-peu répandue. Dans cette partie de son livre, il suit pas à pas le texte de Rigord, copiant même les erreurs de dates qui s'y trouvent en assez grand nombre. Cependant il ajoute quelques faits nouveaux, ou d'autres circonstances dont Rigord n'a point parlé; et c'est principalement en faveur de son pays natal, qu'il a fait ces additions, tant dans son histoire en prose que dans sa *Philippide;* de sorte que Guillaume-le-Breton peut-être considéré comme un annaliste de la province de Bretagne, si pauvre en historiens pour cette époque. La partie de cette histoire qui lui

appartient en propre, est très-intéressante par l'étendue et les développemens qu'il a su donner à sa narration : elle renferme les grands évènemens qui ont eu lieu de 1209 à 1219. Il en avait été témoin, puisqu'il n'avait point quitté le roi durant les brillantes campagnes de Flandre. Cette dernière partie de son histoire, jusqu'à l'année 1215, a été imprimée à la suite de celle de Rigord dans toutes les éditions et traductions de cet auteur. L'histoire entière de Guillaume-le-Breton ne se trouve que dans le tom. v de la collection de Duchesne, et dans le tom. XVII du recueil des historiens des Gaules et de la France, par les soins de M. Brial.

II. *La Philippide*. L'histoire dont nous venons de parler, est le canevas sur lequel Guillaume-le-Breton a brodé ce poëme de près de dix mille vers hexamètres, qui est purement historique. Il est entièrement consacré à célébrer les grands évènemens du règne de Philippe-Auguste, pour l'instruction du prince Louis, son fils, à qui l'ouvrage est dédié : il est divisé en douze livres, dans lesquels l'auteur suit en général l'ordre chronologique. Guillaume-le-Breton fit paraître sa *Philippide* du vivant de Philippe-Auguste : mais il y ajouta, depuis, tout ce qui a rapport à la mort et aux obsèques de ce roi ; et il fit un nouvel hommage de son travail à Louis VIII, monté sur le trône en 1223. Considéré sous le rapport historique, ce poëme ne nous apprend aucun évènement dont le récit ne soit déjà consigné dans l'histoire en prose que nous avons citée ; mais il est très-utile pour la connaissance des lieux, des mœurs et des personnes. En effet, si le poète fait mention d'une ville ou d'une contrée, il en donne la description topographique ; il

nous instruit du caractère des habitans, de la fertilité du sol, des ressources que le commerce y procure. S'il décrit des batailles, il nous apprend de quelle manière étaient alors composées nos armées, quelles armes étaient en usage, la manière de camper et de faire les siéges, et beaucoup d'autres particularités qui nous transportent dans ces temps reculés, et donnent une sorte de vie aux souvenirs historiques. Sous le point de vue littéraire, on reconnaît partout, dans la *Philippide*, un poète du premier ordre; mais tout se ressent aussi du mauvais goût qui régnait du temps de l'auteur : il aime les pointes et les jeux de mots; il n'est pas toujours esclave de la quantité syllabique; il imite souvent les poètes anciens, et copie des hémistiches et des vers presque entiers d'Ovide, de Stace et de Virgile. Cependant sa versification est aisée; elle a du nombre et de l'harmonie. Dans la description de certains combats, le poète s'élève quelquefois jusqu'au sublime : comme lorsqu'il peint Bellone dégoûtante de sang, qui répand l'horreur et le carnage dans tous les rangs à la bataille de Bouvines, et la victoire qui vole long-temps incertaine entre les deux armées et tient tout en suspens. Ce poëme a été imprimé plusieurs fois. Jacques Meyer publia, l'an 1534, un long fragment de la *Philippide*, contenant la presque totalité des livres 9.e, 10.e et 11.e sous ce titre : *Bellum quod Philippus Francorum rex cum Othone, Anglis, Flandrisque gessit, annis abhinc 300 conscriptum nunc à mendis repurgatum carmine heroïco*, Anvers, 1534, in-8.° Pierre Pithou fit imprimer l'ouvrage entier dans la collection des historiens de France qui parut à Francfort, l'an 1529, en 1 vol. in-fol. Les Duchesne, en 1649, l'insérèrent de

nouveau dans le cinquième volume de leur collection, après l'avoir revu et corrigé sur deux manuscrits. Après eux, Gaspard Barthius enrichit ce poëme d'un savant commentaire sous ce titre : *Speculum boni, pii, cordati et fortunati principis, qualis describitur et reverâ fuit Francorum rex Philippus Augustus à Deo datus, qui regnavit ab anno Christi* 1180 *usque ad annum* 1223 *semiinclusum*, Zwickau (*Cygneæ*), 1697, in-4.° de près de mille pag. Ce commentaire est excellent. M. Brial a aussi imprimé la *Philippide* dans le tome XVII déjà cité du recueil des historiens de France : il a fait usage des observations de Barthius; et, à l'aide du manuscrit 5952 de la bibliothèque royale, il a donné un texte beaucoup plus pur.

La Curne de S.t Palaye, dans le tom. VIII des mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres, pag. 536, a publié un mémoire sur la vie et les ouvrages de Guillaume-le-Breton. M. Brial en a composé, sur le même sujet, un autre plus complet.

— Il a existé plusieurs auteurs qui ont porté le nom de *Guillaume-le-Breton*, qu'il faut se garder de confondre avec le nôtre. Les lettres 196, 210, 238, 273, 279, 284, de Jean de Salisbury, sont adressées à un GUILLAUME-LE-BRETON, sous-prieur de Cantorbéry à une époque où Guillaume l'Armorique était à peine au monde.

— On connaît un autre GUILLAUME-LE-BRETON, frère Mineur, qui vivait dans le pays de Galles, et mourut, à

ce que l'on en croit, en 1356. On trouve de lui, dans plusieurs bibliothèques, divers ouvrages manuscrits de philosophie scolastique, indiqués par Fabricius, qui ajoute que ses *Synonyma* ont été imprimés à Paris, 1504, in-4.°

— M. de S.te Palaye rend compte d'un manuscrit de la bibliothèque du Roi, qui porte le nom de *Guillaume-le-Breton;* c'est, dit-il, une chronique écrite en latin depuis le déluge jusqu'à Philippe-le-Valois, à la fin de laquelle on lit qu'elle a été terminée la veille de l'Ascension de l'an 1484, par GUILLAUME-LE-BRETON, dont on voit ensuite deux signatures. Après avoir examiné si l'histoire de Guillaume l'Armorique était comprise dans cette compilation, on n'y a reconnu aucun morceau qui fût de lui ou qui ait pu autoriser à la publier sous son nom. C'est donc un autre Guillaume-le-Breton qui fut le compilateur ou le copiste de cette chronique, au 15.e siècle.

CINQUIÈME SECTION.

POÈTES, HISTORIENS, PHILOSOPHES, PUBLICISTES ET LITTÉRATEURS FRANÇAIS.

LA FONTAINE.

Jean de La Fontaine naquit à Château-Thierry, le 8 juillet 1621. Son éducation paraît avoir été négligée. On croit qu'il étudia dans une école de village et ensuite à Reims. Il eut d'abord du penchant pour la vie religieuse, et entra au séminaire à l'âge de vingt ans. Au bout d'un an, il en sortit, et se passionna pour le monde, les plaisirs et la poésie. A vingt-six ans, son père lui transmit sa charge de maître particulier des eaux et forêts, et lui fit épouser Marie Héricart, à peine âgée de seize ans. Après quelques années d'une union peu paisible, il quitta sa femme, et vécut dans l'oubli le plus absolu des liens dont on avait voulu l'enchaîner. Il se débarrassa ensuite de sa charge, qu'il n'exerçait pas, ou qu'il exerçait mal.

En 1654, La Fontaine fit paraître *l'Eunuque*, comédie imitée de Térence, production qui montrait plutôt le

désir que le talent de marcher sur les traces des anciens. Le poëme d'Adonis aurait bientôt appris que leur disciple était devenu leur émule, si la défiance de ses forces ne l'avait porté à différer long-temps la publication de ce second essai de sa muse encore novice.

Il vint à Paris, se lia avec le surintendant Fouquet, qui ne connut toute la force de son affection qu'après être tombé dans le malheur. La Fontaine écrivit alors son *Elégie adressée aux Nymphes de Vaux*, et dut le premier chef-d'œuvre de sa plume aux douleurs de l'amitié.

Il fit, en 1663, un voyage à Limoges, pour accompagner, dans l'exil, Jannart, son parent, entraîné dans la disgrâce du surintendant.

Ce fut à l'âge de quarante-quatre ans, et en 1665, que La Fontaine fit paraître son premier recueil de *Contes*, auquel il en ajouta successivement trois autres en 1667, en 1671 et en 1675. Les six premiers livres de ses *fables* virent le jour en 1668; les cinq suivans en 1678 et en 1679; le douzième en 1694. La publication de ces volumes créa un nouveau genre en littérature, et fit connaître, à la France, une langue poétique toute nouvelle.

Le roman de *Psyché*, publié en 1669, avec *Adonis*, avait montré, dans La Fontaine, un prosateur plein de grâce et d'élégance. Il s'essaya dans tous les genres de poésie, même dans ceux qui étaient les plus contraires à la nature de son talent : il laissa de brillantes empreintes dans le poëme héroïque, dans l'élégie, dans l'épître et dans la poésie légère. Il écrivit des opéras, des comédies et commença même une tragédie. Le mari d'une célèbre actrice qu'il aimait, eut une grande part à la

composition de ses pièces de théâtre, qui, presque toutes, parurent sous le seul nom de Champmeslé.

L'histoire des ouvrages de La Fontaine est celle de ses affections, de ses jouissances, des caprices de son imagination et de l'inconstance de ses goûts. Simple et modeste, il aima la gloire sans chercher à occuper la renommée, et fut comblé de ses faveurs quand à peine il croyait avoir le droit d'y prétendre.

En 1684, il fut reçu à l'académie française, et y succéda au grand Colbert, après l'avoir emporté sur Boileau, son concurrent.

La Fontaine fut lié avec les hommes les plus illustres de son temps, et plus particulièrement avec Molière, Racine et de Maucroix. Les grands le recherchèrent, et il sut se montrer reconnaissant de leur amitié et de leurs bienfaits, sans imposer aucune contrainte à son humeur libre, indolente, rêveuse, ou follement joviale. Il plaisait par son naturel, par ses distractions, par sa franchise, par sa bonté, par ses faiblesses, par toutes les qualités et par tous les défauts de son caractère et de son esprit. A toutes les époques de sa vie, ses inclinations l'entraînèrent de préférence dans la société des femmes. M.me de Montespan, M.me de Thianges sa sœur, M.me de Sevigné, M.me de La Fayette, l'admirent dans leur intimité. Avant qu'il eût aucune célébrité, en 1664, Marguerite de Lorraine, duchesse douairière d'Orléans, se l'était attaché, en le nommant son gentilhomme servant. Pendant vingt ans il fut le commensal de M.me de la Sablière, également célèbre par son aptitude pour les sciences, par les charmes de sa personne et les agrémens de son esprit.

Lorsque dans sa vieillesse La Fontaine eut perdu cette constante bienfaitrice, il se réfugia sous le toit et sous la tutelle d'un ami (d'Hervart), dont la jeune et belle épouse avait su, par sa société enjouée, lui faire oublier les glaces de l'âge. Sa santé s'altéra, et il sentit le poids des années; mais la religion, qui, dans sa jeunesse, avait dirigé ses premières pensées, devint alors, dans le déclin de ses forces, son appui et sa consolation : il se repentit d'avoir eu peu de régularité dans sa conduite, et peu de retenue dans quelques-uns de ses écrits. Après s'être rétabli faiblement d'une longue et douloureuse maladie, il passa deux ans dans les exercices de la plus austère piété, et mourut à Paris le 13 avril 1695.

Son génie lui avait fait donner, de son vivant, le surnom d'*inimitable*, et son caractère, celui de *bon homme*. La postérité lui a conservé ces deux surnoms [1].

[1] Après avoir publié un volume sur *l'Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, il a dû nous être permis de parler de lui brièvement. Cette notice a été écrite pour l'édition complète de ses œuvres, et a depuis été réimprimée huit à dix fois dans diverses éditions de ses fables. Nous la redonnons ici avec quelques changemens, et telle que nous désirons qu'elle soit dorénavant reproduite.

DE MAUCROIX.

Quoiqu'il ait paru une multitude de mémoires, de recueil de pièces, d'histoires générales et particulières sur le siècle de Louis XIV, beaucoup de faits importans restent encore à éclaircir. L'histoire littéraire, si intéressante et si variée, de cette époque célèbre, présente surtout encore de nombreuses lacunes. Nos recherches sur La Fontaine nous ont permis, autant que le plan de notre ouvrage le comportait, d'en faire disparaître quelques-unes. Parmi les anecdotes curieuses que notre travail sur le grand siècle nous a fait découvrir, et qui n'ont pu trouver place dans l'histoire de la vie et des ouvrages du fabuliste, nous mettons au premier rang les détails sur la vie de François de Maucroix. Nous les avons puisés, en grande partie, dans les manuscrits inédits de Tallemant [1], frère de l'académicien de ce nom, qui écrivait pour lui-même des mémoires destinés à retracer le souvenir des faits dont il avait été témoin, ou qu'il entendait raconter dans les cercles nombreux de la haute société de la ville et de la cour où il était très-répandu. Tallemant était lui-même très-lié avec de Maucroix. Rien ne manque donc à l'authenticité de ses récits, et c'est avec une pleine confiance que nous avons pu en faire usage.

François de Maucroix naquit à Noyon le 7 janvier 1619. Ses parens, qui lui reconnurent des dispositions

naturelles, l'amenèrent fort jeune à Paris. Il y fit des études brillantes, et montra de l'inclination pour la poésie ; mais son goût pour le monde et les plaisirs nuisirent ensuite à ses progrès.

Au sortir du collége, la situation de sa famille le détermina, un peu malgré lui, à se faire recevoir avocat, et il suivit d'abord cette honorable profession. Il plaida cinq ou six causes avec un talent remarquable et un succès complet. Il avait, dans le débit, une grâce infinie ; mais une timidité qu'il ne pouvait vaincre, formait obstacle au développement de son éloquence. Ce motif, joint à son horreur pour la chicane, lui inspira du dégoût pour l'état qu'il avait embrassé, et une passion qui fut la cause de ses plaisirs les plus vifs comme de ses plus grandes douleurs, le força bientôt de renoncer au barreau [2].

Le père de François de Maucroix avait géré les affaires d'un M. de Cany, parent de M. de Joyeuse, alors lieutenant du roi au gouvernement de Champagne, ce qui lui procura des relations avec ce dernier. Il lui présenta son fils.

Le jeune de Maucroix joignait à une figure gracieuse un esprit fin, le talent des vers, beaucoup de vivacité et d'enjouement, et une sorte d'abandon et de naïveté qui donnaient à sa conversation un charme inexprimable : il plut à M. et à M.me de Joyeuse, et s'insinua dans leur plus intime familiarité. Cependant les efforts qu'il fit pour leur être agréable et gagner leur confiance n'étaient pas dus à l'estime ni à l'amitié qu'il avait pour eux. M. de Joyeuse était un homme dur, égoïste et de mœurs très-dépravées [3]. Sa femme, quoiqu'elle affectât la

dévotion, n'était pas dépourvue de coquetterie : elle avait de la bonté dans le caractère, mais un esprit faux et borné. L'ambition, l'intérêt ou la vanité ne contribuaient en rien non plus aux démarches du jeune de Maucroix. Il y était engagé par un sentiment qui, à l'âge où il se trouvait, n'admet point de partage : l'amour l'attirait sans cesse dans la demeure des Joyeuse, et la lui rendait chère.

M. de Joyeuse avait une fille nommée Henriette-Charlotte, d'une beauté angélique : elle venait d'atteindre sa seizième année lorsqu'elle vit le jeune de Maucroix. Elle en devint éperdument amoureuse. Les exemples qu'elle avait eus dans la maison paternelle, dont on n'avait pas même su lui dérober les secrets, ne lui avaient pas appris à résister aux penchans de son cœur, ni à comprimer cette première effervescence de l'âge si douce et si puissante. Le feu de ses regards, la langueur de son maintien, apprirent à de Maucroix qu'il était aimé, et sans considérer quelles pouvaient être les suites, il abandonna son cœur à celle qui lui livrait tout entier le sien.

Avec un père uniquement occupé de ses plaisirs, et une mère peu vigilante, il fut facile aux deux amans de cacher le mystère de leurs liaisons. Tous deux savaient que la disproportion des rangs et des fortunes mettait un obstacle invincible à leur union, et cette idée, en révoltant leur jeune raison contre les tyrannies sociales, étouffait leurs scrupules, portait jusqu'au délire l'exaltation d'une première passion, et ajoutait encore à l'empressement qu'ils mettaient à en savourer les délices.

Cependant, M. de Joyeuse se résolut à marier sa fille. La volonté d'un père, habitué à ne trouver aucune

résistance, prononcée avec force, porta la désolation dans le cœur de la malheureuse Henriette, qui ressentit des angoisses d'autant plus douloureuses qu'elle se trouvait forcée de les déguiser avec soin, afin de ne pas hâter, par la révélation de sa passion secrète, le moment qui devait pour toujours la séparer de son amant. Convaincue, avec raison, qu'on ne lui accorderait jamais le seul époux qu'elle aurait choisi, elle cacha ses larmes et dissimula, sous un front serein, le poids du chagrin dont son âme était oppressée. Elle parut docile et même indifférente à tous les projets qu'on forma pour son établissement. Les charmes de son esprit plein de naturel et de vivacité, l'égalité de son humeur, la douceur et la bonté de son caractère, ses talens brillans, sa beauté, sa jeunesse, sa fortune, sa naissance, tout contribuait à faire rechercher sa main avec empressement. Aussi un grand nombre de partis se présentèrent qui tous sollicitèrent avec chaleur la préférence. Le marquis de Lénoncourt l'emporta sur ses rivaux, et elle lui fut fiancée.

M.lle de Joyeuse connaissait peu le marquis de Lénoncourt; mais il lui avait suffi de le voir pour se convaincre qu'il était difficile de rencontrer dans un époux une taille plus avantageuse, une figure plus agréable, plus de politesse et de dignité dans les manières. Unique héritier et seul espoir d'une noble et antique famille [4], gouverneur de Lorraine, et lieutenant-général des armées du roi, le marquis de Lénoncourt possédait tous les avantages qui pouvaient faire ambitionner son alliance. On vantait en lui l'égalité de caractère, la justesse de l'esprit, le courage dans les combats. Ainsi, le rang, la naissance, les bienfaits de l'éducation, les dons de la

nature et ceux de la fortune, il réunissait tout ce qui peut promettre et assurer le bonheur. Tel était celui qu'Henriette de Joyeuse devait prendre pour époux, et qu'il qu'elle n'eût pu, sans se faire une extrême violence, rompre des nœuds que l'amour avait tissus, il est probable qu'elle eût trouvé, dans les douceurs d'un hymen si bien assorti, une consolation à ses peines; et que, ramenée enfin à la vertu par les sentimens d'épouse ou de mère, elle ne se serait plus ressouvenue de sa première passion, que pour en obtenir devant Dieu le pardon par une observation plus stricte de tous ses devoirs. Mais une aussi heureuse destinée n'était pas réservée à l'infortunée Henriette. On préparait tout pour la cérémonie de son mariage, et le jour était fixé, lorsqu'on apprit soudain la mort du marquis de Lénoncourt. Il fut tué d'un coup de mousquet dans la tranchée devant Thionville qu'assiégeait le prince de Condé, le 25 juillet 1643 [5]. En lui s'éteignit l'antique branche des Lénoncourt de Nancy, la tige de toutes celles qui portèrent ce nom.

Nos deux amans, en déplorant avec tout le monde une mort si funeste, ne purent cependant s'empêcher de goûter quelque satisfaction en voyant reculer par-là un évènement qu'ils n'envisageaient qu'avec effroi. Ils furent trompés dans leur espoir. M. de Joyeuse, qui peut-être avait soupçonné la liaison de sa fille avec de Maucroix, la sacrifia à Tiercelin, marquis de Brosses [6], un des compagnons de ses plaisirs, homme affreux, roux, brutal, et qui ne rachetait ses difformités et ses vices par aucune qualité aimable. M.lle de Joyeuse, qui se sentait coupable, n'osa pas résister aux ordres d'un père dont elle redoutait la violence. Elle céda; mais les craintes

qu'elle avait manifestées sur les suites de cet hymen se réalisèrent promptement. Non-seulement son mari la maltraita et eut envers elle les procédés les plus outrageans, mais il altéra même, dit-on, sa santé par le fruit de ses débauches.

De Maucroix ayant vu s'évanouir à jamais le bonheur de sa vie, voulut au moins en assurer la tranquillité. Il s'était fait un grand nombre d'amis parmi les gens de lettres et les gens du monde. Celui qu'il chérissait le plus, et dont il fut le plus chéri, fut le doux et bon La Fontaine. De Maucroix comptait encore, dans le nombre de ses plus intimes liaisons, Racine et Boileau. D'Ablancourt, Conrart, Patru, Pellisson, estimaient ses talens et chérissaient sa personne. Le surintendant Fouquet, alors tout-puissant, M.me de Rambouillet, célèbre par son esprit, Bruslart de Sillery, évêque de Soissons, et membre de l'académie française, ainsi que beaucoup d'autres personnages célèbres par leur rang ou leur naissance, accueillaient de Maucroix et recherchaient sa société. Par la protection de quelques-uns d'entre eux, il obtint un canonicat de l'église de Reims, et ce bénéfice, qui fut bientôt suivi d'un autre, lui procura une fortune indépendante, et qui suffisait à la sagesse de ses goûts et à la modération de ses désirs [7].

Son nouveau titre l'obligea de demeurer à Reims où résidaient et la famille Joyeuse et le marquis de Brosses. Les deux amans se revirent, et leur passion s'augmenta encore et prit un caractère plus tendre par le malheur de l'une et la pitié de l'autre. De Maucroix parvint à gagner la confiance du marquis de Brosses, et eut sur lui un ascendant que personne n'avait pu obtenir. En es-

sayant de captiver un homme pour lequel il n'éprouvait que du dégoût et de l'aversion, il n'atteignit qu'en partie le but auquel il tendait. Il parvint à diminuer la rigueur de ses procédés envers sa femme, à l'engager à s'abstenir des actes les plus cruels de tyrannie conjugale auxquels il semblait se complaire ; mais il ne put vaincre l'âpreté de son caractère, ni l'empêcher de s'abandonner fréquemment à ses brusqueries et à ses violences, ni arrêter le cours de ses désordres et de ses débauches. Cependant il acquit sa confiance, et n'éveilla point ses soupçons. Le marquis de Brosses, charmé de ce zèle désintéressé que de Maucroix montrait pour ses affaires et pour tout ce qui le concernait, s'habitua à ne plus prendre aucune résolution importante sans le consulter ; et, par suite même de l'égoïsme qui le dominait, il aimait à le voir, parce qu'il lui était devenu nécessaire. Livré à tous les plaisirs d'une vie dissipée, il exigeait que sa femme ne quittât point sa maison, et il était charmé qu'elle s'y contentât de l'unique société de de Maucroix. Il ne soupçonnait point l'intelligence qui existait entre eux. Rien n'avait transpiré de leur secrète liaison, et le nouvel état qu'avait embrassé de Maucroix éloignait la défiance. Les deux amans se virent donc encore tête à tête, non plus comme autrefois, avec mystère, avec crainte et à la dérobée, mais ouvertement, sans gêne et sans contrainte. Cependant ils ne purent retrouver des heures semblables à celles qu'ils avaient passées ensemble : leur situation était changée.

Quand on étudie les circonstances de la vie des personnages du siècle de Louis XIV, on s'aperçoit avec étonnement que la plupart de ceux qui s'abandonnaient

à leurs passions, ne se séparaient pas pour cela de la religion qui condamnait leurs actions : ils n'obéissaient point à ce qu'elle leur prescrivait, ils se jouaient de ses préceptes, et cependant ils ne croyaient pas pouvoir s'abstenir d'écouter avec respect ses dures réprimandes et ses sévères conseils. Un sentiment en apparence inné, mais qui était le résultat du pouvoir de l'exemple et de l'éducation donnée à l'enfance, leur faisait considérer la religion comme une amie indulgente avec laquelle on pouvait bien se brouiller pendant quelque temps, mais qu'il fallait toujours être dans l'intention d'apaiser un jour. Plusieurs osaient la repousser, l'outrager même; mais ils auraient eu horreur de l'idée de rompre avec elle, et de la méconnaître. De là ces scrupules, ces remords qui quelquefois saisissaient d'effroi les libertins les plus déterminés, au milieu de leurs plus grands désordres et de leur plus honteuses orgies.

La marquise de Brosses avait les passions plus vives que de Maucroix, moins que lui de prudence et de réflexion, et cependant ce fut d'elle que vinrent les obstacles qui s'opposèrent au renouvellement des jouissances qu'ils avaient goûtées dans leurs premières amours, et qui semblaient être devenues pour tous deux comme une condition nécessaire de leur existence. Le directeur spirituel auquel elle s'était confiée, lui avait fait aisément comprendre combien les engagemens qu'elle et son amant avaient contractés, ajoutaient encore à l'énormité de leurs fautes. La marquise de Brosses, en écoutant la voix salutaire de la religion, ne put cependant se résoudre à obéir aux injonctions qu'on lui faisait en son nom; elle ne put trouver assez d'empire sur elle-même pour

cesser de voir de Maucroix. Elle s'excusait d'ailleurs à ses yeux en considérant qu'elle ne pouvait exécuter cette résolution sans nuire à sa réputation et à celle de de Maucroix, et sans compromettre la tranquillité de tous deux. D'ailleurs, cet amant chéri, cet inappréciable ami, lui était devenu plus nécessaire que jamais, depuis que la dureté d'un époux lui avait fait connaître des chagrins qu'elle ne pouvait confier qu'à lui seul, et que lui seul aussi savait adoucir et prévenir.

Ainsi, entraînée par son amour et retenue par ses scrupules, la marquise de Brosses saisissait toutes les occasions de se trouver seule avec de Maucroix. Elle prolongeait avec lui des entretiens pleins de charme; et, reprenant comme malgré elle les habitudes d'un commerce intime et familier, il lui arrivait quelquefois de lui prodiguer ses caresses : mais, lorsque se confiant à ces apparences, il se préparait à ravir les dernières faveurs, elle se dérobait subitement d'entre ses bras, et se renfermait seule en versant un torrent de larmes. De Maucroix, qui n'éprouvait du moins au même degré, ni les mêmes combats, ni les mêmes scrupules, avait de la peine à deviner la cause d'une pareille conduite; mais elle lui fut révélée par celle-là même qui s'efforçait de lui en faire un secret, et cette révélation changea encore les destinées de l'un et de l'autre.

Un jour que la marquise de Brosses avait eu à souffrir plus que de coutume de la brusquerie de son mari, et que, seule avec de Maucroix, elle déplorait le malheur d'être unie à un tel homme, elle se mit à comparer la difformité des traits de son époux, la corruption de son cœur, la bassesse de ses inclinations, les explosions

bruyantes de sa colère, son ignorance et son ineptie, avec les regards enchanteurs de son amant, sa séduisante figure, les grâces de son maintien, le son harmonieux de sa voix, ce caractère d'une douceur inaltérable, cet esprit si vif, si brillant, cette âme si délicate et si pure, ce cœur si sensible et si bon. L'imagination de la marquise de Brosses s'exaltant par la vue même de l'objet qu'elle comblait de ses louanges, se reporta ensuite vers le temps si délicieux de sa passion naissante, et avec un enthousiasme qui s'accroissait à mesure qu'elle parlait, elle se complut dans la peinture de cette longue extase de bonheur qui aurait rempli sa vie entière, si elle avait pu être liée par les nœuds d'hymen à celui qui s'était montré si digne d'elle ; et en même temps ses pleurs, ses baisers, ses caresses, manifestaient encore mieux que ses flatteuses paroles l'excès de son émotion. De Maucroix, comme s'il eût craint, en se laissant entraîner à l'impétuosité des sentimens qui agitaient son amante, de faire cesser les ineffables délices de ces instans pleins de charmes, la contemplait en silence, et ne trahissait la tempête de ses sens que par la violente palpitation qui semblait lui ôter jusqu'à la faculté de respirer. Enfin, incapable de pouvoir contenir une ardeur qu'enflammaient de plus en plus un langage passionné et des faveurs énivrantes, il serre contre son sein l'objet de tant de ravissemens, en homme qui, sûr de son ascendant, s'apprête à jouir de tous ses droits; mais elle, comme s'éveillant tout-à-coup effrayée d'un songe douloureux, manifeste dans ses traits l'attaque subite du délire, repousse son amant, et, avec l'accent du désespoir, en s'enfuyant elle s'écrie : « Ils disent que ce serait un sacrilège ! »

De Maucroix, resté seul, fut consterné par les paroles qu'il venait d'entendre, et les réflexions qu'elles lui suggérèrent lui firent prendre la résolution de rompre une liaison coupable, et d'éviter la présence de la marquise de Brosses. Quelques années après il saisit une occasion de s'éloigner d'elle et de quitter la France. Il se rendit à Rome, où Fouquet l'envoya pour une affaire qui exigeait un négociateur habile et discret [8]. Il s'y déguisa sous le nom d'abbé de Crussy au Cresy, et ce fut pendant son séjour dans la capitale du monde chrétien, que La Fontaine lui écrivit cette longue lettre en vers et en prose, où il lui rend compte de la fête donnée à Vaux pour Louis XIV, par Fouquet, et qui précéda de si peu de temps la disgrâce du surintendant [9]. La nature de la mission dont de Maucroix fut chargé, et les détails de son voyage en Italie, nous sont inconnus ; mais Tallemant des Reaux, dont la plume se complait à retracer les anecdotes scandaleuses du monde où il vivait, ne nous a point laissé ignorer ce que devint la marquise de Brosses, depuis que de Maucroix avait jugé nécessaire de s'éloigner d'elle.

La marquise de Mirepoix [10], quoique d'un âge plus avancé que la marquise de Brosses, avait conçu pour elle une vive et sincère amitié : elle entreprit de la guérir de la tristesse dont elle paraissait accablée. Comme la marquise de Mirepoix ignorait les véritables causes des chagrins de son amie, et les attribuait uniquement aux mauvais traitemens de son mari, elle employa des personnes puissantes pour forcer celui-ci à lui permettre d'emmener sa femme avec elle, et de Brosses se vit obligé d'y consentir. M.me de Mirepoix conduisit donc la mar-

quise de Brosses à Paris, et la produisit à la cour, où sa beauté attira tous les regards. Bientôt, entourée de tous les genres de séduction, elle s'abandonna d'autant plus facilement au tourbillon des plaisirs du monde, qu'ils parvenaient au moins à la distraire par momens du sentiment de ses peines. Elle vit de toutes parts la dépravation la plus raffinée cachée sous les fleurs d'une ingénieuse galanterie, et les vices couverts du vernis de l'élégance. Elle se laissa entraîner au torrent de l'exemple; les principes religieux qui l'avaient arrêtée jusque-là furent négligés et oubliés, et le directeur spirituel qui, à Reims, l'avait retenue dans les liens du devoir, ne fut remplacé à Paris par aucun autre. Quand elle eut banni les remords, sa coquetterie prêta encore de nouveaux charmes à ses attraits, et lui attira, au milieu d'une cour galante et corrompue, une foule d'adorateurs.

Vardes, ce courtisan si brillant, si ambitieux, et qui est devenu depuis célèbre par ses coupables intrigues [11] et par sa longue disgrâce, fut le premier qui lui plut; mais son égoïsme et sa fatuité l'en dégoûtèrent, et elle le quitta promptement pour un autre. Un nommé Fabri [12], d'une famille ancienne de Provence, conçut, pour M.me de Brosses, la plus violente passion, et la manifesta par les folies les plus extravagantes; mais il ne put s'en faire aimer. Sachant que son mari lui refusait tout, il chercha à la tenter par ses richesses, et il fut repoussé avec dédain. Le comte d'Armagnac, Louis de Lorraine, qu'on appelait M. Le Grand, parce qu'il était grand écuyer, devint aussi éperdument amoureux de la marquise de Brosses; mais, malgré son rang, ses qualités personnelles, et la faveur dont il jouissait auprès du roi, il ne put rien

obtenir d'elle. Nonobstant la dépravation dans laquelle le monde l'avait entraînée, la marquise de Brosses ne s'avilit jamais jusqu'à soumettre ses goûts pour le plaisir aux calculs de l'ambition ou de l'intérêt.

Cependant aucun de ceux dont la marquise de Brosses avait encouragé et ensuite rebuté la passion au gré de ses caprices, n'avait pu lui faire oublier de Maucroix. La force de ses sentimens semblait au contraire s'être accrue par l'absence de l'objet aimé, et augmentait de jour en jour les regrets qu'elle éprouvait de l'avoir éloigné d'elle par des scrupules désormais loin de sa pensée : et ces courts momens, passés dans l'ivresse de la volupté, ne lui faisaient que mieux sentir cette satiété, cette fatigue des sens, cet abattement de l'âme, cette tristesse de cœur qui suivent les jouissances privées des enchantemens de l'amour.

Ses espérances se ranimèrent, et elle sembla reprendre une nouvelle vie, lorsqu'elle apprit que de Maucroix était de retour d'Italie. Elle mit le plus vif empressement à chercher à le voir ; mais lui, sachant tout ce qui s'était passé, tâchait au contraire d'éviter sa présence : il désirait pouvoir oublier une femme qu'il n'avait pas cessé d'aimer, mais qu'il avait cessé d'estimer : quand il la savait à Paris il restait à Reims, et se rendait à Paris quand elle retournait à Reims. Il ne put toutefois échapper à ses poursuites continuées avec activité et avec constance, et il la revit aussi belle, aussi gracieuse, aussi tendre, aussi séduisante qu'autrefois, mais pour lui cependant bien moins dangereuse. Ce n'était plus cette craintive et scrupuleuse amante qui se dérobait à ses caresses, et qui, néanmoins, ne voyait, ne souhaitait que lui. C'é-

tait une femme hardie, coquette et passionnée, qui brûlait du désir de lui prodiguer ses faveurs, d'épuiser avec lui la coupe du plaisir, et qui aurait voulu concilier sa tendresse avec son goût pour le monde et la dissipation, dont ses nouvelles habitudes et son nouveau genre de vie, lui avaient fait un besoin. De Maucroix repoussa un amour qui se produisait avec hardiesse, et sans le mystère et la pudeur qui l'avaient accompagné jusqu'alors. Pourtant il n'est rien qu'elle n'employât pour triompher de lui : tout ce qu'une femme peut imaginer de plus séduisant pour le cœur, de plus irritant pour les sens; toutes les ruses de la coquetterie, tous les raffinemens de la volupté, furent mis par elle en usage : mais tous ces moyens n'eurent pas sur de Maucroix la moindre partie de la puissance qu'exerçait autrefois sur lui un seul de ses regards. Il ne put cependant s'empêcher de l'aimer et de la plaindre, ni se résoudre à augmenter ses chagrins en cessant de la voir.

La marquise de Brosses, convaincue qu'elle ne pouvait plus reconquérir de Maucroix comme amant, se résolut, pour avoir occasion d'être plus souvent avec lui, de le traiter comme ami; mais combien il lui en coûta pour se contraindre à déguiser ses plus tendres sentimens sous le masque d'une gaieté folâtre et d'une indifférence affectée. Elle tâchait de s'en dédommager en confiant à cet ami si cher toutes ses affaires, tous ses désirs, toutes ses pensées les plus cachées, hors la seule qui lui était sans cesse présente. Elle aurait voulu lui inculquer la licence de ses principes, et elle cherchait souvent à égayer les heures qu'ils passaient ensemble par le récit des passions qu'elle excitait, et des extravagances qu'elle se

plaisait à faire commettre à ses amans. De Maucroix n'osait pas lui interdire ces discours, ni blâmer trop rigoureusement des désordres dont il avait été le premier auteur, et que justifiaient aux yeux du monde les indignes procédés du marquis de Brosses.

De Maucroix avait toujours conservé l'ascendant qu'il avait acquis sur cet homme bizarre, et il s'en servait utilement dans les intérêts de M.me de Brosses. Un jour Fabri, qui la persécutait par son amour, et qui était jaloux du comte du Roule qu'elle favorisait alors, eut connaissance d'une partie de plaisir qu'elle avait acceptée de son rival [13], en compagnie avec quelques autres dames; il écrivit, dans un accès de jalousie, une lettre au marquis de Brosses, pour lui révéler toutes les intrigues et tous les désordres de sa femme. Celui-ci, qui les ignorait, devint furieux et envoya sur-le-champ un gentilhomme de ses amis à M. de Joyeuse, pour lui faire part de tout, et pour lui annoncer qu'il allait lui renvoyer sa fille. De Maucroix, qui en fut prévenu à temps, alla trouver le marquis de Brosses, et lui fit aisément comprendre tout ce qu'un pareil éclat, lors même qu'il ne serait pas injuste, aurait de fâcheux pour son honneur. Quand il le vit ébranlé, il lui fit voir que rien ne démontrait que la lettre de Fabri ne fût un tissu de calomnies; et il lui fit remarquer qu'elle déposait plutôt en faveur de la vertu de la marquise, puisqu'elle prouvait que les offres et les vœux de Fabri avaient été rejetés par elle. Le marquis de Brosses, persuadé par ces discours, envoya à son ami un messager pour le prier de revenir, et renonça à tous les projets qu'il avait conçus contre sa femme.

La marquise de Brosses sut indirectement le service

important que de Maucroix lui avait rendu, et versa des larmes d'attendrissement en apprenant des témoignages si touchans d'un attachement si désintéressé. En effet, elle le retrouvait dans toutes les occasions, comme une autre providence, secrètement occupé à éloigner d'elle les embarras de la vie, et toujours prêt à tout employer pour soulager ses peines. Aussi, quoiqu'elle n'eût plus aucun ménagement pour sa propre réputation, elle prenait les plus grandes précautions pour conserver celle de son ami, et elle cachait avec soin tout ce qui aurait pu révéler le secret de leur ancienne liaison, et la passion qu'elle chérissait encore pour lui dans son cœur. Mais un jour (c'était avant le départ de de Maucroix pour l'Italie), elle se trahit dans une occasion que nous allons rapporter, et qui attira sur elle un nouvel orage que son ami sut encore conjurer.

Le comte de Grandpré [14], aussi aimable auprès des femmes qu'habile officier, était cousin-germain de la marquise de Brosses : il lui fit la cour, et parvint à supplanter le comte du Roule et à lui succéder. En 1656 et en 1657, les Espagnols qui occupaient Rocroi avaient, dans cette ville, une garnison nombreuse, commandée par un chef courageux et expérimenté, nommé Montal, qui mettait toute la Champagne à contribution, et qui menaçait Reims. Dans ce danger extrême, la noblesse de toute la province s'arma, on leva la milice, et le commandement de cette petite armée provinciale fut confié au comte de Grandpré. Dans tous les temps les Français ont aimé à mêler les intrigues de l'amour aux occupations et aux fatigues de la guerre, et les jeux et les ris aux horreurs des combats. Les dames de Champagne, ou-

bliant la timidité naturelle à leur sexe, aimaient à se rendre sur la frontière, et portaient des rafraîchissemens à leurs maris, à leurs frères, à leurs parens, à leurs amans retenus sous les drapeaux. A Reims, ces petites excursions étaient devenues une sorte de mode, et on les faisait comme des parties de plaisir ; non qu'il n'en résultât quelquefois des inconvéniens graves, car, comme La Fontaine le remarque, Montal n'avait pas beaucoup d'égard pour les dames :

> Pour cet homme en fer tout confit,
> Passe-port d'amour ne suffit.

Mais ces dangers mêmes, ces alarmes, prêtaient à ces petits voyages un attrait aventureux qui contribuait encore à les mettre en crédit.

Un jour la marquise de Brosses se rendit au camp avec de Maucroix; le comte de Grandpré, qui s'y trouvait, entouré d'un grand nombre d'officiers, dans le nombre desquels était le marquis de Brosses, aurait bien voulu s'entretenir seul avec elle, et surtout éloigner son mari. Pour y réussir, il imagina de faire sonner une fausse alarme, et il eut soin de prévenir sa maîtresse de sa ruse, et de lui recommander le secret. Dès que la trompette se fit entendre, tous ceux qui étaient présens s'empressèrent de monter à cheval et partirent; le marquis de Brosses disparut un des premiers. La marquise avait gardé le secret qu'on lui avait recommandé; mais, voyant que de Maucroix, qui ne manquait pas de bravoure, se disposait aussi à partir, elle courut après lui, l'arrêta par le bras, et lui dit avec vivacité : « M. de Maucroix !

» M. de Maucroix ! n'y allez pas, c'est une ruse ». Le comte de Grandpré, furieux contre sa cousine, et devinant sur-le-champ le sentiment qui avait causé son indiscrétion, lui adressa des reproches amers, dictés par la colère et la jalousie. Une querelle violente s'en suivit, et la querelle produisit une rupture. Le comte de Grandpré, dans son animosité contre de Maucroix et la marquise, se plaignit à M. de Joyeuse; celui-ci, qui alors n'était bien ni avec de Maucroix, ni avec sa fille, ni avec son gendre, saisit avidement l'occasion de les brouiller ensemble. Pour y parvenir, il ne craignit pas de dénoncer sa fille, et il écrivit une lettre au marquis de Brosses, dans laquelle il lui apprenait qu'il existait depuis long-temps une liaison criminelle entre de Maucroix et sa femme, et il appuyait son récit de toutes les preuves qui étaient propres à entraîner la conviction.

Mais de Maucroix, qui fut prévenu à temps de cette lettre, alla trouver le marquis de Brosses avant qu'elle lui fût parvenue. M. de Joyeuse n'avait pas acquitté entièrement la dot de sa fille, et de Maucroix, par son expérience dans les affaires et la connaissance des lois, avait aidé le marquis de Brosses à débrouiller les comptes qui restaient à régler entre lui et son beau-père. De Maucroix se servit de ce moyen pour agir sur l'esprit du marquis de Brosses; et il lui déclara qu'il ne voulait plus lui donner aucun conseil, et qu'il avait même intention de s'abstenir de le voir, parce qu'il savait que M. de Joyeuse l'accusait des divisions qui existaient entre eux, et que, pour s'en venger, il avait le projet de le noircir dans son esprit par d'atroces calomnies, et de tirer même parti de l'intérêt qu'il portait à sa femme aussi bien qu'à lui, en

présentant sous un jour odieux ses assiduités dans sa maison. Le marquis de Brosses supplia de Maucroix de ne le priver ni de sa société, ni de ses conseils ; il protesta qu'il ne se laisserait jamais conduire par M. de Joyeuse, et qu'il n'avait aucune confiance en lui. Quand la lettre arriva, le marquis de Brosses n'y ajouta aucune foi, et ne se montra que plus empressé à poursuivre en justice son beau-père pour les sommes dont il lui était redevable. C'est ainsi que de Maucroix sut, par son habileté, faire échouer cette intrigue et la tourner contre celui-là même qui l'avait ourdie.

Cependant la santé de la marquise de Brosses vint à s'altérer par les suites d'une couche. A cet accident succéda une maladie de langueur qui la faisait dépérir de jour en jour. Elle perdit toute sa gaieté et cette vivacité d'esprit et de corps qui animait toutes les sociétés où elle se trouvait, et la faisait partout désirer. Une mélancolie profonde s'empara de son ame, et changea entièrement ses goûts et son caractère. Elle renonça au monde, à tous ses plaisirs, et se jeta dans les bras de la religion. Elle ne paraissait point heureuse, mais résignée. Son mari, qu'avaient si souvent irrité ses résistances et son indocilité, fut surpris de ne plus rencontrer contre ses brusqueries que la patience, contre son despotisme que la soumission, contre ses plus injustes violences que des pardons pleins de douceur. Tous les efforts de l'art ne purent suspendre l'affaiblissement de ses forces ; sa tristesse et sa pâleur, toujours croissantes, semblaient implorer la mort comme le seul soulagement à ses peines.

C'est alors que son mari voulut l'emmener dans un de ses châteaux en Touraine, loin de ses amis, loin de tout

ce qui lui était cher, loin surtout de ce prêtre respectable qui avait autrefois maintenu avec succès auprès d'elle les droits sacrés de la fidélité conjugale, qui seul désormais avait le pouvoir de la consoler, de l'aider à supporter ses maux présens, qui seul adoucissait l'amertume de ses regrets sur sa vie passée, et calmait ses terreurs sur l'avenir. La marquise de Brosses essaya de fléchir son mari par les plus humbles supplications, mais elle ne put rien obtenir. Il lui signifia au contraire, avec une dure inflexibilité, l'ordre de se préparer à partir avec lui pour le lendemain. Elle ne put se résoudre à obéir à cet ordre cruel.

Le marquis de Brosses partit sans elle; mais, dans l'accès de sa colère, il eut la barbarie d'emmener avec lui tous ses domestiques, et de la laisser seule, sans argent, sans secours. Elle se réfugia chez de Maucroix qui pourvut à tout, et lui prodigua les plus tendres soins. Mais ses forces étaient épuisées, et peu de jours suffirent pour la conduire au tombeau.

Ainsi finit, à la fleur de l'âge, Henriette-Charlotte de Joyeuse, laissant au monde un exemple remarquable de l'influence d'une première passion et d'une première faute, sur les destinées de la vie entière.

De Maucroix fut accablé par cet évènement. « Je n'ai » jamais vu (dit Tallemant) personne aussi profondément » affligé; il fut quatre années sans pouvoir se consoler. » Contre la plus forte des peines qui puissent atteindre le cœur de l'homme, celle de perdre un objet aimé, de Maucroix employa la plus grande ressource des sages dans l'adversité, l'étude : l'étude qui nous soustrait au présent, nous faire vivre dans le passé et dans l'avenir, qui nous

défend contre les ennuis du monde, nous élève au-dessus de la terre, et nous lance au-delà des bornes du temps; qui perfectionne tout ce qu'il y a de noble dans notre être, et dont les jouissances, participant de la nature immatérielle de notre intelligence, sont d'autant plus vives qu'elles ont été plus nombreuses et plus intimes.

De Maucroix avait toujours admiré les anciens; pour mieux se familiariser avec leurs chefs-d'œuvre, qui faisaient ses délices, il entreprit de les traduire. Dans une de ses lettres à Boileau, il expose lui-même, avec une modeste franchise, les motifs de la préférence qu'il donnait à ce genre de travaux. « Vous m'avez dit plus d'une » fois que la traduction n'a jamais mené personne à » l'immortalité. Mettant la main à la conscience, je crois » que j'aurais tort d'y prétendre. Je ne m'en flatte point. » Pour écrire il me faudrait un grand fonds de science » et peu de paresse. Je suis fort paresseux, et je ne sais » pas beaucoup. La traduction répare tout cela. Mon au- » teur est savant pour moi; les matières sont toutes di- » gérées. L'invention et la disposition ne me regardent » pas; je n'ai qu'à m'énoncer. Je vous avoue pourtant » que si la fortune m'eût fixé à Paris, je me serais hasardé » à composer une histoire de quelqu'un de nos rois. Mais » je me trouve dans un lieu où l'on manque de tous les » secours nécessaires à un écrivain. »

Le reste de la longue vie de de Maucroix fut calme et heureux; il la passa dans la pratique de tous les devoirs et dans la culture des lettres et de l'amitié. Aussi ce qui nous reste à dire de lui se réduira presque à une simple énumération de ses ouvrages qui sont assez nombreux.

En 1671 il publia une traduction des *Homélies adressées*

au peuple d'Antioche, de S.t Jean Chrysostôme, à juste titre considéré comme un des plus célèbres écrivains de la Grèce, et le premier des orateurs de l'antiquité chrétienne. Ce livre eut du succès, et l'auteur en publia, en 1689, une seconde édition, augmentée.

Quatre ans après, de Maucroix fit paraître la traduction de l'*Histoire du Schisme d'Angleterre*, écrite en latin par Sanderus. Elle fut publiée en 1675, on la réimprima en Hollande en 1683; elle eut trois éditions. Bayle a fait l'éloge de cette traduction, mais il n'estimait pas beaucoup l'original. « C'est, dit-il, un livre où il y a beau» coup de passion et très-peu d'exactitude; deux qualités » qui vont ordinairement de compagnie [15]. »

En 1677, de Maucroix mit au jour les *vies des cardinaux Polus et Campège*. Ces vies font suite à l'histoire du schisme d'Angleterre; l'une est traduite du latin de Becatel, et l'autre du latin de Sigonius.

Le savant Baluze avait publié, en 1679, le traité de Lactance *de la mort des persécuteurs de l'église*, qu'on avait découvert parmi les manuscrits de l'abbaye de Moissac, dans le Quercy, et qui avait passé dans la bibliothèque de Colbert. De Maucroix donna l'année suivante la première traduction française de ce traité. On la réimprima, en 1699, à Lyon.

De Maucroix publia, en 1683, une traduction française du savant ouvrage du père Petau sur la chronologie, sous le titre d'*Abrégé chronologique de l'Histoire Universelle*. Ce livre utile, tiré en partie du *Rationarium temporum*, du père Petau, fut réimprimé à Bruxelles en 1690, et à Paris, en 1730, avec une continuation, jusqu'à 1700, par A. Delisle.

Enfin, en 1685 parurent, en deux volumes in-12, les *Ouvrages de prose et de poésie des sieurs de Maucroix et de La Fontaine* [16]. Nous nous sommes suffisamment étendu sur le premier de ces deux volumes dans notre histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine. Le second, qui est tout entier de de Maucroix, renferme la traduction des Philippiques de Démosthènes, d'une des Verrines de Cicéron [1], avec l'Eutiphron, l'Hippias et l'Euthydemus de Platon. Ces deux volumes, qui eurent un grand succès, surtout à cause des vers de La Fontaine, furent réimprimés en 1688, en Hollande. Rien n'était plus étrange que la réunion d'ouvrages si disparates; aussi La Fontaine, qui fit l'avertissement, commence-t-il par en faire l'aveu. « L'assemblage de ce recueil a quelque » chose de peu ordinaire. Les critiques nous demande- » ront pourquoi nous n'avons pas fait imprimer à part » des ouvrages si différens : c'est une ancienne amitié » qui en est cause. Je ne justifierai donc point le dessein » que nous avons eu. »

De Maucroix fut ensuite dix ans sans rien mettre au jour; mais, encouragé par l'accueil que recevaient du public toutes ses traductions, il continuait à transporter dans notre langue les chefs-d'œuvre de l'antiquité. Il avait préparé, pour l'impression, un volume de différentes pièces, qui se composait de la traduction des *Tusculanes* de Cicéron, et aussi de ses traités sur *la Vieillesse* et sur *l'Amitié*, et il en avait livré le manuscrit aux réviseurs ordinaires pour l'approbation et le privilège. Dubois, de l'académie française, qui, de son côté,

(1) Celle qui est intitulée *de Signis*.

avait traduit les traités de la Vieillesse et de l'Amitié, obtint des réviseurs qu'ils garderaient près d'un an le manuscrit de de Maucroix, et fit, pendant ce temps-là, imprimer le sien. De Maucroix, qui déjà s'était plaint amèrement de la lenteur des censeurs, fut outré de la déception dont il avait été l'objet, et résolut de ne plus rien publier.

Il s'est départi cependant de cette résolution pour les *Homélies morales* d'Astérius, évêque d'Amasée, qu'il fit paraître en 1695, sous la date de 1696, avec une préface instructive et une dédicace à Fabio Bruslard de Syllery, évêque de Soissons; c'était Pellisson qui l'avait engagé à traduire cet ouvrage qui ne forme qu'un très-petit in-12 de 187 pages.

De Maucroix garda dans son porte-feuille ses autres travaux plus importans; mais ils furent publiés par ses amis qui avaient sa mémoire en vénération. Ainsi d'Olivet mit au jour, en 1710, en 1 vol. in-12, les *Œuvres posthumes de M. de Maucroix*, avec une préface qui contient quelques détails sur la vie de l'auteur. Ces œuvres posthumes se composaient des traductions du Dialogue des orateurs de Quintilien, des Philippiques de Démosthènes, des Catilinaires de Cicéron, et de quelques autres morceaux. L'ouvrage fut dédié par le libraire à Fabio de Sillery, évêque de Soissons, sans doute pour remplir les intentions de de Maucroix. Boileau a revu avec soin cet ouvrage de son ami [17].

M.me la comtesse de Montmartin, fille de M. le marquis de Puisieux, à laquelle de Maucroix avait appris le latin et l'italien, possédait les manuscrits de la traduction faite par de Maucroix, des *satires*, des *épîtres* et

de *l'Art poétique* d'Horace, et aussi celle de la première *Tusculane* et des traités *de l'Amitié* et *de la Vieillesse*, de Cicéron : elle les publia sous le titre de *Nouvelles Œuvres de l'abbé de Maucroix.*

On peut dire, à la louange de de Maucroix, que presque toutes les traductions qu'il fit paraître furent longtemps les meilleures de celles qui existaient en français, et qu'elles ont contribué à former et à enrichir notre langue, en l'habituant à s'approprier les formes énergiques, graves et majestueuses des beaux modèles de l'antiquité. De Maucroix avait les idées les plus saines et les plus nobles sur le talent de l'orateur. Voici comment il s'exprime dans une lettre à un révérend père jésuite de ses amis, qui l'avait consulté à ce sujet. La lettre est datée du 29 avril 1706; c'est-à-dire que de Maucroix avait alors quatre-vingt-sept ans.

« Je remarque donc, en premier lieu, que si l'orateur ne paraissait jamais que devant des sages qui ne se laissassent toucher ni à la pitié, ni à la colère, ni à la crainte, ni à l'espérance, ni à quelqu'autre passion que ce soit, il faudrait absolument négliger cette partie de l'éloquence qui tend à émouvoir les cœurs. Mais comme il n'est que trop vrai que les hommes défèrent bien moins à la raison qu'à leurs passions, et qu'il entre dans leur jugement bien plus de colère, de haine ou d'amour, que de bon sens, de vérité ou de justice; les orateurs qui ont reconnu ce faible de l'esprit humain, ont prudemment jugé que c'était par-là qu'il le fallait attaquer.

» Il paraît étrange d'abord, que la préférence soit donnée aux passions sur la raison, dans un art où la raison est d'un si grand usage. Mais après tout, si l'on

considère que la cause de nos amis est toujours bonne, et celle de nos ennemis toujours mauvaise ; qu'un homme agité de haine, d'amour, de crainte, de pitié, juge des choses tout autrement qu'il ne ferait de sens rassis, on verra combien il est important de mettre l'esprit des auditeurs dans une disposition qui nous soit favorable. Quand Cicéron remplissait de gémissemens et de pleurs le barreau de Rome, n'était-il pas assuré de la victoire ? Pouvait-on perdre un coupable à la fortune duquel on s'intéressait jusqu'aux larmes et aux soupirs ? Que nous lisions encore aujourd'hui ses invectives contre Verrès, contre Catilina, contre Antoine, n'est-il pas vrai qu'on s'emporte tout aussitôt, et que si l'on était leur juge, à peine leur permettrait-on d'ouvrir la bouche pour se défendre, tant on aurait d'impatience de les condamner ? Voilà ce que les raisonnemens ne feront jamais, quelque solides qu'ils puissent être, mais ce que feront toujours les passions, lorsqu'elles seront touchées par un orateur habile et véhément : la chaire, permettant de faire la satire de tout le genre humain, et proposant les objets les plus favorables d'imprimer ou une grande crainte ou une grande espérance, donne un beau champ aux traits pathétiques. Autant que la théologie païenne était favorable aux poëtes, autant la chrétienne l'est aux orateurs.

» Mais en second lieu, comment émouvoir les passions ? Vous savez aussi bien et mieux que moi ce qu'en ont dit les rhéteurs. Il n'y a pour cela qu'un secret, qui est de ressentir en nous-mêmes tous les mouvemens que nous voulons imprimer dans l'esprit de ceux qui nous écoutent. Un auditeur prendra-t-il feu, tandis qu'on lui parlera avec une nonchalance capable de l'endormir ?

Quand Cicéron se met en colère, c'est avec une telle impétuosité, que son rival Hortensius en devient muet d'étonnement, et n'a pas la hardiesse de lui répondre. Ses péroraisons, d'ailleurs, sont la plupart si touchantes, que l'on y gémit comme dans une désolation publique. A quoi faut-il attribuer ces grands succès ? Ce n'est point à son esprit, il le dit lui-même, c'est à sa douleur. La tempête s'élève d'abord dans son ame, et se répand ensuite sur tous ceux qui l'entendent. *Pectus est*, dit Quintilien, *quod disertos facit et vis mentis.* Les véritables orateurs doivent être, non-seulement de beaux esprits, mais encore de bons cœurs. S'ils ont besoin de pénétration, de solidité et de justesse pour bien raisonner, il faut aussi qu'ils aient reçu de la nature une âme tendre et facile à s'émouvoir. »

De Maucroix aima beaucoup la poésie, et toute sa vie il fit des vers. Dans sa première jeunesse, il en fit imprimer dans le recueil de Sercy et ailleurs, qui lui valurent de grandes louanges : et il faut avouer qu'auprès de Vignier, de Cottin, de Petit, de Chevreau, de Hesnault, et de tant d'autres, la muse de de Maucroix pouvait se produire avec avantage. De tous nos grands écrivains, Corneille était le seul qui alors se fût montré, et il n'avait guère composé de vers que pour le théâtre. Mais lorsque La Fontaine, Racine et Boileau, eurent écrit, de Maucroix apprécia trop bien le mérite de ses illustres amis, pour ne pas s'aperçevoir que la nature ne l'avait pas, ainsi qu'eux, créé poète ; aussi, quoiqu'il fût souvent consulté par eux sur leurs vers, il ne les entretint jamais des siens : il les composait pour se distraire d'occupations plus graves, ou lorsque des occasions de société

le requéraient de lui. Cependant les poésies, qu'à différentes époques de sa vie, et particulièrement dans sa jeunesse, il avait laissé échapper de sa plume, et qui étaient inédites, ont été recueillies : une copie manuscrite a été réunie avec les traductions des Philippiques, écrite de sa main, à la suite du manuscrit autographe de La Fontaine des deux premiers actes d'Achille, qui fut déposé à la bibliothèque du roi par l'abbé d'Olivet, en 1740. C'est d'après ce manuscrit et ce que nous avons trouvé épars dans différens volumes, que nous avons publié pour la première fois *les Poésies de François de Maucroix*, à la suite des *Nouvelles Œuvres de La Fontaine*, en 1820. Ces mêmes poésies ont reparu, sans cependant avoir été réimprimées, à la suite des *Poésies diverses d'Antoine Rambouillet de La Sablière*, en 1825 [18].

De Maucroix s'était lié avec La Fontaine dès sa plus tendre jeunesse ; tout était pareil entre ces deux hommes excellens : dans leur adolescence, même goût pour les plaisirs, même inclination pour la poésie ; et dans tout le cours de leur vie, même dédain pour les richesses, même sensibilité de cœur, même franchise de caractère, même chaleur dans l'amitié. Aussi leur attachement s'accrut avec le temps, et n'éprouva pas, durant leurs longues carrières, le moindre nuage. Seulement, de Maucroix, qui avait ramené autrefois La Fontaine à de meilleurs principes en littérature, en l'attachant à l'étude des anciens, ces vrais modèles du beau, désirait ardemment, vers la fin de sa vie, inculquer à son ami les sentimens de la vraie religion dont il était pénétré, et lui faire reconnaître le danger des faux plaisirs auxquels il s'abandonnait. Aussi, lorsqu'il apprit que sa maladie

avait occasioné sa conversion, de Maucroix montra, dans la lettre qu'il lui écrivit, plus de satisfaction que de douleur. « J'ai bien de la consolation, lui dit-il, des dispositions chrétiennes où je te vois. Mon très-cher, les plus justes ont besoin de la miséricorde de Dieu. Prends-y donc une entière confiance, et souviens-toi qu'il s'appelle le Père des miséricordes, et le Dieu de toute consolation. Invoque-le donc de tout ton cœur. Qu'est-ce qu'une véritable contrition ne peut obtenir de cette bonté infinie ? Si Dieu te fait la grâce de te renvoyer la santé, j'espère que tu viendras passer avec moi le reste de ta vie, et que souvent nous parlerons ensemble des miséricordes de Dieu. » Ce souhait ne fut point exaucé : La Fontaine mourut peu de temps après. De Maucroix obtint et conserva toujours le cilice que son ami avait porté par pénitence dans les derniers jours de sa vie. Il le montrait avec attendrissement et vénération, et il répétait souvent qu'il n'y avait jamais eu d'âme plus sincère et plus candide que celle de La Fontaine. Il lui survécut treize ans, et mourut le 9 août 1708, âgé de quatre-vingt-dix ans moins quelques mois

Notes.

[1] Page 173.

Nous avons donné, dans les *Nouvelles OEuvres de La Fontaine*, 1820, in-8.°, pag. 81, et dans les *OEuvres complètes de La Fontaine*, 1823, in-8.°, tom. VI, pag. 13, des détails sur Gédéon Tallemant des Réaux. On en trouvera encore d'autres dans l'article ci-après. Parmi les œuvres de Patru, est un plaidoyer en faveur de ce Tallemant des Réaux, afin de soutenir ses droits comme seigneur, relativement à un banc d'église.

[2] Page 174.

D'Olivet, dans la préface des *OEuvres posthumes de M. de Maucroix*, 1710, in-12.

[3] Même page.

Tallemant des Réaux donne, sur le libertinage de Joyeuse, des détails révoltans, et que nous ne pouvons rapporter. Robert de Joyeuse était seigneur de S.t Lambert, et lieutenant du roi au gouvernement de Champagne; il mourut en 1660. Il avait épousé, le 2 juillet 1619, Anne Cauchon, fille de Charles Cauchon, baron du Tour et de Monpas, et d'Anne de Gondi. Il la perdit, et se remaria à Nicole de Villiers, sa cousine au sixième degré, comme descendant tous deux de Jacques de Grandpré. Henriette-Charlotte de Joyeuse, la fille de Robert, était née du premier lit. Le père de Robert était Antoine de Joyeuse, comte de Grandpré, qui mourut le 26 octobre 1611. *Voyez* de La Chenay des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*, deuxième édition, 1774, in-4.°, tom. VIII, pag. 262.

[4] Page 176.

Les Lénoncourt étaient une des quatre plus anciennes maisons de chevalerie de Lorraine. Elle commence au 12.e siècle, et au plus tard, au commencement du 13.e *Voyez* de La Chenaye des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*, tom. VIII, pag. 613 et 647.

[5] Page 177.

Claude, marquis de Lénoncourt, gouverneur de Lorraine pour le roi, général de ses armées, gouverneur particulier de Clermont en Argonne, fut inhumé aux Cordeliers de Toul, où l'abbé de Rubais, son frère, fit mettre une épitaphe composée par Jérôme Vignier, prêtre de l'Oratoire. En lui s'éteignit la branche des Lénoncourt de Nancy, qui était la plus ancienne. Il avait eu deux frères qui se firent prêtres, et une sœur qui était entrée aux carmelites. *Voyez* de La Chenaye des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*, t. VIII, pag. 607, numéro 12.

[6] Même page.

Les mémoires de Tallemant des Réaux se trouvent encore ici confirmés par le *Dictionnaire de la Noblesse*, qui nous apprend (t. VIII, pag. 262), qu'Adrien-Pierre-Tiercelin, marquis de Brosses, épousa Henriette-Charlotte de Joyeuse.

[7] Page 178.

D'Olivet, *Préface des Œuvres posthumes de M. de Maucroix*. Il est dit, dans les mémoires de Tallemant, que François de Maucroix avait un frère qui fut aussi chanoine de Reims.

[8] Page 183.

D'Olivet, *Préface des Œuvres posthumes de M. de Maucroix*.

[9] Page 183.

Voyez Fouquet, *Recueil de défenses*, tom. III, pag. 366, 368 et 392 et tom. VIII (qui est le tom. III de la continuation), pag. 117, 140 et 175. D'Olivet, *Préface des OEuvres posthumes de M. de Maucroix*, 1710, in-12, pag. 3. Ce voyage de de Maucroix eut lieu immédiatement après la mort du cardinal Mazarin.

[10] Même page.

Nous croyons que cette marquise de Mirepoix, dont Tallemant parle dans ses mémoires, était Louise de Roquelaure, qui avait été mariée par contrat du 20 juillet 1632, à Alexandre Levis, marquis de Mirepoix, veuf de Louise de Béthune. *Dictionnaire de la Noblesse*, tom. XII, pag. 312.

[11] Page 184.

François-Réné de Bec-Crespin, marquis de Vardes, fils du marquis de Vardes, gouverneur de La Capelle, et de Jacqueline de Beuil, comtesse de Moret, maîtresse de Henri IV, fut un des courtisans de la cour de Louis XIV, les plus dangereux pour les femmes.

[12] Même page.

D'après les dates, nous présumons qu'il est question, dans les mémoires de Tallemant, de Gaspard de Fabri, seigneur de Fabregues, qui épousa, le 1.er octobre 1652, Anne de Vintimille, fille de Rolland, seigneur de Montpézat, et de Françoise-Armand. *Voyez* de La Chenaye des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*, deuxième édition, 1773, in-4.°, vol. 6, pag. 229. Tallemant dit que Fabri offrit 150,000 livres (près de 300,000 fr. d'aujourd'hui) à la marquise de Brosses, pour passer une nuit avec elle.

[13] Page 187.

C'est le même comte du Roule, qui depuis, en 1666, épousa M.lle d'Artigny, fille d'honneur de MADAME, au moyen d'une forte dot que le roi donna. M.lle d'Artigny avait été confidente du roi et de M.lle de La Vallière. *Voyez* les *Mémoires de madame de Motteville*, 1723, in-12, tom. v, pag. 439. Tallemant dit que le comte du Roule était parent de M.me de Canaple.

[14] Page 188.

C'était Charles-François de Joyeuse, comte de Grandpré, chevalier des ordres du roi, en 1661, gouverneur de Mouzon et de Beaumont en Argonne, mestre de cavalerie, lieutenant-général des armées du roi : il mourut le 28 mars 1680. Il se maria deux fois, d'abord à une Coucy, et ensuite à une Comminge. Il était fils d'Antoine-François de Joyeuse, frère cadet du père de la marquise de Brosses, et par conséquent son cousin-germain. *Voyez* de La Chenaye des Bois, *Dictionnaire de la Noblesse*, tom. VIII, pag. 265.

[15] Page 194.

Bayle, *Dictionnaire historique et critique*, 1720, in folio, pag. 3057. Article SANDERUS.

[16] Page 195.

Ainsi que nous l'avons déjà remarqué dans nos notes sur l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, sur le titre de ces deux volumes, l'ortographe du nom de M. de Maucroix a été défigurée, et il est écrit de Maucroy.

[17] Page 196.

Voyez Brossette, dans les œuvres de Boileau, édition 1716, in-4.°, tom. II, pag. 316. Brossette dit que ce recueil, perdant son premier

titre, fut imprimé depuis en Hollande, sous celui de *Traductions diverses pour former le goût de l'éloquence sur les modèles de l'antiquité.* Nous possédons un exemplaire de cet ouvrage avec ce dernier titre ; mais il est imprimé à Paris, et de la même édition que celle qui a été publiée en 1710. On a seulement réimprimé le premier feuillet. Les *Nouvelles OEuvres diverses de l'abbé de Maucroix* parurent en 1726, et ne contiennent pas les poésies de l'auteur, quoiqu'on en ait dit dans la huitième édition du dictionnaire de Chaudon. Ce qu'il y a de curieux, c'est que le rédacteur de l'article porte un jugement sur les poésies contenues dans ce volume, comme s'il les avait lues. *Voyez* tom. VIII, pag. 137.

[18] Page 200.

C'est pour cette publication que nous avons composé la vie de de Maucroix, ici réimprimée, mais avec des corrections qui l'ont rendue plus conforme au récit des mémoires de Tallemant des Réaux, que nous avons relus exprès dans cette partie.

DE LA SABLIÈRE.

Antoine Rambouillet de La Sablière est auteur d'un petit volume de madrigaux, et fut le mari de cette M.me de La Sablière que les vers de La Fontaine et son amitié pour ce poète ont rendue célèbre. Voilà tout ce que nous apprennent sur ce personnage les livres imprimés jusqu'à ce jour; ou, quand ils contiennent quelques lignes de plus, ce sont des doutes ou des erreurs. Ce que nous en dirons, aura tout le degré de certitude possible, puisque nous le puiserons principalement dans les mémoires manuscrits de Gédéon Tallemant des Réaux, proche parent de La Sablière.

Les conjectures que l'on a formées sur la famille dont il est issu, l'ignorance où l'on est sur tout ce qui le concerne, prouvent avec quelle rapidité s'efface le souvenir des plus brillantes existences. Nous allons prouver que les noms mêmes des lieux qui les rappellent, quoique perpétués jusqu'à nos jours et rendus populaires, ne sauraient les défendre des caprices du temps, qui sauve quelquefois de l'oubli des hommes obscurs et inconnus à leurs contemporains.

Si, du centre de Paris, on se rend au faubourg S.t Antoine, dans le carrefour formé par la rue de Charenton, la petite rue de Reuilly et une longue rue non achevée, qui se trouve vis-à-vis, on aperçoit à peu de distance, sur la droite, une porte en pierres de taille et

à plein cintre qui, par son antique et massive architecture, contraste avec les murs de terre et de moëllons du vaste enclos dont cette porte est la principale entrée. Cet enclos, aujourd'hui partagé entre huit ou dix propriétaires, et divisé en jardins potagers, se nomme l'*Enclos de Rambouillet.* La rue non bâtie dont nous avons parlé, et dont le mur de l'enclos forme un des côtés, est depuis long-temps connue sous le nom de *rue de Rambouillet.* Tout ce terrain, ainsi que celui qui s'étend jusqu'à la Seine au midi, et au nord jusqu'à la rue Pic-Puce, dépendait, au commencement du siècle de Louis XIV, d'un petit hameau, depuis réuni au faubourg S.t Antoine, mais qui alors était assez loin des remparts de Paris. Ce hameau portait le nom de Ruilly ou Reuilly, parce qu'il avait pris la place de *Romiliacum Villa,* maison de plaisance de nos anciens rois, dont il est fait mention dans nos historiens de la première race. Un financier, nommé Rambouillet, qui avait fait une fortune considérable dans l'administration des impôts, dont il était un des fermiers, acheat, dans ce hameau de Reuilly, un terrain de trente arpens. Il y construisit un magnifique jardin, orné de jets d'eau, de quinconces, de charmilles, de bosquets, d'un petit bois, d'un labyrinthe et de plusieurs allées fort longues, et dont la principale conduisait à une terrasse élevée sur les bords de la Seine [1]. Les potagers de ce jardin produisaient de si excellens fruits, qu'on les recherchait pour les meilleures tables, et que même on en envoyait quelquefois acheter pour la table du roi. Aux quatre coins de ce lieu de plaisance, on avait construit quatre pavillons, et le logis du maître, maison simple et peu considérable, se nommait, par cette raison, la

Maison des quatre Pavillons. Les ambassadeurs des puissances non catholiques avaient coutume de s'y rendre et de la prendre pour point de départ le jour de leur entrée solennelle. Toutes ces circonstances donnèrent à ce beau domaine de la célébrité. On l'appelait le *Jardin de Reuilly*, ou la *Folie-Rambouillet*. Depuis, et en 1720, cette propriété fut acquise par une personne qui, préférant l'utile à l'agréable, ne laissa subsister que le logement du jardinier, changea les bocages en vergers, et les parterres en marais potagers [2]. La porte voûtée à plein cintre, dont nous avons parlé, des débris des quatre pavillons qu'on distingue encore, le nom de *Rambouillet* que portent l'enclos et la rue, voilà tout ce qui reste de ce lieu de délices et de la magnificence d'un financier du 17.e siècle.

Ce financier était le père d'Antoine Rambouillet de La Sablière. On voit, d'après cet exposé, que c'est bien vainement qu'on a cherché à établir une parenté entre ce poète et l'ancienne et noble famille des d'Angennes de Rambouillet, avec laquelle la sienne n'avait rien de commun [3].

Rambouillet voulut faire partager à ses associés dans les fermes de l'État, les dépenses qu'il avait faites pour la construction de son jardin. Selon lui, ce jardin contribuait puissamment à l'entretien de sa santé, si précieuse pour ses associés ; il était donc naturel qu'ils contribuassent chacun pour leur part à une dépense dont ils recueillaient un si grand avantage. Ses associés ne trouvèrent pas ses raisons aussi concluantes qu'elles lui paraissaient, et il fut obligé d'acquitter seul le prix du domaine qu'il avait acheté, et des travaux qu'il avait fait

exécuter [4]. Le paiement de cette somme ne fit aucun tort à sa fortune, qui était très-considérable.

Rambouillet était beau-frère du père de Tallemant, de l'académie française. Cette famille des Tallemant, qui occupait de hauts emplois dans la robe et dans la finance, était originaire de La Rochelle, et protestante, quoiqu'elle ait fourni deux abbés à la religion catholique. De Ruvigny, qui, quoique protestant, était bien vu à la cour de Louis XIV, et dont il est si souvent fait mention dans les lettres de M.me de Maintenon, avait épousé une Marie Tallemant, et se trouvait ainsi allié à la famille des Rambouillet. Les Tallemant et les Rambouillet étaient cousins et tous liés de parenté et d'intérêt. Gédéon Tallemant des Réaux, dont les mémoires manuscrits nous ont fourni ces détails, avait épousé une demoiselle Rambouillet, sa cousine, fille du financier Rambouillet, par conséquent sœur de Rambouillet de La Sablière, l'auteur des madrigaux.

Celui-ci reçut la plus brillante éducation, et se distingua dans ses études. Il sut allier l'aptitude aux affaires, et les soins qu'exigeait l'augmentation de sa fortune avec son goût pour les lettres et son penchant pour les plaisirs, et surtout pour les femmes. Il inspira une passion très-vive à une certaine M.me Le Taneur, dont le mari, dit Tallemant, était aussi ridicule par le corps que par l'esprit. La Sablière fut pour elle un amant exigeant, et ne voulait pas consentir à ce qu'elle partageât ses faveurs entre lui et son époux; il la força de feindre une maladie afin de s'en séparer entièrement; mais étant devenue enceinte, elle fut obligée de cesser ce stratagême pour empêcher que son intrigue ne fût découverte. Elle eut ensuite

d'autres enfans de son mari, et ramenée enfin à la vertu par la religion, elle résolut de rompre entièrement avec son séducteur. Comme elle craignait sa propre faiblesse, et qu'elle sentait que les sentimens qui l'unissaient à son amant n'avaient rien perdu de leur force, elle voulait, pour éviter une rechute, faire à son mari l'aveu de tous ses torts. La Sablière eut beaucoup de peine à l'empêcher d'exécuter une résolution qui ne pouvait amener que de fâcheuses conséquences. Il ne put y parvenir qu'en promettant de renoncer pour jamais à elle, et pour donner un gage certain de la sûreté de ses promesses, il consentit à se marier. C'est alors qu'il acheta une charge de secrétaire du roi, qu'il obtint une part dans l'administration des domaines royaux, et qu'il épousa M.lle Hessein ou Hesselin [5].

La beauté, les grâces, l'esprit, le savoir et toutes les brillantes qualités de M.me de La Sablière, ne purent fixer entièrement le cœur inconstant de son mari. M.me de La Sablière, de son côté, ne crut pas devoir garder une fidélité inviolable à celui qui, dans ses relations avec les femmes, semblait se jouer de ses sermens les plus sacrés. Cette conduite des deux époux était l'objet des justes réprimandes d'un grave magistrat, parent de M.me de La Sablière, qui lui dit un jour avec humeur : « Eh ! ma» dame, toujours des amourettes ; on n'entend parler » que de plaisirs, dans cette maison ; mettez-y donc au » moins quelque intervalle : les bêtes mêmes n'ont qu'une » saison pour cela. » — « C'est que ce sont des bêtes », dit aussitôt M.me de La Sablière.

M. de La Sablière et sa femme jouissant d'une grande fortune, tous deux aimables et spirituels, savaient attirer

chez eux la société la mieux choisie. Personne n'ignore la généreuse hospitalité qu'ils accordèrent à La Fontaine : les savans et les hommes de lettres trouvaient en eux de justes appréciateurs et des protecteurs éclairés. M. de La Sablière joignait à une figure agréable une politesse exquise, les manières les plus élégantes, et le talent de tourner un madrigal mieux qu'aucun homme de son temps. Aussi Conrart l'avait-il surnommé le grand *madrigallier français* [6]. A une époque où les vers étaient moins communs et les femmes plus sensibles aux louanges délicates et spirituelles, ce genre de talent dut contribuer aux succès de La Sablière : ils furent d'autant plus nombreux, qu'il perdait peu de temps à faire la cour à celles qui se montraient rebelles à ses désirs. Dans une de ses plus jolies pièces de vers, que nous avons trouvée dans un recueil où elle était ensevelie [7], il dit :

J'aime bien quand je suis aimé,
Mais je ne puis être enflammé
Des belles qui sont inhumaines ;
. . . . . .
Et, si l'on veut me posséder,
Il faut des charmes pour me prendre
Et des faveurs pour me garder.

Toutefois, dans le déclin de son âge, La Sablière conçut un attachement aussi fort que durable pour une jeune personne qu'il a célébrée sous le nom d'*Iris*, et pour laquelle il a composé la plupart des madrigaux qui nous restent de lui. C'était la fille d'un hollandais nommé Vanghangel, auquel M. de La Sablière donna une part

dans la régie des domaines du roi, probablement afin de le fixer à Paris avec sa fille. Elle se nommait Marie. Sa sœur cadette, qui portait le nom de Charlotte, épousa M. de Niert le fils, premier valet de chambre du roi. Quant à Marie, la constance de ses sentimens pour La Sablière ne lui permit d'écouter aucune des propositions qui lui furent faites. Pour elle, à la vérité, son amant avait quitté une maîtresse qui avait plus d'esprit et de beauté, si l'on en croit Richelet. Celui-ci a imprimé, comme des modèles, seize billets, parmi un plus grand nombre, sans doute, qu'elle avait écrits à La Sablière. Dans le dernier, et lorsqu'elle ne doutait plus qu'il ne la sacrifiât à sa rivale, elle s'exprime avec une noble fierté. « Je n'ai point de reproches à vous faire de votre con-
» duite. Ma vengeance est dans votre crime ; elle durera
» autant que lui, et j'ai sujet d'avoir à votre égard plus
» de pitié que de haine. Je vous trouve assez malheureux
» de vous être mis en état de ne plus mériter que je vous
» aime. »

La Sablière, après avoir joui pendant plusieurs années des douceurs d'une tendre et mutuelle affection, fut cruellement frappé dans l'objet chéri si essentiel à son bonheur. Marie Vanghangel mourut à la fleur de l'âge, et après quelques jours seulement de maladie. La Sablière s'était alors absenté pour un voyage de courte durée ; il ignorait encore cet évènement, lorsqu'à son retour, et en descendant de voiture, une de ses filles, ignorant le coup qu'elle allait lui porter, lui dit sans préparation : « Vous ne savez donc pas, mon père, que
» M.lle Manon Vanghangel est morte. » La Sablière se fit violence pour dissimuler autant qu'il put le serrement

de cœur et la douloureuse angoisse que lui fit éprouver cette brusque annonce; mais depuis ce jour, il ne fit que languir, et mourut un an après de tristesse et de regrets [8]. La Sablière avait, selon Titon du Tillet, soixante-cinq ans, lorsqu'en 1680 il cessa d'exister [9]; il s'ensuit qu'il a dû naître en l'année 1615.

Il avait eu plusieurs enfans de M.me de La Sablière. Une de ses filles, celle-là même qui lui annonça la mort de M.lle Vanghangel, épousa depuis Misson, conseiller au parlement, bien connu par les voyages qu'il a publiés, et par son attachement à la religion réformée, qui fut la cause de son long exil et de son expatriation.

L'auteur de la vie de Conrart nous apprend qu'une belle et nombreuse famille, issue du mariage de Misson avec M.lle de La Sablière, s'était établie solidement partie en France et partie en Angleterre [10]. Une autre fille de La Sablière épousa le marquis de la Mesangère, et c'est à elle que Fontenelle a dédié ses dialogues sur la Pluralité des Mondes, et La Fontaine une de ses fables. M.me de la Mesangère épousa, en secondes noces, le comte de Nocé [11].

La Sablière ne paraît avoir eu qu'un seul fils, qui se nommait Nicolas Rambouillet de La Sablière [12]. On ne peut douter qu'il ne fût très-instruit, puisqu'il fournissait des remarques critiques à Bayle, et que celui-ci le consultait sur des matières littéraires [13]. Ce fut Nicolas de La Sablière qui publia une partie des madrigaux de son père, l'année même de sa mort [14]. Richelet nous apprend que ce volume fut reçu avec assez d'indifférence par le public, et il en donne une raison judicieuse. « Il y a, dit-il, dans ce petit livre, des ma-

» drigaux très-jolis et très-bien tournés; mais il n'a pas
» assez de variété, et la variété est l'âme de tout ce qui
» n'est fait que pour plaire [15]. »

Cette édition des madrigaux fut cependant réimprimée en Hollande, la même année, par les Elzévirs [16]. Titon du Tillet [17] prétend que Richelet, dans son dictionnaire, a attribué à M.me de La Sablière, les madrigaux qu'avait composés son mari. Ce que nous avons cité de Richelet, prouve qu'il ne peut avoir commis cette erreur; elle est probablement due à quelque ignorant éditeur de son dictionnaire. Titon du Tillet fait mention d'une édition des madrigaux de La Sablière, qui aurait été imprimée chez Christophe Ballard, mais il n'en donne pas la date; il dit encore qu'il s'en fit une nouvelle édition en 1687. Nous n'avons encore rencontré aucune de ces deux éditions.

La dernière édition de ces madrigaux, avant la nôtre, a été donnée en 1758, in-16, avec toutes les pages encadrées en rouge; elle est précédée d'un avertissement qu'on a attribué à l'abbé Sepher [18], qui fourmille d'erreurs et de fautes d'impression [19]: comme celle des Elzévirs, cette édition n'est qu'une réimpression de la première, qui elle-même fut donnée avec tant de négligence, que le madrigal du livre III, qui commence par ces mots,

Belle Iris, quand l'heure est venue,

se trouve encore répété dans le livre V [20]. Nous avons donné, en 1825, en 1 vol. in-8.°, une édition des poésies de La Sablière, qui est la seule correcte: car nous croyons que celle qui a paru depuis, in-18, n'a fait que reproduire

l'édition qui a été attribuée à Sepher, et toutes les erreurs de sa notice.

Dans le nouveau recueil des *Epigrammatistes français* [21] de Bruzen de la Martinière, et dans le *Recueil des plus belles pièces des poètes français, depuis Villon jusqu'à Benserade* [22], on a admis un assez grand nombre de madrigaux de La Sablière, et on n'a pas choisi les meilleurs. Voltaire, dans son *Siècle de Louis XIV*, a inscrit La Sablière parmi les hommes illustres, et il dit de lui qu'il a composé des madrigaux où la finesse n'exclut pas le naturel [23]. Cet éloge est vrai pour un grand nombre; mais un plus grand nombre encore sont faibles ou insipides. Voltaire a loué et critiqué plus de livres qu'il n'en a lus.

M.me de La Sablière, par l'étendue de ses connaissances, par ses qualités à la fois solides et brillantes, jouissait encore dans le monde d'une réputation supérieure à celle de son mari. Nous nous sommes suffisamment étendus sur ce qui la concerne dans notre histoire sur La Fontaine [24]. Nous ajouterons seulement ici qu'elle n'a jamais rien écrit que quelques *Pensées chrétiennes*, qui ont été plusieurs fois réimprimées à la suite des éditions des *Pensées de La Rochefoucauld*, données par Amelot de la Houssaye, et quelques autres éditeurs. On a, avec raison, retranché ces pensées des éditions de l'ouvrage de La Rochefoucauld; mais c'est par négligence ou par ignorance qu'elles n'ont point encore trouvé place dans les nombreux recueils de livres pieux qu'on a publiés depuis un siècle.

Notes.

[1] Page 208.

D'après la description de Sauval (*Histoire et recherches des antiquités de Paris*, tom. II, pag. 287), il est évident que la rue de Bercy a été percée à travers le jardin Rambouillet, et que ce jardin renfermait non-seulement l'enclos actuel Rambouillet, mais la portion de la rue de Bercy qui le borde, et le terrain qui, dans cette largeur, se trouve situé entre la rue de Bercy et la rivière.

[2] Page 209.

En 1726, le *grand clos de Rambouillet*, contenant vingt-quatre mille sept cent quatre-vingt seize toises carrées, appartenait à un sieur de Morangis : c'est probablement celui dont parle Jaillot (*Recherches sur Paris*, tom. III, *quartier S. Antoine*, pag. 117), et qui détruisit ces beaux jardins. Le *petit enclos de Rambouillet* appartenait au sieur Grassin, directeur de la monnaie. *Voyez* le cadastre manuscrit des faubourgs, dressé par J. Mullattier, et les plans levés par les sieurs Beaupré père et fils en 1726, en 13 vol. in-fol., qui sont à la bibliothèque et aux archives de l'Hôtel-de-Ville, tom. I, *Faubourg S. Antoine*, pag. 56.

[3] Même page.

Le dernier historien de la ville de Paris, M. Dulaure, dans un plan de Paris sous Louis XIII, a figuré un *hôtel de Rambouillet* sur l'emplacement du clos actuel de Rambouillet. Le célèbre hôtel de Rambouillet, qui appartenait à la famille d'Angennes de Rambouillet, ce théâtre des précieuses de la politesse et du bel esprit, était

situé dans la rue S.t Thomas-du-Louvre, au centre du plus beau quartier de la capitale. Il ne doit pas être confondu avec la maison de campagne du financier Rambouillet, isolée au milieu des champs et plus rapprochée alors de Vincennes que de Paris.

[4] Page 210.

Tallemant des Réaux, *Mémoires manuscrits.*

[5] Page 211.

Il y a de l'incertitude sur ce nom. Dans les lettres de Racine, il y a Hessein, quand il est question du frère de M.me de La Sablière; mais les auteurs qui ont parlé de M. de La Sablière, disent que le nom de la famille de sa femme était Hesselin. *Voyez* à ce sujet l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, première édition, in-8.°, pag. 403.

[6] Page 212.

P. Richelet, *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs de ce temps*, 1689, in-12, pag. 4. — Ancillon, *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres*, pag. 48.

[7] Même page.

Recueil des plus beaux airs qui ont été mis en chant, chez Charles de Sercy, tom. 1, pag. 255.

[8] Page 214.

Voyez l'*Histoire de la vie et des ouvrages de La Fontaine*, première édition, 1820, in-8.°, pag. 438. On y trouve imprimé textuellement

une note manuscrite du temps, mise sur un exemplaire des madrigaux de La Sablière, que nous possédons, et où cette anecdote se trouve consignée. Le contenu de cette note est d'ailleurs confirmé par plusieurs couplets et renseignemens contenus dans notre recueil manuscrit de *Chansons historiques*. On lit surtout, au tom. VI, pag. 266, un dialogue en vers, fort curieux, entre de Niert le fils et Charlotte Vanghangel, sous le nom de Lucrèce, parodié d'après l'opéra de Thésée. Ce dialogue est daté de 1674. Les notes qui sont en marge nous apprennent que Louis XIV, après la seconde conquête de la Franche-Comté, avait donné un baillage vacant, dans cette province, à de Niert le fils, son premier valet de chambre. De Niert, dans ce dialogue, engage M.lle Vanghangel à repousser les vœux d'un nommé Merval, et à agréer les siens. Il lui offre sa main, et comme en badinant avec une fille, il s'était blessé au petit doigt, blessure qui avait occasioné une plaie dangereuse qui le laissa estropié, il dit à sa belle :

Faites grâce à ma patte en faveur de ma gloire.
Si je n'ai pas l'éclat de la jeunesse
Je suis bailli, belle Lucrèce,
Et bailli amoureux.

Lucrèce Vanghangel lui répond, en faisant allusion aux intrigues de La Sablière avec sa sœur,

A l'exemple de La Sablière,
Vos soins ont prévenu nos vœux dans notre cour ;
Je dois vous estimer, seigneur, je vous revère.

De Niert.

Vous me parlez d'estime quand je parle d'amour.

Lucrèce Vanghangel dit à de Niert que M.lle Desbrosses lui a été promise en mariage, et qu'il n'est plus libre de former d'autres liens. L'annotateur ajoute en marge : « Cette demoiselle Desbrosses-Chouart » est, selon l'opinion des médisans, fille de Novion, actuellement pre- » mier président. » De Niert répond aux objections de M.lle Vanghan-

gel que, pour dégager sa foi, il fera épouser M.lle Desbrosses à un de ses cousins, de Bayonne; et l'on sait que les de Niert étaient originaires d'une famille bourgeoise de cette ville. Lucrèce Vanghangel résiste encore, et dit qu'elle craint la colère de la mère de Desbrosses; mais de Niert insiste toujours, et termine ainsi :

Vous tâterez de ma personne,
Quand il m'en coûterait mon bailliage et le jour.
Un bailli qui se sent animé par l'amour
Ne doit jamais trouver de péril qui l'étonne.

Ce dialogue burlesque se retrouve aussi dans un manuscrit de ces *Chansons historiques*, qui est dans la bibliothèque de Rouen, mais qui n'a que deux volumes.

L'annotateur de notre manuscrit a mis en marge une note au mot *Sablière*, ainsi conçue : « Sablière-Rambouillet était amoureux de » l'aînée Vanghangel; il fit beaucoup de vers galans pour elle, et » donna part au père dans les affaires du Roi. »

[9] Page 214.

Titon du Tillet, *Le Parnasse Français*, in-fol., pag. 359.

[10] Même page.

Ancillon, *Mémoires concernant les vies et les ouvrages de plusieurs modernes célèbres dans la république des lettres.*

[11] Même page.

Titon du Tillet, *Le Parnasse Français*, pag. 360. — *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, 1824, in-8.°, pag. 372.

[12] Même page.

M. de Trudaine qui, en 1793, périt sur l'échafaud révolutionnaire, se nommait Trudaine de La Sablière, et comme c'est de sa succes-

sion que provient le manuscrit des mémoires de Gédéon Tallemant des Réaux, cousin de La Sablière, il est présumable que les Trndaine étaient parens ou alliés des La Sablière et des Tallemant.

[13] Page 214.

Voyez *Lettre de M. La Sablière le fils à Bayle*, dans la *Bibliothèque raisonnée des savans de l'Europe*, tom. VI, première partie, pag. 332.

[14] Même page.

Le titre est *Madrigaux de M. D. L. S.*, Paris, chez Claude Barbin, 1680; mais le nom de l'auteur est tout au long dans le privilège.

[15] Page 215.

Richelet, *Les plus belles lettres des meilleurs auteurs français*, 1689, pag. 4.

[16] Même page.

Dans cette réimpression, l'ouvrage n'a que soixante-dix-huit pages, tandis que l'édition de France en a cent soixante-sept.

[17] Même page.

Titon du Tillet, *Le Parnasse Français*, pag. 359.

[18] Même page.

Barbier, *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, 1823, in-8.°, tom. II, pag. 318.

[19] Page 215.

Il est dit, pag. 2, que La Sablière mourut en 1681; pag. 4, on écrit Lesselin pour Hesselin; et pag. 5, Mocé pour Nocé.

[20] Même page.

Voyez pag. 58 et 101 de l'édition de 1680; pag. 18 et 48 de l'édition d'Elzevir, même année; pag. 60 et 104 de l'édition de 1758.

[21] Page 216.

1720, in-12, tom. 1, pag 195 à 205.

[22] Même page.

In-12, tom. v, pag. 59 à 90.

[23] Même page.

Le *Siècle de Louis XIV*, publié par M. Francheville (Voltaire) Berlin, 1751, tom. II, pag. 411. Nous citons cette édition du siècle de Louis XIV, pour prouver que celle de Dresde, de 1752, n'est pas la première de toutes, comme on l'a dit. Cependant Voltaire a lui-même imprimé que le siècle de Louis XIV parut pour la première fois en 1752. Sa mémoire le trompait, ou bien il ne voulait pas reconnaître cette première édition, parce qu'il la trouvait trop défectueuse.

[24] Même page.

Voyez *Histoire de la vie et des ouvrages de J. de La Fontaine*, in-8.°, 1824, pag. 220, 249, 290, 338, 344, 349, 380, 382, 389, 413, 548, 557.

On trouve aussi dans cet ouvrage (à la pag. 220), un portrait de M.me de La Sablière, d'après le tableau qui est en notre possession. La *Biographie universelle*, tom. XXXIX, pag. 442, contient un article de nous sur cette femme célèbre, article que nous n'avons pas cru devoir réimprimer, attendu qu'il ne contient rien qui ne se trouve déjà dans l'ouvrage que nous venons de citer.

On lit, dans notre recueil manuscrit de *Chansons historiques*, in-fol., tom. VI, pag. 252, un couplet qui commence par ces mots :

Petite Sablière
Vous aimez trop constamment ;
Eh quoi ! vous mettre en colère
Pour la perte d'un amant etc.

Ce couplet nous apprend seulement que M.me de La Sablière était petite et mignone, ce qui est parfaitement d'accord avec son portrait en pied que nous possédons ; mais la note qui est en marge nous apprend davantage. Nous allons la transcrire. « Ce couplet a été fait au » sujet de Bonvisy, capitaine au régiment des gardes, le premier de » ses amans. Il fut tué à (*ce nom est en blanc*). M.me de La Sablière » est cette femme dont le bel esprit et le bon goût ont tant fait de » bruit depuis qu'elle commença à aimer la Fare, jusqu'à ce qu'elle » ait fini ses jours dans sa retraite des incurables. »

FONTENELLE.

Bernard le Bovier de Fontenelle [1] naquit à Rouen le 11 février 1657, et mourut à Paris le 9 janvier 1757. C'est dans cet intervalle de temps qui renferme un siècle entier, moins quelques jours, que les plus grands écrivains dont s'honore la France, ont commencé ou terminé leur carrière ; et parmi ces hommes illustres qui furent tous ou les amis, ou les ennemis, ou les rivaux de Fontenelle, qui tous le surpassèrent soit par la force, soit par l'originalité, soit par l'élévation de leur génie, aucun n'a été plus remarqué de son vivant, ni plus célèbre après sa mort.

Il doit principalement cet avantage à la variété de ses connaissances, à la finesse de son esprit, à la souplesse et aux grâces d'un talent éminemment français, et qui ne pouvait acquérir son entière perfection et se déployer aussi heureusement que dans le pays qui l'a vu naître et dans le siècle où il a vécu : d'ailleurs, le mérite littéraire, qui seul recommande à notre souvenir tous les grands écrivains contemporains de Fontenelle, n'est en quelque sorte que la moitié de la renommée de ce dernier. Il a régné une telle harmonie entre ses écrits, ses principes et sa conduite, que l'histoire de sa vie, quoique peu variée, et ne présentant rien d'extraordinaire, nous intéresse comme la peinture d'un de ces personnages achevés, que notre imagination nous présente exempts

des incohérences et des contradictions qui, dans la vie commune, déparent les caractères les plus distingués et déconcertent nos jugemens. Il semble que l'on voudrait surprendre, dans Fontenelle, le secret de cette philosophie pratique qui, pendant tant d'années, lui fit savourer tranquillement les douceurs de la vie et en écarter les peines. On cherche à deviner cet homme accusé d'égoïsme, et faisant le bien en secret; on estime ce sage, exempt des grandes passions et maître des petites; on chérit cet esprit éclairé qui se montre doux et conciliateur, même lorsqu'il cesse d'être impartial; on applaudit à l'adresse de l'homme aimable, qui put se ménager de puissantes protections sans qu'il en coûtât rien à son indépendance; on admire le chef d'une illustre académie, qui sut rendre aux lettres et aux sciences la dignité, l'éclat et la considération qu'il en avait reçus.

Fontenelle, en naissant, était si faible, qu'il ne parut pas pouvoir vivre une heure; on ne put le baptiser qu'au bout de trois jours. Dès sa première jeunesse, il s'abstint de tout divertissement pénible; à seize ans, le billard était un exercice trop violent pour lui, et toute grande agitation lui faisait cracher le sang. Durant le cours de sa longue vie, il n'eut qu'une seule maladie; elle fut légère et de courte durée. Son estomac fut toujours très-bon, et sa poitrine toujours délicate; aussi lorsque sur un sujet quelconque il avait exposé son opinion, et les raisons sur lesquelles il s'appuyait, il se taisait, et ne répondait à aucun de ceux qui le contredisaient. Cependant, comme La Motte, dans une lettre à la duchesse du Maine, l'accuse, en plaisantant, d'user de prétextes pour étrangler les discussions, il est à présumer que son

silence, dans ces occasions, était le résultat d'une des règles de sa conduite, et non d'une ordonnance de son régime. Il parut toujours attentif à s'épargner les secousses violentes de l'ame comme celles du corps. Il ne connut point les éclats de la joie, ni les angoisses du chagrin : il a avoué que jamais il n'avait ri ni pleuré; mais il était habituellement gai, et souriait fréquemment.

Il se montra en quelque sorte, dès son plus jeune âge, un favori de la raison : ses facultés se développèrent facilement et rapidement; les études qu'il fit au collège des jésuites de Rouen, furent brillantes. Il entra en rhétorique à treize ans; et la note sur le registre du collège, à côté de son nom, était ainsi conçue : *Adolescens omnibus partibus absolutus, et inter discipulos princeps.* Les jésuites cherchèrent à l'avoir dans leur société; les talens qui le distinguaient déjà étaient rehaussés par l'illustration littéraire de sa naissance. Il était neveu de Corneille : son père, d'une famille noble, ancienne et originaire d'Alençon, exerçait à Rouen la profession d'avocat, avec plus d'honneur que de célébrité; sa mère, Marthe Corneille, pour laquelle il avait une prédilection particulière, était une femme de beaucoup d'esprit. « Je lui » ressemblais, disait-il, et je me loue en le disant. » Fontenelle avait une figure très-agréable. Sa parenté avec le grand Corneille, fut la seule prérogative dont il osait tirer vanité; il se montra, du reste, non-seulement indifférent, mais contraire à tout autre distinction. « De tous les titres de ce monde (dit-il quelque part), » je n'en ai jamais eu que d'une espèce, des titres d'a- » cadémiciens, et ils n'ont été *profanés* par aucun autre » plus mondain et plus fastueux. »

Fontenelle fit son droit par déférence pour son père ; il fut reçu avocat, plaida une cause, qu'il perdit, et renonça au barreau pour la culture des lettres. Il concourut plusieurs fois pour le prix de poésie de l'académie française, sans pouvoir le remporter. En 1674 et en 1679, il vint momentanément à Paris, et se lia particulièrement avec des jeunes gens de son âge, amoureux comme lui de la gloire littéraire, et désirant y arriver par des moyens différens. C'étaient l'abbé de S.t Pierre, l'abbé de Vertot, et le mathématicien Varignon. « Nous » nous rassemblions (dit-il dans l'éloge de ce dernier), » avec un extrême plaisir, jeunes, pleins de la première » ardeur de savoir, fort unis, et, ce que nous ne comp- » tions peut-être pas pour un assez grand bien, peu » connus. »

Fontenelle commença sa carrière littéraire par quelques pièces de vers, qui furent insérées dans le Mercure, alors rédigé par son oncle Thomas Corneille et par Visé. Les journalistes accompagnèrent la première de ces pièces, intulée l'*Amour noyé*, d'un éloge de l'auteur, tel qu'on aurait pu l'écrire vingt ans plus tard ; ce qui prouve que dès-lors, comme aujourd'hui, on connaissait l'art d'attirer à soi la célébrité, avant de l'avoir méritée. Fontenelle aida son oncle Thomas Corneille dans la composition de deux opéras ; il risqua ensuite au théâtre, sous le nom de Visé, une petite comédie en un acte, intitulée *la Comète*, et vint après à Paris pour y faire jouer sa tragédie d'Aspar [2]. A cette époque (1680), l'envie se servait du nom de Corneille pour déprécier et tourmenter Racine ; aussi Fontenelle, avec sa tragédie, devint l'espérance et le héros d'une cabale qui le préconisait

dans les journaux, et qui l'annonçait comme étant destiné à devenir le successeur de son oncle. La chute complète d'Aspar changea ce triomphe en humiliation. Fontenelle jeta sa pièce au feu : mais Racine, offensé, ne voulut point qu'on oubliât Aspar ; et dans l'épigramme si connue de l'*origine des Sifflets*, il fait dire à un acteur :

Mais quand sifflets prirent commencement,
C'est (j'y jouais, j'en suis témoin fidèle),
C'est à l'*Aspar* du sieur de Fontenelle.

L'auteur d'Aspar chercha à se venger à son tour par des épigrammes sur Esther et Athalie, qui ne réussirent pas mieux que sa tragédie ; mais il fut plus heureux contre Boileau, qui venait de produire alors deux pièces de vers, l'Ode sur la prise de Namur, et la Satire sur les femmes, qui parurent inférieures à ses autres ouvrages. Voici l'épigramme que Fontenelle fit à ce sujet :

Quand Despréaux fut sifflé sur son ode,
Ses partisans criaient dans tout Paris :
Pardon, messieurs, le pauvret s'est mépris ;
Plus ne loûra, ce n'est pas sa méthode.
Il va draper le sexe féminin;
A son grand nom vous verrez s'il déroge :
Il a paru, cet ouvrage malin ;
Pis ne vaudrait quand ce serait éloge.

Peu de temps après, survint la fameuse querelle sur la prééminence des anciens et des modernes, à laquelle

Fontenelle prit part ; ce qui augmenta encore les préventions que Racine et Boileau avaient conçues contre lui : ils le repoussèrent, tant qu'ils purent, de l'académie française, où il ne fut reçu qu'en 1691, et après avoir été refusé quatre fois. L'extrême bonté de La Motte avait désarmé Boileau lui-même, qui lui pardonnait ses paradoxes spirituels contre les anciens et la poésie, mais qui, cependant, ne pouvait lui passer ses liaisons avec Fontenelle. « C'est un excellent homme que M. La » Motte, disait Despréaux ; c'est dommage qu'il se soit » encanaillé de Fontenelle. » L'amitié de La Motte et de Fontenelle fut constante ; pendant trente ans, ils ont eu les mêmes ennemis et les mêmes admirateurs. Fontenelle, après la mort de La Motte, saisit une fois l'occasion de le louer, sans restriction, dans une séance académique ; mais peut-être exprimait-il encore plus vivement la haute estime qu'il avait pour les talens de son ami, quand, dans sa vieillesse, il se plaisait à répéter : « Le plus beau trait de ma vie est de n'avoir pas été ja- » loux de M. de La Motte. »

D'après ce que nous venons de dire, on a pu se convaincre combien on a eu tort d'avancer que Fontenelle n'avait jamais répondu à aucune critique : il est vrai qu'il n'est sorti des bornes de la modération qui le caractérisait, que dans ses disputes avec Racine et Boileau ; mais on trouve dans ses œuvres plusieurs réponses à des critiques de quelques-uns de ses ouvrages. Dans une d'elles, il se contente de repousser les injures personnelles de son adversaire, par cette phrase pleine de sens : « Quelquefois, en voyant nos grands hommes dis- » puter avec tant d'aigreur, et qui pis est, avec si peu de

» bonne foi, j'admire leurs raisonnemens, et j'ai pitié » de leurs raisons; ils parlent de philosophie, mais ils » ne parlent pas en philosophes. »

Fontenelle avait débuté dans la littérature par des poésies légères et par des pièces de théâtre; et il eut toujours une prédilection particulière pour ces genres de composition, si peu assortis à son génie. Sa tragédie en prose, intitulée *Idalie*, et ses six comédies sont au-dessous du médiocre. Son opéra de *Thétis et Pélée* eut longtemps de la réputation, et fut même loué par Voltaire; lorsqu'on l'a lu, on a peine à comprendre aujourd'hui et ce succès et ce suffrage : ceux de *Lavinie* et d'*Endymion* ne réussirent point. Ses poésies pastorales furent accueillies dans la nouveauté avec empressement, et elles sont ingénieuses et spirituelles; mais le prosaïsme des vers et l'afféterie des idées y blessent à la fois l'oreille et le goût, et justifient la sévérité avec laquelle on les a jugées depuis. Il faudrait cependant excepter de cette proscription la charmante églogue intitulée *Ismène*, où il y a autant de naturel que de grâce. Si à cette pièce on ajoute l'*Apologue de l'Amour et de l'Honneur*, le *Sonnet de Daphné* et le *portrait de Clarice*, on aura les seuls vers de Fontenelle qui méritent d'être sauvés de l'oubli, et de rester dans la mémoire des amateurs. Les *Lettres du chevalier d'Her*** n'obtinrent qu'un succès médiocre; elles parurent sous le voile de l'anonyme, et leur auteur n'eut jamais le courage d'avouer ni de désavouer cette production malheureuse, ce fatras de fades galanteries.

Le premier ouvrage qui commença la grande réputation de Fontenelle, fut ses *Dialogues des Morts*; la publication des *Entretiens sur la pluralité des Mondes*, et

l'*Histoire des Oracles*, y mirent le sceau. La vogue qu'eurent les dialogues, prouve le mauvais goût du temps : il y a sans doute, dans presque tous, un grand nombre de pensées ingénieuses et fines, mais tout autant de subtiles et de paradoxales. Le meilleur de ces dialogues est, sans contredit, le dernier, intitulé *Pluton*, qui ne parut que dans les dernières éditions ; l'auteur, par une singularité remarquable, a su y réunir toutes les critiques qu'on avait faites des autres, et les présenter avec beaucoup de force et de gaîté : il a ainsi tourné en ridicule ses propres productions ; l'ennemi le plus spirituel ne s'en serait pas mieux acquitté. Un petit nombre de ces dialogues sont marqués, il est vrai, au coin d'une saine philosophie ; mais la plupart ne sont que des jeux d'esprit. Il n'en est pas de même de l'*Entretien sur la pluralité des Mondes*. Là, brillent à leur plus haut point toutes les qualités qui distinguent Fontenelle comme écrivain : le talent de tempérer le sérieux de l'instruction par un ingénieux badinage ; de conduire ses lecteurs, sans effort et comme malgré eux, à des vues étendues et profondes ; de donner plus de relief aux pensées fortes et ingénieuses, en les présentant sous une forme commune, et en les habillant d'expressions familières ; de faire d'une objection philosophique un bon mot, et d'une solution savante un compliment plein de grâce. On retrouve moins ce genre de mérite dans l'*Histoire des Oracles*, parce qu'il y était moins nécessaire : d'ailleurs, le titre de cet ouvrage est beaucoup trop fastueux ; l'histoire des Oracles est encore à faire : celle de Fontenelle n'est qu'une dissertation divisée par chapitres, tirée du savant ouvrage de Van-Daale, où l'on se propose de prouver que les Oracles

n'ont point cessé à la venue de Jésus-Christ, et qu'ils n'étaient pas l'ouvrage des démons. Mais le choix seul d'un tel sujet dut beaucoup contribuer à la réputation de Fontenelle. Ceux qu'on appelait alors les *esprits-forts*, et qui déjà formaient un parti, purent croire que Fontenelle avait travaillé pour eux : aussi le fougueux Le Tellier dénonça ce livre, mais ce fut sans effet ; car l'opinion qui s'y trouve soutenue est conforme à celle de plusieurs théologiens renommés. Le jésuite Baltus réfuta le livre des Oracles, qui fut aussi défendu et attaqué par d'autres auteurs. Fontenelle ne prit aucune part à cette dispute ; il se contenta d'écrire à M. Leclerc : « Ce serait plutôt à » M. Van-Daale à répondre qu'à moi, il est mon garant ; » je ne suis que son interprète, et j'aime mieux que le » diable ait été prophète, puisque le P. jésuite le veut, » et qu'il trouve cela plus orthodoxe. » En général, le caractère de la philosophie de Fontenelle est un scepticisme modeste, et une réserve calculée. Il disait souvent que s'il tenait toutes les vérités dans sa main, il se garderait bien de l'ouvrir. Par principe et par caractère, il devait être très-éloigné d'attaquer ouvertement la religion de son pays, et il n'est pas démontré qu'un écrit anonyme et anti-religieux, intitulé la *Relation de l'île Borneo*, soit réellement de lui [3]. Il répétait souvent que la religion chrétienne était la seule qui eût des preuves, et il en pratiquait en public tous les devoirs. Dans la vie du grand Corneille, il a dit, de l'Imitation de Jésus-Christ : « C'est le plus beau des livres sortis de la main des » hommes, puisque l'Evangile n'en vient pas. »

L'histoire des Oracles fut le seul titre que Fontenelle pouvait faire valoir pour entrer à l'académie des inscrip-

tions et belles-lettres, où il fut reçu ; mais comme il ne fit rien pour elle, il demanda la vétérance au bout de quatre ans, et il s'abstint toujours par délicatesse de voter, lorsqu'il était question d'élire un nouveau membre.

En 1699, on voulut donner une nouvelle forme à l'académie des sciences, et Fontenelle en fut nommé secrétaire. C'est dans cette place, qu'il occupa pendant quarante-deux ans, qu'il a acquis une gloire justement méritée. En effet, si l'on veut avoir une idée exacte de son mérite comme écrivain, il faut lire son *Histoire de l'académie des sciences*, qui renferme deux préfaces, les extraits des mémoires des savans et leurs éloges : c'est le moins connu et le plus beau de ses ouvrages. Dans aucun, il n'a montré un esprit plus vaste, plus lumineux, plus universel. Les vérités ensevelies dans les longueurs et dans les obscurités du langage mystérieux des sciences, deviennent, sous sa plume, brillantes de clarté et de précision. Voltaire a dit de lui à ce sujet :

L'ignorant l'entendit, le savant l'admira.

Fontenelle a déployé un si rare talent dans les éloges des savans académiciens, qu'on les a tirés de la grande collection à laquelle ils appartenaient, pour en faire un recueil à part, qui est venu se placer auprès des livres classiques dans la bibliothèque des littérateurs et des gens de goût, et qui a été plusieurs fois réimprimé. Il semble, en quelque sorte, avoir épuisé toutes les formes, pour attirer la curiosité du vulgaire sur ces sages bienfaiteurs de la société ; il intéresse vivement à leurs nobles passions et au succès de leurs recherches : il n'est pas jusqu'à

leur ignorance, et à leur simplicité dans le commerce de la vie, dont il ne sache tirer parti; et en se rendant complice de la vanité de ses lecteurs, qu'aurait gênée le tableau uniforme de la supériorité de tant d'hommes éminens, il peint leurs manières bizarres et leurs innocens ridicules avec tant d'art et de mesure, qu'il sait par cela même les rendre encore plus respectables, et nous faire admirer ceux dont il nous fait rire.

Fontenelle ne travailla pas seulement à l'académie des sciences en qualité de secrétaire, mais il paya aussi son tribut d'académicien en composant la *Géométrie de l'infini*. Lorsqu'il présenta cet ouvrage au régent, il lui dit : « Monseigneur, voilà un livre que huit hommes seule- » ment, en Europe, sont en état de comprendre, et » l'auteur n'est pas de ces huit là. » Abstraction faite de cette plaisanterie, il ne paraît pas en effet que Fontenelle ait été très-profond en mathématiques; il n'a composé que l'ouvrage que nous venons de citer, la préface de l'analyse des infiniment petits de Lhôpital, qui fut remarquée dans un temps où les écrits de ce genre étaient peu soignés et peu intelligibles, et un mémoire sur l'extension de la propriété du nombre neuf (*Nouvelles de la république des lettres*, par Bayle, 1685.) Cette extension a été justifiée par Cury, dans l'histoire de l'académie des sciences, 1728, pag 52. La géométrie de l'infini a été beaucoup vantée par tous les amis de Fontenelle; l'abbé Terrasson en fit un extrait très-détaillé dans l'histoire de l'académie des sciences pour l'année 1720; d'Alembert l'apprécia mieux, quoiqu'avec beaucoup de ménagemens, dans l'article *Infini* de l'encyclopédie : cet ouvrage serait totalement oublié aujourd'hui

s'il ne faisait partie de la collection des mémoires de l'académie des sciences. Cependant, on y reconnaît encore, en plusieurs endroits, l'esprit philosophique de Fontenelle.

Au commencement du 18.e siècle, le goût pour les recherches scientifiques devint plus général. Cet heureux penchant fut merveilleusement secondé par les écrits de Fontenelle, et encore plus peut-être par ses qualités sociales. Tout ce que l'on chérit dans ses ouvrages, cet art d'instruire en amusant; de définir avec clarté; de démontrer avec précision; de mettre à la portée de tous les esprits les vérités les plus abstraites; de transporter dans les sciences les expressions de la conversation, et d'appliquer les expressions et les idées des sciences à la morale, à la littérature et aux sujets les plus simples; Fontenelle portait tout cela dans la société et dans le commerce du grand monde; et il y joignait ce qu'on ne peut mettre dans un livre, la grâce de l'élocution, l'enjouement, l'à-propos, et ce culte aimable envers les femmes, auquel il ne renonça jamais. Ses plaisanteries, toujours spirituelles, étaient toujours exemptes de malignité, et il se vantait de n'avoir jamais donné le plus petit ridicule à la plus petite vertu. Il était si réservé dans ses assertions, que Crébillon a dit de lui qu'il craignait d'avoir raison. En conversation, il écoutait avec attention, et savait faire valoir l'esprit des autres. On a retenu le mot de M.me d'Argenton qui, soupant en grande compagnie chez le duc d'Orléans, et ayant dit quelque chose de très-fin qui ne fut pas senti, s'écria : « Ah ! Fontenelle, » où es-tu ? » Les succès de Fontenelle dans la société excitaient plus l'envie que ceux qu'il obtenait dans la

littérature. La Bruyère, qui lui fut toujours contraire, traça de lui, dans son livre, un portrait satirique sous le nom de Cydias, où l'on ne peut le méconnaître [4]. Jean-Baptiste Rousseau fit aussi l'épigramme suivante :

Depuis trente ans, un vieux berger normand
Aux beaux esprits s'est donné pour modèle ;
Il leur enseigne à traiter galamment
Les grands sujets en style de ruelle.
Ce n'est pas tout : chez l'espèce femelle
Il brille encore malgré son poil grison ;
Il n'est caillette en honnête maison
Qui ne se pâme à sa douce faconde :
En vérité caillettes ont raison,
C'est le pédant le plus joli du monde.

Mais Voltaire, qui n'eut pas à se louer de Fontenelle, et bon juge en cette matière comme en tant d'autres, lui rendait plus de justice.

Fontenelle ne se maria point, et demeura toujours à Paris chez son oncle Thomas Corneille, ensuite chez M. le Hagnais, avocat à la cour des aides. Quelques années après, le duc d'Orléans, depuis régent, lui donna, dans le Palais-Royal, un appartement, que Fontenelle occupa jusqu'en 1730. Il le quitta pour aller demeurer chez son neveu à la mode de Bretagne, Richer d'Aube, auquel les vers de Rhulière ont donné une sorte de célébrité [5]. Fontenelle avait coutume de dire : « Le sage » tient peu de place, et en change peu » On voit que cependant il en changea assez souvent ; mais jamais il n'entreprit de voyages. Ses liaisons avec le régent et le

cardinal Dubois ne nuisirent point à l'intégrité et à l'indépendance de son caractère Le régent lui ayant demandé sa voix pour faire entrer Rémond de S.t Mard à l'académie française, Fontenelle la lui refusa. Un jour, le régent lui dit : « Fontenelle, je crois peu à la vertu. » — « Monseigneur, lui répondit le philosophe, il y a pour- » tant d'honnêtes gens ; mais ils ne viennent pas vous » chercher. »

Fontenelle était à la fois économe et libéral : il avait, par ses places et ses pensions, des revenus assez considérables, et une partie était employée à des bienfaits, dont plusieurs n'ont été connus qu'après sa mort, et seulement par ceux qui les avaient reçus. Quand ses largesses étaient sues de ses amis, et qu'on lui en parlait, il répondait froidement : « Cela se doit. » Ainsi même la bienfaisance n'était pas chez lui un plaisir du cœur, mais un besoin de sa raison. Il ne repoussa jamais le reproche de froideur et de défaut de sensibilité qu'on lui faisait souvent; il semble qu'il avait calculé les avantages de ce genre de réputation, et qu'il la possédait au-delà même du vrai. « Fontenelle (disait M.me Geoffrin) porte » dans la société tout ce qu'on peut y apporter, excepté » ce degré d'intérêt qui rend malheureux » C'est de son vivant que la marquise de Lambert, son amie, a tracé ce portrait où elle dit de lui : « Nul sentiment ne lui est » nécessaire ; il est libre et dégagé : aussi ne s'unit-on » qu'à son esprit, et on échappe à son cœur; il ne de- » mande aux femmes que le mérite de la figure : dès » que vous plaisez à ses yeux, cela lui suffit, et tout » autre mérite est perdu. » Ce dernier trait est évidemment épigrammatique ; et, en effet, le défaut d'abandon

en amour est peut-être le seul qu'une femme ne puisse pas pardonner à l'homme qui sait se faire aimer.

Sans doute Fontenelle était né avec des goûts modérés et des passions tranquilles; mais sa philosophie était aussi bien le résultat de ses réflexions que celui de son tempérament et de son caractère; il en a en quelque sorte écrit le code et révélé les secrets dans un petit opuscule intitulé : *Du Bonheur*. Le célèbre Delille nous a souvent dit que c'est la lecture de ce morceau qui lui a inspiré les vers suivans, où il a cherché à peindre la philosophie de Fontenelle :

Fontenelle, toujours craignant quelque surprise,
Aux passions sur lui ne donne point de prise,
Soigne attentivement son timide bonheur,
Même dans l'amitié met en garde son cœur;
Ami des vérités, par crainte les enchaîne,
Et s'abstient du plaisir pour éviter la peine.

Cependant, Fontenelle eut un véritable ami : ce n'était ni un homme puissant, ni un auteur célèbre, mais un compagnon de sa jeunesse, un camarade de collège; il lui resta constamment attaché. Cet ami se nommait Brunel; il était procureur ou avocat à Rouen. Fontenelle fit même pour lui une chose blâmable et contre l'exacte probité, lorsqu'étant déjà membre de l'académie française, il composa pour Brunel un discours qui remporta le prix. L'abbé Trublet cite de ces deux amis une correspondance qui fait honneur à tous deux. Brunel, Rouen, écrit à Fontenelle, à Paris, ces seuls mots:

« Vous avez mille écus; envoyez-les moi. » Fontenelle répond par ceux-ci : « Lorsque j'ai reçu votre lettre, j'al-
» lais placer mes mille écus; et je ne retrouverai pas ai-
» sément une si belle occasion ; voyez donc. » Toute la réplique de Brunel fut : « Envoyez-moi vos mille écus. » Fontenelle sut un gré infini à son ami de son laconisme, et lui envoya les mille écus. Après la mort de Brunel, qui eut lieu en 1711, l'abbé de Vertot, dans une lettre adressée à M.me de Stahl, peint Fontenelle comme inconsolable de la perte qu'il venait de faire; et, longtemps après, on lui a entendu dire : « Sans cette mort,
» le reste de ma vie eût tourné tout autrement. »

Cependant, il fut heureux jusque dans ses derniers momens, et la sérénité de sa vieillesse le prouve; il conserva toujours sa gaîté et ses facultés morales; il dit au médecin qui le soigna dans ses derniers jours : « Je ne
» souffre pas, mais je sens une difficulté d'être. » Sa mort, enfin, ne fut que le dernier des évanouissemens auxquels il était devenu sujet dans sa vieillesse, et dont il avait même ressenti de légères attaques dans toute la vigueur de l'âge. Seize ans auparavant, un public nombreux et choisi, réuni dans l'enceinte de l'académie française, n'avait pu entendre sans attendrissement le passage suivant de son discours : « Cinquante ans se sont
» écoulés depuis ma réception dans cette académie....
» Ceux qui la composent présentement, je les ai vus tous
» entrer ici, tous naître dans ce monde littéraire; et il
» n'y en a absolument aucun à la naissance duquel je
» n'aie contribué. »

Voltaire inscrivit Fontenelle, de son vivant, dans le catalogue des auteurs du siècle de Louis XIV; et, après

sa mort, il l'introduisit dans le temple du goût par les vers suivans :

C'était le discret Fontenelle,
Qui, par les beaux arts entouré,
Répandait sur eux à son gré
Une clarté vive et nouvelle.
D'une planète à tire-d'aile
En ce moment il revenait
Dans ces lieux où le goût tenait
Le siège heureux de son empire;
Avec Mairan il résonnait,
Avec Quinault il badinait;
D'une main légère il prenait
Le compas, la plume et la lyre.

Il y a eu deux éditions complètes des Œuvres de Fontenelle, l'une en 11 vol. in-12, Paris, 1758, 1766 ou 1767, avec un nouveau titre; l'autre en 8 vol. in-8.°, Paris, Bastien, 1790. On trouve, dans ces éditions, les préfaces et les éloges qui font partie de l'histoire de l'académie des sciences; mais il n'y a ni les analyses, ni la *Géométrie de l'Infini :* ce dernier ouvrage parut in-4.° en 1727. L'édition des *Œuvres diverses*, La Haye, Gosse, 1728 à 1729, 3 vol. in-fol., est recherchée à cause des figures de Bernard Picard. L'édition en 3 vol. in-4.°, publiée en même temps, renferme les mêmes gravures, dont on a seulement ôté les cadres. L'ouvrage de Fontenelle qui a été le plus souvent réimprimé, est ses *Entretiens sur la pluralité des Mondes.* La première édition parut en 1686; mais le sixième entretien, composé long-temps après, ne fut imprimé que dans l'édition

de 1719. Nous indiquerons encore l'édition de Berlin, 1783, chez Chr.-Frédéric Himburg, avec des remarques et des figures en taille douce, de Bode; Dijon, Causse, an II (1793), in-8.°; celle de Didot, 1796, grand in-4.°, figures; et enfin la dernière et la meilleure, imprimée en 1800, avec les notes de Lalande. En 1730, il parut à Leipzig, in-8.°, une traduction allemande de cet ouvrage, faite par Gottsched; en 1751, une traduction italienne, par Vestrini, à Arezzo. Il en existe encore trois traductions anglaises : la dernière est de 1760, in-8.° En 1785, l'astronome Bode en publia une seconde traduction allemande, avec des notes excellentes : cette traduction a eu plusieurs éditions; la troisième et dernière est in-12, Berlin, 1798. Toussaint Kodrika, Athénien, a aussi traduit cet ouvrage en grec moderne, Vienne, in-8.°, 1794.

Notes.

[1] Page 224.

Fontenelle a, de son vivant, toujours imprimé ainsi son nom; mais l'abbé Trublet, dans ses mémoires sur la vie de cet homme illustre, pag. 431, remarque que le vrai nom de sa famille était *le Bouyer*; celui de *le Bovier* n'en est qu'une altération. Une note insérée dans le journal du département de l'Orne, le 31 janvier 1808, nous apprend qu'il existe encore dans ce département deux branches de cette famille, toutes deux portant le nom de *le Bouyer*.

[2] Page 227.

Le sujet de cette tragédie, selon l'abbé Trublet, était une conspiration contre l'empereur Léon, qui succéda à Marcien en 457.

[3] Page 232.

Cet opuscule parut d'abord dans les *Nouvelles de la République des Lettres*, par Bayle, mois de janvier 1686, pag. 88-92. Nos bibliographes affirment qu'il est de Fontenelle, parce que Bayle l'a dit ainsi, et qu'on l'a réimprimé dans ses Œuvres diverses : il serait plus naturel de croire que Bayle en est l'auteur. On a long-temps attribué cet opuscule à M.lle Bernard, parente de Fontenelle, lequel, dit-on, a travaillé à quelques-unes des tragédies qu'elle a composées. *Voyez* tom. IV, pag. 291 de la *Biographie universelle*. On en a donné une nouvelle édition en 1807, in-12, de 74 pag., tirée à cent exemplaires avec une suite. Dans cet opuscule, *Mero* et *Enegu* désignent Rome et Genève; et Laharpe, dans son *Cours de Littérature*, tom. XV, pag. 36,

a cru que ces deux mots étaient aussi le titre d'un autre opuscule, différent de celui qui est intitulé : *Relation de l'île Borneo.*

[4] Page 236.

Caractères de La Bruyère, dans le chapitre *de la société et de la conversation.* Les auteurs de la *Clef* ont désigné *Perrault* pour le Cydias de La Bruyère, et ils se montrent par-là très-ignorans de l'histoire littéraire du temps. On devinerait facilement que La Bruyère a eu en vue Fontenelle, quand on n'en serait pas certain par l'assertion positive de plusieurs contemporains. *Voyez* les *Mémoires sur Fontenelle*, par l'abbé Trublet, pag. 185.

[5] Même page.

Dans le poëme des *Disputes :*

> Avez-vous, par hazard, connu feu M. d'Aube,
> Qu'une ardeur de dispute éveillait avant l'aube ?

Ce Richer d'Aube, maître des requêtes et intendant de Soissons, est auteur d'un livre intitulé : *Essai sur les principes du droit et de la morale*, Paris, 1743, in-4.° Il mourut en 1752.

LA MOTTE.

Antoine Houdar de la Motte, l'un des littérateurs les plus remarquables parmi ceux qui illustrèrent la fin du siècle de Louis XIV, et le commencement du dix-huitième siècle, naquit à Paris le 17 janvier 1672. Son père était chapelier : originaire du diocèse de Troyes, il y possédait, entre autres biens, une petite terre nommée La Motte; de là est venu le surnom de cette famille.

Après avoir fait ses humanités chez les Jésuites, Antoine de La Motte étudia le droit; mais il avait une telle aversion pour le barreau, qu'il n'y parut point. Son goût l'entraînait vers le théâtre, et, dès sa première jeunesse, il se plaisait à représenter des comédies de Molière, avec d'autres jeunes gens de son âge. Il n'avait que vingt-un ans, lorsqu'en 1693, il donna au Théâtre-Italien sa première pièce, comédie en prose mêlée de vers, intitulée *les Originaux*. Cette farce eut peu de succès [1]. Dégoûté par ce premier échec, il résolut de renoncer au monde, et de se retirer à la Trappe avec un de ses amis. Le célèbre abbé de Rancé sut apprécier à sa juste valeur cette exaltation momentanée de deux jeunes gens irréfléchis; et il les renvoya au bout de deux mois, sans leur avoir donné l'habit. Cependant la dévotion de La Motte se soutint encore assez long-temps, après son retour à Paris. Il composa en prose une paraphrase des psaumes de la pénitence, que le père Tournemine a louée dans

une de ses lettres, mais qui n'a jamais été imprimée.

La Motte finit par s'abandonner à son penchant pour le théâtre ; et il composa successivement, pour celui de l'Opéra, *l'Europe galante*, *Issé*, *Amadis des Gaules*, *Marthesie ou la Reine des Amazones*, *le Triomphe des arts*, *Canente*, *Omphale*, *Alcione*, *Sémélé*, *Scanderberg*, le *Ballet des âges*, ceux du *Don des Fées*, du *Carnaval et la Folie*, de *la Vénitienne*, et de *Narcisse*. De l'aveu de tous les critiques, c'est dans ce genre de composition que La Motte est resté vraiment supérieur, non-seulement à ses contemporains, mais à ceux qui depuis s'y sont exercés : il y a obtenu le premier rang après Quinault. La versification de ses opéras est d'une douceur et d'une harmonie qu'on ne retrouve que dans ses odes anacréontiques. *Issé* est, sans contredit, la meilleure de toutes nos pastorales lyriques. Le *Triomphe des arts* fut aussi celui de l'auteur, et eut un succès mérité : cet ouvrage, dont l'idée est ingénieuse, théâtrale et lyrique, offre un intérêt varié; il est partout embelli des plus agréables détails; le style, suffisamment poétique, a cette élégance musicale qui est la plus convenable à ce genre. *Sémélé* est le meilleur de tous les grands opéras de La Motte, au jugement de Laharpe. Ce grand critique, en louant la versification de La Motte, dans ses opéras, remarque cependant qu'il est toujours fort loin de la facilité grâcieuse et de la mélodie enchanteresse de Quinault. « Un des » défauts habituels de cet écrivain, même dans ses opé- » ras, dit-il, c'est la gêne des constructions; et le pro- » saïsme et la dureté s'y joignent encore trop souvent. » Il s'en faut bien que sa pensée paraisse, comme dans » tout auteur né poète, s'arranger d'elle-même dans sa

» phrase métrique. Le plus souvent il a l'air d'avoir pensé » en prose, et traduit sa pensée en vers. »

La Motte commença de bonne heure à travailler pour le Théâtre-Français : après avoir débuté par le ballet de *l'Europe galante*, il composa en commun, avec Boindin, une comédie intitulée *les Trois gascons*. Boindin et lui donnèrent ensuite séparément deux petites pièces : celle de La Motte était intitulée *la Matrone d'Éphèse;* celle de Boindin, *le Bal d'Auteuil*. Enfin, ils se réunirent de nouveau pour composer *le Port de mer*, qui fut joué en 1704 [2]. Mais leur liaison ne dura pas long-temps; et depuis, Boindin a indignement calomnié celui dont il n'avait eu qu'à se louer, comme collaborateur et comme ami. La Motte donna encore *le Talisman*, *Richard Minutolo*, *le Calendrier des vieillards*, trois autres comédies en un acte, en prose, qui ne firent que paraître, et qui n'eurent qu'un succès médiocre. Mais *le Magnifique*, comédie en deux actes, est restée au théâtre. *L'Amant difficile*, comédie en cinq actes, donnée aux Italiens, offre une intrigue intéressante : le dialogue en est spirituel et gai; et cette pièce, depuis long-temps oubliée, pourrait, suivant nous, être remise avec succès, surtout si un habile musicien refaisait la musique des intermèdes et des ballets qui terminent chaque acte. Ce sujet plaisait tant à La Motte, qu'il le mit depuis en vers; mais la pièce n'a jamais été jouée de cette manière, et a plutôt perdu que gagné sous sa nouvelle forme.

La Motte eut plus de succès dans la tragédie : il en composa quatre, *les Machabées*, *Romulus*, *Œdipe* et *Inès de Castro*. La première fut prodigieusement exaltée, tant que l'auteur se tint dans le secret, et singulièrement

déprimée quand il se fut fait connaître ; la seconde n'eut, de même, qu'une fortune éphémère ; la troisième tomba : la dernière eut un succès tel, qu'on en a pas vu de pareil depuis le Cid ; il se renouvelera toutes les fois qu'on trouvera une jeune actrice qui pourra, par son jeu, soutenir, pendant cinq actes, la situation la plus pathétique qu'on ait encore imaginée au théâtre [3]. Mais si le plan et la conduite de cette tragédie ont obtenu tous les suffrages, le style a été justement critiqué. Non-seulement la versification en est faible et dure, mais les sentimens ne sont qu'effleurés ; l'auteur est constamment resté au-dessous des scènes qu'il a si habilement amenées ; les sentences ne sont qu'indiquées, et la passion s'exprime sans chaleur et sans force.

La facilité de La Motte et les succès qu'il obtenait au théâtre, lui faisaient illusion sur la nature de son génie, qu'il croyait propre à tout. Il s'essaya dans tous les genres de composition. Il écrivit des *Odes*, dont quelques-unes, publiées séparément, lui attirèrent des louanges ; mais lorsqu'il en forma un recueil, on trouva qu'elles abondaient en pensées justes, morales et souvent ingénieuses et fines, et même quelquefois profondes, mais qu'elles étaient dépourvues de poésie et d'imagination : la froideur de sa composition y est d'autant plus sensible, qu'elles sont remplies des formules usées d'un enthousiasme factice. Ces critiques ne frappent point sur ses *Odes anacréontiques*, qui sont écrites avec grâce et facilité, et dont les idées sont ingénieuses.

Mais de toutes les tentatives de La Motte, sans contredit, la plus présomptueuse et la plus bizarre, ce fut celle de traduire l'Iliade sans savoir un mot de grec, et

d'abréger ce poëme dans le dessein de l'améliorer. D'un corps brillant de tout l'éclat de la jeunesse et de la santé, il fit, dit Voltaire, un squelette décharné. Cet abrégé rimé eût été plus promptement oublié que ses odes (qui offrent du moins quelquefois de très-belles strophes), s'il n'avait fait précéder cette iliade d'un discours écrit avec beaucoup d'esprit, d'adresse et d'élégance, dans lequel il prétendit prouver que l'admiration pour les anciens, et surtout pour Homère, est un préjugé des modernes, et où il relève et exagère beaucoup les défauts du prince des poètes. M.me Dacier réfuta ce discours par son traité *des causes de la corruption du goût.* Elle avait raison pour le fond, mais toujours tort par la forme, et elle mit, dans sa réponse, autant de pédantisme que d'âcreté. La Motte répliqua avec politesse et modération, par ses *Réflexions sur la critique.* Cet écrit est excellent : on en peut dire autant de ses discours sur l'*ode*, sur la *tragédie*, sur l'*églogue*, sur la *fable*, aux paradoxes près. En général, le style de La Motte, en prose, peut être présenté comme un modèle ; sa diction est constamment élégante et pure, pleine de douceur et d'harmonie ; il a un grand nombre de pensées neuves, de réflexions judicieuses, fines et instructives, exprimées d'une manière brillante ; son coloris est vif, son ton varié ; il discute avec clarté, avec méthode et de bonne foi, mais avec trop de subtilité : il est facile de sentir quand il a tort, mais difficile de le réfuter ; car il donne prise par ce qu'il omet de dire plutôt que parce qu'il dit. Comment démontrer ce qui est sublime ou touchant, à celui qui reste froid en présence des plus belles créations du génie ?

Les *Réflexions sur la critique* firent beaucoup de bruit parmi les gens de lettres, et occasionèrent plusieurs écrits pour et contre. La dispute s'échauffa tellement, qu'on en joua les auteurs sur plusieurs théâtres de Paris. Valincourt rapprocha enfin les partis ennemis ; il leur fit signer la paix. Fénélon, que La Motte avait pris pour juge dans cette dispute, et dont il a publié les lettres, se montra l'interprète du goût et de la raison, comme il le fut, en tant d'occasions, de la vertu et de la religion. « Je crois, disait-il, que les hommes de tous les siècles ont eu à peu près le même fond d'esprit et les mêmes talens; mais je pense que les Siciliens, par exemple, sont plus propres à être poètes que les Lapons. De plus, il y a eu des pays où les mœurs, la forme du gouvernement et les études, ont été plus convenables que celles des autres pays, pour faciliter les progrès de la poésie ; par exemple, les mœurs des Grecs formaient bien mieux des poètes que celles des Cimbres et des Teutons. Les anciens ont évité l'écueil du bel esprit, où les Italiens modernes sont tombés, et dont la contagion s'est fait un peu sentir à plusieurs de nos écrivains d'ailleurs très-distingués. Ceux d'entre les anciens qui ont excellé, ont peint avec force et grâce la simple nature. Ils ont gardé les caractères ; ils ont attrapé l'harmonie ; ils ont su employer à propos le sentiment et la passion. C'est un mérite bien original. Ma conclusion est qu'on ne peut trop louer les modernes qui font de grands efforts pour surpasser les anciens. Une si noble émulation promet beaucoup : elle me paraîtrait dangereuse, si elle allait jusqu'à mépriser et à cesser d'étudier ces grands originaux. »

Au reste, il était plus facile à La Motte de défendre

son discours que son poëme, dont on ne se ressouviendrait plus aujourd'hui sans l'excellente épigramme de J.-B. Rousseau, qui en a fait justice, et qui a vengé Homère :

Le traducteur qui rima l'Iliade,
De douze chants prétendit l'abréger;
Mais, par son style aussi triste que fade,
De douze en sus il a sul'allonger.
Or, le lecteur, qui se sent affliger,
Le donne au diable, et dit, perdant haleine :
« Eh! finissez, rimeur à la douzaine;
» Vos abrégés sont longs au dernier point. »
Ami lecteur, vous voilà bien en peine :
Rendons-les courts en ne les lisant point.

La Motte a été plus heureux dans l'*églogue* et dans la *fable* que dans le poëme soutenu : le style noble et élevé était celui qui convenait le moins à son génie souple, varié, ingénieux et brillant, mais peu vigoureux et peu profond. Il a composé environ vingt *églogues*, et l'on y trouve plus de naturel que dans celles de Fontenelle; elles ont le ton du genre; il y a de la délicatesse et du sentiment, mais pas assez de poésie et d'imagination; au reste, ce sont peut-être encore les meilleures que nous ayons dans notre langue; la quatrième est excellente. Les *Fables* de La Motte eurent, ainsi que ses Odes, un succès étonnant, lorsque l'auteur les récitait aux séances publiques de l'académie. La Motte fut en effet un des meilleurs lecteurs de son temps : c'était par ce talent trompeur, qu'il séduisait le public, ses propres confrères et peut-être lui-même, en déguisant la faiblesse

de ses vers par le prestige de son débit. Cependant, devenu aveugle dès l'âge de quarante ans, et perclus de ses membres, il n'avait pas même l'avantage du regard et du geste, qui animent si puissamment la parole, ni même les ressources d'un organe flatteur : sa voix n'avait rien d'agréable, mais elle parlait à l'ame; elle ne négligeait aucun détail; elle savait adoucir, avec une adresse merveilleuse, la dureté d'un vers, que, par paresse, il refusait de changer. L'art de faire valoir ses ouvrages a été cause que La Motte a négligé l'art plus important de les corriger. Cependant on lit encore ses fables avec plaisir; presque toutes sont de son invention, et un grand nombre sont d'une invention très-heureuse : mais son style est souvent recherché, précieux, et il manque de poésie et de naturel.

Par une bizarrerie singulière, La Motte, si l'on excepte quelques discours académiques et un éloge funèbre de Louis XIV, n'a jamais écrit en prose que pour faire valoir ou pour défendre ses ouvrages en vers : et cependant, il a fini par décrier la poésie; et il prétendit, à la fin de sa carrière, que tous les genres d'écrire, traités jusqu'alors en vers, et même la tragédie, pouvaient l'être heureusement en prose; il soutint même que la poésie avait un vice essentiel qui devait la faire réprouver, ou du moins priser fort peu par les gens sensés : c'était de gêner, par la mesure et par la rime, la pensée et la raison; en sorte que celui qui écrivait en vers, ne disait jamais tout ce qu'il pouvait ou devait dire. Pour prouver ce qu'il avançait, il mit en prose une scène de Racine; il écrivit une ode en prose, puis une tragédie d'Œdipe en vers et une autre en prose. Cependant Voltaire avait déjà fait

son Œdipe, et La Motte, dans l'approbation qu'il donna comme censeur pour l'impression de cette pièce, dit qu'elle annonçait un successeur à Corneille et à Racine. Comment pouvait-il allier un jugement si sûr et si prophétique avec des idées aussi fausses sur la poésie ? Quoi qu'il en soit, La Faye fit une ode en vers pour défendre la poésie, et combattre le sentiment de La Motte; et La Motte la mit en prose, pour mieux prouver ce qu'il avait avancé dans la préface de sa tragédie d'Œdipe. Voltaire crut aussi devoir réfuter les étranges paradoxes d'un homme dont la renommée et l'influence étaient grandes alors dans le monde littéraire ; il défendit non-seulement la poésie, mais la règle des trois unités, que La Motte voulait proscrire : celui-ci répondit avec beaucoup de politesse, d'esprit et de raison. Depuis, Laharpe a envisagé la chose sous un point de vue plus sérieux. Il a vu, dans les querelles élevées par La Motte, Fontenelle et autres, sur les anciens et la poésie, une conspiration qui attaquait les mœurs publiques, et le dessein prémédité de *secouer à la fois le poids de la morale et de l'admiration* (c'est ainsi qu'il s'exprime). Presque tous ceux qui ont éprouvé quelques remords d'avoir coopéré aux commencemens d'une révolution qui a eu des suites si funestes, se montrent ingénieux à trouver des causes éloignées à nos malheurs : ils ont voulu faire considérer les sottises et les crimes de la génération actuelle, comme une conséquence inévitable des fautes et des erreurs des générations qui l'avaient précédée. Cela se conçoit et s'explique facilement. Mais il fallait que Laharpe fût bien aveuglé par sa chimère, pour donner cette importance aux innocens paradoxes de La Motte, et pour

supposer de telles dispositions et un pareil dessein, au plus modéré et au plus sage de tous les écrivains qui aient honoré la littérature française. Voltaire, parce qu'il défendit toujours la cause de la poésie et du bon goût, doit-il être compté au nombre des soutiens de la morale publique et de la religion ?

La Motte, harcelé continuellement par des épigrammes, des satires ou des réfutations injurieuses, n'a jamais imprimé un seul sarcasme, une seule ligne, contre aucun de ceux qui l'attaquèrent. Il était d'une douceur inaltérable. « Presque tout le monde (dit-il avec vérité » dans les *Reflexions sur la critique*), ou par amitié, ou » sous prétexte d'amitié, est en possession de me dire les » choses les plus dures pour l'amour-propre. Tout devient » M.me Dacier pour moi. » Un jeune homme, à qui par mégarde il marcha sur le pied dans une foule, lui ayant donné un soufflet : *Monsieur*, dit-il, *vous allez être bien fâché : je suis aveugle.*

La Motte était très-religieux ; il a composé un grand nombre de cantates sur des sujets sacrés, et traduit en vers plusieurs psaumes ; on trouve, dans ses Œuvres, un petit écrit excellent à tous égards, intitulé : *Plan des preuves de la religion.* Il était très-en état de remplir ce plan, et fort versé dans les matières religieuses ; disciple des jésuites, il était opposé aux jansénistes. Il avait une sœur religieuse au couvent des Annonciades de Melun, qui pensait différemment ; il chercha plusieurs fois, dans des lettres raisonnées (dont on avait dans le temps tiré des copies), à la faire revenir de ce qu'il croyait être ses erreurs ; mais, comme on le pense bien, il ne put y parvenir. Cette différence de sentiment entre le frère et

la sœur, n'altéra point un seul instant l'amitié qui les unissait.

La Motte se faisait chérir et estimer même de ses antagonistes, par un caractère plein de bonté, de douceur et de droiture. Aussi, lorsque, vingt ans après sa mort, le factum posthume de Boindin sur les fameux couplets qui firent exiler J.-B. Rousseau, le déclara un des auteurs qui les avaient composés, le souvenir de sa vertu défendit sa mémoire contre cette calomnieuse accusation, avant même que Voltaire eût produit, dans son *Siècle de Louis XIV*, les raisons péremptoires qui la réfutent.

Les Odes anacréontiques de La Motte, et quelques chansons un peu libres, ne doivent rien faire préjuger contre ses mœurs, qui ont toujours été très-pures. On savait (et tous ses contemporains lui ont rendu cette justice) que ces compositions n'étaient pour lui qu'un pur jeu d'esprit. C'est ainsi qu'on doit juger aussi de ses lettres à la duchesse du Maine, *Louise-Bénédicte de Bourbon* [4], indiscrètement publiées par l'abbé Leblanc. Pour n'être pas trop étonné que La Motte, avec la sévérité de ses principes et la réserve qu'il mettait dans toutes ses actions, osât adresser, à une princesse du sang, des vers tels que ceux qui commencent par ces mots :

De ma dernière nuit écoutez l'aventure,
Je vous la rendrai trait pour trait..... [5]

il faut se rappeler qu'alors non-seulement il était aveugle, accablé d'infirmités douloureuses, suites de la goutte

qu'il avait eue de bonne heure, mais que la princesse, qui se plaisait à ces badinages spirituels, exigeait qu'il lui écrivît sur ce ton.

Alors il ne pouvait faire un pas seul, ni même se tenir debout; il ne vivait que de pain, de légumes et de lait : un état aussi misérable n'altéra point sa douceur ni sa gaîté naturelle. Il ne se maria point; et un neveu, nommé Lefebvre, lui servit de secrétaire pendant les vingt-quatre dernières années de sa vie. Il en sentit approcher la fin avec une résignation toute chrétienne, et mourut, le 26 décembre, 1731, d'une fluxion de poitrine, à l'âge de cinquante-neuf ans.

Peu de jours auparavant, il avait livré, à son curé, une pièce de théâtre commencée. Ce ne fut cependant pas sans quelques regrets; car il dit à son neveu : « Admirez la différence des paroisses : le curé de S.t André veut brûler ma pièce, et le curé de S.t Sulpice me l'aurait demandée pour la faire jouer au profit de sa petite communauté. »

On a souvent comparé Fontenelle à La Motte; et en effet, ces deux hommes, qui furent liés de la plus étroite amitié, eurent, dans leurs talens, dans leurs opinions et leurs caractères, une si surprenante analogie, que leurs noms semblent inséparables. Tous deux, peu sensibles à la magie de la versification, firent des vers, mais La Motte, en plus grand nombre, et avec plus de bonheur et de talent que Fontenelle. Tous deux soutinrent les mêmes paradoxes sur les anciens et la poésie; tous deux composèrent des églogues, des opéras et des tragédies en prose; tous deux écrivirent en prose avec une élégante clarté; et leur style abonde en pensées fines et ingénieuses :

celui de La Motte a plus de naturel et de franchise, et peut davantage être proposé comme modèle. Fontenelle eut un esprit plus vaste, plus étendu, des connaissances plus variées, et traita des sujets plus intéressans et plus instructifs. « Mais, disait ce dernier, il n'a manqué à » La Motte, pour être plus riche que nous, que des yeux » et de l'étude. » Tous les deux portaient au plus haut degré, le talent de plaire en société ; et, guidés par les mêmes motifs, leur conduite était pareille, et ne différait que par les nuances qui distinguaient le caractère de l'un et de l'autre. La familiarité de La Motte avec les grands, était plus réservée, plus respectueuse ; celle de Fontenelle, plus aisée et plus libre, mais cependant aussi circonspecte. Fontenelle, toujours peu pressé de parler, même avec ses pareils, se contentait d'écouter ceux qui n'étaient pas dignes de l'entendre ; La Motte, plus complaisant encore, s'appliquait à chercher dans les hommes les plus dépourvus d'esprit, le côté favorable : ils sortaient contens de Fontenelle ; ils étaient enchantés de La Motte.

Les Œuvres de cet auteur, qui eut trop de réputation dans son temps, et qui n'en a pas assez conservé de nos jours, ont été recueillies en 1754, 10 vol. in-12, y compris le volume de supplément, qui contient ses lettres à la duchesse du Maine et quelques autres pièces. Le tom. 1.er est divisé en deux parties. On a publié, en 2 vol. in-18 (chez MM. Didot), les Œuvres choisies de La Motte. L'éditeur (M. Gobet) n'a pas rendu, suivant nous, une pleine justice à cet écrivain, en n'admettant, dans son édition, de tous ses ouvrages en prose, que l'éloge de Louis-le-Grand, et une petite portion des *Réflexions sur*

la critique. Il nous semble qu'on aurait dû réimprimer ses discours sur la tragédie, l'églogue, la fable, l'ode, etc, etc. : de courtes notes auraient suffi pour prémunir la jeunesse contre ses paradoxes, qui, d'ailleurs toujours ingénieux, présentent, sous certains rapports, des vérités qui peuvent être utiles. Si un goût trop sévère avait proscrit ces excellens morceaux, qui suffiraient à la réputation d'un des auteurs de nos jours, il fallait extraire, de tous les ouvrages de La Motte, ces pensées justes, brillantes, spirituelles, qu'il a toujours su rendre en prose avec élégance, et qu'il a rimées quelquefois assez heureusement. Enfin, si ce n'était pour la gloire de l'auteur, au moins pour le plaisir et l'amusement des lecteurs, on n'aurait pas dû oublier d'insérer dans un tel recueil, sa petite nouvelle orientale, intitulée : *Salned et Garaldi.*

Notes.

[1] Page 244.

Elle n'a point été insérée dans ses Œuvres : mais elle est imprimée dans le tom. IV du Théâtre-Italien de Gherardi.

[2] Page 246.

Voyez la vie de Boindin, par lui-même (Œuvres de Boindin, t. I, pag. 3) pour rectifier les mémoires de Trublet, pag. 340, et ce que l'auteur de l'article BOINDIN, a dit, tom. V, pag. 16 de la *Biographie universelle.*

[3] Page 247.

Nous avons vu une jeune actrice, M.lle Desgarcins, quoique fort laide, faire verser des larmes dans ce rôle d'Inès, dès les premières scènes, et exciter, dans tout le cours de la pièce, sans jamais la lasser, la sensibilité des spectateurs.

[4] Page 254.

Dans cette correspondance, ces abréviations L** B*** de B*** déguisent le nom de la duchesse du Maine, Louise-Bénédicte de Bourbon, petite-fille du grand Condé.

[5] Même page.

Voyez les *Lettres de M. de La Motte, pour servir de supplément à ses Œuvres*, pag. 165.

MONTESQUIEU.

Charles de Secondat, baron de la Brède et de Montesquieu, naquit près de Bordeaux, le 18 janvier 1689, dans le château de la Brède [1], où il passa son enfance, et composa des ouvrages qui lui ont acquis une gloire qui ne périra jamais. La terre de Montesquieu était depuis long-temps dans sa famille : elle avait été achetée, en 1561, par son trisaïeul, Jean de Secondat, sieur de Roques, maître d'hôtel de Henri II, roi de Navarre. Cette terre fut érigée en baronie par Henri III, roi de Navarre (depuis roi de France, sous le nom de Henri IV), en faveur de Jacob de Secondat, fils de Jean, « pour re-» connaître, disait le roi, les bons, fidèles et signalés » services qui nous ont été faits par lui et les siens. » Jean-Gaston de Secondat, second fils de Jacob, ayant épousé la fille du premier président du parlement de Bordeaux, acquit, dans cette compagnie, une charge de président à mortier. Il eut plusieurs enfans, dont un entra dans le service, s'y distingua, et le quitta de bonne heure : ce fut le père de Charles de Secondat, auteur de l'*Esprit des lois*.

Ces détails de généalogie et de famille, qu'on s'épargne ordinairement quand on écrit la vie des grands hommes, ne pouvaient être passés sous silence dans celle de Montesquieu, dont les ouvrages et la conduite ont fait voir souvent qu'il n'était pas indifférent aux prérogatives de

sa naissance, et aux privilèges attachés à ses possessions seigneuriales. Les plus grands génies, les hommes que la nature a distingués des autres par les plus fortes empreintes d'originalité, subissent cependant l'influence des circonstances qui ont précédé leur naissance, et accompagné leur première éducation.

Dès son enfance, Montesquieu annonça une vivacité d'esprit qui aurait pu faire présager ce qu'il devait être un jour. Son père mit tous ses soins à cultiver les heureuses dispositions d'un fils, objet de son espérance et de sa tendresse. Il le destina à la magistrature ; et, dès sa plus tendre jeunesse, Montesquieu employa l'activité de son esprit à étudier l'immense recueil des différens codes, à saisir les motifs, et à démêler les rapports compliqués de tant de lois obscures ou contradictoires. Son goût pour l'étude était insatiable ; et s'il fut la source de sa gloire, il fut aussi celle de son bonheur. Il a avoué qu'il n'avait jamais eu de chagrin qu'une heure de lecture n'eût dissipé. Il se délassait, avec les livres d'histoire et de voyages, de ses travaux les plus arides sur la jurisprudence ; mais surtout, il savourait avec délices les productions des siècles classiques de la Grèce et de Rome. « Cette anti-
» quité m'enchante, dit-il ; et je suis toujours prêt à
» dire avec Pline : *C'est à Athènes que vous allez ; respectez*
» *les dieux.* »

Ce fut en quelque sorte la reconnaissance qu'il avait pour les anciens, qui le porta, dès l'âge de vingt ans, à entreprendre son premier ouvrage : il l'avait composé en forme de lettres, et il cherchait à prouver que l'idolâtrie de la plupart des payens ne semblait pas mériter une damnation éternelle. Montesquieu ne fit point pa-

raître cet écrit. Déjà le jugement dominait en lui le talent, et lui apprenait que ce qu'il produisait alors n'était pas digne de se placer à côté de ce qu'il pourrait produire un jour.

Il fut reçu conseiller au parlement de Bordeaux, le 24 février 1714. Un oncle paternel, président à mortier, dans ce parlement, ayant perdu un fils unique, et voulant conserver dans son corps l'esprit de dignité qu'il avait tâché d'y répandre, laissa ses biens et sa charge à Montesquieu, qui fut nommé président à mortier, le 13 juillet 1716. Quelques années après, en 1722, il fut chargé de présenter des remontrances que le parlement de Bordeaux crut devoir faire relativement à un impôt sur les vins : il exposa avec force la misère du peuple, et obtint la justice qu'il demandait; mais cette concession fut de courte durée, et l'impôt supprimé reparut sous une autre forme.

Il n'était pas moins zélé pour la gloire de ses compatriotes que pour leurs intérêts. Une société d'hommes, unis par leur goût pour la musique et les ouvrages de pur agrément, fonda une académie à Bordeaux, en 1716. Montesquieu, qu'elle admit dans son sein, entreprit de faire, de cette coterie de beaux esprits, une société savante. Le duc de La Force, protecteur de cette académie, le seconda dans ses vues. On jugea, dit d'Alembert, qu'une expérience bien faite serait préférable à un discours faible ou à un mauvais poëme, et Bordeaux eut une académie des sciences. Montesquieu paya son tribut, comme membre de cette nouvelle compagnie, en y lisant quelques écrits sur l'histoire naturelle. Il avait un goût particulier pour ce genre d'étude; mais sa con-

stitution physique lui refusait les moyens d'observation qui en sont la base. Non-seulement sa vue était courte, mais il l'avait faible; et cette infirmité augmenta tellement en lui avec les années, que vers la fin de sa vie, il devint presque aveugle. Remarquons aussi qu'à l'époque où Montesquieu s'appliqua à l'histoire naturelle, les principes fondamentaux de cette science n'étaient pas encore posés. Il y fit peu de progrès, et peut-être eût-il mieux valu qu'il n'eût pas tenté de la connaître; car il en a fait une fois, dans son immortel ouvrage, une application fausse et presque puérile. Cependant son génie lui faisait pressentir les rapports de cette science avec la richesse des nations, les révolutions des empires, les besoins et les jouissances de l'homme en société. Il aurait voulu remplir une lacune dans les connaissances humaines, dont il appréciait toute l'étendue. C'est ce que prouve le projet d'une *Histoire physique de la terre ancienne et moderne*, qu'il fit imprimer en 1719, et qu'il répandit par la voie des journaux, en invitant tous les savans de l'Europe à lui communiquer leurs mémoires et leurs observations sur ce sujet.

Mais bientôt il sentit que, si l'esprit de l'homme ne connaît ni obstacles, ni limites, sa vie est bornée à un petit nombre d'années, et qu'il est contraint de se renfermer dans le cercle que le temps trace autour de lui. Montesquieu, abandonnant ses recherches en histoire naturelle, s'adonna donc exclusivement aux sciences morales et historiques, vers lesquelles l'entraînaient la pente de son génie, ses premières études, et ses fonctions comme magistrat. Il lut successivement, à son académie de Bordeaux, une dissertation sur la *Politique*

des Romains dans la religion, prélude de l'ouvrage qu'il devait publier un jour sur le peuple le plus étonnant de l'histoire ; un *Eloge du duc de La Force*, et une *Vie du maréchal de Berwick :* ce dernier morceau rappelle la manière de Tacite ; mais nous dirons, à la fin de cet article, tout ce qui lui manque pour pouvoir être comparé à un chef-d'œuvre du même genre de ce grand historien.

Ces divers essais de Montesquieu, historiques, moraux ou scientifiques, n'annonçaient nullement l'ouvrage par lequel, à l'âge de trente-deux ans, il signala son entrée dans la carrière littéraire, les *Lettres persanes ;* elles parurent en 1721. Il est bien certain que le cadre ou l'idée première de ce livre est emprunté du *Siamois* des *Amusemens sérieux et comiques* de Dufresny ; mais, dans les ouvrages d'esprit, l'idée première est peu de chose en comparaison de l'exécution. Pour expliquer le prodigieux succès qu'eurent les *Lettres persanes*, et l'influence qu'elles exercèrent, il ne suffit pas de remarquer qu'on y trouvait, sous une forme plus appropriée à tous les lecteurs, les divers genres de talent que l'auteur a développés dans des ouvrages plus utiles et plus sérieux ; il faut encore se rappeler à quelle époque ce livre parut. Des guerres désastreuses, des persécutions cruelles, des hivers rigoureux, la famine et la misère des peuples, qui est la suite de tous ces fléaux, avaient attristé la fin du règne de Louis XIV. Durant les brillantes années de ce règne, le peuple français, soumis et reconnaissant envers un roi qui l'avait élevé au premier rang parmi les nations, énivré de ses succès et de sa gloire, était resté comme en contemplation devant sa propre grandeur. Lorsqu'ensuite les malheurs publics eurent excité les

mécontentemens, l'habitude de l'obéissance et la crainte qu'inspirait un monarque dont l'âge ni les revers ne faisaient point fléchir la volonté, maintinrent tout, autour de lui, dans un respectueux silence ; mais quand il fut descendu dans la tombe, la nation sembla se dédommager de la contrainte qu'on avait exercée sur elle, et ne fut que trop puissamment secondée par le régent qui avoit pris les rènes du gouvernement : le libertinage succéda à la dévotion, l'effronterie à l'hypocrisie, la familiarité au respect, l'audace à la soumission. La liberté de tout dire et de tout écrire avec impunité, portait à examiner ou à combattre tout ce qui avait été consenti sans opposition ou approuvé avec enthousiasme. C'est au milieu de cette effervescence des esprits que parut le livre des *Lettres persanes ;* il avait, par sa forme, tout l'attrait d'un roman : on y trouvait des détails voluptueux et des sarcasmes irréligieux, qui flattaient le goût du siècle pour les plaisirs, et son penchant à l'incrédulité ; on y lisait des jugemens pleins de hauteur et de dédain sur Louis XIV et sur son règne, qu'on cherchait dès-lors à déprécier : mais on ne pouvait méconnaître non plus dans ce livre un ardent amour pour le bonheur de l'humanité ; un zèle courageux pour le triomphe de la raison et de la vertu ; des aperçus lumineux sur le commerce, les droits publics, les lois criminelles, et sur les plus chers intérêts des nations ; un coup-d'œil pénétrant sur les vices des sociétés et sur ceux des gouvernemens : il annonçait enfin un penseur profond, qui surprenait d'autant plus, que loin de se complaire dans sa force, il ne semblait occupé qu'à la déguiser sans cesse, en se couvrant du masque de la frivolité. Ce qui surtout, dans

ce livre, se trouvait à la portée de tout le monde, et enlevait tous les suffrages, c'était cette satire, si animée, si fine, si gaie, si spirituelle, de nos mœurs et de nos travers ; c'était ce style toujours vif, brillant, plein d'heureuses réticences, de contrastes inattendus, et dont la piquante ironie s'élevait quelquefois jusqu'à la plus énergique éloquence. Le voile de l'anonyme, dont l'auteur de cette production sut pendant quelque temps se couvrir, contribua encore à irriter la curiosité publique. Quand on sut que c'était l'un des présidens d'une des principales cours souveraines du royaume, l'opposition qui existait entre cet écrit et la profession grave de l'écrivain, dans ce siècle avide de scandale, contribua encore à son succès : il fut prodigieux ; et Montesquieu, lui-même, se vante malignement qu'à cette époque, les libraires allaient tirer par la manche tous ceux qu'ils rencontraient, en leur disant : « Monsieur, faites-nous » des lettres persanes ; » comme si rien n avait été plus facile que de faire des lettres persanes.

Il est curieux, et peut-être utile, de remarquer que l'auteur de ces lettres a cependant manqué du talent épistolaire proprement dit ; il ne faut pas croire qu'il le dédaignât : dans sa correspondance avec le président Hénault, il témoigne au contraire le regret de ne pas le posséder. Le recueil des lettres de Montesquieu, que l'abbé de Guasco publia en 1767, n'en offre aucune qui soit remarquable : presque toutes sont fort courtes ; la plupart ne sont que de simples billets. Elles n'intéressent que parce qu'on y trouve quelques détails qui nous font davantage connaître l'homme illustre qui les a écrites. On peut donner plusieurs raisons de cette singularité : d'a-

bord, la forte préoccupation sous l'influence de laquelle Montesquieu était presque toujours pour la composition de ses ouvrages; son extrême vivacité, qui ne lui permettait pas de s'étendre dans une lettre au-delà de ce qui était nécessaire; la faiblesse de sa vue, qui le condamnait à écrire peu de mots à-la-fois, ou à se servir d'une main étrangère; enfin, son peu de facilité dans la rédaction, que démontre l'aspect de ses manuscrits chargés de ratures : toutes ces causes réunies le rendaient peu propre à un genre qui exige surtout de la facilité, de l'abandon et de la souplesse, le talent d'improviser ses pensées, et l'habitude de s'abandonner aux inspirations du moment.

Quatre ans après avoir publié les *Lettres persanes*, Montesquieu fit, en 1725, imprimer séparément le *Temple de Gnide* [2], bagatelle ingénieuse, mais froide et sans intérêt, où l'esprit est prodigué, la grâce étudiée, et que M.me du Deffant avait surnommée l'*Apocalypse de la galanterie*. Au reste nous voyons, par une lettre écrite à Moncrif, en 1738, que Montesquieu, long-temps après la publication du *Temple de Gnide*, ne voulait point consentir à avouer cette légère production, qu'il composa pour l'amusement de la société de M.lle de Clermont. Il dit, dans cette lettre, que le libraire-éditeur le désobligerait beaucoup s'il allait mettre quelque chose dans son avertissement, qui, directement ou indirectement, pût faire penser qu'il en fût l'auteur. « Je suis, ajoutait-il, à l'é-» gard des ouvrages qu'on m'attribue, comme M.me Fon-» taine-Martel était pour les ridicules; on me les donne, » mais je ne les prends pas. » Cependant, même dans ce médiocre ouvrage, on remarque quelques traits qui

décèlent Montesquieu ; et, à ce sujet, Laharpe le compare à un aigle qui voltige dans des bocages, et resserre avec peine un vol fait pour les hauteurs des montagnes et l'immensité des cieux.

Cette même année, Montesquieu, à l'ouverture du parlement de Bordeaux, prononça un discours sur les devoirs des magistrats, des avocats, des procureurs et de tous ceux qui suivent la carrière du barreau. Ce discours, qui a été trop peu remarqué, est écrit d'un style abondant, plein d'onction, et s'éloigne de la manière ordinaire de Montesquieu ; il est de ce genre d'éloquence qui s'adresse encore plus à l'âme qu'à la raison. Cependant celui qui retraçait si bien les devoirs du magistrat, et en semblait si pénétré, se retira presque aussitôt, et peut-être, par cette raison même, de la magistrature. Montesquieu vendit sa charge en 1726. Le désir d'acquérir sa liberté et de se livrer entièrement à la philosophie et aux lettres, fut sans doute un de ses motifs ; mais la principale cause de cette détermination fut qu'il se trouvait, et qu'il était inférieur à ce qu'il devait être dans son emploi. Cette continuelle présence d'esprit, ce jugement prompt et facile, cette patience attentive qui suit dans tous ses détails les détours de l'intérêt privé ; cette facilité d'élocution qui fait ressortir aux yeux des autres la vérité et la justice, qu'on a qu'un instant pour discerner, qu'un instant pour faire triompher ; toutes ces qualités, indispensables dans un juge, manquaient entièrement à Montesquieu. Pour s'en convaincre, il suffit de ses propres aveux : il nous dit que tout son mérite, dans son métier de président, se réduisait à avoir le cœur droit, et à entendre assez bien les questions en elles-

mêmes ; mais qu'il n'avait jamais rien compris à la procédure, quoiqu'il s'y fût appliqué. Son accent gascon, dont il paraît avoir dédaigné de se corriger, sa voix claire et même un peu criarde, auraient nui aux meilleurs discours, s'il avait pu en prononcer sans préparation, mais il ne le pouvait pas. « Ma machine, dit-il, est tel-
» lement composée, que j'ai besoin de me recueillir
» dans toutes les matières un peu abstraites. Sans cela
» mes idées se confondent ; et si je sens que je suis écouté,
» il me semble que toute la question s'évanouit devant
» moi. Plusieurs traces se réveillent à-la-fois ; et il ré-
» sulte de là qu'aucune trace n'est réveillée. La timidité,
» dit-il encore, a été le fléau de toute ma vie ; elle sem-
» blait obscurcir jusqu'à mes organes, lier ma langue,
» mettre un nuage sur mes pensées, déranger mes ex-
» pressions. » Avec de telles défectuosités, on peut aspirer, du fond de sa retraite, à remuer le monde en composant des livres ; mais il faut renoncer à ces fonctions publiques qui exigent qu'on exerce, par la parole, une influence journalière sur les hommes.

Montesquieu, libre désormais de s'adonner tout entier à la philosophie et aux lettres, se présenta comme candidat pour la place vacante à l'académie française, par la mort de M. de Sacy ; mais le cardinal de Fleury écrivit à l'académie, que le roi avait déclaré qu'il ne donnerait point son approbation à la nomination de l'auteur d'un ouvrage dans lequel se trouvaient des sarcasmes impies. « Alors, dit Voltaire, Montesquieu prit un tour
» fort adroit pour mettre le ministre dans ses intérêts : il
» fit faire, en peu de jours, une nouvelle édition de son
» livre, dans lequel on retrancha ou on adoucit tout ce

» qui pouvait être condamné par un cardinal ou par un » ministre. M. de Montesquieu porta lui-même l'ouvrage » au cardinal, qui ne lisait guère, et qui en lut une par- » tie : cet air de confiance, soutenu par l'empressement » de quelques personnes en crédit, ramena le cardinal, » et Montesquieu entra à l'académie. » Cette anecdote, insérée dans un ouvrage sérieux, le *Siècle de Louis XIV*, et attestée par le plus célèbre des contemporains de Montesquieu, à une époque où la plupart des amis de cet homme illustre vivaient encore, et qu'aucun d'eux n'a contredite, a été rejetée, par les biographes modernes, comme tout-à-fait invraisemblable. Ils assurent, au contraire, que Montesquieu n'usa point d'un détour, selon eux, peu digne de lui; qu'il ne voulut rien désavouer dans ses *Lettres persanes*, et qu'il fut redevable de son admission aux instances du maréchal d'Estrées, son ami. Ceci n'est point exact. Montesquieu tenait au moins autant à la considération due à sa naissance, à son rang dans le monde, qu'à sa renommée littéraire; il fut à la fois consterné et offensé du refus du roi et de son ministre, et surtout des motifs de ce refus, qui était une sorte de réprobation de l'autorité royale, relativement à lui et sa famille. « Il déclara au gouvernement, dit d'Alembert, » qu'après l'espèce d'outrage qu'on allait lui faire, il » irait chercher chez les étrangers, qui lui tendaient les » bras, la sûreté, le repos, et peut-être les récompenses » qu'il aurait dû espérer dans son pays. » Mais en ressentant d'une manière noble et ferme l'affront dont il était menacé, Montesquieu n'en reconnaissait pas moins ses torts; et il est certain qu'il désavoua, d'une manière quelconque, les lettres de son ouvrage qui fournissaient

un motif légitime pour l'écarter d'une compagnie, dont, par son institution, le roi était protecteur. Montesquieu ne fit rien en cela, quoi qu'on en ait dit, qui fût indigne de la franchise de son caractère. Jamais il ne s'était formellement déclaré l'auteur des *Lettres persanes*. Quand il fut pressé de les désavouer, il put, en se refusant à cette démarche, désavouer cependant celles de ces lettres qui n'étaient plus conformes à ce qu'il aurait pensé et écrit, lorsqu'on l'interpella sur ce sujet. La preuve que tel était son sentiment, se trouve dans les ouvrages qu'il a publiés depuis, qui contiennent des éloges sincères de la religion chrétienne, et dans les démarches qu'il fit auprès des libraires qui réimprimaient ses *Lettres persanes*, pour qu'ils en fissent disparaître ce qu'il appelait ses *Juvenilia*. D'Alembert, dans l'éloge de Montesquieu, qu'il a mis en tête d'un des volumes de l'encyclopédie, dit formellement que, dans la première édition des *Lettres persanes*, l'imprimeur étranger en avait inséré qui n'étaient pas de l'auteur; cependant d'Alembert n'ignorait pas que ce fait était inexact, et que cette première édition était bien réellement conforme au manuscrit autographe. Si donc d'Alembert imprimait cela, même après la mort de Montesquieu, c'est que, dans l'intérêt de la mémoire de cet homme illustre, dans celui de sa famille, dans celui de l'académie qui l'avait reçu, dans l'intérêt même du parti philosophique, dont d'Alembert était un des organes, et qui avait quelque ménagement à garder, on trouvait nécessaire de considérer celles des *Lettres persanes* qui avaient été désavouées par Montesquieu, comme n'ayant pas même été écrites par lui. Le rapprochement de ces diverses circonstances démontre qu'il y

a au moins un fonds de vérité dans ce qu'a dit Voltaire, auteur mieux instruit sur l'histoire de son temps qu'on ne le pense communément, et que, sur sa réputation de légèreté, on se croit, à tort, autorisé à contredire légèrement.

Montesquieu prononça, le 24 janvier 1728, son discours de réception à l'académie française. A cette époque, l'éloge du cardinal de Richelieu était, dans ces sortes de discours, une obligation à laquelle on ne pouvait se soustraire. Montesquieu a rempli cette obligation par une seule phrase qui n'a que huit lignes; et ces huit lignes sont l'éloge le plus complet que l'on ait fait de ce grand ministre, et le seul qu'on ait retenu.

Montesquieu se mit ensuite à voyager, et visita presque tous les pays de l'Europe. Sa réputation le fit partout accueillir avec empressement. Il alla d'abord à Vienne, où il vit souvent le prince Eugène ; de là, il passa en Hongrie et ensuite en Italie ; il connut, à Venise, l'écossais Law, qui, du sein des grandeurs, de la célébrité et des richesses, était tombé dans l'obscurité, l'oubli et la pauvreté, et qui, cependant, s'occupait toujours à combiner son fameux système : il y entretint aussi le comte de Bonneval, qui n'avait encore parcouru qu'une partie du cercle de ses aventures romanesques. De Venise, Montesquieu se rendit à Rome, où il contracta des liaisons avec le cardinal Corsini, depuis pape sous le nom de Clément XII, et avec le cardinal de Polignac, auteur de l'*Anti-Lucrèce*. On prétend que Montesquieu, avant de partir de Rome, alla faire ses adieux au pape Benoît XIV, et que celui-ci lui fit alors cadeau de bulles de dispense; mais que, lorsqu'on présenta à Montesquieu la

note des frais d'expédition de ces bulles, il refusa d'en payer le montant, disant qu'il aimait mieux s'en rapporter à la parole du saint père. De Rome, Montesquieu serendit à Gênes; et, comme il ne trouva pas dans cette ville l'accueil et les plaisirs qu'il avait partout rencontrés, il exhala son humeur dans des stances cyniques, qu'il n'avait pas destinées à l'impression. Quoiqu'il eût le travers, ainsi que plusieurs prosateurs du dernier siècle, de faire peu de cas de la poésie, il a cependant composé en vers quelques bagatelles ingénieuses, où l'on remarque de l'esprit et de la délicatesse ; une des meilleures est le portrait de M.me la duchesse de Mirepoix, qu'il fit à Lunéville, pour amuser le roi de Pologne. Montesquieu paraît même avoir versifié avec assez de facilité. On rapporte que se promenant un jour dans le jardin de Boileau, à Auteuil, dont le médecin Gendron, son ami, était devenu propriétaire, il improvisa ces deux vers :

Apollon, dans ces lieux, prêt à nous secourir,
Quitte l'art de rimer pour celui de guérir.

De l'Italie, Montesquieu alla en Suisse; il parcourut les pays arrosés par le Rhin, et s'arrêta quelque temps en Hollande. A la Haye, il retrouva milord Chesterfield, avec lequel il s'était lié, à Venise, d'une amitié toute particulière Celui-ci lui proposa une place dans son yacht, pour passer en Angleterre; il accepta, et s'embarqua le 31 octobre 1729. Montesquieu résida deux ans en Angleterre, et fut recherché avec empressement par tout ce qu'il y avait de plus distingué dans ce pays. La

société royale de Londres l'admit au nombre de ses membres; la reine d'Angleterre l'honora d'une bienveillance particulière : il lui adressa, un jour, une louange aussi fine que délicate, et faite pour flatter son amour-propre, et comme femme, et comme reine. Voici comment il a lui-même raconté cette anecdote. « Je dînais » chez le duc de Richmond; le gentilhomme ordinaire de » La Boine, qui était un fat, quoique envoyé de France en » Angleterre, soutint que l'Angleterre n'était pas plus » grande que la Guienne : je tançai mon envoyé. Le soir » la reine me dit : Je sais que vous nous avez défendus » contre votre Monsieur de La Boine. — Madame, je n'ai » pu m'imaginer qu'un pays où vous régnez ne fût pas » un grand pays. »

Montesquieu était trop distrait en société pour y briller beaucoup; il avait rarement de ces reparties heureuses du genre de celle que nous venons de rapporter : on en raconte cependant encore une autre fort gaie, quoique impolie, que lui arracha un moment d'impatience qu'il eut contre quelqu'un qui s'efforçait de lui persuader une chose difficile à croire. « Si ce n'est pas » vrai, lui disait avec force cet importun, je vous donne » ma tête. — Je l'accepte, répondit aussitôt Montes- » quieu; les petits présens entretiennent l'amitié. » Montesquieu était, dans le commerce habituel, d'une gaîté douce et d'une vivacité toujours égale, simple et sans prétentions. « J'aime, disait-il, les maisons où je puis » me tirer d'affaire avec mon esprit de tous les jours. » Cependant il lui échappait quelquefois des saillies de réflexion qui décelaient la profondeur de son esprit; et quand il était animé, il racontait avec brièveté, mais

avec feu et même avec grâce. Ses voyages lui avaient appris à se ployer à tous les goûts, à s'accommoder de tous les caractères. « Quand je suis en France, dit-il, je » fais amitié à tout le monde ; en Angleterre, je n'en fais » à personne ; en Italie, je fais des complimens à tout le » monde ; en Allemagne, je bois avec tout le monde. »

De retour dans sa patrie, Montesquieu se retira dans son château de la Brède. Il avait, soit avant, soit pendant ses voyages, fait imprimer, en Hollande, un opuscule intitulé : *Réflexions sur la Monarchie universelle en Europe*, dont il nous a été remis un exemplaire : cet opuscule a été inconnu jusqu'ici à tous ceux qui ont eu occasion de parler de Montesquieu ou de ses ouvrages. Lui-même, néanmoins, en fait mention dans un passage de l'*Esprit des lois* [3]. Il paraît, d'après une note de sa main, qui se trouve en tête du seul exemplaire de cet opuscule que nous ayons vu, que Montesquieu craignit que quelques passages de cette brochure ne fussent mal interprétés, qu'il la corrigea dans le dessein de la faire imprimer ainsi, et qu'ensuite il ne jugea pas à propos de la livrer au public. Cet écrit tendait à prouver que, dans l'état des nations modernes de l'Europe, il était impossible, même au plus habile et au plus ambitieux des souverains, de fonder une monarchie universelle.

Dans le même temps que Montesquieu recherchait les obstacles qui s'opposaient, dans l'Europe moderne, à ce qu'un peuple pût établir sa domination sur tous les autres, il examinait, par la liaison nécessaire de ces mêmes idées, quelles étaient les causes de la prospérité et de la chute du peuple célèbre qui soumit à son orgueilleuse domination tous les états du monde civilisé et

qui fit, de la Méditerranée, un lac de son vaste empire. Après deux ans de séjour dans sa retraite de la Brède, Montesquieu publia, en 1734, ses *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, ouvrage remarquable, qui n'est pas le plus étonnant, mais qui est le plus parfait de tous ceux qui sont sortis de sa plume, et dans lequel son génie eut à lutter contre plusieurs hommes supérieurs, chez les anciens et chez les modernes, qui avaient traité le même sujet, principalement Polybe, Machiavel, S.t Évremond et Bossuet. Mais Polybe, savant géographe, habile guerrier, négociateur adroit, penseur profond, est un historien prolixe et un écrivain médiocre. Machiavel avait choisi quelques faits de l'histoire romaine, plutôt comme motifs que comme sujet principal de ses réflexions sur la politique. S.t Évremond, plein d'aperçus ingénieux, mais léger d'instruction, ne connaissant que médiocrement les faits, n'a pu les juger et les analyser que d'une manière incomplète. Bossuet, qui ne devait considérer l'histoire des Romains que comme une portion de celle du monde, en a saisi les principaux traits. Montesquieu est le seul qui ait embrassé ce grand sujet dans tous ses détails, le seul qui ait comparé tous les faits avec une laborieuse sagacité. Il n'en oublie aucun qui puisse donner matière à une pensée, et offrir un résultat; et cependant il a su tout resserrer dans un seul volume d'une grosseur médiocre. Le *Dialogue de Sylla et d'Eucrate*, qui se trouve à la suite de cet ouvrage, et en fait en quelque sorte partie, est un des morceaux où Montesquieu a déployé le plus d'éloquence. Cette éloquence, dit un de ses panégyristes, renouvelle, pour ainsi dire, dans les ames, la

terreur qu'éprouvèrent les Romains devant leur impitoyable dictateur. Un autre morceau du même genre, plus court encore, mais non moins remarquable, est celui de *Lysimaque* : Montesquieu, dans cet écrit, a peint, d'une manière sublime, cette philosophie des Stoïciens, qui élevait l'homme au-dessus des faiblesses de sa nature, et qui lui faisait braver avec joie, et même avec orgueil, les cruautés des tyrans et les injustices du sort. Ce morceau fut envoyé, en 1751, au roi Stanislas, qui avait écrit à Montesquieu une lettre flatteuse, au sujet de sa nomination à l'académie de Nancy.

Les *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains* ne faisaient connaître qu'un seul peuple ; et Montesquieu s'était, depuis long-temps, attaché à les étudier tous, à découvrir les causes des révolutions qui avaient successivement changé la face du monde, et à rechercher l'explication des lois et des coutumes qui avaient contribué à la prospérité des nations, ou causé leur décadence. Le succès du traité sur le peuple romain, qui n'était, en quelque sorte, qu'une portion détachée du vaste plan qu'il avait conçu, ne fit qu'accroître son ardeur pour l'exécution d'une si haute entreprise. Il y tra-travailla encore quatorze ans. Tantôt il lui semblait qu'il avançait à pas de géant, tantôt qu'il reculait, à cause de l'immensité de la carrière qui lui restait à parcourir : « Enfin, dit-il, dans le cours de vingt années, je vis mon ouvrage commencer, croître, s'avancer et finir. » Avant de livrer à l'impression cette production, qu'il intitula, *De l'Esprit des lois*, Montesquieu crut devoir consulter un de ses amis intimes, dont il estimait le talent et les lumières, et il lui envoya son manuscrit. Cet

ami était Helvétius : celui-ci, après en avoir pris lecture, fut prodigieusement alarmé des dangers que courait la réputation de Montesquieu, s'il mettait au jour une production aussi défectueuse. Il n'osa pas d'abord lui écrire ; mais il le pria de vouloir lui permettre de communiquer le manuscrit qu'il lui avait envoyé, à un ami commun : c'était Saurin, auteur de *Spartacus*. Saurin porta, sur l'*Esprit des lois*, le même jugement qu'Helvétius. Suivant eux, en faisant paraître ce livre, le célèbre auteur des *Lettres persanes*, dépouillé désormais de son titre de sage et de législateur, ne devait plus paraître aux yeux du public éclairé qu'un homme de robe, un gentilhomme et un bel esprit : « Voilà, écrivait Helvétius, ce qui m'af-
» flige pour lui et pour l'humanité qu'il aurait pu mieux
» servir. » Il fut convenu, entre les deux amis, qu'Helvétius écrirait à Montesquieu, pour lui rendre compte de ce qu'ils avaient éprouvé à la lecture de son manuscrit, pour l'engager à le revoir et à ne pas le publier dans l'état informe où il se trouvait. Saurin craignit que Montesquieu ne fût offensé ; mais Helvétius s'empressa de rassurer Saurin en ces termes : « Soyez tranquille, nos
» avis ne l'ont point blessé : il aime, dans ses amis, la
» franchise qu'il met avec eux. Il souffre volontiers les
» discussions ; il répond par des saillies, et change rare-
» ment d'opinions ; je n'ai pas cru, en lui exposant les
» nôtres, qu'elles modifieraient les siennes ; mais, quoi
» qu'il en coûte, il faut être sincère avec ses amis. Quand
» le jour de la vérité luit et détrompe l'amour-propre, il
» ne faut pas qu'ils puissent nous reprocher d'avoir été
» moins sévères que le public. » En effet, les conseils des deux amis de Montesquieu eurent sur lui si peu d'in-

fluence, qu'il envoya son manuscrit à l'impression sans y rien changer; il y mit cette épigraphe : *Prolem sine matre creatam* (Postérité sans mère) [4], indiquant ainsi, avec raison, que son ouvrage n'avait point de modèle; et il se félicita, dans sa préface, de n'avoir pas totalement manqué de génie.

Le succès ne trompa point la confiance qu'il avait en lui-même : ce succès fut tel, qu'ayant appris que son livre venait d'être défendu en Autriche, il put écrire les mots suivans, sans exagérer la vérité, au marquis de Stainville, ministre de l'empereur d'Allemagne, à Paris [5] : « Peut-être votre Excellence pensera-t-elle qu'un ouvrage dont on a fait, dans un an et demi, vingt-deux éditions, qui est traduit dans presque toutes les langues, et qui, d'ailleurs, contient des choses utiles, ne mérite pas d'être proscrit par le gouvernement. » Cette lettre est datée du 27 mai 1750; et en effet, l'*Esprit des lois* n'avait paru que vers le milieu de l'année 1748. S'il fut beaucoup lu, beaucoup admiré, beaucoup loué, cet ouvrage, comme tous ceux qui font une grande sensation, fut aussi beaucoup critiqué. M.me du Deffant dit que ce n'était pas l'esprit des lois, mais de l'esprit sur les lois. Ce mot fit fortune : il avait justement le degré de vérité dont on se contente dans une épigramme. Ceux qui avaient approfondi les questions obscures de notre ancien droit public, s'aperçurent que, quoique l'auteur de l'*Esprit des lois* eût réfuté quelques paradoxes de l'abbé Dubos, il était tombé lui-même dans des erreurs graves. Ils virent que, n'ayant pas creusé à une assez grande profondeur, pour éclairer suffisamment les bases du gouvernement féodal, il avait conçu, pour ce genre de gouvernement, des

préjugés trop favorables. On trouva que, pour établir certains principes, il tirait ses exemples de voyageurs suspects ou d'auteurs discrédités; qu'il concluait trop souvent du particulier au général; qu'il y avait du néologisme et de l'obscurité dans ses définitions, et un emploi trop détourné des mots communs de la langue, dans l'énonciation des principes fondamentaux de sa théorie. On lui reprocha encore d'avoir attribué, à l'influence du climat, et aux causes physiques, des effets dûs à des causes purement morales; d'avoir morcelé un même sujet en petits chapitres, qui ont souvent des titres insignifians ou indéterminés; d'en avoir rapproché d'autres qui sont trop peu liés avec ceux qui les précèdent et ceux qui les suivent; d'avoir souvent manqué d'ordre, et fait un tout irrégulier, avec les plus belles parties, de sorte que ce livre, si vaste par son plan et la multitude des sujets qu'il embrasse, paraît être, en quelque sorte, un amas d'admirables fragmens, qui attendent que l'auteur y mette la dernière main, et en fasse un ouvrage régulier. On lui reprochait, enfin, quelques idées confuses, certains tours de phrases forcés, un style quelquefois tendu et souvent recherché. Toutes ces critiques étaient fondées; et la preuve que ce n'était pas l'envie seule qui les suscitait, c'est qu'on n'en avait pas fait de semblables du livre des *Considérations sur la grandeur et la décadence des Romains*. Cependant la renommée de Montesquieu s'accrut beaucoup par la publication de l'*Esprit des lois*; et l'on peut dire avec vérité, que, seul, cet ouvrage eût suffi à sa gloire, et que, seul, il a donné la mesure de la force et de la grandeur de son génie. C'est que le mérite d'un ouvrage consiste surtout dans les beautés qui s'y

trouvent, dans les qualités qui le distinguent de tous les autres, et non pas seulement dans l'absence des fautes qu'on a su éviter, ou des défauts dont on a su se garantir. C'est qu'il est des sujets tellement vastes, que la plus forte tête, aidée de la plus longue vie, peut à peine en concevoir l'ensemble, même imparfaitement : l'*Esprit des lois* était de ce genre. L'auteur s'était proposé d'examiner, dans ce livre, l'histoire de tous les temps et de tous les lieux, et de considérer les habitans de la terre et les sociétés qu'ils ont formées, dans tous les rapports qu'ils peuvent avoir entre eux. On s'étonne beaucoup moins des momens de faiblesse qui trahissent quelquefois ses efforts dans une si rude entreprise, que de la vigueur prodigieuse avec laquelle il en poursuit l'exécution. On admire la fermeté qu'il met à tracer les immenses contours de ce grand labyrinthe, et la sagacité qu'il déploie pour en démêler les détours multipliés, et en découvrir les réduits les plus cachés. Notre siècle, et peut-être le siècle précédent, n'ont point produit d'ouvrage où il y ait plus de vues profondes et de pensées neuves, où l'on trouve un plus grand nombre de faits convertis en principes lumineux, où autant de vérités utiles, établies par le raisonnement, soient éclaircies par une érudition mieux choisie, plus abondante et plus variée : dont le style, enfin, soit plus précis, plus nerveux, et étincèle davantage de ces saillies d'esprit et de génie, qui entraînent, persuadent, et se gravent à jamais dans la mémoire ; enfin, ce qui est au-dessus de tous ces éloges, aucun ouvrage ne décèle, dans son auteur, un cœur plus plein de cette bienveillance générale qui s'attendrit sur les maux de l'humanité ; une âme plus droite, plus élevée,

plus animée du désir de se mettre au-dessus des préjugés et de l'intérêt du moment ; une vue plus nette, plus étendue, pour démêler les causes des révolutions qui ont agité le monde, pour discerner les caractères particuliers des hommes qui ont apparu sur cette vaste scène, pour scruter enfin les motifs si divers, les circonstances si multipliées de tant d'institutions, de lois et de coutumes, que les siècles ont fait naître, et que les siècles ont fait disparaître. Avare du temps et de l'espace, Montesquieu ne songe qu'à construire la série de ses idées, sans s'occuper des objections : de là, le grand nombre de critiques superficielles et spécieuses, qu'on a faites de son ouvrage. Montesquieu a souvent, dans l'expression, la clarté, la simplicité majestueuse et le ton d'autorité des lois dont il est l'interprète. Il ne se passionne pas ; il ne semble pas même chercher à persuader son lecteur : il prononce et juge. Il a, dans son éloquence, ce ton ferme et imposant qui donne à la raison un ascendant irrésistible. Quand il châtie la folie humaine, c'est par une ironie fine et détournée, ou par le sarcasme amer d'une indignation qui se contient : c'est alors surtout que, toujours attentif à réprimer la multiplicité des paroles qu'entraînerait l'exubérance de ses pensées et de ses sentimens, on s'aperçoit qu'il voit au-delà de ce qu'il exprime ; et c'est, dit un habile critique, un exercice utile pour le lecteur, que de chercher, dans la phrase de Montesquieu, toute sa pensée. Auteur vraiment admirable, qui a connu l'art d'être utile, non-seulement par les vérités qu'il expose, mais encore par celles qu'il fait entrevoir ; non-seulement par les réflexions qu'il nous présente, mais encore par celles qu'il nous suscite, et qui sait,

enfin, faire participer les esprits ordinaires, à l'énergie et à l'étendue de son génie.

Montesquieu avait résolu de ne répondre à aucune des critiques qui seraient faites de l'*Esprit des lois;* mais il ne put se résoudre à passer sous silence les attaques d'un auteur anonyme, qui, dans un journal intitulé, *Nouvelles ecclésiastiques*, l'avait déchiré avec fureur, et le peignait comme un athée. Il avait, dans les *Lettres persanes*, traité la religion chrétienne avec beaucoup de légèreté; mais ensuite, mûri par l'âge, par l'étude et la réflexion, il en avait fait, dans l'*Esprit des lois*, un éloge sincère : il la recommande en termes expressifs, non-seulement comme le plus parfait des systèmes religieux, mais comme le plus puissant soutien de tout système social. Il lui importait donc de repousser les insinuations calomnieuses du gazetier ecclésiastique. Il voulait, en même temps, réfuter d'avance les théologiens de la Sorbonne, qui, peu contens de quelques passages de l'*Esprit des lois*, allaient procéder à une censure de cet ouvrage. C'est dans ce double but qu'il écrivit sa *Défense*, modèle de discussion solide et de plaisanterie légère. Il se félicitait beaucoup de la modération maligne qu'il avait mise dans cet écrit. « Ce qui me plaît, dans ma défense, disait-il, ce n'est » pas de voir les vénérables théologiens mis à terre, c'est » de les y voir couler tout doucement. » Quelques personnes, qui s'assemblaient chez le fermier-général Dupin, entreprirent une critique détaillée de l'esprit des lois, et composèrent trois gros volumes in-8.° d'observations, qu'on dit avoir été imprimés en 1757 et en 1758, mais qui le furent probablement quelques années plus tôt. M.me Dupin, qui eut long-temps J.-J. Rousseau

pour secrétaire, sans se douter qu'il fût bon à autre chose qu'au métier de copiste, composa, dit-on, la préface de ces observations. Les pères Blesse et Berthier coopérèrent à la rédaction; et Dupin, sous le nom duquel on devait publier l'ouvrage, fournit les faits relatifs aux finances et à l'administration. Montesquieu, que cette espèce de cabale contre son ouvrage et contre lui affligeait, employa, dit-on, le crédit de M.me de Pompadour, pour engager Dupin à supprimer son livre. Celui-ci le fit avec un tel soin, qu'il est échappé au plus une trentaine d'exemplaires à la destruction; ce qui a procuré à ce livre un motif d'estime qu'il n'aurait probablement jamais acquis, s'il avait été publié, savoir la rareté. Du reste, Montesquieu garda le silence sur une foule de brochures pleines d'ineptes critiques ou d'injures grossières, qui parurent contre l'*Esprit des lois*. Il disait que le public le vengeait assez des uns par le mépris, et des autres par l'indignation.

L'apparition d'un livre du genre et du mérite de l'*Esprit des lois* est un évènement dans l'histoire politique et littéraire, dont on doit retracer les effets. A l'époque où il fut publié, les progrès de l'industrie et l'accroissement de la population en Europe, le développement rapide du commerce des Européens et des colonies européennes dans les deux mondes, avaient amené, dans la plupart des états de cette partie du globe, des changemens successifs, et bouleversé presque entièrement les rapports qui existaient autrefois entre les divers ordres de citoyens. La puissance n'était plus le résultat immédiat des richesses et de l'influence, et ne pouvait plus s'appuyer que sur les institutions; l'obéissance avait cessé d'être la

conséquence nécessaire de la dépendance, et devait être exigée au nom des lois. Ces institutions et ces lois, qui n'étaient que l'expression d'un ordre de choses que le temps avait ou altéré ou aboli, ne se trouvant plus en harmonie avec les mœurs, les habitudes et les intérêts de la société, gênaient également les gouvernemens dont elles constituaient les seuls moyens de pouvoir, et les peuples dont elles étaient les seules garanties contre les troubles et les désordres. Tous les esprits sentaient la nécessité de modifier la constitution des états; et l'on conçoit avec quelle avidité dut être lu, à une telle époque, un livre qui présentait le résumé de l'expérience des siècles sur la science de la législation et du gouvernement. Mais l'effet de ce livre fut différent dans les différens pays, selon la situation où ils se trouvaient. C'est en Angleterre que l'ouvrage de Montesquieu eut et obtient encore la plus forte influence; et c'est en France que cette influence fut et est encore la plus faible. Peut-être les Anglais doivent-ils en partie à Montesquieu, et à l'impulsion qu'il a donnée aux sciences politiques, d'avoir su faire habilement manœuvrer le vaisseau de l'état, entre les deux grands écueils de leur constitution, une oligarchie tyrannique, et une démocratie turbulente. Aussi l'*Esprit des lois* fut, en Angleterre, dès qu'il parut, l'objet d'une admiration qui ne trouva point de contradicteur, et qui n'a cessé de s'accroître. Si cet ouvrage n'a pas produit un effet aussi heureux et aussi puissant en France, ce n'est pas seulement parce que les esprits n'étaient point aussi éclairés sur ces matières; c'est aussi, il faut le dire, la faute de l'ouvrage et celle de l'auteur. Montesquieu n'avait cherché qu'à éclaircir les âges obs-

curs de la monarchie française ; et même le succès de ses efforts, à cet égard, est resté douteux, et a été justement contesté. Il s'est arrêté à l'époque où il aurait pu s'appuyer sur des faits certains, et commencer à présenter des résultats positifs, et des remèdes applicables aux maux qui tourmentaient alors l'état social en France, et dont il n'avait pas pressenti tout le danger. Les nobles, à la cause desquels l'auteur de l'*Esprit des lois* se montrait favorable, puisaient, dans son livre, ce qui devait exalter leurs prétentions, mais non pas ce qui devait les aider à conserver leurs droits réels, et à se procurer une existence solide. Le gouvernement de France y aurait en vain cherché des indications précises pour acquérir une vigueur nouvelle, en abandonnant ces formes du pouvoir que le temps emportait, et en saisissant les moyens de puissance que le temps avait créés. Une autre cause, qui ne semble due qu'au hasard de la nature, qui cependant a une liaison secrète avec les évènemens, a contribué au peu d'influence qu'a obtenu en France le livre de l'*Esprit des lois*. Peu après la publication de ce livre, et dans un assez court intervalle de temps, deux écrivains se sont rencontrés, tous deux doués d'une imagination vive, d'une rare éloquence, de ce talent pour la dialectique, qui donne la faculté d'enchaîner toutes les conséquences d'un principe et toutes les parties d'un système; mais aussi tous deux également dénués de la connaissance pratique des affaires, et de ce discernement particulier qui nous fait apprécier ce que réclament les hommes et les choses, selon les différens temps et les diverses circonstances. L'un, ayant vécu à une époque où un gouvernement débile affectait, par inter-

valles, une attitude despotique, et irritait sans cesse sans jamais comprimer, a prétendu fonder la théorie sociale sur le dogme de la souveraineté du peuple, qui ne peut conduire qu'à l'anarchie ; l'autre, long-temps témoin de la férocité et de l'ineptie populaires, s'est précipité dans l'extrême opposé, et a cru asseoir les bases de la société sur la doctrine du pouvoir paternel et sur l'état de la famille : il a, sans le vouloir, enfanté une théorie du despotisme, aussi fausse dans son principe, et presque aussi funeste dans ses conséquences, que celle qu'il cherchait à renverser. C'est entre ces deux systèmes que se sont partagés en France les écrivains politiques ; et les deux écoles qu'ils ont formées sont devenues fécondes en stériles abstractions, et en déclamations d'autant plus dangereuses, qu'elles flattent les deux plus forts penchans de l'homme, l'amour du pouvoir et l'amour de l'indépendance. Lorsque les nuages amoncelés par ces vaines et ambitieuses théories seront dissipés, les diverses branches des sciences politiques, fondées sur les faits et l'expérience, paraîtront moins faciles, moins accessibles à tous les esprits; mais alors, aussi, on appréciera, en France, tout le mérite de l'*Esprit des lois ;* et, du seul développement de quelques-uns des chapitres si courts de cet immortel ouvrage, on verra sortir des traités substantiels sur diverses parties de la législation et du gouvernement des états.

Si le livre de Montesquieu ne fut pas aussi utile à sa patrie qu'il l'avait espéré, la gloire que l'auteur en recueillit de son vivant, surpassa celle que peuvent ambitionner les gens de lettres. Il fut considéré, dans toute l'Europe, comme le législateur des nations ; mais il ne

fut point ébloui de sa haute réputation : il continua de vivre en sage, et de jouir de lui-même et de ses amis. Il partageait son temps entre le château de la Brède et Paris, c'est-à-dire, entre l'étude et le monde : dans sa terre, aimant à s'occuper de jardinage et d'améliorations agricoles; très-jaloux de ses droits seigneuriaux, et par conséquent voisin incommode, mais adoré de ses paysans dont il recherchait l'entretien, parce que, disait-il, ils ne sont pas assez savans pour raisonner de travers : dans la capitale, convive aimable, trop simple et trop négligé peut-être dans ses habillemens, comme dans ses manières et dans sa conversation.

Il était toujours disposé à rendre justice aux talens, et à les protéger au besoin. Il reçut un jour de Henri Sully, excellent artiste anglais, et l'un de ceux qui ont le plus contribué à perfectionner l'horlogerie en France, la lettre suivante : « J'ai envie de me pendre; mais je crois cependant » que je ne me pendrais pas si j'avais cent écus.» Montesquieu lui répondit : «Je vous envoie cent écus, mon cher » Sully, ne vous pendez pas et venez me voir. » Montesquieu était directeur de l'académie française, lorsque Piron s'y présenta pour y être admis : quand on sut à la cour que ce poète était sur le point d'être élu, Montesquieu fut mandé à Versailles, et le roi lui déclara qu'il ne voulait pas que Piron fût nommé. Montesquieu fit des démarches auprès de M.me de Pompadour, et obtint, en dédommagement, pour l'auteur de la *Métromanie*, une pension de mille francs. La munificence de Montesquieu ne s'exerçait pas seulement sur les hommes à talens, mais encore sur ceux qui n'avaient d'autres titres à ses yeux que le malheur : au reste, il cachait, avec un soin extrême, le

bien qu'il faisait, par la crainte qu'on ne lui prêtât des motifs différens de celui qui le faisait agir; sentiment trop commun chez les ames délicates, et cependant funeste à la société, puisque la vertu dérobe ainsi à elle-même, par pudeur, un de ses plus grands bienfaits, l'ascendant de son exemple. Un hasard heureux a fait découvrir un des traits les plus touchans de la bienfaisance de Montesquieu. Il allait souvent à Marseille, visiter sa sœur, M.me d'Héricourt. Se promenant un jour sur le port pour prendre le frais, il est invité, par un jeune matelot de bonne mine, à choisir de préférence son bateau, pour aller faire un tour en mer. Dès qu'il fut entré dans le bateau, Montesquieu crut s'aperçevoir, à la manière dont ce jeune homme ramait, qu'il n'exerçait pas ce métier depuis long-temps; il le questionne, et il apprend qu'il est joaillier de profession; qu'il se fait batelier les fêtes et les dimanches pour gagner quelque argent et seconder les efforts de sa mère et de ses sœurs; que tous quatre travaillent et économisent pour amasser deux mille écus, et racheter leur père, esclave à Tetouan. Montesquieu, touché du récit de ce jeune homme et de l'état de cette famille intéressante, s'informe du nom du père, du nom du maître auquel il appartient. Il se fait conduire à terre, donne à son batelier sa bourse, qui contenait seize louis d'or et quelques écus, et s'échappe. Six semaines après, le père revient dans sa maison. Il juge bientôt à l'étonnement des siens, qu'il ne leur doit pas sa liberté, comme il l'avait cru d'abord; et il leur apprend que, non-seulement on l'a racheté, mais qu'encore, après avoir pourvu aux frais de son habillement et de son passage, on lui a remis une somme de cin-

quante louis. Le jeune homme alors soupçonne un nouveau bienfait de l'inconnu, et se met en devoir de le chercher. Après deux ans d'inutiles démarches, il le rencontre par hasard dans la rue, se précipite à ses genoux, le conjure, les larmes aux yeux, de venir partager la joie d'une famille au bonheur de laquelle il ne manque que de pouvoir jouir de la présence de son bienfaiteur, et de lui exprimer toute sa reconnaissance. Montesquieu reste impassible, ne veut convenir de rien et s'éloigne, à la faveur de la foule qui l'entourait. Cette belle action serait toujours restée ignorée, si les gens d'affaires de Montesquieu n'eussent trouvé, après sa mort, une note écrite de sa main, indiquant qu'une somme de 7,500 fr. avait été envoyée par lui à M. Main, banquier anglais, à Cadix; ils demandèrent, à ce dernier, des éclaircissemens : M. Main répondit qu'il avait employé cette somme pour délivrer un Marseillais, nommé Robert, esclave à Tetouan, conformément aux ordres de M. le président de Montesquieu. La famille de Robert a raconté le reste; et ce récit a fourni, à la scène, le sujet de plusieurs compositions dramatiques [6]. Ce trait seul, qui en suppose d'autres de même nature, suffit pour absoudre Montesquieu de l'accusation d'avarice, qu'on lui a injustement intentée.

Il avait épousé, le 3 avril 1715, M.lle Jeanne de Lartigues, fille de Pierre de Lartigues, lieutenant-colonel au régiment de Maulevrier; et il avait eu, de ce mariage, un fils et deux filles. Comme père de famille, il regardait, avec raison, l'économie comme un devoir; et il tint à honneur de laisser, à ses enfans, la fortune qu'il avait reçue de ses parens, sans l'augmenter ni la dimi-

nuer. Il aimait la gloire ; mais il dédaignait les futiles jouissances de la vanité. Il refusa, pendant long-temps, par modestie, aux plus habiles artistes, la faveur de faire son portrait. Mais Dassier, fameux graveur, attaché à la monnaie de Londres, qui avait déjà fait les médailles de plusieurs grands hommes du siècle, vint exprès à Paris pour exécuter celle de Montesquieu, qui, d'abord, ne voulut point y consentir. Dassier lui ayant donné à entendre qu'un pareil refus pourrait être attribué à l'orgueil, Montesquieu se mit à la disposition de l'artiste. Cette médaille de Dassier est le type primitif de tous les portraits de Montesquieu, qu'on a gravés. L'abbé de Guasco, cependant, en possédait un autre, peint par un artiste qui passait par Bordeaux, en revenant d'Espagne [7].

L'envie, dont le génie, la gloire et le succès n'affranchissent pas toujours l'ame, n'approcha jamais de celle de Montesquieu ; il se plaisait, au contraire, à la poursuivre et à la punir dans ceux qui en étaient atteints. « Je loue toujours, disait-il, devant un envieux, ceux » qui le font pâlir. » Quoiqu'il tînt, par quelques-unes de ses opinions, à la secte philosophique, de même que Buffon, Duclos et presque tous les bons esprits, il s'écartait des philosophes, et n'aimait pas le prosélytisme de l'impiété, ni les excès de l'esprit de cabale. Ce ne fut cependant pas là l'unique motif de son éloignement pour Voltaire. On voit, dans plusieurs de ses pensées détachées, que, peu sensible au charme des vers, il croyait la réputation de cet homme célèbre en partie usurpée, et qu'il ne lui rendait pas justice. Voltaire, de son côté, n'épargnait, à Montesquieu, ni les réflexions malignes,

ni les critiques piquantes. Ce qu'il y a de remarquable, c'est que ces deux grands hommes s'accusaient mutuellement d'avoir trop d'esprit, et d'en faire souvent abus dans leurs ouvrages : et tous deux avaient raison. Mais Voltaire avait un sentiment exquis en littérature, qui triomphait en lui de ses plus fortes antipathies. Plusieurs fois, dominé par sa conscience, il a rendu justice à l'auteur de l'*Esprit des lois;* et c'est lui qui disait : « Le genre » humain avait perdu ses titres; M. de Montesquieu les » a retrouvés, et les lui a rendus. » Éloge magnifique, qui rachète et efface bien des épigrammes. Au reste, c'était seulement dans la conversation ou dans l'intimité d'un commerce familier, que Montesquieu laissait échapper le secret de ses pensées sur Voltaire et sur les hommes de lettres de son temps. Jamais il n'écrivit contre aucun d'eux; la dignité et la sagesse de sa conduite étaient l'effet de la modération de ses passions, aussi bien qu'un des résultats de la réflexion. « Ma machine, dit-il, est si » heureusement construite, que je suis frappé de tous » les objets assez vivement, pour qu'ils puissent me » donner du plaisir, pas assez pour qu'ils puissent me » donner de la peine. J'ai été, dans ma jeunesse, dit-il » encore, assez heureux pour m'attacher à des femmes » que j'ai cru qui m'aimaient; et dès que j'ai cessé de le » croire, je me suis détaché soudain. » Ailleurs, il s'étonne d'avoir encore pu éprouver de l'amour à trente-cinq ans.

Avec des sens si tempérés, tant de calme dans le caractère, tant de vertus, de génie et de lumières, un rang honorable, une belle fortune, une réputation éclatante et incontestée, et sans aucune peine domestique, Mon-

tesquieu dut être heureux : aussi le fut-il. « Je n'ai, dit-
» il, presque jamais eu de chagrin, encore moins d'ennui.
» Je m'éveille le matin avec une joie secrète de voir la
» lumière ; je vois la lumière avec une espèce de ravis-
» sement, et tout le reste du jour je suis content : je
» passe la nuit sans m'éveiller ; et le soir, quand je suis
» au lit, une espèce d'engourdissement m'empêche de
» faire des réflexions. » Ainsi que nous l'avons remarqué, ce bonheur dont Montesquieu a joui, il le dut en partie à son goût pour le travail, qui sembla s'accroître en lui, après qu'il eut publié l'*Esprit des lois*. Son secrétaire ne pouvant seul suffire à soulager ses yeux affaiblis, il se faisait lire par une de ses filles ; c'était celle qu'il maria depuis à M. de Secondat, d'Agen, d'une autre branche de sa maison, afin que ses biens restassent dans sa famille, en cas que son fils, qui était marié depuis plusieurs années, continuât à n'avoir point d'enfans. M.lle de Montesquieu avait, comme son père, un esprit vif et enjoué ; et elle égayait les savantes, mais ennuyeuses lectures, qu'elle était obligée de faire, par des mots plaisans sur les hommes et sur les choses.

Montesquieu, sollicité par d'Alembert et par le chevalier de Jaucourt, consentit, après avoir terminé l'*Esprit des lois*, à travailler à l'encyclopédie ; et c'est pour ce vaste monument littéraire, qu'il composa l'*Essai sur le Goût*. Ce petit ouvrage, laissé imparfait, et qui ne fut imprimé qu'après sa mort, prouve que sa tête méditative était aussi propre à découvrir les principes des beaux-arts et de la littérature, que ceux des lois et des gouvernemens ; mais s'il avait vécu, il aurait fait disparaître l'obscurité de plusieurs passages de ce petit écrit, les

répétitions et les phrases incorrectes ou embarrassées qui le déparent. Nous avons publié, dans les *Archives littéraires* (II, 301), quatre chapitres inédits de cet essai, d'après un manuscrit autographe. On a, depuis, inséré ces chapitres dans toutes les éditions qu'on a faites de Montesquieu, mais non dans la place qu'ils auraient dû y occuper.

Ce fut aussi long-temps après la mort de Montesquieu, et en 1783, que son fils publia un roman de son illustre père, intitulé : *Arsace et Isménie.* On ne sait trop à quelle époque Montesquieu a composé cet ouvrage. Grimm présume que, dans l'origine, il était destiné à augmenter le nombre des épisodes des lettres persanes, mais que l'auteur le trouva trop long ; il est plus probable qu'il écrivit ce roman vers les derniers temps de sa vie : car il en parle dans une lettre en date du 15 décembre 1754, comme d'une production récente, et qu'il hésite à livrer à l'impression. Il s'était proposé, dans cette fiction, de peindre le triomphe de l'amour conjugal en Orient, et le despotisme légitimé par la vertu qui se consacre au bonheur du genre humain ; mais quoiqu'on reconnaisse encore souvent, dans cette production, sa plume ingénieuse et énergique, il n'a pas su déguiser l'invraisemblance de son récit, ni y répandre l'intérêt dont il était susceptible. Nous en indiquerons bientôt la raison.

Il paraît qu'après la publication de l'esprit des lois, les forces physiques de Montesquieu diminuèrent rapidement, et ne répondaient plus à son ardeur pour le travail : « J'avais, dit-il dans son journal, conçu le des-
» sein de donner plus d'étendue et de profondeur à
» quelques endroits de mon *Esprit des lois ;* j'en suis de-

» venu incapable. Mes lectures m'ont affaibli les yeux; et il » me semble que ce qu'il me reste encore de lumière, n'est » que l'aurore du jour où ils se fermeront pour jamais. » Et, en effet, il mourut peu de temps après, le 10 février 1755, à l'âge de soixante et six ans, c'est-à-dire, seulement sept ans après la publication de son grand ouvrage. Il fut attaqué, avec violence, par une fièvre inflammatoire, qui l'emporta au bout de treize jours. Il était alors à Paris. Les soins les plus tendres lui furent prodigués par la duchesse d'Aiguillon, son ancienne amie, le duc de Nivernois, le chevalier de Jaucourt, M. et M.me Dupré de Saint-Maur. La douceur de son caractère se soutint jusqu'au dernier soupir; il ne lui échappa, dit-on, ni une plainte, ni la moindre impatience. Il connut, dès les premiers instans, qu'il était en danger; et pour interroger les médecins sur son état, il leur disait : « Comment va l'espérance à la crainte? » Les Jésuites cherchèrent à le gagner dans ses derniers momens, et ils lui envoyèrent le P. Routh et le P. Castel, qui furent accusés d'avoir mis, dans l'exercice de leur ministère, une obsession blâmable. Montesquieu leur disait : « J'ai toujours respecté la religion (cela était vrai pour les ouvrages qu'il a avoués); la morale de l'Évangile est le » plus beau présent que Dieu ait pu faire aux hommes. » On n'en put tirer aucun autre aveu. Comme les Jésuites le pressaient de leur remettre les corrections qu'il avait faites aux *Lettres persanes*, afin d'en effacer les passages irréligieux, il s'y refusa; puis il remit ce manuscrit à M.me la duchesse d'Aiguillon et à M.me Dupré de Saint-Maur, en leur disant : « Je veux tout sacrifier à la religion, mais rien aux Jésuites; consultez avec mes amis,

» et décidez si ceci doit paraître. » Il reçut cependant le viatique des mains du curé : celui-ci lui ayant dit : « Mon-» sieur, vous comprenez combien Dieu est grand. » — « Oui, reprit-il, et combien les hommes sont petits. »

Montesquieu a laissé un grand nombre de manuscrits. On nous a parlé de la *Relation de ses voyages*, que nous n'avons point vue ; si elle existe, elle doit être dans un état très-imparfait : car nous savons, par une lettre qu'il a écrite le 15 décembre 1754, c'est-à-dire, moins de deux mois avant sa mort, qu'alors cette relation n'était pas encore rédigée, et qu'il hésitait même sur la forme qu'il devait lui donner. Nous ignorons si les *Notes sur l'Angleterre*, qu'on a insérées dans quelques-unes des dernières éditions de ses Œuvres, sont extraites des matériaux qui avaient été préparés pour cette relation. Il y a quelques années que la principale portion des manuscrits de Montesquieu fut apportée à Paris, du consentement des héritiers de ce grand homme ; nous eûmes alors occasion de les examiner pendant quelques heures seulement ; ils consistaient : 1.° en un petit roman intitulé le *Métempsycosiste*, composé de six cahiers fort minces, copiés au net, et qui ne sont pas de la main de Montesquieu ; si nous jugions de tout l'ouvrage par le premier cahier, le seul que nous ayons lu, il serait peu digne de l'auteur des *Lettres persanes* ; — 2.° en plusieurs cahiers écrits de la main même de Montesquieu, intitulés : *Morceaux qui n'ont pu entrer dans l'Esprit des lois, et qui peuvent former des dissertations particulières.* Nous en avons remarqué un *sur la Puissance paternelle*, un autre *sur les Obligations sur parole*, un troisième *sur les Successions*, dans lequel Montesquieu propose d'établir l'égalité

des partages, de conserver (dans la classe noble seulement) les droits d'aînesse, et de transmettre, dans cette classe, tout l'héritage à l'aîné des mâles à l'exclusion des autres enfans; — 3.° en 3 gros vol. in-4.°, reliés, de 600 à 700 pag chacun : ce sont des extraits que Montesquieu faisait de ses lectures, et à la suite desquels il écrivait ses réflexions. En les parcourant, nous fûmes étonnés de voir que les pensées les plus remarquables et les plus profondes, lui étaient presque toujours suggérées par des ouvrages frivoles; et il en lisait beaucoup de ce genre. Dans le grand nombre de réflexions que nous avons lues, nous avons retenu celle-ci : « Un flatteur est un esclave » qui n'est bon pour aucun maître. » Il y a, dans ces trois volumes, quelques morceaux d'une assez grande étendue. Nous avons surtout lu, avec admiration, une sorte d'introduction à l'histoire de Louis XI, qui égale ce que Montesquieu a écrit de mieux. Il commence, dans ce morceau, par tracer le tableau de la situation politique de l'Europe, lorsque Louis XI monta sur le trône. Il fait voir, ensuite, combien elle était favorable à ce roi, et que ce qu'on attribue à son habileté ne fut que le résultat nécessaire des circonstances où il se trouvait : il indique ensuite tout ce qu'il aurait pu faire de grand, et qu'il ne fit pas; puis il ajoute : « Il ne vit, dans le » commencement de son règne, que le commencement » de sa vengeance. » Il décrit les horribles cruautés qui accompagnèrent les dernières années de ce tyran, et termine son récit par cette réflexion : « Il lui semblait que, » pour qu'il vécût, il fallait qu'il fît violence à tous les » gens de bien. » Il établit un parallèle entre Louis XI et Richelieu, qui est tout à l'avantage de ce dernier, et

finit ainsi le portrait qu'il a tracé de ce grand ministre : « Il fit jouer, à son monarque, le second rang dans la » monarchie, et le premier dans l'Europe ; il avilit le roi, » mais il illustra le règne. »

Ce que nous venons de dire ajoutera peut-être encore de nouveaux regrets à ceux qu'on a déjà manifestés relativement à cette histoire de Louis XI, écrite, dit-on, en entier par Montesquieu, et dont son secrétaire brûla, par mégarde, la copie au net, tandis que lui-même jeta au feu le brouillon, croyant que cette copie existait encore. Mais ceux qui ont le plus de droit de se dire bien instruits de ce qui concerne Montesquieu, nous ont assuré que cette anecdote était apocryphe. Le soin qu'a eu Montesquieu de conserver tous ses brouillons, et les matériaux mêmes de ses Œuvres, le peu de vraisemblance que le secrétaire d'un auteur livre au feu la copie au net d'un ouvrage non encore imprimé, ajoutent à la probabilité de ce qu'on nous a dit ; mais nous ne devons pas omettre de rapporter les faits qui tendent à prouver le contraire. En 1747, l'académie des inscriptions avait proposé, pour sujet du concours, de tracer l'état des lettres sous le règne de Louis XI. L'abbé de Guasco voulait concourir ; et Montesquieu lui écrivait alors : « Si les » mémoires sur lesquels je travaillai l'histoire de Louis » XI, n'avaient point été brûlés, j'aurai pu vous four- » nir quelque chose sur ce sujet. » C'est dans une note explicative de ce passage, que l'abbé de Guasco rapporte l'anecdote de la destruction du manuscrit de l'histoire de Louis XI ; mais cette anecdote avait déjà été racontée par d'autres et surtout par Fréron, que l'abbé de Guasco contredit, soutenant que ce fait n'est point arrivé pen-

dant la dernière maladie de Montesquieu, mais en 1739, ou en 1740, et ajoutant qu'il conta cet accident à un de ses amis, à l'occasion de l'histoire de Louis XI, par Duclos, qui venait de paraître. Au milieu de ces récits contradictoires, s'il nous était permis de former une conjecture, nous dirions qu'il est probable que Montesquieu conçut l'idée de composer l'histoire de Louis XI, mais qu'il y renonça; qu'alors il condamna aux flammes ce qu'il avait écrit sur ce sujet, et que peut-être une portion de ce travail, qu'il voulait réserver, fut jetée au feu par mégarde, ce qui a donné lieu à la diversité des récits qu'on a faits à cette occasion. Nous pensons que Montesquieu n'a pas achevé cette histoire, non plus que celle de Théodoric, roi des Ostrogoths, qu'il avait, dit-on, commencée. Nous ajouterons encore que, suivant nous, on doit se féliciter qu'il ait abandonné ces entreprises pour s'attacher exclusivement à l'*Esprit des lois;* et nous fondons cette assertion, non-seulement sur l'excellence et l'utilité de cet ouvrage, mais encore sur des motifs qui s'éloignent beaucoup de l'opinion commune, et que nous oserons cependant exposer. Montesquieu, si admirable quand il présente les résultats de l'histoire, Montesquieu, dont les écrits doivent être le manuel de tous ceux qui voudront écrire l'histoire, n'avait pas, suivant nous, le genre de talent propre à former un historien du premier ordre. Boileau louait un jour le livre des *Caractères* de La Bruyère, et insistait sur le mérite de son style; mais il remarquait judicieusement que l'auteur, par la forme même de son ouvrage, s'était affranchi d'une des plus grandes difficultés de l'art d'écrire, les transitions. Cette partie de l'art est surtout nécessaire

à l'historien qui, dans des récits d'évènemens compliqués et divers, doit conserver l'unité d'intérêt, nuancer habilement tous les détails, et faire ressortir, sans les isoler, les groupes principaux des vastes tableaux qu'il nous présente. L'*Esprit des lois*, les *Considérations sur les causes de la grandeur et de la décadence des Romains*, sont composés de chapitres fort courts, qui souvent forment chacun un tout à part, et qui ne sont liés entre eux que par la similitude des sujets, relativement au but principal des ouvrages dont ils font partie. Les *Lettres persanes* ont aussi très-peu d'étendue : les plus longues n'ont que trois à quatre pages; et elles traitent toutes de sujets divers, et qui n'ont entre eux que peu ou point de connexité. L'histoire d'*Apheridon* et d'*Astarté*, et le sublime apologue des *Troglodites*, qui s'y trouvent, n'excèdent pas dix pages, et sont, pour les faits, d'une extrême simplicité. Ainsi, Montesquieu, dans tous les ouvrages auxquels il a dû sa réputation, s'est, comme La Bruyère, affranchi de la nécessité des transitions. Quand il a entrepris de faire un récit d'une certaine longueur, on s'est aperçu aussitôt de ce qui lui a manqué à cet égard : pour s'en convaincre, il suffit de lire la vie du maréchal de Berwick, le roman d'Arsace et d'Isménie, et même le temple de Gnide. Les diverses parties de ces opuscules ne sont pas bien disposées entre elles, et ne se succèdent pas naturellement. Les pensées les plus ingénieuses, et les réflexions les plus profondes, nuisent à l'intérêt du récit, faute d'être préparées par des phrases intermédiaires, nécessaires à l'enchaînement des idées, ou faute d'être placées convenablement. Le style est heurté, contraint, sans variété, et tout l'opposé de cette souplesse,

de cette liaison, de cette harmonie, indispensables à l'historien, qui doit soutenir, sans la fatiguer, l'attention des lecteurs pendant une longue narration.

Montesquieu a dit, de Tacite, qu'il abrégeait tout, parce qu'il voyait tout. Ce bel éloge a été, avec raison, appliqué à Montesquieu lui-même; et l'on a souvent comparé entre eux ces deux grands hommes. Des génies de cet ordre ont un caractère particulier d'originalité, qui rend fausses toutes les similitudes qu'on veut établir. S'il fallait déterminer les degrés de prééminence qui distinguent Tacite et Montesquieu, nous dirions que l'auteur français surpasse l'auteur latin par la variété et l'étendue de ses connaissances, par la grandeur de ses conceptions et l'abondance de ses pensées, mais qu'il lui cède sous le rapport du talent et de l'éloquence; qu'enfin, il est plus grand comme philosophe, mais moins grand comme écrivain. Tacite maintient toujours la dignité de ses expressions à la hauteur de son sujet : il n'altère point, par d'ingénieuses antithèses, la gravité de son style; et les grâces du bel esprit n'énervent pas sa phrase énergique, et ne refroidissent jamais la chaleur de ses récits. Si nous voulions chercher dans les anciens des exemples pour donner une idée de la manière de Montesquieu, comme écrivain, nous dirions encore qu'elle se compose de plusieurs des belles qualités de Tacite, et de quelques-uns des brillans défauts de Sénèque [8].

Notes.

[1] Page 259.

Cette seigneurie de la Brède avait été acquise depuis peu par la maison de Secondat, et était encore, en juin 1682, une des propriétés de la maison de Lisle. Voyez *Variétés bordelaises,* tom. IV, pag. 243.

[2] Page 266.

La première édition du *Temple de Gnide* est in-12, de 82 pag., chez Simart, libraire; l'approbation est datée du 29 janvier 1725 : la petite pièce de *Céphise et l'Amour* se trouve à la suite.

[3] Page 274.

Dans une note du liv. XXI, chap. XXII, tom. II, pag. 274, édition de Lequien, on lit ce qui suit : « Ceci a paru, il y a plus de vingt ans, » dans un petit ouvrage manuscrit de l'auteur, qui a été presque » fondu dans celui-ci. » Cette note est singulière, et semblerait faire croire que Montesquieu avait fait tirer quelques exemplaires de cet opuscule pour donner à des amis. L'*Esprit des lois* parut en 1748; et si ces mots, *il y a plus de vingt ans,* sont exacts, cet opuscule serait au moins de 1727, et pourrait être plus ancien. Cependant ce calcul est incertain, car la note que nous citons ne se retrouve pas dans l'édition in-4.° de l'*Esprit des lois,* imprimée à Genève, chez les frères Batilliot, qui paraît être la première; et même, dans cette édition, le 21.e livre a quatre chapitres de moins que dans les dernières éditions. L'exemplaire de cet opuscule que nous avons sous les yeux, et qui appartient à M. Lainé, ministre et membre de la chambre des députés, contient beaucoup de corrections qui sont de la main même de Montesquieu;

sur le faux-titre, il a écrit : « Ceci a été imprimé sur une mauvaise co-
» pie; je le fais réimprimer sur une autre, selon les corrections que
» j'ai faites ici; » et sur la première feuille, il a mis encore : « J'ai
» écrit qu'on supprimât cette copie, et qu'on en imprimât une autre,
» si quelques exemplaires avaient passé, de peur qu'on n'interprê-
» tât mal quelques endroits. » Les réclames qui sont au bas des pages, le papier et les caractères, tout indique une impression faite en Hollande; il n'y a ni nom de lieu, ni nom d'imprimeur. Cet opuscule a 44 pag. in-12, et se compose de 25 réflexions détachées.

[4] Page 278.

On a prétendu que cette épigraphe, tirée d'un vers d'Ovide, était énigmatique. Si c'est une énigme, le mot ne nous en paraît pas difficile à trouver, et le sens que nous lui donnons nous semble évident. Dans un ouvrage intitulé : *Nouveaux Mélanges de Madame Necker*, on a prétendu encore que Montesquieu en donnait lui-même cette explication : « Un livre sur les lois doit être fait dans un pays de liberté; » la liberté en est la mère, je l'ai fait sans mère. » Ce petit conte est invraisemblable.

[5] Même page.

La lettre est datée de Paris, et une note nous apprend que l'original était à Ratisbonne, dans la bibliothèque du prince de la Tour-Taxis. Ce marquis de Stainville était ministre de l'empereur, mais seulement en sa qualité de grand-duc de Toscane : l'ambassadeur de l'empereur, à Paris, était alors le comte de Kaunitz.

[6] Page 289.

L'une, intitulée *Le Bienfait anonyme*, a pour auteur Jean Pilbes, de Tarascon en Foix, 1784, in-8.° ; une autre est de Mercier, et a pour titre : *Montesquieu à Marseille*. J'ai vu, pendant la révolution, représenter cette pièce sous le titre de *S. Estieu à Marseille*. Enfin, une troisième est intitulée : *Robert Sciarts* (note de M. Beuchot).

[7] Page 290.

Il est probable que ce portrait est celui-là même qui a été gravé, à Florence, par Carlo Fauci, en 1767, et qui est dédié à l'abbé Antonio Nicolini. Ce portrait vu de face, et où Montesquieu est figuré en perruque, et ayant l'*Esprit des lois* devant lui, a été inconnu à tous les biographes de cet homme illustre ; nous l'avons vu dans la riche collection de portraits de M. Debure, libraire.

[8] Page 300.

La meilleure édition des Œuvres de Montesquieu, qui a paru dans ces derniers temps, est celle de M. Lequien, en 8 vol. in-8.°, Paris, 1819. On trouve, en tête, pag. 6-8, la liste des principales éditions des divers ouvrages de Montesquieu. La liste des ouvrages publiés pour ou contre cet homme illustre, serait aussi fort nombreuse. Tous les amateurs de la haute éloquence connaissent le bel éloge de Montesquieu par M. Villemain.

GABRIEL DANIEL.

Gabriel Daniel, né à Rouen, l'an 1649, entra au noviciat des jésuites de Paris en 1667, prononça ses derniers vœux en 1683, à Rennes, où il enseignait la théologie, fut envoyé à la maison professe de Paris pour y être bibliothécaire, obtint, de Louis XIV, une pension de 2000 livres, avec le titre d'historiographe de France, et mourut, d'une attaque d'apoplexie, le 23 juin 1728, à l'âge de soixante-dix-neuf ans.

Sa vie fut laborieuse et marquée par un grand nombre d'écrits qu'on peut diviser en trois classes, philosophiques, théologiques et historiques.

Dans la première classe, on doit mettre son *Voyage du monde de Descartes*, publié en 1690. C'est une réfutation du système des tourbillons. Il donna, en 1696, une suite à cet ouvrage, qui fut réimprimé en 1739, 2 vol. in-12.

Ses écrits théologiques sont très-nombreux; ceux qui désireraient en connaître la liste, peuvent consulter l'avertissement de la dernière édition de son *Histoire de France*, publiée par le P. Griffet. Ils ont été presque tous réimprimés dans le *Recueil des ouvrages philosophiques, théologiques, apologétiques et critiques*, 1724, 3 vol. in-4.° Un des principaux ouvrages de controverse théologique, du P. Daniel, est intitulé *Entretiens de Cléandre et d'Eudoxe sur les Lettres provinciales*, Cologne (Rouen), 1694, in-12. Ces entretiens furent fort loués par les jésuites, et ont été traduits en latin, en italien, en espagnol et en

anglais; mais ils sont aujourd'hui aussi complètement oubliés que la réfutation qui en fut faite par D. Mathieu Petit-Didier, et la réplique anonyme du P Daniel, intitulée *Lettre de l'abbé *** à Eudoxe, touchant la nouvelle apologie des Lettres provinciales*, 1699, in-12. Cependant ceux que ces querelles pourraient encore intéresser comme tenant à l'histoire de la religion et à celle de l'esprit humain, doivent lire ces *entretiens* après les fameuses *Lettres provinciales;* et s'ils ne trouvent pas que l'auteur ait repoussé tous les coups que porte aux jésuites leur redoutable adversaire, ils resteront convaincus, qu'entraîné par l'esprit de parti, le sévère Pascal a souvent aiguisé, aux dépens de la vérité, les flèches perçantes du ridicule; qu'il a exagéré la tendance dangereuse de plusieurs des passages qu'il citait; qu'il a même évidemment altéré le sens de plusieurs, soit en les traduisant d'une manière peu fidèle, soit en les isolant à dessein des discussions qui les précèdent ou qui les suivent.

L'ouvrage le plus considérable du P. Daniel, et celui qui a donné à son nom une juste célébrité, est son *Histoire de France*. Il y en a eu plusieurs éditions; la première, en 3 vol. in-fol., parut en 1713, et fut dédiée et présentée à Louis XIV; mais la meilleure est sans contredit la dernière, donnée et augmentée par le P. Griffet, en 17 vol. in-4.°, Paris, 1755-1760, ou 24 vol in-12, Amsterdam, 1758. Le P. Daniel avait préludé à ce grand ouvrage, par deux *Dissertations préliminaires pour une nouvelle Histoire de France depuis le commencement de la monarchie*, qui furent publiées en 1696. La même année, il fit paraître le premier volume de l'histoire qu'il annonçait; ce premier volume, qui ne contenait que le règne de Clo-

vis et de ses enfans, accompagné de huit dissertations, ne fut suivi d'aucun autre, parce que l'auteur se décida à ne publier cette histoire que lorsqu'elle serait entièrement terminée. Pour en mieux préparer le succès, il fit paraître, sous le voile de l'anonyme, ses *Observations critiques sur l'histoire de France écrite par Mézerai*, Paris, 1700, in-12; mais l'injuste rigueur du P. Daniel, envers Mézerai et le savant Cordemoy, a contribué à le faire juger lui-même avec trop de sévérité. Voltaire, Mably, Longuerue, Millot, Boullainvilliers, Lenglet-Dufresnoy, ont critiqué très-amèrement son histoire. Si on admettait l'exactitude de tous les reproches qu'ils lui font, il en résulterait que le P. Daniel ne possède aucune des qualités de l'historien. Il est, suivant eux, partial, inexact, intolérant; il omet les faits les plus intéressans relatifs aux usages, aux mœurs et aux lois, et, pour la troisième race surtout, son histoire n'est qu'un ennuyeux récit de siéges, de combats et d'actions de guerre; son style est sans force, sans élégance, et manque souvent de pureté. Ces reproches ne sont fondés qu'en partie: le P. Daniel narre avec netteté et justesse; il est méthodique, simple, clair, plus exact et plus impartial qu'on ne le croit communément; il a beaucoup profité, pour les premières races, des ouvrages de Valois, de Lecointe et de Cordemoy. Dans une entreprise aussi vaste, et au-dessus des forces d'un seul homme, il n'a pu donner à ses recherches ni assez d'étendue, ni assez de profondeur, et Lenglet-Dufresnoy dit malignement: « On a communiqué, » au P. Daniel, douze cents volumes de pièces originales » et manuscrites qui se trouvent dans la bibliothèque du » roi, et ce père fut très-content après les avoir vus. »

On ne doit pas faire le même reproche à l'*Histoire de la milice française*, Paris, 1721, 2 vol. in-4.°, que le P. Daniel publia immédiatement après son *Histoire de France :* c'est un ouvrage original pour les recherches, et le meilleur qui existe sur l'objet qui s'y trouve traité, quoiqu'on y ait découvert des omissions importantes. Le tacticien Folard en fait de grands éloges sous le rapport de l'exactitude militaire, mérite rare et étonnant pour un théologien et un religieux. Alletz a donné un *Abrégé* de cet ouvrage, Paris, 1773 et 1780, 2 vol. in-12. Le P. Daniel fit lui-même, en 1724, un abrégé de sa grande *Histoire de France*, en 9 vol. in-12; il fut réimprimé en 1751, en 12 vol. in-12, avec la continuation du P. Dorival, et traduit en anglais en 5 vol. in-8.° Nous n'avons point d'abrégé de la dernière édition donnée par le P. Griffet, qui a ajouté, à l'ouvrage du P. Daniel, d'excellentes notes, de bonnes dissertations, ainsi que l'histoire du règne de Louis XIII, et le journal de celui de Louis XIV. Ce livre, malgré ses défauts, est encore aujourd'hui l'ensemble le plus complet et le moins défectueux qui existe sur notre histoire.

Le P. Daniel a donné une *Traduction du système d'un docteur espagnol* (Louis de Léon), *sur la dernière Pâque de N. S. J.-C.*, Paris, 1695, in-12. Dans les journaux de Trévoux, de juillet et août 1701, août 1706, avril 1707, avril 1711, septembre 1714 et janvier 1721, on trouve des dissertations de cet utile et laborieux écrivain sur des médailles et autres monumens de l'histoire de France, dissertations qui ont été omises dans le recueil de ses opuscules en 3 vol. in-4.° que nous avons mentionnés.

HÉNAULT.

Charles-Jean-François Hénault, président au parlement de Paris, surintendant de la maison de la reine, et ensuite de M.me la Dauphine, naquit à Paris le 8 février 1685, et mourut, dans la même ville, le 24 novembre 1770. Malgré une constitution délicate, il a vécu quatre-vingt-cinq ans; et il a été, dans sa longue carrière, un des hommes les plus heureux de son temps. Il fit ses études à l'Oratoire, connut le grand Racine, et reçut des leçons et des conseils de Massillon. A peine avait-il terminé ses études, que son père, riche fermier-général, lui acheta la lieutenance des chasses et le gouvernement de Corbeil. Il parut à la cour, gai, spirituel, doux, conciliant, faisant de la musique, des vers faciles et des chansons ingénieuses : il fut remarqué, loué, fêté, et devint ce qu'on appelait alors dans le grand monde un homme à la mode. « D'assez grandes dames, dit son contemporain, le marquis d'Argenson, lui ont pardonné le défaut de noblesse, de beauté, et même de vigueur. » Il s'est toujours conduit, dans l'occasion, avec modestie; il fut surtout très-répandu dans la société de la duchesse du Maine; et, tant que dura cette cour brillante et légère, il en fut un des principaux ornemens. Cependant il paraît que, même dès le premier essor d'une jeunesse folâtre, il respecta toujours les convenances

dans sa conduite, et la religion dans ses discours. Il eut beaucoup d'amis, et pas un seul ennemi.

Il s'essaya de bonne heure dans la carrière littéraire; il obtint un prix à l'académie française; et en traitant une question proposée par l'académie des jeux floraux, il l'emporta sur La Motte. Il fit deux tragédies médiocres en vers, un drame historique en prose, des comédies, des poésies diverses, quelques dissertations, et fut reçu de l'académie française et de celle des inscriptions et belles-lettres, et aussi de celles de Nancy, de Berlin et de Stockholm.

Il prit enfin une place distinguée dans la littérature française, par la composition de son *Abrégé chronologique de l'histoire de France.* Cet ouvrage méritait du succès, et fut loué au-delà de son mérite. L'auteur eut le bon esprit de s'y tenir, d'y attacher toute sa gloire et de le perfectionner sans cesse : il s'occupa, jusqu'à la fin de sa vie, à en soigner et à en multiplier les éditions. Il en fit paraître huit de son vivant, in-8.° et in-4.°, et il le vit traduit en anglais, en italien, en allemand et même en chinois, si l'on en croit un de ses panégyristes [1].

Il avait embrassé la magistrature : il fut reçu président au parlement en 1706, avec dispense d'âge; ensuite président en la première chambre des enquêtes, en 1710. La reine le prit en affection, et lui donna gratuitement la charge de surintendant de sa maison, après la mort de M. Bernard de Coubert, qui avait payé cette charge 300,000 fr. Le président Hénault fut assez délicat pour partager ce bienfait de sa souveraine avec la veuve de

(1) *Académie des inscriptions*, tom. XXXVIII, pag. 342.

son prédécesseur : il lui fit payer exactement, à titre de pension, la moitié des appointemens de la place. Un jour, la reine entra chez une duchesse, au moment où celle-ci écrivait au président; elle mit au bas du billet : « Devinez la main qui vous souhaite ce petit bonjour. » Le président Hénault ajouta à la réponse le quatrain suivant :

Ces mots, tracés par une main divine,
Ne m'ont causé que trouble et qu'embarras :
C'est trop oser, si mon cœur la devine;
C'est être ingrat que ne deviner pas.

A cinquante ans, le président Hénault renonça à toute occupation frivole; il s'adonna entièrement à la dévotion et à l'étude. « Mais sa piété, dit encore le mar- » quis d'Argenson, était aussi exempte de fanatisme, de » persécution, d'aigreur et d'intrigue, que ses études, de » pédanterie. » On trouve, parmi les lettres de M.me du Deffant, une lettre du président Hénault, pleine d'esprit, de force et de raison, écrite à l'âge de quatre-vingts ans, et adressée à Voltaire. Il tâche d'y faire repentir ce grand homme de ses honteuses pasquinades contre la religion de son pays [1]. Voltaire, de son côté, missionnaire dans un sens opposé, s'était efforcé d'attirer le président Hénault dans le parti philosophique; il a en vain essayé, dans ce but, de lui faire changer plusieurs passages de son *Abrégé chronologique* [2].

Voltaire contribua beaucoup, sous les rapports littéraires, à la réputation du président Hénault, par les éloges qu'il lui donna : il ménageait en lui le confident

de la reine, l'ami de plusieurs personnages puissans; et il lui adressa différentes fois des vers qui sont au nombre des plus gracieux qu'il ait faits : il l'inscrivit, ainsi que Fontenelle, de son vivant, sur la liste des hommes remarquables du siècle de Louis XIV.

Hénault avait épousé, en 1714, la fille de M. Lebas de Montargis, garde du trésor royal. Il vécut avec elle dans la plus parfaite union, et la perdit, en 1728, sans avoir eu d'enfans; mais il traita comme les siens propres ceux de sa sœur, la comtesse de Jonsac, dont la postérité s'allia aux plus illustres maisons de France; ces brillantes alliances contribuèrent encore à l'éclat dont les dernières années du président Hénault furent environnées. Sa maison était tenue par M.me de Jonsac; et ce que Paris offrait de plus spirituel, de plus aimable et de plus distingué par le rang et la naissance, attiré par le double attrait des plaisirs de la conversation et de la bonne chair, se rassemblait dans cette maison. C'est à cette dernière circonstance que Voltaire faisait allusion, lorsque, dans le commencement d'une épître, adressée au président, il disait :

Hénault, fameux par vos soupés,
Et par votre chronologie,
Par des vers au bon coin frappés,
Pleins de douceur et d'harmonie.

Le président Hénault fut piqué de ce qu'on paraissait faire entrer ses soupers pour quelque chose dans sa réputation; et Voltaire changea sur-le-champ ces vers. Ce-

pendant Hénault n'avait point paru offensé lorsque Voltaire traçait de lui ce portrait :

Les femmes l'ont pris fort souvent
Pour un ignorant agréable,
Les gens en *us* pour un savant,
Et le dieu joufflu de la table
Pour un connaisseur très-gourmand.
Qu'un bon estomac soit le prix
De son cœur, de son caractère,
De ses chansons, de ses écrits.
Il a tout; il a l'art de plaire,
L'art de nous donner du plaisir,
L'art si peu connu de jouir;
Mais il n'a rien s'il ne digère.

Ces vers sont dans une lettre particulière adressée au président Hénault lui-même; et il ne trouvait pas que les convenances y fussent blessées comme dans un écrit public.

Les dernières années d'Hénault furent douces et tranquilles, malgré quelques infirmités. La lettre que nous avons citée prouve qu'il conserva, jusqu'à la fin, toutes ses facultés. Occupons-nous actuellement de ses ouvrages. Il les a presque toujours publiés sans nom d'auteur, ou avec des noms d'auteurs supposés; et, à cet égard, sa destinée a été singulière : nos modernes bibliographes ne lui ont pas disputé ceux qui portaient le nom d'un autre, et qu'il n'avouait pas; et l'*Abrégé chronologique*, le seul qu'il ait avoué, ils ont voulu l'attribuer à un écrivain utile, mais obscur, l'abbé Boudot.

Palissot avait dit, dans une note de ses *Mémoires de littérature*, que l'abbé Boudot avait fourni, au président Hénault, le plan de l'*Abrégé chronologique*, et avait eu part à cet ouvrage. Cette assertion, qui contenait une vérité et une erreur, a été répétée dans plusieurs dictionnaires. Celui qui a écrit l'article Boudot, dans la *Biographie universelle*, est allé jusqu'à prétendre que cet abbé était le principal auteur de l'*Abrégé chronologique*, et même l'exécuteur des projets littéraires du président [3]. Le plan de l'ouvrage du président Hénault était tout entier dans celui de Marcel ; mais, cependant, Hénault a considérablement modifié ce plan : le sien est moins vaste et plus clair. Dans ses préfaces, il n'a cessé de répéter que son abrégé était en quelque sorte un résumé des conférences tenues chez lui ou chez le chancelier d'Ormesson, par les hommes les plus instruits dans notre histoire, tels que Foncemagne, Secousse, d'Aguesseau, dom Bouquet. On sait aussi qu'Hénault se servait de Pierre Boudot pour l'aider dans ses recherches historiques ; et il a pu l'employer pour la mise au net de son abrégé : il serait donc tout simple qu'on eût trouvé, dans les papiers de famille de cet abbé, une copie de l'abrégé faite par lui, sans qu'on dût inférer de là qu'il en fut l'auteur. L'esprit de législation qui l'a dicté, l'esprit parlementaire qui y règne, annonçent un écrivain bien différent. Le choix, la disposition et la rédaction des matériaux, les pensées et le style, enfin tout ce qui constitue le mérite de l'auteur dans l'*Abrégé chronologique*, est incontestablement du président Hénault ; et ses contemporains n'ont jamais songé à le lui contester : cependant ils n'ignoraient pas qu'il se servait de l'abbé Boudot, et lui-même ne s'en

cachait nullement. Voltaire, dans une de ses lettres (CCCVIII), en transmettant au président plusieurs faits sur notre histoire, à vérifier dans les manuscrits de la bibliothèque du Roi, lui proposa d'en charger l'abbé Boudot. « L'abbé Boudot, dit Grimm [4], employé à la bi» bliothèque du Roi, aujourd'hui paralytique à force » d'avoir gagné des indigestions chez le président, était » spécialement chargé du département littéraire et histo» rique. » Ces témoignages des contemporains suffisent pour déterminer le rang que l'abbé Boudot tenait dans le monde et dans la littérature, et la part qu'il a pu avoir dans la composition de l'*Abrégé chronologique*. Il faut se garder de juger les hommes et les choses de ce temps par les seules plaisanteries de Grimm et de M.me du Deffant; cependant, quoique tous deux donnent l'essor à leur esprit caustique pour jeter quelques ridicules sur le président, alors vieux et infirme, nulle part ils n'insinuent qu'il ne fut pas l'auteur des ouvrages qui portaient son nom. Ce ridicule, le plus grand de tous, ne leur eût point échappé : ils savaient, au contraire, que le président Hénault mettait volontiers sous le nom d'autrui, les ouvrages qu'il composait, mais qu'il n'avait jamais été soupçonné de s'attribuer ceux des autres. Donnons actuellement la liste de ses ouvrages.

I. *Nouvel Abrégé chronologique de l'histoire de France*, in-4.°, 1768 C'est la dernière édition donnée par l'auteur, la seule bonne. Les précédentes avaient paru en 1744, 1746 et 1749. Celle de 1752 porte, sur le titre, 4.e édition; mais ce n'est, ainsi que l'auteur le déclare dans une note, que la troisième, réimprimée et réduite en un seul volume au lieu de deux, in-8.° et in-4.° On

imprima, en 1756, un supplément pour la 3.e et la 4.e éditions. *Idem*, 1756, in-4.°, avec un semblable supplément. *Idem*, 1756, 2 vol. in-8.°, 5.e édition dédiée à la reine : Hénault a signé l'épître dédicatoire de cette édition ; et c'est la première fois qu'il s'est nommé comme auteur de cet ouvrage. *Idem*, 1761, 2 vol. in-8.° *Idem*, 1765, 2 vol. in-8.° Ces deux dernières éditions ne paraissent être que des réimpressions, quoiqu'elles portent sur le titre, revue et corrigée ; mais l'auteur fit de grands changemens dans la 8.e et dernière. Enfin, nous avons donné, en 1821, une première édition (3 vol. in-8.°), d'après le manuscrit autographe qui contient des rectifications et des additions utiles [5]. Nous ne parlerons pas des éditions données dans l'étranger, des réimpressions faites en France depuis la mort de l'auteur, ni des nombreuses imitations auxquelles son ouvrage a servi de modèle. Resserrer, dans l'espace d'un ou deux volumes, les sommaires de notre histoire, puisés dans les monumens originaux ; présenter, en quelques mots, les résultats de longues recherches et de discussions approfondies sur les points importans du droit public ; éclaircir, souvent par une seule phrase, des doutes historiques qui ont demandé un long examen ; surprendre agréablement son lecteur par des réflexions courtes et justes, qui le forcent à s'arrêter et à réfléchir ; faire ressortir, par un trait rapide ou par une remarque ingénieuse, les mœurs particulières de chaque siècle, et les caractères des principaux personnages ; offrir, des plus illustres d'entre eux, des portraits quelquefois dessinés avec vigueur, et toujours avec élégance et précision ; choisir, avec un jugement exquis, parmi cette multitude de faits

dont se compose notre histoire, les plus importans à connaître et à retenir; les ranger dans un ordre chronologique; disposer avec clarté, en tableaux synchroniques, les noms et les dates, de manière à les rendre plus faciles à consulter et à rappeler; tels sont les divers genres de mérite de cet abrégé. Ils suffisent sans doute pour en justifier le succès; mais on doit dire aussi que ce livre, aujourd'hui trop peu lu, trop déprécié, a été d'abord beaucoup trop loué. Indiquer un évènement n'est point le raconter; un sommaire n'est point un récit, ni une table chronologique une histoire. Les véritables modèles des abrégés, ce sont, chez les modernes, le *Discours sur l'histoire universelle* de Bossuet, et, chez les anciens, les ouvrages de Velléius Paterculus et de Florus.

II. *Histoire critique de l'établissement des Français dans les Gaules, ouvrage inédit du président Hénault, imprimé sur le manuscrit original écrit de sa main*, 2 vol. in-8.°, Paris, 1801. Il n'y a aucun avis ni préface d'éditeur. Nous avons été informés que le manuscrit de cet ouvrage était seulement annoté de la main du président Hénault, mais non pas écrit par lui. Il n'est peut-être pas de lui. Ni Lebeau, dans son éloge, ni aucun contemporain, n'en ont fait mention. Cet ouvrage ne contient aucune recherche nouvelle, mais seulement l'analyse de celles de l'abbé Dubos sur ce sujet; on y compare le système de cet abbé à ceux de ses antagonistes, afin de lui donner tout l'avantage. Nous voyons, par un passage de ce livre (tom. 1, pag. 168), que son auteur, quel qu'il soit, l'écrivait en 1738. A cette époque Hénault devait, en effet, être occupé de recherches historiques, puisqu'il publia, six ans après, son *Abrégé*. Il est donc possible qu'il ait

fait cette analyse pour se rendre compte de ses idées; mais il ne la destinait pas à l'impression. Il y a plus de véritable instruction, sur cette matière, dans les cinq pages in-4.° qui sont à la fin de la première race de son *Abrégé chronologique*, que dans les deux volumes de cette *Histoire critique*. Le nom du président Hénault a cependant procuré les honneurs de la traduction à cette insignifiante production.

III. *Lettre du président Hénault sur la régale, adressée à l'abbé Velly*, dans le Mercure de France [1].

IV. *Lettres du président Hénault à Marmontel, au sujet d'un extrait de l'Abrégé de l'histoire de De Thou*, dans le Mercure de France, avril 1753 [2].

V. *Mémoire sur les Abrégés chronologiques*, tom. XXVIII des mémoires de l'académie des inscriptions et belles-lettres. C'est le seul mémoire que le président ait fourni à l'académie des inscriptions.

VI. *Discours qui a remporté le prix d'éloquence de l'académie française*, 1707, *par Hénault, conseiller au parlement*, Paris, Coignard, 1707, in-4.°

VII. *Pièces de théâtre, en vers et en prose*, 1770, in-8.° Ce recueil a été imprimé à petit nombre, et renferme : *Cornélie vestale, François II, la Petite Maison, le Jaloux de lui-même, le Réveil d'Epiménide, le Temple des chimères. Cornélie* avait déjà été imprimée en Angleterre, à l'imprimerie particulière d'Horace Walpole (Strawberry-Hill). Cette pièce fut jouée sans succès, au Théâtre-

(1) *Voyez* le recueil de Fontanieu, tom. CCCXLVIII, à la bibliothèque du Roi.

(2) Même recueil, tom. CCCLXV.

Français, en 1713, sous le nom de Fuzelier. *François II*, drame historique en cinq actes et en prose, avait eu une première édition en 1747, in-8.°, et une deuxième, augmentée de notes curieuses et instructives, en 1768, in-8.° Le permier titre est *Nouveau Théâtre-Français*, titre que l'auteur cherche à justifier dans sa préface. Le *Réveil d'Epiménide* est fondé sur une idée ingénieuse, et eut beaucoup de succès. La musique du ballet intitulé le *Temple des chimères*, donné en 1760, fut composée par le duc de Nivernais; et Voltaire adressa, sur ce sujet, au président Hénault, une épître en vers, qui se termine ainsi :

Vous célébrez les chimères :
Elles sont de tous les temps;
Elles nous sont nécessaires;
Nous sommes de vieux enfans,
Nos erreurs sont nos lisières,
Et les vanités légères
Nous bercent en cheveux blancs.

Ces vers valaient seuls tout le ballet du président Hénault.

VIII. *Marius*, tragédie en cinq actes et en vers, ne se trouve point dans le recueil que nous venons de faire connaître; elle fut jouée avec assez de succès en 1715, et parut imprimée en 1716, sous le nom de De Caux. Dans l'article de ce dernier auteur (tom. VII de la *Biographie universelle*, pag. 458), il est dit que Lebeau s'est trompé, en attribuant cette pièce au président Hénault, puisque celui-ci ne l'a point comprise dans son recueil; mais il paraît que de Caux fit, à la pièce de Hénault, des changemens assez considérables pour que le véritable

auteur jugeât à propos de l'abandonner à son prête-nom. On a retrouvé, dans les papiers du président Hénault, un manuscrit de la pièce de *Marius à Cyrthe*, tout entier de sa main : il diffère, en beaucoup d'endroits, de la pièce imprimée de de Caux : ceci confirme l'assertion du secrétaire perpétuel de l'académie des belles-lettres, qui d'ailleurs a eu tous les moyens d'être bien informé; enfin, une note du président Hénault, en tête du manuscrit, et la préface dont il l'a accompagné, ne laissent aucun doute à cet égard.

Ce manuscrit a été imprimé dans les *Œuvres inédites de M. le président Hénault*, Paris, 1806, in-8.° La plupart de ces œuvres n'étaient rien moins qu'inédites. Parmi les pièces de vers que renferme ce recueil, nous en avons distingué une, intitulée *Prière à l'amour* (pag. 211), et qui commence par ces mots :

> Si tu ne veux, dieu d'Amour, que j'en meure,
> Va voir Iris, et vas-y promptement, etc.

La chanson, qui porte le même titre de *Prière à l'amour* (pag. 253), et qui commence par

> Amour ne me trompes-tu pas?

Deux autres chansons du président Hénault, qui se trouvent pages 259 et 267 de ces œuvres inédites, et dont la première commence par ces mots :

> Quoi! vous partez sans que rien vous arrête!

et la seconde par

> Il faut, quand on s'aime une fois,
> S'aimer toute la vie.

ont été réimprimées bien des fois, et dans un grand nombre de recueils. En général, les diverses poésies du président Hénault sont habituellement faibles et incorrectes; mais on y trouve presque toujours ce qui manque souvent aux compositions plus travaillées des poètes de nos jours, de la facilité, du naturel et de la grâce. L'éditeur de ce recueil d'œuvres inédites a mis en tête une notice sur la vie et les ouvrages du président Hénault, dans laquelle il lui attribue une *Vie du connétable de Luynes*, dont personne n'a entendu parler comme étant de cet auteur. Le même éditeur cite encore, du président Hénault, une *Réponse à M. de Sainte-Albine, au sujet de la régence de Catherine de Médicis;* une *Lettre sur les croisades*, dans le *Journal de Verdun;* une dissertation sur cette question : *Pourquoi la langue française est-elle chaste, et que la langue latine ne l'est pas* [6] ? Nous croyons que cet éditeur des œuvres inédites, est l'auteur du *Précis de l'abrégé chronologique de l'histoire de France, augmenté de plusieurs pièces inédites du même auteur*, Paris, an XIII, in-12. Il est certain, du moins, que cet écrivain a été l'éditeur de l'ouvrage de *l'Établissement des Français dans les Gaules*, dont nous avons parlé plus haut, et aussi celui des *Nouveaux Mémoires du maréchal de Bassompierre, recueillis par le président Hénault, et imprimés sur le manuscrit de cet académicien*, Paris, Locard fils, an X, in-8.° L'auteur

de l'article BASSOMPIERRE, dans la *Biographie universelle*, tom. III, pag. 508, pense que ces mémoires, où les noms sont défigurés, et qui fourmillent d'erreurs, sont supposés. Nous sommes de son avis : il n'y a rien dans les écrits des contemporains du président Hénault qui puisse faire penser qu'il se soit occupé d'un pareil ouvrage. Tous les bibliographes et auteurs de dictionnaires historiques disent aussi que le président Hénault a travaillé à l'*Abrégé chronologique de l'histoire d'Espagne et de Portugal*, de Macquer ; et, en effet, les auteurs de cet ouvrage assurent, dans leur préface, que Hénault en a tracé le plan, et y a mis quelques extraits.

Notes.

[1] Page 310.

Voyez *Lettres de Madame du Deffant*, la vingt-troisième de celles qui sont adressées à Voltaire, tom. IV, pag. 261, première édition.

[2] Même page.

Voyez Voltaire, *Correspondance générale*, lettre du 8 janvier 1752.

[3] Page 313.

Cet auteur est M. Auguis qui, depuis, a donné, à la suite de notre édition du président Hénault, une longue continuation, dans la préface de laquelle il fait un éloge du président, beaucoup trop pompeux, et ne dit plus un mot de Boudot.

[4] Page 314.

Grimm, *Correspondance littéraire*, seconde partie, tom. I, pag. 352.

[5] Page 315.

Parmi les nombreuses additions utiles que nous avons faites au plan du président Hénault, nous comptons, surtout, la liste donnée, à la fin de chaque règne, des principaux historiens de ces règnes, avec les titres de leurs ouvrages et l'indication des meilleures éditions.

Notre édition ne renferme que 3 vol. in-8.°, avec la table qui comprend presque la moitié du troisième volume. Le libraire qui l'a publiée y a mis un titre captieux, pour faire croire que la longue continuation qu'il y a annexée était de nous. Cependant, dans la préface même de notre édition, il est dit précisément le contraire, et nous avons encore désavoué cette continuation dans le *Moniteur* du 17 décembre 1822, et dans le *Journal des Débats* du lendemain. Cette continuation, ainsi que nous l'avons déjà dit, est de M. Auguis; elle a 3 vol., et n'a point été achevée.

[6] Page 320.

Nous transcrivons ce titre tel que l'éditeur nous le donne; et nous n'avons pas vérifié si les recueils de l'académie de Nancy contiennent en effet, sur la langue française, une phrase si peu française.

GARNIER.

Jean-Jacques Garnier, historiographe de France, naquit à Goron, bourg du pays du Maine, le 18 mars 1729, de parens pauvres, qui lui donnèrent une éducation supérieure à leur fortune. Pour n'être pas à leur charge, il se rendit à Paris à l'âge d'environ dix-huit ans, dans l'espoir de trouver quelque place. Quoiqu'il eût voyagé à pied, et avec la plus stricte économie, il n'avait que vingt-quatre sous dans sa poche, lorsqu'il arriva dans la capitale. En passant par la rue de la Harpe, il vit des enfans de différens âges se précipiter en foule par une porte qu'une inscription en lettres d'or, placée au-dessus, lui apprit être la porte du collège d'Harcourt. Il entre avec eux; tous se dispersent aussitôt dans les classes : il reste seul dans la cour. Le sous-principal, qui le prend pour un élève, lui ordonne d'entrer avec les autres. Garnier lui répond qu'il a terminé son cours d'études, et qu'il vient à Paris pour tirer parti du peu qu'il sait; il ne lui dissimule pas sa situation. Le sous-principal l'interroge, et, satisfait de ses réponses, lui procure une place au collège d'Harcourt : c'est là que, moyennant plusieurs années d'un travail assidu, le jeune Garnier se mit en état d'aspirer à prendre rang parmi les hommes capables de servir utilement les lettres par leurs travaux et leurs veilles. La protection du ministre S.t Florentin lui obtint ensuite la place de professeur d'hébreu au

collège de France, et après, celle d'inspecteur. C'est en cette qualité qu'il a rendu les plus grands services à ce collège : aidé par l'astronome Lalande, il parvint, à force d'efforts et de démarches, à relever cet établissement et à le rendre à sa dignité première.

Garnier, en 1761, obtint un prix proposé par l'académie des inscriptions et belles-lettres, sur la question qui consistait à examiner « ce qui est resté en France, sous » la première race de nos rois, de la forme du gouver- » nement qui subsistait dans les Gaules sous la domina- » tion romaine. » Il fut admis dans cette compagnie, dont il remplit toutes les espérances par son zèle et par ses travaux; les mémoires qui se trouvent de lui dans son recueil, sont en grand nombre, et se recommandent presque tous par l'importance des sujets et par la manière dont ils sont traités. Ils sont relatifs aux paradoxes philosophiques chez les anciens, aux lois militaires des Grecs, surtout à la philosophie de Platon, auteur pour lequel Garnier avait une admiration qui allait jusqu'à l'enthousiasme. Il aimait aussi les Stoïciens; et son mémoire sur la vie et les ouvrages d'Épictète, montre combien il était profondément versé dans la connaissance de leurs écrits. Sa conduite a prouvé encore mieux combien il s'était pénétré de leurs maximes, combien il était digne de les pratiquer. Il vendit une maison de campagne qui faisait ses délices, pour secourir un négociant de ses amis, qui éprouvait de l'embarras dans ses affaires. Le débiteur mourut insolvable. Quelque temps après, on pressa Garnier de paraître avec les autres créanciers; il s'y refusa opiniâtrément. « Puisque quelqu'un doit per- » dre, dit-il, la préférence appartient à ses amis; je la

» réclame à ce titre. » Réponse admirable qui serait plus célèbre si elle était d'un ancien. Lorsqu'on vint, en 1790, lui annoncer qu'il fallait prêter serment à la nouvelle constitution acceptée par le roi, il ne balança pas entre ses principes et ses intérêts, et sortit du Collège-Royal aussi pauvre qu'il y était entré.

Il avait publié, en 1764, un ouvrage intitulé *l'Homme de lettres*, dans lequel il s'est peint lui-même. Il donna, l'année suivante, un *Traité de l'éducation civile*, qui est comme la suite du précédent. Ces deux ouvrages eurent peu de succès, parce que, dit M. Dacier, la philosophie, qui en est l'âme, n'étant pas au ton de la philosophie du jour, parut âpre, sauvage et surannée. Il publia ensuite l'*Origine du gouvernement français*, 1765, in-18. Ce petit ouvrage est le mémoire qui avait remporté le prix sur la question proposée par l'académie, dont nous avons parlé plus haut. Aussi érudit et moins systématique que Dubos, l'auteur s'appuie de faits incontestables, et n'admet que des conséquences rigoureuses.

Après la mort de Villaret, Garnier fut choisi pour continuer l'*Histoire de France* commencée par l'abbé Velly. Garnier a écrit la moitié du règne de Louis XI, et a terminé à peu près à la moitié du règne affreux de Charles IX : il avait composé le reste de ce règne ; mais, par délicatesse, il ne voulut pas publier des faits peu honorables pour la royauté, dans un temps où l'on en sapait les fondemens ; et ce même motif l'a vraisemblablement déterminé à détruire son manuscrit. Cette perte est peu regrettable : Garnier n'est pas superficiel comme Velly, ni déclamateur comme Villaret ; mais il a moins de goût et d'esprit que le premier, moins de talent que le second :

il est froid, prolixe et monotone. La révolution, en forçant Garnier d'interrompre ce travail, le rendit à ses anciennes études, pour lesquelles il était plus propre; et il lut, à l'Institut, dans lequel il fut admis lors de la nouvelle organisation, deux mémoires, dont un a été inséré dans le tom. II du recueil de la classe d'histoire et de littérature anciennes. On a encore de lui des *Éclaircissemens sur le Collège de France*, in-12, 1789, ouvrage dont le journal des savans de 1790 donne un extrait fort détaillé. M. Barbier lui attribue : *Le Commerce remis à sa place*, 1756, in-12; *le Bâtard légitime ou le Triomphe du comique larmoyant*, 1757, in-12.

Lalande, toujours ami de Garnier, lui avait fait obtenir, du ministre, une pension de 1200 fr., au moment ou, avant d'avoir été admis dans l'Institut, il était réduit à la plus grande détresse. Il mourut peu d'années après, le 21 février 1805, dans la 75.e année de son âge. Il a mérité, par ses écrits, l'estime de la postérité; et ses vertus inspirent l'admiration et le respect.

FONTENU.

Louis-François de Fontenu, membre de l'académie des inscriptions et belles-lettres, naquit au château de Lilledon en Gâtinais, le 16 octobre 1667; sa famille, originaire de Poitou, était noble et ancienne. La nature lui avait donné une complexion faible et délicate; il fut plusieurs fois menacé de mourir de la poitrine, et vers l'âge de vingt-neuf à trente ans, on désespéra de sa guérison : il prit alors le parti, non-seulement de se passer des médecins, mais de faire directement le contraire de tout ce qu'ils lui avaient ordonné; il guérit ainsi complètement; et, ayant toujours continué le même régime d'exercice et de grand air, il vécut quatre-vingt-douze ans moins un mois et treize jours, étant mort le 3 septembre 1759.

Il avait, de bonne heure, embrassé l'état ecclésiastique. En 1700, il accompagna le cardinal Janson à Rome, où il resta dix-huit mois; et, déjà préparé à ce voyage par l'étude des langues savantes et de plusieurs langues modernes, il conçut un goût très-vif pour les médailles, les recherches sur l'antiquité et sur l'histoire naturelle. Il suivit, à Rome, un cours de plantes sous Triumfetti, célèbre botaniste. De retour à Paris, il se lia intimement avec Fontenelle et la marquise de Lambert, chez laquelle se rassemblait un société choisie et brillante; il fut d'a-

bord admis à l'académie, en qualité d'élève, en 1714; la classe des élèves ayant été supprimée en 1716, il passa au nombre des associés. Il a enrichi la collection des volumes de cette académie, de vingt mémoires qui prouvent la variété de ses connaissances et la netteté de son esprit; ce sont des dissertations claires, bien écrites, sans affectation d'érudition, où il traite divers points de mythologie, où il explique différentes médailles curieuses, et où il examine les anciens camps de France auxquels on a donné le nom de César.

Son mémoire sur les sources du Loiret a moins de rapport à l'antiquité qu'à l'histoire naturelle. L'abbé de Fontenu avait un goût particulier pour cette branche des connaissances humaines, et il communiquait ses observations à Réaumur, avec lequel il était très-lié. On ne connaît, de Fontenu, que les mémoires imprimés dans le recueil de l'académie des inscriptions. Il a laissé, cependant, après lui, vingt volumes en manuscrit d'une écriture fine et serrée, qui, selon Le Beau, en feraient plus de cinquante imprimés; ils sont relatifs à la théologie, à la philosophie, la physique, l'astronomie, la botanique, l'histoire ancienne et moderne. On a supposé que la traduction de Théagène, imprimée en 1727, à la tête de laquelle se trouve une épître dédicatoire adressée à Fontenelle, et signée l'abbé de F..., était de Fontenu; mais cette conjecture nous paraît sans vraisemblance, et contraire au caractère que lui donne Le Beau [1].

Fontenu était d'une piété rigoureuse; il eut toutes les

(1) *Voyez l'Histoire de l'académie des inscriptions*, t. XXIX, pag. 349.

qualités sociales, fit un noble usage de sa fortune en la consacrant à des œuvres de charité; il assistait de préférence les pauvres honteux, et il cachait ses aumônes avec plus de soin qu'ils ne cachaient leur indigence.

DUCLOZ-DUFRESNOY.

Charles-Nicolas Ducloz-Dufresnoy [1], député suppléant de la ville de Paris, aux états-généraux de 1789, naquit à Montcornet, dans le département de l'Aisne, le 2 septembre 1733. Il se distingua, dès son jeune âge, dans l'état de notaire, qu'il avait embrassé. Son juste discernement, sa promptitude à saisir les affaires les plus compliquées, la clarté de sa rédaction, la fermeté de son caractère, et l'inflexible sévérité de ses principes dans les circonstances les plus délicates de son ministère, lui acquirent une juste réputation. Tous les contrôleurs généraux des finances qui se succédèrent pendant sa longue carrière, l'abbé Terray, Calonne et Necker, trouvèrent, dans l'estime publique dont il jouissait, d'utiles secours pour leurs opérations financières.

Mais le tumulte des affaires ne pouvait seul suffire à l'âme ardente et active de Ducloz-Dufresnoy. Doué d'une belle figure, d'une santé robuste, recherché pour la gaîté et la vivacité de son esprit, il obtint des succès plus brillans et plus doux que ceux qui conduisent à la fortune. Il fut remarqué au milieu de ces cercles brillans de la capitale, où les grâces, l'esprit et les talens, déguisaient,

[1] Cet article est extrait de la *Biographie universelle*, tom. XII, pag. 120; mais, en le reproduisant ici, on y a fait quelques changemens.

sous des formes enchanteresses, cette facilité de mœurs qu'une morale sévère a justement blâmée de nos jours, mais qui n'excluait cependant ni la sincérité du cœur, ni l'honneur le plus inflexible, ni la plus scrupuleuse probité. Ducloz-Dufresnoy possédait, à un degré éminent, toutes ces qualités; il y joignait une loyauté et une franchise si entraînante, et accompagnée de tant d'amabilité et de bienveillance, qu'elle s'emparait aussitôt de la confiance, et la fixait pour toujours. Alors la sécurité du bonheur public, et la prospérité générale, tendaient à faire tomber toutes les barrières, à effacer toutes les nuances contraires à la réciprocité des sentimens. Les fonctions les plus graves, les qualités les plus solides, gagnaient en considération par l'approbation ou les éloges d'un sexe léger et frivole, et l'art de lui plaire était devenu le complément nécessaire des plus estimables talens et des réputations les mieux méritées. Cependant, Ducloz-Dufresnoy, au milieu du tourbillon du monde, où il se laissait entraîner, put concilier deux choses qui paraissent d'abord opposées, la variété dans les plaisirs et la constance dans les sentimens. Peut-être obtint-il cet inappréciable avantage par la nécessité d'envelopper d'un voile impénétrable, une liaison que les plus hautes considérations sociales ne permettaient pas de laisser soupçonner, et qui, par la contrainte qu'elle imposait, redonnait sans cesse, à une longue intimité, tous les charmes de la nouveauté, toute la vivacité d'un naissant attachement.

Dans un âge plus mûr, Ducloz-Dufresnoy chercha, dans son goût pour les beaux-arts, un délassement aux fatigues d'une vie laborieuse et agitée. Il forma une des plus

belles collections de peintres modernes qu'on eût encore vues à Paris; il voulait surtout encourager les artistes: quelques-uns d'entre eux, alors obscurs, depuis célèbres, ont dû, à ses conseils et à ses libéralités, les premiers élans de leur génie.

Cependant l'embarras des finances tourna toute son attention vers les affaires publiques. Le roi avait ordonné aux états-généraux de se réunir, et le trésor royal n'avait pas assez de fonds pour atteindre l'époque de leur rassemblement. Ducloz-Dufresnoy fit prêter six millions au gouvernement par la compagnie des notaires, dont il était syndic gérant. Dans le discours qu'il prononça à ce sujet (in-4.°, 1788, chez Clouzier), il rappelle tous les titres du monarque à la confiance et à l'amour de son peuple. Bientôt après, il discuta la grande question de la représentation nationale dans un écrit intitulé : *Jugement impartial sur les questions principales qui intéressent le Tiers-Etat*, in-4.°; il proposait de laisser le clergé, la noblesse et le tiers-état, se former en assemblées séparées, et de compter leurs votes par ordres; mais de leur faire nommer des commissaires en nombre égal, pour accorder ou refuser les subsides. Ce sage conseil, s'il eût été suivi, eût sauvé le trône et l'état.

Ce fut dans le même but qu'il publia : *Encore quelques mots sur la question de savoir si le Tiers-Etat peut être représenté par des Ordres privilégiés*, in-4.°, 1788; ce pamphlet a eu deux éditions; enfin, en 1789, il soutint, par ses écrits et par des opérations auxquelles il eut la principale part, le crédit de la caisse d'escompte, dont l'existence était menacée, et il fit paraître successivement, en format in-8.° : *Projet proposé pour la Caisse d'escompte;*

Réponse aux Observations faites sur le Projet de M. Ducloz-Dufresnoy, concernant la Caisse d'escompte ; et *Origine de la Caisse d'escompte, ses progrès et ses révolutions :* ce dernier ouvrage est important pour l'histoire des banques en général.

L'embarras des finances augmentant de jour en jour, on parla de créer un papier-monnaie. Ducloz-Dufresnoy prévit tous les maux qui seraient la suite d'une pareille mesure, et mit au jour : *Observations sur l'état des finances*, in-8.°, 1790. Lorsque cette grande faute eut été commise, il chercha à y remédier, en montrant toute l'étendue des ressources de la France, et en ranimant la confiance par deux écrits publiés consécutivement, et intitulés : *Réflexions sur l'état de nos finances, à l'époque du* 1.er *mai et* 18 *novembre* 1789, in-4.°, 1790 ; et *Calcul du capital de la Dette publique*, in-4.°, 1.er août 1790. Ce dernier ouvrage fut généralement considéré comme le plus clair et le plus exact de tous ceux qui parurent alors sur le même sujet.

Mais déjà les lumières de la raison et les calculs de la science étaient devenus inutiles; les partis s'étaient formés, et travaillaient à leur destruction mutuelle, sans songer au bien de l'état. Ducloz-Dufresnoy qui, comme tant d'autres, n'avait pu prévoir l'effroyable dépravation dont les germes se développèrent si rapidement durant les violens orages politiques, fut la victime des brigands qui s'étaient emparés du pouvoir, et périt le 2 février 1794.

LANGLÈS.

Louis-Mathieu Langlès [1], né le 23 août 1763, à Pérenne [2], près de Montdidier, mort le 24 janvier 1824, a réuni la bibliothèque la plus complète sur l'histoire, la géographie et les langues d'Orient, que l'on ait encore vue en Europe. Il fut donc, pour cette grande partie des connaissances humaines, le plus zélé des bibliophiles comme un des plus savans bibliographes; car la prodigieuse quantité de livres que l'impression a fait naître, et qui s'accroît chaque jour, a au moins cela d'utile que, dans l'impuissance où l'on est de tout posséder, la passion qui nous porte à accumuler, devient bientôt inséparable de la science qui nous apprend à choisir.

Là ne s'est pas borné le mérite de M. Langlès : amateur de livres, il a, lui-même, publié un grand nombre de livres; et le seul ouvrage qu'il ait composé, est non-seulement un bon livre, mais, ce qui paraîtra préfé-

(1) Cette courte notice sur M. Langlès, a été composée spécialement pour le recueil de la société des bibliophiles français, et imprimée dans son recueil qui n'est tiré qu'à trente exemplaires.

(2) Et non pas à Péronne, comme il est dit par erreur dans l'article de l'Annuaire nécrologique de M. Mahul, de 1824, qui concerne M. Langlès, et dans son éloge par M. Dacier, lu dans la séance publique du 29 juillet 1825, et imprimé dans le *Moniteur* du 1.er septembre 1825, pag. 1241; dans les deux notices, on place Péronne près de Montdidier!

rable à certains bibliophiles, c'est aussi un beau livre. Si on excepte en effet quelques mémoires de peu d'étendue, et les articles qu'il a composés pour la *Biographie universelle* ou pour d'autres dictionnaires, on peut dire que l'ouvrage intitulé *Les Monumens anciens et modernes de l'Hindoustan*, en deux volumes in-folio, est le seul qui appartienne en propre à M. Langlès. Cependant il a dû son principal titre littéraire plutôt à sa qualité d'éditeur qu'à celle d'auteur. L'assiduité qu'il avait mise, au sortir de ses études, à suivre, au collège de France, les leçons d'arabe de M. Caussin de Perceval, et celles de persan de M. Ruffin, le fit choisir par M. Bertin, trésorier des parties casuelles, pour livrer à l'impression le dictionnaire mandchou-français, dont le P. Amyot, missionnaire à la Chine, lui avait envoyé le manuscrit. Le jeune orientaliste s'acquitta de cette tâche avec une rare intelligence. Il parvint à décomposer le syllabaire tartare formé de douze cents sons différens, et à réduire l'alphabet nécessaire pour les imprimer à vingt-neuf lettres. Il fit graver les poinçons de deux caractères de cet alphabet mandchou, ce qui lui fournit la possibilité de publier le dictionnaire tartare mandchou-français, qui fut imprimé chez Didot aîné, en 3 vol. in-4.°

On a en vain cherché à diminuer l'importance de ce travail. L'approbation du respectable missionnaire dont M. Langlès publia et améliora l'ouvrage, parle plus haut que la critique. Selon M. Abel Remusat, bon juge en cette matière, on peut regarder M. Langlès, à plus juste titre encore que les missionnaires, comme étant celui qui a introduit en Europe, l'étude de la langue et de la littérature des Mandchous. Une année auparavant, il

avait traduit, de l'auteur persan Abou-Taleb, les instituts politiques et militaires de Tamerlan, dont il existait déjà une traduction anglaise par le major Davy. La traduction française parut en 1787; M. Langlès n'avait alors que vingt-quatre ans. Son père, chevalier de S.t Louis, possédait la charge d'officier de la connétablie, qu'il transmit à son fils. Le tribunal de la connétablie, composé de maréchaux de France, était institué pour arranger les affaires d'honneur entre gentilshommes; et, comme les préjugés sur l'honneur, à tort ou à raison, prescrivaient à ceux-ci de les arranger tout autrement qu'en se soumettant à la décision de leurs juges légitimes, il en résultait que le tribunal n'avait que peu ou point d'occupation. Il n'en avait pas moins douze pensions de mérite pour distribuer à ses officiers les plus distingués. Le maréchal de Richelieu, doyen de ce tribunal, fit donner une de ces pensions au jeune traducteur des instituts de Tamerlan.

Des succès si précoces avaient déterminé la vocation de M. Langlès pour la littérature orientale. Il y resta fidèle, et se fit en quelque sorte, en France, le représentant de l'Asie. La révolution qui survint lui facilita encore les moyens d'obtenir plus promptement le prix de ses travaux, en écartant de la carrière des places des hommes que des titres plus anciens, plus réels, ou plus nombreux, auraient pu rendre pour lui des rivaux redoutables ou des concurrens préférables. M. Langlès fut successivement nommé conservateur des manuscrits orientaux à la bibliothèque nationale, en 1792, administrateur de l'école spéciale des langues orientales vivantes, dont il avait provoqué la création en 1794, et en même temps

professeur de persan et de malais dans ce nouvel établissement. Il avait été reçu de l'institut lors de la première création de ce corps. Quand la révolution eut enfanté de nouvelles révolutions, M. Langlès, sous le despotisme de Napoléon, comme sous le règne du roi légitime, ne rechercha point et n'obtint point de nouvel avancement ni de faveur nouvelle; mais, attaqué souvent sans ménagement, il ne manqua ni de souplesse, ni d'adresse, ni d'activité pour conserver ce qu'il avait acquis. Toutefois on doit lui rendre cette justice, que les principaux moyens de défense qu'il mit en œuvre, consistèrent à faire un noble usage de sa fortune; à montrer, envers tout le monde, dans l'exercice de ses fonctions, autant d'aménité que de complaisance; à accueillir chez lui les savans et les hommes de lettres; à les admettre à la participation des richesses de sa bibliothèque; à leur rendre tous les services qui étaient en son pouvoir; et enfin, à se montrer infatigable dans ses travaux, en publiant sans cesse de nouvelles et importantes productions sur l'histoire et la géographie de l'Orient.

A la vérité, ces nombreux ouvrages, dont on a donné à la tête du catalogue de sa bibliothèque une liste qui est encore incomplète, ne sont, pour la plupart, que des traductions de voyages écrits en anglais ou en allemand, ou de nouvelles éditions de voyages déjà publiés en français; mais ces traductions sont fort exactes et ces éditions très-correctes : toutes sont accompagnées de nombreuses notes, augmentées de mémoires, de dissertations puisées souvent dans les auteurs orientaux et dans des livres rares ou introuvables, ce qui les rend plus utiles et plus instructives que les ouvrages originaux. Le mérite

particulier de M. Langlès a été apprécié avec autant de finesse que de justesse, par l'orientaliste que nous avons déjà cité «Il a, dit-il, mis en circulation un grand nombre de renseignemens; publié, traduit, extrait une foule de livres; fait graver de nouveaux types; appelé, par sa prédication, de nombreux partisans à l'étude des langues orientales. Bien des savans, plus profonds dans leurs études, n'ont pas laissé d'aussi grands résultats de leurs veilles.»

M. Langlès joignait au goût pour le travail, celui des plaisirs de la société, et il se livra, pendant tout le cours de sa vie, à ce double penchant. Quoique marié en secondes noces à un âge assez avancé, il n'en était pas devenu plus sédentaire. Attaqué, depuis quelque temps, d'une ophtalmie assez violente, il n'en fut pas moins exact aux séances de l'académie. Invité à un concert chez M.me la princesse de Salm, il s'y rendit quoique souffrant; la chaleur de l'appartement lui fit monter le sang à la tête, et quelques jours après, il n'était plus.

Sa mort fit cesser l'animosité, en partie injuste, dont il était l'objet, et qui, malheureusement, était partagée par quelques hommes de mérite. Quelques-uns d'entre eux, appelés par devoir à entretenir le public de lui après sa mort, l'ont loué sans restriction. Nous osons dire que, s'il eût été assez heureux de son vivant pour pouvoir deviner de leur part de si bienveillantes dispositions, il eût été tout autre à leur égard. Quant à nous, qui avons entretenu, avec M. Langlès, pendant de longues années, une liaison qui a toujours été un échange constant de bons offices, nous avons cru, pour ce qui le concerne, ne devoir pas nous écarter des principes qui

ont guidé et guideront toujours notre plume, et nous nous sommes renfermés dans les bornes d'une stricte justice. Pour donner une idée exacte et vraie de la modestie et du bon sens de M. Langlès, nous dirons que, si nous avions le bonheur de le compter encore au nombre de nos lecteurs, lui-même serait satisfait de la part que nous lui avons faite.

SIXIÈME SECTION.

POÈTES, HISTORIENS, PHILOSOPHES, PUBLICISTES ET LITTÉRATEURS ANGLAIS.

FOLKES.

Martin Folkes fut, parmi les savans du 18.e siècle, un des plus remarquables par le nombre et l'utilité de ses travaux, et par les éminens services que son zèle infatigable a rendus aux lettres et aux sciences. Il naquit à Westminster, le 29 octobre 1690. Envoyé en France à l'université de Saumur, il y fit des progrès très-rapides dans le latin, le grec et l'hébreu ; après la suppression de l'université de Saumur, qui eut lieu en janvier 1695, le jeune Folkes passa dans celle de Cambridge, et, à vingt-trois ans, il fut reçu membre de la société royale de Londres. Le grand Newton, qui présidait cette société, le choisit pour un de ses vice-présidens ; et, après la mort de Newton et de Hans Sloane, Folkes fut porté à la présidence. Elu, en 1720, membre de la société des antiquaires, il en devint aussi président en 1740 ; on le choisit, en 1742, associé étranger de l'académie des

sciences de Paris; en 1746, il fut reçu docteur en droit de l'université d'Oxford.

Il voyagea en Italie en 1733, et en rapporta le modèle en plâtre de la sphère antique du palais Farnèse à Rome, dont Bentley inséra un dessin dans son édition de Manilius. Folkes, par sa naissance et ses richesses, aurait pu prétendre à des places importantes; mais elles l'auraient distrait de ses études. Il fut fidèle aux lettres, et les lettres l'en récompensèrent : bon père, tendre époux, ami sincère, il fut chéri et considéré de ses contemporains. Il termina sa carrière le 28 juin 1754, et fut enterré dans l'église d'Hillington, terre de ses ancêtres du côté maternel, située près de Lynn, dans le comté de Norfolk.

Ses nombreux manuscrits n'étant pas en ordre pour l'impression, il en ordonna la suppression. Par son testament, il légua, à la société royale, deux cents livres sterling, un superbe portrait du chancelier Bacon, et une grande bague en cornaline, sur laquelle étaient sculptées les armes de cette société, pour l'usage de ceux qui lui succéderaient dans la présidence. La vente de sa bibliothèque, de ses gravures et de son cabinet de médailles dura cinquante-six jours, et produisit plus de trois mille livres sterling.

Son principal ouvrage est intitulé : I. *Table des Monnaies d'argent d'Angleterre, depuis la conquête des Normands jusqu'au temps présent, avec leurs poids et leurs valeurs intrinsèques*, etc., in-4.°, Londres, 1745 (en anglais). Il donna, en même temps, une deuxième édition d'un ouvrage qu'il avait publié en 1736, intitulé : II. *Table des Monnaies d'or d'Angleterre, depuis la* 18.e *année du règne*

d'Edouard III, époque à laquelle on commença à frapper des monnaies d'or en Angleterre, jusqu'au temps actuel. Ce dernier ouvrage a été publié de nouveau en 1763, avec un plus grand nombre de planches, d'après les manuscrits de l'auteur, par les soins et aux frais de la société des antiquaires.

Les nombreux mémoires que Martin Folkes a lus à la société royale de Londres, se recommandent presque tous par leur utilité; nous indiquerons les principaux : III. *Remarque sur l'étalon de la mesure conservée dans le Capitole à Rome*, vol. 39, n.° 442, pag. 262. IV. *Comparaisons entre les Mesures et les Poids de France et d'Angleterre*, vol. 42, n.° 465, pag. 185. V. *Comparaison de divers étalons de Mesures de longueur et de Poids fabriqués pour la Société royale, avec les étalons conservés à la Tour, à Guid-Hall, à Founder-Hall*, vol. 42, n.° 470, pag. 541. VI. *Expériences relatives à la fragilité des vases de verre non recuits*, vol. 43, n.° 477, pag. 505. VII. *Remarques sur quelques incrustations vues à Rome, dans la villa Ludovisi*, vol. 43, pag. 557. VIII. *Observations pour justifier un passage de Pline, contre une correction erronée du P. Hardouin*, vol. 45, n.° 482, pag. 365. Il est question, dans ce mémoire, de la longueur de l'ombre équinoxiale du gnomon dans la ville d'Ancône, et de la latitude de cette ville. IX. *Examen des plus anciennes Cartes d'Angleterre*, lu à la société royale en 1753 : Folkes prouve que ce sont celles de Christophe Saxton, et que les plus anciennes de cet auteur sont de 1574.

Martin Folkes a inséré, dans l'*Archæologia Britannica*, les mémoires suivans, lus à la société des antiquaires : *Observations sur les colonnes Trajane et Antonine*, vol. 1,

pag. 117, et *Observations sur une Statue équestre en bronze, vue à Rome*, vol. 1, pag. 122.

Le traité d'optique de Robert Smith, publié en 1738, in-4.°, renferme plusieurs observations intéressantes de Folkes sur les phénomènes de la vision.

Ce savant avait réuni une belle et riche bibliothèque, et une des plus belles collections de médailles et de monnaies qu'on eût encore vues en Angleterre. Il aida généreusement l'ornithologiste Edwards, et le célèbre voyageur Norden, dans la publication de leurs travaux.

Il y a eu plusieurs portraits gravés de Folkes, l'un peint en 1718, par Richardson, gravé par Smith en 1719, un autre peint par Vanderbank, en 1736, gravé par Faber, en 1737; un troisième peint par le fameux Hogarth, en 1741, conservé par la société royale, gravé de même par Faber, en 1742, et inséré par Cook dans ses anecdotes biographiques sur Hogarth, in-4.°, 1810, vol. 2, pag. 156; un quatrième enfin, peint par Hudson, et gravé par M. Ardell. On en trouve encore deux autres, l'un dans la bibliomanie de Dibdin, et l'autre dans les portraits des hommes illustres de Danemark, 1746, 7 part. in-4.° Jean-Antoine Dassier a gravé et frappé une médaille de Folkes, en 1740; et deux ans après, on en frappa une autre à Rome, avec cette exergue : *Sua sidera norunt;* sur le revers sont une pyramide et un sphinx. On a érigé à Folkes, en 1792, un beau monument dans l'abbaye de Westminster.

GAY.

Jean Gay, poète anglais, d'une ancienne famille de Devonshire, naquit, en 1688, à Barnstaple, ou près de cette ville. Il y reçut une excellente éducation d'un habile maître d'école, nommé Luck, connu par un volume de vers en latin et en anglais. Gay, qui n'avait pas de fortune à espérer de ses parens, fut placé comme apprenti chez un marchand de soie, à Londres. La duchesse de Montmouth le tira du comptoir, et le prit pour secrétaire. Sa première production fut un poëme intitulé les *Amusemens de campagne*, qu'il dédia à Pope, dont la réputation commençait alors à jeter un grand éclat. Pope fut sensible à cet hommage. Le naturel doux et facile, et la conversation spirituelle de Gay, l'attachèrent encore plus que ses vers; et rien depuis n'altéra leur amitié réciproque. Pope a eu, sur Gay, l'avantage d'exprimer ce sentiment en plus beaux vers.

Le caractère de Gay était celui d'un homme franc, un peu timide, craignant d'offenser les grands, et réussissant peu auprès d'eux; car il disait ce qu'il pensait et comme il le pensait. Il était le camarade de plaisir de tous les beaux-esprits de son temps, et l'objet de la prédilection particulière de chacun d'eux; ce qui ne doit point étonner, son talent poétique étant assez au-dessus du médiocre pour faire estimer et rechercher ses ouvrages, et pas assez transcendant pour déconcerter les fai-

bles. Sa bonté et son amabilité rendaient ses rivaux mêmes contens des succès qu'il obtenait ; aussi la faveur publique le récompensa presque toujours de chacune de ses productions, et quelques-unes ont obtenu une vogue momentanée beaucoup au-dessus de leur mérite réel. Tel fut entre autres l'opéra du *Gueux* (the beggar), sorte de vaudeville, dont le héros est un voleur de grand chemin, condamné à être pendu, et l'héroïne une fille publique. Une partie du succès de cette pièce fut sans doute due à la licence des scènes, qui est grande, même pour le théâtre anglais ; et il faut remonter jusqu'à Aristophane, jusqu'à l'ancienne comédie grecque, pour trouver, dans l'histoire de l'art dramatique, des exemples de cynisme effronté pareils à ceux qu'offre le théâtre anglais. *Polly*, ou la suite de l'opéra du *Gueux*, que Gay composa, ne put être représentée ; mais la défense des magistrats accéléra le débit de la pièce imprimée.

On attribue, à Gay, l'invention de la tragédie burlesque ; il donna une pièce de ce genre intitulée : *Comment l'appelez-vous?* qui eut beaucoup de succès [1]. Il a aussi composé pour le théâtre une tragédie qui a pour titre, les *Captifs ;* un opéra intitulé *Achille ;* des comédies, *la Femme dans l'embarras* et *la Répétition à Gotham*, *la Femme de Bath*, et enfin, *Trois heures après le mariage.* Ces comédies n'eurent que très-peu de succès ; la dernière est une satire contre le docteur Woodward, composée en société avec Pope et Arbuthnot. Gay a aussi publié une tragédie pastorale, intitulée *Diane.* Johnson condamne avec sévérité, et même avec humeur, ce genre de poésie, qu'il trouve indigne d'une nation instruite et policée. L'*Amynte* est la meilleure réponse que l'on puisse opposer à

cette fausse doctrine; et même, après avoir lu ce chef-d'œuvre, on sent que ces sortes de compositions pourraient acquérir encore plus de vérité, de passion et de mouvement.

Les *Fables* que Gay composa pour l'éducation du jeune duc de Cumberland, et dont la première partie parut en 1726 [2], sont le plus connu et le meilleur de ses ouvrages. On l'a accusé de ne s'être pas fait une idée aussi exacte de ce genre de composition que La Fontaine, de l'avoir confondu avec celui des *contes*, des *allégories*, des *apologues;* on a dit aussi que la langue anglaise n'était pas propre aux fables; rien de tout cela n'est vrai. Les inventions du fabuliste anglais paraissent le plus souvent très-heureuses; ses réflexions sont justes et spirituelles; son style est doux, gracieux, enjoué : mais Gay n'est jamais qu'un habile versificateur, et La Fontaine se montre souvent un grand poète. La Fontaine enrichit sa langue et la crée; Gay fait un assez bon usage de la sienne. On lit volontiers toutes ses fables; on relit avec délices et on retient un grand nombre de celles de La Fontaine.

Les six églogues rustiques intitulées *la Semaine du Berger*, furent composées par Gay pour plaire à Pope, qui désirait ridiculiser Addison et tous ceux qui prétendaient que les églogues de Philipps étaient préférables à celles de Pope, parce qu'elles se rapprochaient davantage du langage et des mœurs des pâtres anglais; mais le naturel plaît toujours; il peut exciter le rire, mais il n'est pas ridicule : il n'y a que l'affectation qui le soit. Gay sut peindre avec tant de vérité, dans ses églogues, les mœurs des paysans d'Angleterre, qu'elles eurent plus de succès que celles de Pope et de Philipps. C'est peut-

être un des meilleurs, et certainement le plus original de tous ses ouvrages : mais comme les peintures qui s'y trouvent tracées sont locales, leur mérite diminue, et leur effet s'évanouit, si on veut les transplanter; on a donc eu tort d'essayer de les traduire.

Gay a composé deux petits poëmes, tous deux en trois chants, l'un intitulé l'*Eventail;* l'autre, *Trivia, ou l'Art de se promener dans les rues de Londres.* Le premier est médiocre, et fondé sur des fictions mythologiques usées; il n'en est pas de même du second, qui est plein de tableaux vrais, variés, agréables, bien versifiés. C'est dans ces sujets grotesques que Gay réussissait le mieux; et, pour emprunter les expressions d'un autre art, il était, en poésie, un bon peintre de genre.

Les *Poésies diverses* de Gay consistent en épîtres, chansons, ballades et autres petites productions échappées à sa plume facile et élégante : il n'y en a aucune de très-remarquable; et elles ne sont, dit Johnson, ni très-estimées, ni tout-à-fait méprisées.

Gay acquit, par ses ouvrages et les dons de l'amitié, une fortune assez considérable; il obtint la faveur des grands, et en reçut des encouragemens et des places : il était né avec le caractère le plus heureux; et cependant il périt victime des revers de la fortune, de l'ambition trompée et des dispositions de son esprit, aussi prompt à concevoir des espérances qu'à se laisser abattre quand elles étaient déçues. Il avait placé ses capitaux dans les fonds de la compagnie de la mer du Sud, et il les perdit; nommé secrétaire d'ambassade à la cour de Hanovre, il accompagna, en cette qualité, le lord Clarendon; mais à peine furent-ils arrivés tous deux au lieu de leur résidence,

que la reine Anne mourut, et Gay se trouva sans place et sans fortune. Le prince et la princesse de Galles, qui le protégeaient, étaient montés sur le trône : Gay crut qu'il allait devenir puissant et heureux ; on lui offrit une place de gentilhomme-huissier de la princesse Louise, fille du roi : il se regarda comme insulté, refusa, n'obtint rien de plus ; et, malgré le succès des ouvrages qu'il publia depuis, il conçut une telle mélancolie de cette disgrâce, qu'il en mourut le 4 décembre 1732, à l'âge de quarante-quatre ans.

Le duc et la duchesse de Queensberry avaient cherché à le consoler, et l'avaient recueilli chez eux. Le duc, qui connaissait son peu d'ordre et d'économie, poussa même ses bontés pour lui jusqu'à prendre soin de ses affaires et de régler sa dépense. Il faut que les amis de Gay aient, ainsi que lui, vivement ressenti l'injustice qu'il éprouva de la part du roi et de la reine ; car, dans l'admirable épître au D.r Arbuthnot, qui sert de prologue à ses satires, Pope n'a pas craint d'exhaler ses sentimens à cet égard : « Bénis soient les grands, dit-il, et pour les amis qu'ils » m'enlèvent, et pour ceux qu'ils me laissent ! car ils » m'ont laissé Gay ; ils me l'ont laissé pour me montrer » le génie abandonné dans sa fleur, et n'obtenant, pour » prix d'une vie sans tache, que les larmes de Queens- » berry et les vers qu'un ami prononce sur sa tombe. » [3] Gay fut enterré dans l'église de l'abbaye de Westminster. Le duc et la duchesse de Queensberry lui firent élever un monument, et Pope en composa l'épitaphe [4].

Notes.

[1] Page 346.

L'*Opéra du Gueux* et le *Comment l'appelez-vous*, traduits en français par Patus, font partie du *Choix de petites pièces du théâtre anglais*, 1756, 2 vol. in-12. On a aussi l'*Opéra du Gueux en trois actes, prose et vers, traduit de l'anglais, par A. Hallam*, Londres, 1750, in-8.°, mauvaise traduction.

[2] Page 347.

La deuxième partie des fables de Gay ne fut publiée qu'après sa mort, vraisemblablement à cause des traits qu'il y lance contre les hommes d'état et les courtisans, dont les promesses l'avaient trompé (note de M. Suard.)

[3] Page 349.

Nous n'avons pu nous servir ici de la traduction que Delille a faite de cette épître, traduction d'ailleurs si exacte et si poétique; mais malheureusement, dans cet endroit, le poète français n'a ni traduit, ni imité : il a composé; et, ce qui est fâcheux, c'est que ses vers donnent de Gay une idée toute contraire à la vérité. Du reste, s'il y a, dans ses vers, moins de sensibilité que dans les vers de Pope, il y a peut-être plus d'esprit, de verve et de mouvement :

O grands! mon intérêt s'accorde avec le vôtre:
Je hais la flatterie, et vous la bonne foi;
Cibber rampe chez vous, et Gay vécut chez moi.
Ciel! fais moi, comme Gay, vivre et mourir sans maître!
Savoir vivre et mourir, c'est le seul art peut-être.

[4] Page 349.

Cazin a donné une édition des œuvres de Gay, traduites en français. M.me de Kéralio a traduit ses *Fables*, suivies du poëme de l'*Éventail*, Paris, 1759, in-12. Les *Fables* ont été imitées depuis en 1785, Paris, in-8.°; elles ont été traduites en vers français (par M. Joly, de Salins), Paris, Ancelle, 1811, in-18. M. de Mauroy a aussi donné les *Fables choisies de Gay, mises en vers français*, Paris, 1784, in-12. M. Hennet, dans sa *Poétique anglaise*, a traduit une de ses églogues rustiques et deux de ses fables. Le duc de Nivernois, M. Ginguené et quelques autres fabulistes français et étrangers, ont aussi puisé dans le recueil des fables de Gay. On trouve la traduction de vingt-huit fables de Gay dans le *Fablier anglais* de M. Amar Durivier, 1802, in-8.° Christophe Anstey, poète anglais, a traduit, en vers latins, un choix des fables de Gay; et ces traductions, estimées pour la pureté du style, ont eu plusieurs éditions. M. Barbier, dans la table du *Dictionnaire des ouvrages anonymes et pseudonymes*, attribue, à Thomas Gray, un poëme intitulé l'*Éventail*; et au tom. 1, pag. 265, n.° 2169, il donne le titre d'un livre ainsi conçu : L'*Éventail*, poëme traduit de l'anglais (de Gray), en trois chants, par M. Coustard de Massi, à Paphos, 1768, in-12. Il est évident que M. Barbier a confondu Jean Gay avec Thomas Gray.

GRAY.

Thomas Gray est classé, par les critiques anglais, au premier rang de leurs poètes du 18.e siècle. Il n'a composé cependant qu'un très-petit nombre de vers, et la lecture de ses poésies ne remplit pas deux heures de temps. Presque toutes eurent, dans leur nouveauté, peu de succès; elles ont été justement critiquées, et sont loin d'être universellement admirées : mais Gray est l'auteur de l'*Elégie écrite dans un cimetière de campagne;* et ce morceau, d'un mérite supérieur et non contesté, a immortalisé son nom. Il n'existe peut-être pas, dans une autre langue, une pièce de vers qui surpasse celle-ci par la beauté et la plénitude des pensées, l'énergique précision et l'harmonie imitative du style, la solennité du sujet, la teinte sombre, religieuse et touchante des sentimens et des images. Cette élégie a été traduite dans toutes les langues modernes, et insérée dans un grand nombre de recueils. Nous en connaissons plus de douze traductions en vers français, parmi lesquelles on distingue celle de Chenier. MM. Anstey, Roberts, Loyd-Costa, l'ont traduite en latin ; MM. Cook, Norbury, Coot, Tew, Wiston, en grec. Parmi les traductions italiennes, celles de G .Torelli et de Cesarotti ont été imprimées ensemble par Bodoni (Parme, in-4.°, 1793), avec le texte à côté, et la version latine de G. Costa. La version italienne de Torelli a aussi été imprimée par Didot aîné, in-8.°, avec

le texte anglais, et la traduction en vers français, par M. Fayolle. Il y en a une autre en italien (par M. Buttura) dans le trentième numéro de la *Décade*, an XII, et une troisième imprimée à Vérone en 1817.

Cette élégie a donné naissance a beaucoup d'imitations. Le *Jour des morts* de M. de Fontanes est, en français, celle qui nous a paru la plus heureuse. L'admiration dont ce petit poëme a été l'objet, a rejailli sur les autres pièces du même auteur, qu'on a voulu considérer comme autant de chefs-d'œuvre. C'est sans doute cette admiration superstitieuse qui a excité Johnson à les critiquer avec âpreté ; nous convenons cependant de la justesse d'une partie de ses critiques, relativement aux deux odes de Gray, intitulées : *les Progrès de la poésie*, et *le Barde ;* mais Johnson nous paraît extrêmement injuste dans celles qu'il fait de l'ode sur le *Printemps*, qu'Horace n'aurait point désavouée, et que M. Wakefield regarde « comme le plus beau modèle de composition classique qu'aient produit les temps modernes. » Johnson a poussé encore plus loin ses préventions dans ses remarques sur l'ode écrite à la vue du *collège d'Eton ;* c'est, selon nous, la meilleure pièce de Gray après son élégie ; cette ode nous semble même supérieure à son hymne *à l'Adversité*, que l'Aristarque anglais trouve poétique et pleine de raison, et « dont (dit-il) je n'ose offenser la sublimité par de légères critiques. » Dans son humeur contre la muse de Gray, Johnson s'oublie au point de dire qu'il considère ses écrits avec moins de plaisir que sa vie. Cette vie, cependant, n'offre rien de remarquable ; et si elle a mérité des éloges, elle ne paraît pas devoir être exempte de reproches.

Gray naquit, le 26 décembre 1716, de Philippe Gray, citoyen de Londres et agent de change, et de Dorothée Antrobus. Sa mère eut cinq enfans; quatre moururent, dans leur premier âge, d'un coup de sang : Thomas Gray, dans son enfance, éprouva une attaque semblable ; mais sa mère eut le courage de lui ouvrir une veine, et lui sauva la vie. Elle soigna aussi sa première éducation; et la tendresse qu'il avait pour elle était encore augmentée par la compassion que lui inspiraient les mauvais traitemens de son brutal époux.

Gray commença ses études au collège d'Éton, et les termina à celui de *Peterhouse*, à Cambridge [1]. Ce fut au collège d'Éton que se formèrent ses liaisons d'amitié avec Richard West, fils du lord chancelier d'Irlande, et avec Horace Walpole, depuis lord Orford. Ce dernier nous apprend que Gray fut, dès l'âge le plus tendre, sérieux et réfléchi, et qu'il n'eut, en quelque sorte, point d'enfance. Les sentimens d'affection qui l'unissaient à West, ne firent que s'accroître avec le temps, et lui rendirent plus sensible la perte de ce jeune homme, qui mourut à 26 ans, en 1742, lorsque Gray venait de lui envoyer sa première ode, qu'il ne reçut même pas. West peut être comparé à ces belles fleurs que le souffle de l'aquilon a subitement desséchées au moment où elles sont près de s'épanouir. Rarement la destinée rapproche, par les sentimens de l'amitié, deux êtres qui se ressemblent autant que Gray et West. Dans tous deux, même sincérité de cœur, même sensibilité, même amour de l'étude, même admiration pour les anciens, même entraînement pour la poésie, même indolence pour tous les soins de la vie et du monde, même aversion pour

toute occupation lucrative ou pour tout espèce de contrainte. On trouve, dans la correspondance de Gray, publiée par Mason, une élégie que West a composée, et dans laquelle il fait ses adieux à ses amis, et présage sa fin prochaine. Les vers en sont touchans et harmonieux, et cette pièce justifierait seule le jugement de ceux qui, dans la première jeunesse de West et Gray, accordaient plus de génie au premier qu'au second. West insérait souvent, dans les lettres qu'il écrivait à Gray, des pièces de vers en latin et en grec qui prouvent les grands progrès qu'il avait faits dans ses études, et montrent qu'il possédait, à l'égal de son ami, un savoir véritablement classique accompagné du goût le plus exquis. On ne peut douter que la douleur causée par la perte de West, n'ait été la principale cause de cette teinte morale et mélancolique dont est empreint le petit nombre de compositions qu'on admire dans Gray, et qu'il acheva peu après ce douloureux évènement.

La liaison de Gray avec Walpole ne fut pas d'aussi longue durée que celle qu'il avait contractée avec West. Gray avait consenti à accompagner Walpole dans son voyage d'Italie; mais, à Reggio, ils se séparèrent, et se brouillèrent pour des motifs qu'on n'a jamais bien connus. Walpole affectait de se donner tous les torts. Quelques années après, une dame, leur amie commune, parvint à les réconcilier aux yeux du monde, mais non à faire renaître leur ancienne amitié. On mettra toujours en question si une amitié qui peut cesser d'être, a jamais existé. Gray a écrit des lettres sur ce voyage d'Italie, et sur ceux qu'il fit depuis en Écosse et dans diverses provinces d'Angleterre, adressées à son ami West, à sa

mère, à son père et à diverses personnes ; ces lettres, qu'on a publiées dans les mémoires de sa vie, font regretter qu'il n'ait pas consacré une plus grande partie de sa vie à faire des voyages et à les écrire. Il juge parfaitement les hommes et les choses ; ses descriptions très-abrégées ne sont que des esquisses : mais des esquisses vives, rapides et instructives. Ses critiques des pièces de théâtre, et surtout de l'Opéra Français et du mauvais goût de la musique de cette époque, montrent un tact fin, un sentiment profond de la littérature et des arts.

Après son retour d'Italie, en 1741, son père mourut, ne laissant à sa mère qu'une très-petite fortune. Gray, pour lui complaire, se rendit à Cambridge, afin d'y continuer ses études en jurisprudence, quoiqu'il n'eût pas du tout l'intention de suivre la profession d'homme de loi : il prit ses degrés de bachelier ; mais il s'appliqua, pendant six ans, à lire en original tous les auteurs classiques grecs, faisant des remarques pour éclaircir les endroits difficiles, et les corrigeant avec la sagacité d'un bon critique. Son goût pour la poésie s'était manifesté, dès le collège, par diverses compositions en latin et en anglais : mais ce fut en 1742 que sa muse prit l'essor : il composa dès-lors les odes sur le *Printemps*, sur le *collège d'Éton*, l'hymne *à l'Adversité*, et il ébaucha sa célèbre élégie ; ainsi qu'un poëme latin intitulé : *De principiis cogitandi*. En 1744, il se lia avec M. Mason, poète distingué, qui fut pour lui un ami fidèle, un critique habile, un panégyriste zélé et un éditeur soigneux. En 1747, il fit paraître, pour la première fois, in-fol., son ode au *collège d'Éton*. Il écrivit, vers cette époque, ses stances sur la *mort d'un chat favori*, badinage charmant, versifié

avec beaucoup d'habileté et de grâce, et que Johnson a traité encore avec trop de rigueur. Peu de temps après, Gray entreprit un poëme sur l'alliance *de l'éducation et du gouvernement*, qu'il n'a point terminé, et dont on a conservé des fragmens qui font regretter le reste. C'est en 1749 qu'il acheva sa célèbre élégie, commencée sept ans auparavant : elle circula d'abord en manuscrit ; on l'imprima ensuite dans un de ces journaux ou recueils si multipliés en Angleterre, qui paraissent tous les mois : enfin, elle fut insérée dans une édition des poésies de l'auteur, publiées in-4.°, avec des gravures exécutées d'après les dessins de Bentley.

En 1753, Gray perdit sa mère ; et, dès cette époque, il ressentit les premières atteintes de cette affection mélancolique qui s'accrut avec l'âge, et le conduisit au tombeau le 30 juillet 1771, à l'âge de cinquante-cinq ans. Il fut enterré dans le cimetière de Stoke (dans le comté de Buckingham), près de celle qui lui avait donné le jour, et qu'il avait si long-temps pleurée.

Il est certain que depuis qu'elle n'était plus, il devint incapable d'aucun travail suivi. Il avait vivement sollicité, et obtenu enfin, la chaire d'histoire moderne à l'université de Cambridge ; mais quoiqu'il eût entrepris de grands travaux sur cet objet, jamais il ne put se déterminer à commencer un cours, et il n'a point rempli les devoirs que cette place lui imposait. Cependant, il existe de lui une lettre [2] admirable à son ami West, pour le guérir de la funeste indolence qui le rendait impropre à toute profession utile. Il n'avait que vingt-quatre ans lorsqu'il l'écrivit. Nouvelle preuve de l'impuissance de notre raison contre la force de nos penchans.

Les deux odes intitulées *le Barde* et les *Progrès de la poésie* furent cependant composées par Gray après la mort de sa mère : elles parurent avec ses autres odes dans une édition exécutée en 1757, à l'imprimerie particulière de Strawberry-Hill. Il avait écrit, pour son amusement, un *Catalogue des antiquités et des maisons d'Angleterre*, qui, après sa mort, a d'abord été tiré à petit nombre, donné en présent, et imprimé de nouveau pour être vendu en 1787. L'histoire d'Ely, par M. Bentham, renferme des observations de Gray sur l'architecture, qui sont pleines de sagacité. En 1759, il s'était rendu à Londres pour transcrire des morceaux inédits sur l'histoire, d'après les manuscrits déposés à la bibliothèque du Muséum britannique, qui fut alors ouverte au public ; on a publié un seul de ces morceaux dans le deuxième numéro des *Mélanges d'antiquité* de lord Orford. Il avait aussi conçu beaucoup de goût pour l'étude de l'histoire naturelle : on a trouvé, après sa mort, un exemplaire des écrits de Linné, chargé de notes de sa main. Il s'est donné la peine de mettre, en vers latins hexamètres, les caractères que ce grand naturaliste a assignés aux classes et genre des insectes, et M. Kirby a jugé ces vers dignes d'être imprimés dans son excellent traité d'entomologie [3].

Gray avait peu d'idées originales; la plupart de ses plus belles pensées sont empruntées à d'autres auteurs ; mais combien il les a embellies par la richesse, l'harmonie et la grâce de l'expression ! Ses poésies latines, qui sont presqu'aussi nombreuses (nous devrions dire, aussi peu nombreuses) que celles qu'il a écrites dans sa langue maternelle, ne leur sont point inférieures.

Comme elles sont éparses dans ses lettres et dans ses mémoires, elles n'ont été ni assez lues, ni assez louées. Il est remarquable que, de même que Pétrarque, Gray préférait ces poésies à celles qu'il avait composées dans sa propre langue [4]. Gilbert Wakefield donna, en 1786, in-8.°, une édition des *Poésies de Gray*, avec des notes qui prouvent autant de sagacité que d'érudition, mais non pas tout le sang-froid qu'exige une critique impartiale. Le mérite du poète y est peut-être trop exalté, et surtout les jugemens de Johnson y sont relevés avec trop d'aigreur. Cependant l'éditeur a la bonne foi de signaler beaucoup d'emprunts de pensées que Gray a faits à d'autres poètes. M. Berdmore dans ses *Specimen, ou Echantillons de ressemblance littéraire dans les Œuvres de Pope, Gray et autres écrivains*, a encore ajouté à ces indications de plagiats heureux. Gray a laissé de nombreux manuscrits dont M. Th. J. Mathias a imprimé un choix dans une édition qu'il a donnée des *Œuvres de Gray*, Londres, 1814, 2 vol. in-4.° Les écrits nouveaux qu'on y trouve, sont des observations de l'éditeur sur la vie et le caractère de Gray, des extraits philologiques, poétiques et critiques. Cette édition offre en outre un portrait, une vue du cimetière de Stoke et de la tombe de Gray, un *fac simile* de l'élégie entière, gravé d'après son écriture, des médaillons de Gray et de Mason d'après leurs cénotaphes à l'abbaye de Westminster, etc. Ce qu'il y a de neuf dans cette édition a été réimprimé séparément en 1815, in-8.° On estime aussi beaucoup celle que Mason a fait paraître en 3 vol. in-8.°, avec des mémoires sur la vie de l'auteur, et celle que M. John Mitford a publiée à Londres, en 1816, 2 vol. in-4.° On trouve, outre

les poésies anglaises et latines, avec des variantes et des notes critiques, une vie de Gray, un essai sur sa poésie, ses lettres publiées par Mason, celles qui sont imprimées dans les œuvres de Walpole, corrigées ici d'après le manuscrit même de Gray, et d'autres lettres qui avaient paru dans le *Gentleman's magazine* et dans différens recueils. Cette édition est ornée de deux portraits du poète. Nous pensons que c'est cette édition qu'on a réimprimée, in-18, en 1821 [5]. Lemierre neveu, a donné une traduction française des poésies de Gray, en 1 vol. in-8.°, Paris, 1798. M. Dubois, curé d'Angers, en a publié une autre en Angleterre, in-12.

Gray avait une âme aimante et susceptible d'un attachement durable; il était bienfaisant, patient, économe, intègre, tempérant; mais ses vertus et ses qualités étaient mêlées de plusieurs défauts. Il manquait de constance et d'énergie; il avait un caractère faible, efféminé: les affaires les plus ordinaires et les moindres embarras de la vie l'attristaient et le décourageaient: son humeur était réservée et capricieuse; il était difficile de lui plaire; la grossièreté ou la vulgarité des manières le rendait malheureux. Il avait un sentiment trop prompt et trop vif des défauts et des ridicules dans les autres; cependant lui-même n'en était pas exempt: il soignait sa parure jusqu'à la fatuité; et quoiqu'il dût tout aux lettres, il voulait paraître ne les cultiver que pour son plaisir, et il n'aimait point à être considéré comme auteur. Ce travers, qui était aussi celui de Congrève, est beaucoup plus commun en Angleterre qu'en France; et l'on n'en a pas encore expliqué les raisons.

Notes.

[1] Page 354.

A l'université de Cambridge, Gray se lia avec Charles de Bonstetten, depuis bailli de Nyon dans le canton de Berne, avec lequel il resta en correspondance. Mason désirant recueillir toutes les lettres de Gray, n'oublia point de s'adresser au bailli de Nyon, qui ne crut pas devoir alors rendre publiques les lettres de son ami; ce refus empêcha Mason de faire mention de cette liaison, fort intime comme on peut en juger en lisant trois lettres très-intéressantes, de Gray à Bonstetten; elles ont été imprimées à Zurich dans un recueil de lettres adressées, par P. Mathisson, à Vonkopken de Magdebourg, 1795, 2 vol. in-8.°; ouvrage traduit en anglais par Anne Plumptrée, 1799, in-8.°

[2] Page 357.

Elle est datée de Turin, du 16 juin 1740, et Gray n'avait alors que vingt-quatre ans. (Voyez *the works of* Thomas Gray, 1801, pag. 187.)

[3] Page 358.

An introduction to entomology or elements of the natural history of insects, by W. Kirby *and* W. Spence, 1826, in-8.°, tom. IV, pag. 446.

Nous transcrivons ici les vers relatifs aux classes.

Alas lorica tectas COLEOPTERA *jactant;*
Dimidiam rostrata gerunt HEMIPTERA *crustam,*
Fœmina serpit humi, interdùm volat æthera conjux;

Squamam alæ, linguæ spiram LEPIDOPTERA *jactant;*
Rete alæ nudum atque hamos NEUROPTERA *caudæ;*
At vitreas alas, jaculumque HYMENOPTERA *caudæ,*
Fœmina data tela gregi, maribusque negata;
DIPTERA *sub geminis alis se pondere librant;*
APTERA *se pedibus pennarum nescia jactant.*

[4] Page 359.

Nous appellerons surtout l'attention des lecteurs instruits sur la charmante ode que Gray a insérée dans une lettre écrite de Rome à West, en mai 1740, et sur celle qu'il a composée pour l'album des chartreux à son retour d'Italie. Voyez *The works of* Thomas Gray, *to which are added memoirs of his life and writings; by* W. Mason, *London,* 1821, in-18, pag. 176 et 204.

[5] Page 360.

Comme cette petite édition compacte, qui a 545 pages, est la seule, des œuvres complètes de Gray, que nous ayions eu sous les yeux et que nous ayions citée en rédigeant notre article, nous transcrivons le titre en entier: *The works of* Thomas Gray, *containing his poems and correspondence with several eminent literary characters.— To which are added memoirs of his life and writings; by* W. Mason, *M. A., London,* 1821, in-18.

THOMSON.

Jacques Thomson [1], l'un des poètes les plus justement célèbres de l'Angleterre, naquit, le 11 [2] septembre 1700, à Ednam en Écosse, dans le comté de Roxburgh. Son père, révéré pour sa piété et son zèle à remplir ses devoirs, était le ministre de ce lieu. Sa mère, selon M. Chalmers, se nommait Béatrix Trotter, et non pas Hume, comme l'ont dit Johnson et presque tous les biographes anglais, qui ont pris le nom de la grand'mère de Thomson pour celui de sa mère. Ainsi cette vive imagination, cette piété portée jusqu'à l'enthousiasme, et tous les autres détails sur celle qui donna le jour à Thomson et éleva son enfance, sont rendus incertains par l'erreur de nom qu'ont commise les auteurs qui les rapportent.

Le père de Thomson avait neuf enfans, et se trouvait, par cette nombreuse famille, réduit à la pauvreté. M. Riccarton et M. Gusthart, ministres comme lui, touchés de sa position, et plus favorisés des dons de la fortune, vinrent à son secours, et furent ses bienfaiteurs. Par les soins et aux frais du premier, Jacques Thomson, encore enfant, fut envoyé à l'école de Jedburgh, lieu qu'il a célébré dans son poëme sur l'*Automne*. Un gentilhomme du voisinage, sir Guillaume Bennet, homme d'esprit et faisant des vers, prit de l'affection pour le jeune Thomson, et l'emmenait à sa campagne passer les vacances.

C'est dans ce séjour champêtre que se développa son goût pour la poésie et les beautés de la nature. Il ne se rappelait qu'avec délice cet heureux temps de sa vie.

Sans être considéré par ses maîtres comme supérieur aux autres étudians, Thomson faisait cependant dès-lors des vers, soit pour s'exercer, soit pour l'amusement de ses protecteurs; mais chaque année, au premier janvier, il arrangeait toutes ces pièces par ordre, et les jetait au feu, en faisant précéder cette exécution d'un arrêt en vers, dans lequel il examinait les fautes de ses compositions, et exprimait les motifs de leur condamnation.

Il fut envoyé à l'université d'Édimbourg pour y achever ses études; et il ne paraît pas s'y être distingué de ses camarades. Comme on le destinait à l'état ecclésiastique, il suivait les cours de théologie du savant Hamilton. Celui-ci ayant proposé, à la fin de l'année, la paraphrase d'un psaume où seraient célébrées la grandeur et la majesté de Dieu, Thomson fit cette paraphrase dans un style si poétique et si élevé, qu'il excita l'étonnement et l'admiration générale. Hamilton, après avoir loué ce morceau, dit cependant à celui qui l'avait composé, que s'il se proposait d'être utile dans le ministère ecclésiastique, il fallait qu'il s'exprimât dans un style plus simple et plus à la portée de tout le monde; et il censura même une de ses expressions comme irréligieuse, ou du moins comme trop profane. On dit que cette remontrance fit renoncer Thomson à l'idée d'embrasser l'état ecclésiastique, et qu'en même temps elle augmenta son penchant pour la poésie, auquel il s'abandonna entièrement.

A cette époque, Addison venait de faire connaître le

mérite de Milton ; et Pope, par ses préceptes et ses exemples, développait, chez les Anglais, le goût des beaux vers. Mais les études de Thomson n'étaient point encore achevées, lorsque la mort de son père vint mettre le comble à la détresse de sa famille. Sa mère, après avoir vendu un petit bien qu'elle possédait, vint s'établir à Édimbourg avec tous ses enfans. Elle y passa le reste de ses jours, et vécut assez long-temps pour jouir des succès et de la gloire du fils qui, à l'époque dont nous parlons, était l'objet de sa sollicitude ; car il était sans ressource, sans profession, sans moyen et, même sans désir d'en embrasser aucune. Il avait composé son *Hiver ;* et une dame de la connaissance de sa mère l'engagea à se rendre à Londres pour y chercher les moyens de vivre. Elle lui promit de lui envoyer quelque argent. Il suivit ce conseil. L'argent ne vint pas : toutes les lettres de recommandation que Thomson avait emportées avec lui furent perdues, parce qu'il les avait nouées dans son mouchoir, et qu'un filou le lui déroba, tandis que, nouveau venu, il n'était occupé qu'à admirer, avec toute la distraction d'un jeune poète, les beautés de la capitale. Cependant il était pressé par le besoin ; et l'auteur des *Saisons*, ayant en poche une des quatre parties, et peut-être la plus belle, du poëme qui devait l'immortaliser, manquait, suivant l'assertion d'un biographe, son contemporain, de l'argent nécessaire pour renouveler ses souliers usés par le voyage. Il fut quelque temps avant de pouvoir trouver un acquéreur pour les plus beaux vers que sa muse lui ait inspirés. Enfin, le libraire Millar acheta son manuscrit, mais à bas prix, et encore eut-il lieu de regretter d'abord le peu qu'il lui avait coûté, car

le livre ne se vendit pas. Celui auquel il était dédié, sir Spencer Compton, ne fit même pas la moindre attention au poète et à son ouvrage.

Cependant un certain M. Whateley, cher aux auteurs, selon Johnson, pour l'intérêt qu'il portait à leurs personnes et à leurs travaux, ayant par hasard jeté les yeux sur le poëme de Thomson, fut tellement frappé de ses beautés, qu'il courait partout chez ses amis et ses connaissances, et dans les lieux publics, pour s'entretenir de ce chef-d'œuvre totalement inconnu. Alors Thomson commença à sortir de l'obscurité. Il fit connaissance avec quelques hommes de lettres qui surent l'apprécier, et devinrent ses amis. De ce nombre était Aaron Hill, qui publia, dans les journaux, des vers à sa louange, par lesquels il blâmait en même temps les grands qui négligent les hommes de talent. Cette censure tombait sur sir Spencer Compton. Il y fut sensible, fit venir chez lui le poète, et lui donna vingt guinées.

Tout le monde lut le poëme sur l'*Hiver;* une seconde édition fut bientôt suivie de plusieurs autres. La réputation de Thomson, comme poète, fut définitivement établie. Il eut de nombreux amis, qu'il dut autant à son caractère loyal, élevé, plein de sensibilité et de candeur, qu'au grand talent qu'il manifestait pour la poésie. Il obtint enfin un illustre protecteur dans le chancelier Talbot. Le poëme sur l'*Hiver* avait paru en mars 1726; l'année suivante, Thomson publia l'*Eté* et un autre poëme admirable sur la mort du grand Newton, que l'Angleterre venait de perdre. La même année encore, il composa et fit paraître une sorte d'invective poétique intitulée : *Britannia*, dirigée contre le ministère

de cette époque, que l'opinion publique accusait de ne pas ressentir assez les injures faites à la nation anglaise par les Espagnols. Thomson se plaçait ainsi dans l'opposition, et il ne devait plus espérer aucune faveur de la cour. En 1728, parut le poëme sur le *Printemps*, qu'il dédia, comme on sait, à la comtesse Hertford. Selon Johnson, cette dame avait coutume d'inviter un poète, chaque année, à venir passer l'été dans sa terre, afin de pouvoir lui lire ses vers, et se procurer des secours pour les composer. Thomson, ayant reçu une de ces invitations, trouva plus agréable de courir à la chasse avec lord Hertford, et de l'accompagner dans toutes ses cavalcades et dans toutes ses parties de plaisir, que d'aider son épouse dans ses enfantemens poétiques. Le résultat fut qu'on ne lui adressa plus à l'avenir d'invitation de ce genre. Thomson, en 1730, ayant achevé son *Automne*, fit paraître les quatre saisons dans leur ordre. L'année précédente, en 1729, il avait donné au théâtre la tragédie de *Sophonisbe*. Il admirait la régularité du théâtre français, et se l'était proposée pour modèle : aussi, dans sa pièce, a-t-il conservé l'unité de lieu. Toutes les scènes de cette tragédie sont écrites d'un ton noble et tragique. Le caractère de Sophonisbe, en qui l'honneur de la patrie et la haine de Rome compriment les plus chères affections, est vraiment théâtral. Les personnages de Scipion et de Massinissa sont tracés avec vigueur; l'action est bien conduite et marche rapidement; et cependant cette pièce, comme toutes celles qui ont été composées sur le même modèle, paraît froide aux Anglais, parce que leur goût a été blasé par les drames irréguliers de Shakspeare, prodigieux génie qui se plaît à réunir, dans

une même composition dramatique, ce mélange de grandeur et de bassesse, de sublime et de ridicule, de pathétique et de bouffon dont se compose la vie humaine; qui, pour faire passer subitement les spectateurs par des impressions si diverses, sait varier à son gré son dialogue et son style; emploie alternativement la prose et les vers; est sublime comme Corneille, sombre comme Crébillon, gracieux et attendrissant comme Racine; et qui, enfin, dans les scènes comiques (c'est surtout par ce genre de mérite qu'il échappe à l'appréciation des étrangers), est gai, spirituel, naturel et profond comme Molière.

Après la publication des *Saisons*, Thomson interrompit ses travaux poétiques. Le chancelier Talbot lui confia son fils aîné pour l'accompagner dans ses voyages. L'amitié la plus intime s'établit entre lui et cet intéressant jeune homme; ils visitèrent ensemble les cours et les capitales de l'Europe, et surtout d'Italie, qui devait avoir, pour un poète et un admirateur passionné des beaux-arts, tel que Thomson, un intérêt particulier. Aussi enflamma-t-elle son imagination, et les observations qu'il avait faites, les impressions qu'il avait reçues contribuèrent-t-elles fortement à la composition d'un nouveau poëme qu'il intitula *la Liberté*. Il le divisa en cinq parties ou cinq chants, et le premier eut pour titre : *l'Italie ancienne et moderne comparées*. Ce sujet lui avait paru d'un intérêt général et d'un intérêt de circonstance, parce qu'alors, l'administration corrompue de Walpole, semblait menacer d'anéantir les garanties que la constitution anglaise avait établies contre les abus et la tyrannie du pouvoir. C'est à cet état de choses qu'il fait allusion

lorsque, dans la cinquième partie, il prête à la liberté ces paroles chagrines : « Mon empire ne peut s'établir » que sur la vertu ; sur la vertu publique à laquelle se » trouvent unies toutes les autres vertus. Sans elle, le » lien social qui attache entre eux les individus, se re- » lâche, et les plus grands états tombent en ruine. Le » gouvernement n'est alors qu'une ligue honteuse des » grands et des puissans pour frauder les institutions. On » se sert de la religion comme d'un joug propre à com- » primer les âmes énergiques. Elle n'est plus qu'une ruse » de la politique pour masquer les rapines et pour faire » jouir tranquillement d'un butin injustement ravi. Les » sénats désunis ne présentent plus que la forme et l'ap- » parence d'une discussion libre et raisonnée. Les séna- » teurs vendent leur conscience et leurs discours au » pouvoir corrupteur. Les élections sont des bazars, où des » esclaves se présentent pour être marchandés et ache- » tés. Plus de règle, plus de nerf dans le gouvernement. » La guerre est sans vigueur, la paix sans sûreté. La loi op- » prime, et la justice elle-même sert la fureur des fac- » tions. L'homme redoute la force de l'homme ; et les » déserts de la Lybie, ou les forêts qui recèlent des bêtes » féroces, sont préférables aux contrées qu'habite une » nation corrompue et qui tombe en dissolution. »

La composition du poëme sur la liberté fut interrompue par la mort de Charles Talbot et de son père le chancelier. Cette double perte causa la plus profonde affliction à Thomson, et fit un tort irréparable à sa fortune. Il soulagea sa douleur par un poëme sur la mémoire de son bienfaiteur. Celui-ci lui avait donné la place de secrétaire de la chancellerie, et le successeur

de Talbot laissa long-temps la place vacante, attendant que Thomson s'offrît pour l'occuper; mais soit timidité, soit orgueil, il ne la demanda point, et elle fut donnée à un autre. Il se trouvait par-là de nouveau réduit à son travail pour toute ressource. Il mit deux ans à terminer son poëme sur la *Liberté*, et il le considérait comme son meilleur ouvrage. Le public ne pensa pas comme lui, et le public avait raison. La froideur de la forme allégorique, le retour fréquent des mêmes images, les efforts continuels du poète pour prouver, par l'énumération de beaucoup d'exemples, une seule et unique vérité que personne n'est tenté de contester, tels sont les défauts qui rendent ce poëme fatiguant et ennuyeux. Aussi n'a-t-il réussi ni sous sa forme primitive, ni depuis qu'il eut été abrégé et réduit par lord Lyttleton.

Après la publication de ce poëme, Thomson donna au théâtre (en 1738) la tragédie d'*Agamemnon;* elle n'eut qu'un succès médiocre, quoique Pope, qui n'allait plus au spectacle, par une attention délicate ait assisté à la première représentation de cette pièce, afin d'avoir occasion d'applaudir l'auteur, qu'il aimait et dont il estimait le talent. Thomson avait trouvé de nouveaux protecteurs dans lord Lyttleton et Frédéric, prince de Galles. Ce dernier lui assigna, sur sa cassette, une pension de cent louis, et plus tard, lord Lyttleton lui fit obtenir la place d'intendant des îles sous le Vent, qui ne le forçait point à quitter l'Angleterre, et qu'il fit exercer par son délégué, M. Patterson. Ce fut d'après les suggestions du prince de Galles qu'il traita le sujet d'*Édouard et Léonora :* le ministère, mécontent du prince, qui était du parti de l'opposition, fit refuser la pièce par la censure qui venait

d'être établie, quoique rien ne pût justifier un pareil refus. Le public se plaignit avec amertume de cet abus de pouvoir; mais un journal ministériel de cette époque soutint « que la représentation de cette pièce avait été » défendue avec juste raison, attendu que l'auteur avait » pris, en la composant, une *liberté* qui, pour *Britannia,* » n'était jamais de *saison.* » [3] Thomson composa ensuite, pour le prince de Galles, et en commun avec Mallet, un intermède intitulé *Alfred;* et il donna enfin au théâtre *Tancrède et Sigismond,* tragédie en cinq actes dont le sujet est tiré de Gilblas [4]. C'est, sans aucun doute, la meilleure tragédie de l'auteur des saisons; c'est celle qui offre l'intérêt le plus vif, le plus touchant. C'est aussi la seule de toutes celles qu'il a composées qu'on représente souvent. La même année, en 1745, il publia le *Château de l'Indolence,* poëme en deux chants, malheureusement allégorique, mais écrit avec beaucoup de charme. Il est en stances, à la manière de Spenser, dont Thomson imite le style et le vieux langage. Ce fut le dernier de ses ouvrages qui parut de son vivant. Ayant été saisi par le froid, en se rendant par eau à sa maison de campagne, à Kew, la fièvre le prit, et il mourut deux jours après. Il avait composé une tragédie de *Coriolan,* qui fut représentée au bénéfice de sa famille. Lord Lyttleton en fit le prologue : l'acteur Quin le récita; il versa des larmes en cette occasion et en arracha aux spectateurs. Quin était l'ami intime du poète dont on déplorait la perte; par sa libéralité, il avait eu le bonheur d'empêcher que Thomson ne fût arrêté pour dettes, à une époque où il ne connaissait encore de lui que ses ouvrages.

Thomson fut enterré dans l'église de Richmond. On mit, sur son tombeau, une pierre nue et sans inscription; mais, en 1792, lord Bucham y plaça une table de bronze, sur laquelle sont gravés quelques vers des saisons. En 1762, on lui avait élevé, dans l'abbaye de Westminster, un monument dont les frais furent payés par une assez belle édition (qui est, nous croyons, aussi la meilleure) de ses ouvrages, publiée en 1761, 2 vol. in-4.° La maison qu'il occupait près de Kew, fut achetée, après sa mort, par George Ross, qui dépensa neuf mille livres sterling pour l'embellir. M.me Boscawen, à qui elle a passé depuis, a réparé le berceau sous lequel Thomson venait s'asseoir; elle y a placé la table sur laquelle il écrivait, et a mis, dans la chambre qu'il occupait, l'inscription suivante : « Dans cette agréable retraite, attiré » par le chant du rossignol, dont le gazouillement était » à l'unisson de son âme simple, Thomson coula des » jours paisibles. Vivement affecté des beautés de la na- » ture, il les peignit dans son inimitable poëme des sai- » sons. Ses sentimens religieux, sa bienveillance uni- » verselle, sa profonde sensibilité, animent tous ses ou- » vrages. Sa perte fut le seul chagrin qu'il donna à ceux » qui l'avaient connu. Il mourut ici le 27 août 1748. » A ce juste éloge, on doit ajouter celui qui lui fut donné par lord Lyttleton, et qui est confirmé par Johnson, que dans tous les ouvrages de l'auteur des saisons on ne trouverait pas

Un seul vers qu'en mourant il voulût effacer.

Thomson n'a rien écrit en prose : à peine a-t-on imprimé en entier trois ou quatre de ses lettres. Mais, in-

dépendamment des ouvrages dont nous avons fait mention, on a de lui quelques odes du ton le plus varié, un hymne sur la solitude, d'une poésie riche et harmonieuse, des chansons et quelques poésies fugitives, qui sont des modèles de goût et de délicatesse. C'est dans le silence des nuits que Thomson se livrait à la composition : il aimait à se promener dans la campagne et à jouir des beautés de la nature. Son caractère indolent lui donnait de l'aversion pour les tracas de la vie : sa bienfaisance était sincère et fervente, mais peu active : il donnait volontiers; mais la moindre démarche eût trop coûté à sa paresse; il négligeait autant ses propres affaires que celles des autres. Patrick Murdoch, son ami intime, Johnson, son contemporain, le comte Bucham et Robert Heron ont écrit sa vie, et nous ont tous transmis, sur lui, les mêmes détails. Sa physionomie n'avait rien de remarquable; il était d'une taille au-dessus de la moyenne, et plus gras, dit Johnson, qu'il ne convient à un poète. Dans la société, il était silencieux; ses traits étaient insignifians, inanimés; mais, dans un cercle d'amis choisis, il se montrait communicatif, gai, aimable, spirituel. Il aimait vivement et constamment, et il était tendrement aimé de ses amis. Il lisait très-mal la poésie élevée, telle que la sienne; la chaleur et l'emphase qu'il y voulait mettre produisaient des sons rauques et inarticulés. Un jour, Dodington, lecteur très-habile, lui arracha des mains son manuscrit, en présence d'une grande société, en lui disant avec brusquerie : « Vous ne comprenez pas vos propres vers »; puis il se mit à les lire, et ravit l'assemblée en faisant entendre le même morceau qu'on avait écouté auparavant avec indifférence ou ennui.

Les œuvres complètes de Thomson sont rarement réimprimées, on n'en connaît que trois ou quatre éditions. Il existe, au contraire, de son poëme des saisons, un nombre considérable d'éditions, parmi lesquelles on doit distinguer celle de Bodoni, in-4.°, Parme, 1794, dédiée à M. David Stewart; et celle de 1810, accompagnée de gravures, par Bartolozzi et Tomkins, d'après des peintures originales de W. Hamilton. Ce poëme a été traduit en prose française par M.me Bontemps, 1759; par M. Deleuze, 1801 et 1806, in-12; et par F. B., 1806, in-8.° Il a été traduit en vers français, par J. Poullin, 1802, 2 vol. in-8.° Ce sont en effet les *Saisons* qui forment le principal titre littéraire de Thomson : lui même en publia, de son vivant, plusieurs éditions séparées. Il s'occupa, toute sa vie, à corriger et à perfectionner ce poëme, et il y fit, à différentes époques, des additions considérables. Le style a les qualités, ou plutôt, selon nous, les défauts que recherchent les écrivains de l'école désignés par le nom de *romantiques*, et qu'on retrouve dans les poètes d'Orient : il abonde en épithètes pompeuses, et il est souvent trop surchargé d'ornemens. La pensée est pour ainsi dire obscurcie par l'éclat même des couleurs, et n'a pas toujours des formes assez arrêtées; le poète semble souvent faire effort pour transmettre à ses lecteurs plus d'impressions et d'idées qu'il n'en peut exprimer, et l'oreille est rassasiée sans que l'esprit soit satisfait. Cependant Thomson possède, à un haut degré, ce qui constitue le poète, l'inspiration. Sa manière de penser et d'écrire lui appartient : il est éminemment original. Le coup-d'œil qu'il jette sur la nature, est celui du génie, et ses descriptions sont celles d'un poète qui agrandit, qui

anime tout ; qui enchante, transporte, entraîne, par des sentimens élevés, des images touchantes, des tableaux d'une vérité frappante et d'une étonnante variété. En un mot, celui qui, après avoir lu les *Saisons* de Thomson, ne les a pas relues plusieurs fois avec délice, ou n'aime pas les beaux vers, ou n'aime pas la campagne [5].

Notes.

[1] Page 363.

Un grand nombre d'auteurs français, et notamment un des derniers traducteurs des saisons, écrivent à tort Thompson au lieu de Thomson.

[2] Même page.

Johnson, *Lives of english poets*, 1780, in-12, tom. v, pag. 236, di le 7, mais tous les autres biographes disent le 11.

[3] Page 371.

Le jeu de mots est meilleur en anglais, parce que cette expression, *in any season*, signifie également dans *aucune saison* ou dans *aucun temps.*

[4] Même page.

Voyez, dans Gilblas, le *Mariage par vengeance*, liv. iv, ch. 4.

[5] Page 375.

MM. Jacquelin et Ourry ont fait jouer, sur le théâtre du Vaudeville, le 23 janvier 1822, *Thomson et Garrick*, comédie en un acte et en vers, imprimée la même année, in-8.° (note de M. Beuchot.)

HUME.

David Hume, philosophe et historien anglais, naquit, en avril 1711, à Édimbourg [1]. Sa famille, issue des comtes de Home ou Hume, était pauvre, et il était encore enfant lorsque son père mourut. Sa mère, jeune et belle, restée veuve avec deux garçons et une fille, se dévoua entièrement à leur éducation. David Hume fit ses études avec succès, et eut, dès son jeune âge, ce goût prononcé pour l'étude et la littérature, qui fut, par la suite, sa passion dominante et la source de ses jouissances, de sa fortune et de sa célébrité. Ses habitudes studieuses, tranquilles et rangées, le firent juger propre au barreau ; mais il éprouvait une insurmontable aversion pour toute autre étude que celle de la philosophie et des belles-lettres ; et lorsqu'on le croyait le plus occupé de Voët ou de Vinnius, il dévorait en secret les ouvrages de Cicéron et de Virgile.

La part qui lui revenait dans le patrimoine de son père, était, d'après les lois de son pays, d'autant moins considérable, qu'il était cadet de famille ; et le plan de vie qu'il avait adopté ne convenait ni à la modicité de sa fortune, ni à la délicatesse de sa santé, altérée par une application trop constante. On parvint donc à le persuader de courir une carrière plus active en entrant dans le commerce : en conséquence il se rendit, en 1734, à Bristol, fortement recommandé à quelques riches né-

gocians de cette ville ; mais il ne tarda pas de s'apercevoir qu'il n'était nullement fait pour ce genre de vie.

Alors il forma la résolution de s'abandonner entièrement à ses goûts, de suppléer, par une stricte économie, à ce que la fortune lui avait refusé, et de conserver son indépendance. Pour réaliser ce plan de vie, il passa en France, où il était plus facile de vivre avec peu d'argent que dans sa patrie. Il habita Reims et ensuite la Flèche en Anjou ; c'est là qu'il écrivit son *Traité de la nature humaine.* Après trois ans d'absence, il revint à Londres, en 1737, pour faire imprimer cet ouvrage, qui parut vers la fin de l'année suivante. « Jamais, dit-il dans l'histoire » de sa propre vie, jamais début littéraire ne fut plus » malheureux : l'ouvrage mourut en naissant, sans même » obtenir l'honneur d'exciter un signe de mécontente- » ment parmi les dévots. » Ce peu de mots annonce que Hume avait au moins compté sur le scandale et montré de quel genre de succès il paraissait dès-lors avide. Cependant il se trompe ou trompait le public en avançant cette assertion. Son livre fut réfuté, avec beaucoup d'habileté, dans la *Revue des ouvrages du monde savant*, le seul journal périodique de cette nature qui existât alors en Angleterre ; et un critique anglais n'hésite pas à faire honneur de cette réfutation au savant Warburton. Ainsi Hume était, en quelque sorte, incrédule et sceptique par nature. C'est dans la première jeunesse, c'est dans l'âge des douces illusions, et sous le beau climat de l'Anjou, que, par un vain désir de célébrité, il cherchait à ébranler les fondemens de toutes les croyances, et à saper les bases de toutes les religions.

Il ne fut point rebuté par l'issue de cette première

tentative; il se retira à Ninewells dans le Berkshirs, domaine de sa famille, où résidaient sa mère et son frère. Il écrivit, dans cette solitude, la première partie de ses *Essais moraux, politiques et littéraires*, qui parurent à Édimbourg en 1742. Ce livre fut accueilli assez favorablement, mais n'eut cependant pas d'abord tout le succès qu'il méritait. L'auteur y a renfermé la matière d'un grand ouvrage dans de petits traités pleins d'idées neuves et d'aperçus intéressans. C'est dans ces essais, et dans ceux qu'il publia peu après, que Hume eut la gloire de poser les bases de l'économie politique; et les principes qui se trouvent épars, ou simplement indiqués dans ce qu'il a écrit sur le commerce, sur l'intérêt de l'argent, sur les causes des progrès des arts et métiers, et dans ses discours politiques, réunis depuis, développés et coordonnés en un ensemble régulier, ont donné naissance au bel ouvrage de son ami et compatriote, Adam Smith, *sur la richesse des nations*. Les autres essais de Hume roulent sur l'origine et les principes du gouvernement, l'indépendance du parlement anglais, les partis politiques de la Grande-Bretagne, la liberté civile; sur la dignité et la faiblesse de la nature humaine, la délicatesse du goût et de la passion, les préjugés et l'enthousiasme, l'éloquence, l'origine et les progrès des sciences; sur les opinions des épicuriens, des stoïciens, des platoniciens et des sceptiques; sur la polygamie, le divorce, la population des nations anciennes; sur la simplicité et l'élégance du discours, le caractère national, la tragédie, les règles du goût, etc. Sous le rappport du style, Hume se fait remarquer par une diction singulièrement facile, claire, élégante et pure; comme philosophe, il se distingue

éminemment par une raison toujours calme, forte et subtile. C'est avec une merveilleuse sagacité qu'il découvre les nombreux rapports qui compliquent les idées en apparence les plus simples ; qu'il analyse et décompose les sujets les plus compliqués ; qu'il les éclaire sous chacune de leurs faces ; qu'il sonde d'une main attentive le sol sur lequel il s'appuie, et qu'après avoir élevé avec soin un édifice, en apparence régulier et solide, il en indique les parties obscures et imparfaites, et fait voir l'instabilité de quelques-unes des bases mêmes sur lesquelles il vient de le construire. Génie singulier ! toujours occupé à montrer l'incertitude et la faiblesse de cette raison humaine avec laquelle cependant il voudrait tout creuser, tout analyser, tout connaître !

Hume passa les années 1745 et 1746 en Angleterre, comme précepteur du marquis d'Annandale ; il fut ensuite secrétaire du général S.t Clair, qui devait commander une expédition au Canada, laquelle se termina par un débarquement sur les côtes de France. On voit par-là que, malgré sa stricte économie et sa ferme résolution, Hume était, comme un autre, forcé de sacrifier son indépendance au besoin d'exister. En 1746, Hume, après la mort de Pringle, se mit sur les rangs pour obtenir la chaire de philosophie morale à Édimbourg ; mais le clergé écossais avait été choqué de ses principes, et on lui préféra le docteur Beattie. Il n'a rien dit de ce fait dans l'histoire de sa vie.

En 1747, le général S.t Clair détermina Hume à l'accompagner dans son ambassade auprès des cours de Vienne et de Turin ; et il l'y présenta comme son aide-de-camp. Pendant son séjour à Turin, Hume refondit son

premier ouvrage, et le divisa en plusieurs petits essais; il donna plus de précision aux raisonnemens, en polit davantage le style, et le publia de nouveau sous le titre de *Recherches sur l'entendement humain;* mais, sous cette nouvelle forme, l'ouvrage n'eut pas plus de succès que la première fois [2]. On avait fait même paraître alors une nouvelle édition de ses essais moraux et politiques, qui ne fut pas beaucoup mieux accueillie. Sans se laisser décourager, il publia, en 1751, une seconde partie des essais, et l'année suivante, ses *Recherches sur les principes de la morale;* si on ajoute à ces ouvrages l'*Histoire naturelle de la religion*, ses *Dialogues sur la religion* et son *Essai sur le suicide et sur l'immortalité de l'âme*, on complètera la liste des productions philosophiques de Hume. Les deux dernières n'ont paru qu'après sa mort. Tous ces écrits, long-temps négligés par le public, fixèrent enfin son attention. Plusieurs savans les attaquèrent, et contribuèrent encore à leur célébrité. On distingua, dans ce nombre, l'illustre Warburton. Hume parut plutôt flatté que courroucé de ces critiques, et ne répondit à aucune. La réfutation de l'*Histoire naturelle de la religion,* réfutation contre laquelle il s'exprime cependant avec aigreur et dépit, n'est pas de Hurd, comme il le croyait; elle est de Warburton, qui la fit paraître sous le nom de Hurd.

Les ouvrages métaphysiques de Hume ont exercé une grande influence en Angleterre et en Allemagne. On ne peut disconvenir qu'en signalant les points fondamentaux des recherches métaphysiques, et l'insuffisance du système de Locke, Hume n'ait beaucoup contribué à donner naissance aux belles considérations de Kant sur la nature de l'entendement humain. Nos idées, suivant

Hume, se combinent d'après trois principes : 1.° l'analogie ; 2.° l'espace et le temps ; 3.° la cause et l'effet. Il n'existe pas, selon le philosophe anglais, de rapports démontrés par la raison entre la cause et l'effet ; et cette idée de dépendance de la cause à l'effet, prend uniquement sa source dans l'habitude et l'instinct, qui peuvent nous tromper. Il est impossible de concevoir la force elle-même par laquelle la cause agit, et qui produit sa connexion nécessaire avec l'effet L'idée d'une connexion nécessaire entre les phénomènes et les évènemens, ne résulte que de l'observation d'un certain nombre de phénomènes et d'évènemens semblables qui ont été constamment unis ensemble : nos connaissances expérimentales ne sont donc, en dernière analyse, qu'instinctives, c'est-à-dire que ce sont des forces mécaniques qui agissent en nous. L'idée de la non-existence d'une chose est, sans exception, aussi claire et aussi évidente que celle de son existence. Tous les hommes, guidés par un instinct naturel, ont confiance en leurs sens, et admettent un monde hors d'eux avant de se livrer à des recherches raisonnées. Les sens trompent : nous n'apercevons que les images des choses telles que nos sens nous les montrent, et jamais les choses elles-mêmes. Nous ne pouvons nous assurer si ces dernières existent réellement hors de nous. L'univers peut donc n'être qu'un produit, qu'une illusion de notre entendement. On voit par-là que les recherches philosophiques profondes ont, pour résultat, un contraste évident avec les décisions de l'intelligence ordinaire de l'homme : elles ne donnent pas de conviction et ne sont pas non plus réfutables. Donc il n'y a rien de fixe et de constant dans ce qu'on appelle la rai-

son ; mais, d'un autre côté, le scepticisme absolu ne sert à rien dans la pratique, et est incompatible avec notre nature ; il faut donc permettre, à notre instinct sensitif, le raisonnement empirique sur l'existence et la nature des objets, parce que c'est une occupation utile et appropriée à notre intelligence, quoique les connaissances qui en dérivent demeurent toujours incertaines. Donc le philosophe, convaincu de la divagation et de la faiblesse de la raison, doit paraître modeste et circonspect dans ses recherches, il doit prolonger ses doutes autant que possible, et chercher seulement à les mettre en harmonie avec l'entendement humain.

Telle est, en peu de mots, la conclusion de la philosophie de Hume. Mais, arrivé sur le bord de l'abîme, il n'a pas su le respecter. Il étend les nuages de son scepticisme sur l'existence de Dieu, le libre arbitre, l'immortalité de l'âme, et il justifie le suicide. En vain paraît-il conclure quelquefois, de l'impuissance de la raison humaine, la nécessité d'une révélation divine qui nous enseigne les grandes et importantes vérités dont il nous est impossible d'acquérir la conviction d'une autre manière ; cette considération, que Pascal avait prise pour base dans le grand ouvrage qu'il méditait sur la vérité de la religion chrétienne, n'est que faiblement indiquée par Hume : celui-ci semble au contraire tourmenté du besoin d'arracher, du cœur de l'homme, les plus utiles croyances, et d'étouffer en lui jusqu'à la dernière étincelle de ce feu sacré qui alimente dans son âme la flamme des sentimens religieux. Cependant Hume s'apercevait que ses désespérantes recherches n'avaient abouti qu'à isoler l'homme de son Dieu, de la nature, de lui-même, qu'à

le placer au milieu d'un vide immense, et à l'environner de ténèbres. Dans son ouvrage sur les principes de la moralité, il a cherché à se soustraire aux funestes conséquences de sa propre doctrine, et à fonder une philosophie pratique : il admettait comme un fait l'existence d'une moralité dans le genre humain. « On ne peut, disait-il, en trouver le principe ni dans l'amour de soi, ni dans la raison. Les penchans de l'homme à la grandeur d'âme, à la bienveillance, à l'amitié, à la reconnaissance, à la compassion, etc., sont directement opposés au système qui prétend ériger l'amour de soi en principe de la morale : les impressions morales diffèrent manifestement et essentiellement des sentimens de l'intérêt personnel. On ne peut non plus le chercher, ce principe, dans la raison : le principe moral est actif et détermine la volonté ; la raison est un principe inactif qui demeure toujours dans l'empire des idées, et qui n'éveille en nous ni désir ni aversion. Cependant le jugement moral détermine la vertu comme un but absolu ; la vertu est désirable pour elle-même et non pour aucun autre intérêt ; elle procure une satisfaction, une jouissance indépendante de toute autre cause : il doit donc y avoir un sentiment intérieur qui soit affecté par elle ; et de même que ce qui satisfait ou blesse notre sentiment physique et excite en nous un plaisir ou un déplaisir naturel, est pour nous bon ou mauvais, il existe, par la nature même du sentiment moral inné en nous, un bien et un mal moral ; le premier s'appelle vertu, et le second vice. »

Cette théorie des sentimens moraux, dont le germe se trouvait dans Shaftesbury, est plus consolante dans ses conséquences que la théorie des idées du même auteur :

cependant le principe de la vertu, comme celui des idées, s'y trouve aussi ramené à un instinct primitif aveugle, quoique d'une nature différente. Le système de l'existence de ce sentiment moral a été adopté et développé par quelques philosophes, et réfuté par d'autres. La doctrine de Hume, sur l'entendement humain, a aussi eu, dans la suite, de trop nombreux partisans; mais elle a trouvé de plus habiles antagonistes dans Reid, Beattie et Oswald. La seconde partie des essais, ou les *Discours politiques* de Hume, avait paru en 1751 [3]; c'est, suivant lui, le seul de ses ouvrages qui eut d'abord un succès véritable. Il ajoute que ses recherches sur la théorie des sentimens moraux, le meilleur de tous, parurent en 1752, sans produire la moindre sensation.

Cependant l'esprit philosophique et hardi qui paraissait se répandre parmi les hommes de lettres de la Grande-Bretagne, et qui se manifestait si ouvertement dans les écrits de Bolingbroke, de lord Kaims et de Hume, alarma justement les presbytériens d'Écosse. Leurs églises se réunirent plusieurs fois dans le but d'obvier au danger qui menaçait leur croyance. Dans une assemblée générale, qui eut lieu en mai 1756, on agita la question de savoir s'il ne convenait pas de procéder rigoureusement contre David Hume, et de lui appliquer les peines portées par les réglemens contre les auteurs d'écrits impies et irreligieux. Si on ne s'attachait qu'à lui seul, c'est qu'il était le seul qui avouât ouvertement ses doctrines; le seul qui eût osé mettre son nom aux ouvrages philosophiques qu'il avait publiés. Les têtes les plus sages de l'assemblée soutinrent qu'il résulterait, d'une telle condamnation, plus de scandale que d'édification : et on ne

donna aucune suite à la proposition qui avait été faite. Ce fut un bonheur pour Hume et pour la littérature, car peut-être aurait-il été alors obligé de résigner la place de la faculté des avocats d'Édimbourg, qu'il occupait alors.

Cette place ne lui donnait que de très-faibles émolumens ; mais elle lui procurait l'usage d'une grande bibliothèque. Cet avantage lui suggéra l'idée d'écrire l'*Histoire d'Angleterre :* cette grande entreprise a été l'occupation du reste de sa vie. Le premier volume de l'histoire de la maison de Stuart, parut en 1754; le second en 1756; ce qui concerne la maison de Tudor fut publié en 1759; et enfin, en 1761, on mit en vente les volumes qui traitaient des premiers temps de l'histoire d'Angleterre et complétaient tout l'ouvrage [4]. Il est devenu classique, même du vivant de l'auteur; mais, comme presque toutes ses autres productions, il n'eut point de succès dans sa nouveauté, et essuya de nombreuses et violentes critiques. Il est curieux de voir avec quelle orgueilleuse malice Hume rappelle, dans l'histoire de sa vie, les dédains du public pour ce bel ouvrage. « Je » comptais beaucoup, dit-il, sur le succès de cette pro- » duction. J'étais, je le savais, le seul historien de mon » pays qui eût écrit sans rien sacrifier à l'ascendant du » pouvoir dominant, à l'autorité présente, à l'intérêt du » moment, aux préjugés populaires; et comme ce sujet » était à la portée de tous les esprits, je m'attendais à » recueillir l'approbation de tous les lecteurs : mais com- » bien je fus trompé dans mon attente! Des cris una- » nimes de reproches, de désapprobation et même de » haine, m'assaillirent de toutes parts; les Anglais, les

» Ecossais, les Irlandais, les Wighs, les Torys, les incré-
» dules et les dévots, les partisans de l'église établie et
» les dissidens, les patriotes et les gens de cour, tous
» s'unirent avec fureur contre l'homme qui avait osé s'at-
» tendrir en racontant les malheurs de Charles I.er et du
» comte de Strafford Ce qui était plus humiliant, c'est
» qu'après que cette effervescence de l'animadversion gé-
» nérale fut apaisée, le livre parut tomber dans l'oubli.
» M. Millar, mon libraire, m'apprit qu'il n'en avait pas
» vendu quarante-cinq exemplaires dans une année. Si
» j'excepte le primat d'Angleterre (le Dr Herring) et le
» primat d'Irlande (le Dr. Stone), qui m'écrivirent de
» ne point me décourager, je ne pouvais trouver, dans
» les trois royaumes, un seul homme un peu considéré
» par son rang et par sa réputation comme homme de
» lettres, qui pût supporter la lecture de mon livre »

Cependant Hume vit sa célébrité s'accroître dans sa patrie, et se répandre dans le reste de l'Europe. Ses ouvrages plus recherchés furent payés libéralement par ses libraires : il devint riche et indépendant; et le ministre, lord Bute, lui fit obtenir, du roi, une forte pension. Il est assez étonnant qu'il n'ait rien dit de ce fait dans l'histoire de sa vie. Il avait résolu de ne plus sortir de l'Écosse, sa patrie, lorsque lord Hertford l'engagea, en 1763, à l'accompagner en qualité de secrétaire de son ambassade à la cour de France : il y consentit. La manière dont il fut reçu à Paris, surpassa son attente. Ecoutons Grimm [5], son contemporain, qui le peint d'une manière piquante, et nous fait bien connaître le monde de cette époque. « M. Hume doit aimer la France; il y a
» reçu l'accueil le plus distingué et le plus flatteur. Paris

» et la cour se sont disputé l'honneur de se surpasser. » Cependant, M. Hume est bien aussi hardi dans ses » écrits philosophiques qu'aucun philosophe de France; » ce qu'il y a encore de plaisant, c'est que toutes les jo- » lies femmes se le sont arraché, et que le gros philosophe » écossais se plaît dans leur société. C'est un excellent » homme que David Hume; il est naturellement serein; » il entend finement; il dit quelquefois avec sel, quoi- » qu'il parle peu : mais il est lourd et n'a ni chaleur ni » grâce, ni agrément dans l'esprit, ni rien qui soit propre » à s'allier au ramage de ces charmantes petites machines » qu'on appelle jolies femmes. Oh ! que nous sommes un » drôle de peuple ! »

Hume, en retournant à Londres en 1766, emmena avec lui J.-J. Rousseau, avec lequel il s'était lié; et il se montra très-actif et très-empressé à lui rendre tous les services qui étaient en son pouvoir : il lui avait même obtenu une pension du roi d'Angleterre; mais tout-à-coup, et au moment où on s'y attendait le moins, une dissension éclata entre ces deux hommes célèbres. Rousseau refusa la pension qui lui était offerte. Hume crut devoir publier l'*Exposé succint de la contestation qui s'est élevée entre M. Hume et M. Rousseau;* et le public fut alors inondé de brochures relatives à cette misérable querelle [6]. Hume dit, dans cet exposé, que cette étrange affaire contient plus d'incidens extraordinaires qu'aucune aventure de sa vie; et pourtant, dans l'histoire qu'il a écrite sur lui-même, il n'a pas dit un mot de ce démêlé, et le nom de J.-J. Rousseau n'y est pas même prononcé. Il a pensé, avec raison, que cette affaire s'était mal terminée pour l'un comme pour l'autre, et avait fait tort à

tous deux. Jamais deux caractères ne furent plus opposés que ceux de Hume et de Rousseau. Tous les sentimens du premier étaient calmes et modérés; ceux du second, fougueux et concentrés : Hume était sociable et gai; Rousseau misanthrope et chagrin. Hume dit de lui-même qu'il a toujours considéré de préférence le beau côté des choses, plutôt que leur mauvais côté; disposition d'esprit, ajoute-t-il, qui vaut mieux que toutes les richesses du monde : l'on sait avec quels pénibles soins J.-J. Rousseau, dans les derniers temps de sa vie surtout, recherchait tout ce qui pouvait prêter quelque réalité aux fantômes créés par sa lugubre imagination. Rousseau, lorsque Hume lui offrit une retraite en Angleterre, avait déjà donné des preuves de cette affection hypocondriaque, qui augmenta en lui graduellement, et qu'on croit s'être terminée par le suicide. Une bienveillance naturelle, le désir d'être utile à un homme célèbre, un louable orgueil national, tels paraissent avoir été les motifs qui guidaient Hume dans sa conduite envers Rousseau. Au milieu des protestations d'amitié qu'on lui prodiguait, ce dernier pénétra facilement une partie de ces motifs; mais, dans la solitude où il était retiré, il les considéra sous les plus sombres couleurs. Il lui parut certain que Hume, lié avec d'Alembert et les autres philosophes de Paris, ne l'avait attiré en Angleterre que pour nuire à sa réputation et le dégrader par ses bienfaits. Alors, des gestes, des regards, des exclamations faites en rêvant, devinrent bientôt, pour Rousseau, la démonstration des soupçons qu'il avait conçus. Cependant il craignait de se tromper, et résistait à ces sentimens de défiance qui le rendaient coupable d'ingratitude. Mais, sur ces entre-

faites, on inséra, dans les papiers anglais, une lettre supposée du roi de Prusse, où la manie de Rousseau de se croire persécuté par le monde entier, était tournée en ridicule : la lettre était d'Horace Walpole. Ce fut un coup de foudre pour le malheureux Jean-Jacques ; il crut que Hume en était l'auteur ; et ne considérant plus son ami que comme le plus noir et le plus affreux des hommes, il lui envoya cette longue lettre, datée de Wooton, le 10 juillet 1766, lettre curieuse à lire parce qu'elle porte l'empreinte de tout son talent, et qu'il y met à nu toutes les bizarreries de son âme sensible, orgueilleuse et défiante. Hume, que cette liaison fatiguait sans doute, au lieu d'avoir pitié, ainsi qu'il le devait, de cet esprit malade, répondit comme un homme offensé ; et la rupture fut consommée Cette affaire ayant fait quelque bruit dans le public, Hume, auquel les amis et les enthousiastes de Rousseau prêtaient des torts qu'il n'avait pas, publia sa correspondance avec le philosophe genèvois, et y joignit un commentaire propre à faire ressortir l'ingratitude de ce dernier à son égard. Le philosophe anglais commit une grande faute en publiant ce pamphlet Il n'avait pas le droit, même pour sa défense, de trahir le secret des correspondances privées ; et en faisant connaître lui-même des bienfaits dont il était l'auteur, il perdait nécessairement, aux yeux des hommes délicats, tout le mérite d'un bienfaiteur.

Hume fut nommé sous-secrétaire d'état en 1767 ; et en 1769 il se retira de nouveau à Édimbourg, riche d'environ 24,000 fr. de rente, joyeux, plein de santé, espérant jouir long-temps de la réputation toujours croissante de ses ouvrages, et disposé, comme il le dit lui-

même, à essayer du superflu après avoir long-temps été réduit au nécessaire. Mais, en 1775, il fut attaqué d'une dissenterie qu'il jugea bientôt lui-même incurable. Il vit approcher sa fin avec calme et sérénité. Ses forces diminuèrent peu à peu, et il mourut, presque sans douleur, le 25 août 1776.

Il avait fait, lui-même, toutes les dispositions que réclamait sa fin prochaine, et rédigé les instructions relatives à ses funérailles; enfin, peu de temps avant sa mort, il écrivit une notice sur sa propre vie, où il s'exprime toujours au passé et comme s'il n'était déjà plus. « J'étais, dit-il en terminant, d'un tempérament doux » qui se possédait facilement, ouvert, sociable, gai, ca- » pable d'attachement, mais peu susceptible de haine, » et né avec beaucoup de modération dans toutes mes » passions. Le désir de me distinguer dans la carrière des » lettres, qui fut toujours ma passion dominante, ne » m'a jamais aigri le caractère, quoique j'aie vu tant de » fois mes espérances renversées. Ma société n'était dé- » sagréable ni à la jeunesse frivole, ni aux personnes » studieuses et instruites. Et comme je trouvais un plai- » sir singulier à fréquenter les femmes modestes et ver- » tueuses, j'eus toujours à me louer de leurs procédés » envers moi. Plusieurs hommes, éminens par leur sa- » gesse, ont eu, je le sais, de justes raisons de se plain- » dre de la calomnie; mais je ne fus pas même atteint » par sa dent envenimée; et quoique je me sois impru- » demment exposé à la haine des factions civiles et reli- » gieuses, elles semblaient avoir perdu toute leur fureur » à mon égard : mes amis n'eurent jamais besoin de » justifier un seul trait de mon caractère ni une seule

» circonstance de ma conduite. » Il y a bien quelque exagération dans cet éloge que Hume fait de lui-même; mais on doit dire cependant que sa vie fut irréprochable, si l'on est convenu de ne pas mettre au rang des actions coupables la publication d'écrits d'une tendance funeste à l'existence des sociétés et au bonheur de l'homme [7].

Notes.

[1] Page 377.

Le 11 avril, ancien style.

[2] Page 381.

L'*Essai philosophique sur l'entendement humain* a été traduit en français par M. de Mérian, avec des notes de Formey, Amsterdam, 1758, 2 vol. in-8.° L'original *A treatise of human nature*, avait paru en 1739, en 2 vol. in-8.°, et sous la seconde forme, *Inquiry concerning human understanding*, en 1748.

[3] Page 385.

Traduits en français par Leblanc, Dresde, 1755, 2 vol. in-8.° Les *Essays morals and philosophical*, parurent à Edimbourg en 1742, en 2 vol. in-18, et l'*Inquiry concerning the princeptes of moral*, parut à Londres en novembre 1751, en 1 vol. in-12. La même année, parurent aussi les *Political discourses* à Édimbourg, en 1 vol. in-8.°

[4] Page 386.

L'histoire des maisons de Plantagenet, de Tudor et de Stuart a été traduite en français par M.me Belot et par l'abbé Prévost, Amsterdam, 1765, 6 vol. in-4.° Le rév. G. Berkeley-Mitchell a donné une édition de l'original anglais, dans laquelle il a retranché tout ce qui était contraire à la religion chrétienne, 1816, 8 vol. in-8.° En 1757, Hume publia quatre nouveaux essais qu'il intitula *Dissertations*, 1 vol. in-12; un de ces essais est l'*Histoire naturelle de la religion*. Hume donna une dernière édition de ses essais en 1768, 2 vol. in-4.

[5] Page 387.

Correspondance, première partie, tom. v, pag. 241.

[6] Page 388.

On en a recueilli une partie dans les tom. XXVII et XXVIII de la collection des œuvres de Rousseau, édition de Poinçot, libraire.

[7] Page 392.

Thom. Edward Ritchie a donné, en anglais, une *Histoire de la vie et des écrits de David Hume*, 1807, in-8.° de 520 pag. On en peut voir l'extrait dans le *Monthly Review* de mai 1810, pag. 57. Nous n'avons lu cet ouvrage que depuis que cet article a été rédigé. Il ne nous a presque rien appris que nous ne connaissions déjà, et nous a servi seulement à rectifier quelques dates. Hume, comme homme et comme écrivain, y est fort mal jugé. Le biographe déclare qu'il ne fait aucun cas de ses écrits sur la métaphysique; ce qui n'est pas étonnant, puisque (pag. 12) il dit aussi que tout ce qu'Aristote et Platon ont écrit sur les mêmes sujets, ne se compose que de conceptions puériles, énoncées d'une manière inintelligible. M. Ritchie est plus occupé à déprécier qu'à apprécier l'auteur dont il entreprit d'écrire la vie. Ce qu'il y a de plus intéressant dans ce livre, c'est l'appendice, parce qu'il renferme quelques lettres et pièces inédites de Hume, et divers passages qu'il avait retranchés de ses ouvrages, et entre autres le curieux portrait du ministre Walpole. La *Vie de Hume*, écrite par lui-même, a été traduite en français par Suard, 1777, in-12. Une *Correspondance du docteur Tucker et de David Hume avec le lord Kaimes, concernant le commerce*, se trouve à la suite du *Coup d'œil sur la force de la Grande-Bretagne*, par Clarke, traduit en français par Marchena, 1802, in-8.° Pour les traducteurs des ouvrages de Hume, *voyez*, dans la *Biographie universelle*, les articles de M.me Belot, IV, 136; Desboulmiers, XI, 143; Holbach, XX, 644.

JOHNSON.

Samuel Johnson, littérateur anglais justement célèbre comme biographe, comme critique, comme philologue, comme moraliste et comme poète, naquit le 18 septembre 1709, à Litchfield dans le comté de Warwick. Son père (Michel Johnson) était un libraire de cette ville, fort attaché à la cause de la dynastie des Stuarts; cependant il sut accorder, par des argumens qu'il croyait bons, la ténacité de ses principes avec le serment de fidélité qu'il lui fallut prêter à la maison régnante Nos opinions les plus affermies, nos habitudes les plus constantes, ne sont le plus souvent que la suite des premières idées qui nous ont frappés, et des premières inclinations que nous avons contractées. L'homme n'est que l'enfant développé. Samuel Johnson, élevé par un père royaliste et par une mère pieuse, fut constamment le zélé défenseur du trône et de l'autel. Long-temps pauvre et obscur, il ne cessa jamais d'écrire pour le soutien du pouvoir et la distinction des rangs. De crainte qu'on ne portât atteinte aux bases de l'édifice social, il défendait jusqu'aux restes de la féodalité; il ne pouvait souffrir, sans impatience, qu'on blâmât Charles II, et il le justifiait toujours avec chaleur, même après avoir accepté une pension du roi régnant. Ainsi, ses opinions politiques ne s'accordaient avec aucun des partis qui divisaient les hommes de son temps. Zélé *Tory*, il repous-

sait, comme pernicieuses, toutes les doctrines des *Wighs* favorables à la liberté ; royaliste de la vieille roche, c'est-à-dire, jacobite [1], il n'était pas partisan de la maison de Hanovre, et il regardait les concessions faites par la couronne à la chambre des communes, comme les suites funestes d'une révolution qui mettait en danger le pouvoir royal. Il en était de même de ses opinions religieuses : à l'époque d'un relâchement universel, lorsque les écrits des Hume, des Bolingbroke, des Voltaire, des Rousseau, des Diderot, faisaient le plus de sensation, Samuel Johnson fut un chrétien fervent. Quoiqu'il ait payé le tribut aux passions humaines, jamais sa foi ne fut ébranlée. Il ne pouvait supporter qu'on attaquât aucune des sectes chrétiennes; et il les considérait plutôt comme séparées par la politique que par le fonds même de leur croyance. Il était fermement attaché à l'église anglicane ; mais ensuite il préférait le catholicisme à toutes les autres communions ; il n'entreprenait rien d'important sans adresser à Dieu une prière spéciale qu'il avait soin d'écrire sur un album uniquement destiné à cet usage pieux ; il croyait aux revenans, aux apparitions, aux pressentimens et aux jours malheureux; il fut, toute sa vie, tourmenté par la frayeur de la mort et des peines de l'enfer.

Les infirmités physiques qu'il tenait de ses père et mère, n'eurent pas moins d'influence sur sa destinée que l'éducation qu'ils lui donnèrent. Il fut affligé des écrouelles pendant son enfance; son visage fut défiguré par les cicatrices de cette humeur; les organes de l'ouie et de la vue en furent considérablement affectés ; il perdit même l'usage d'un œil, qui cependant, à l'extérieur, paraissait

semblable à l'autre. Enfin, il tenait de son père une disposition hypocondriaque, dont les accès le rendaient tellement mélancolique qu'il était alors incapable d'aucun effort mental, et qu'il craignit toujours que sa raison ne fût altérée par la violence de ce mal. Grand, fort et robuste, il était sujet à des tics convulsifs; ce qui, joint à son allure dégingandée, à la gaucherie et à la rudesse de ses manières, ajoutait encore à sa difformité naturelle.

Mais dès son plus jeune âge aussi, la force de son esprit se manifesta : il surpassa tous ses camarades dans l'école où on l'avait mis. Son père, qui désirait développer de si heureuses dispositions, lui obtint la place de gouverneur du fils d'un homme riche qui se rendait à Oxford pour continuer ses études. Après deux ans de séjour, Samuel Johnson fut quitté par son élève; il resta encore au collège, mais privé d'appointemens, et dans une détresse qui affligeait ses camarades dont son orgueil refusait les secours. Ce motif lui fit, à son grand regret, abandonner l'université sans avoir pu prendre ses degrés. Pendant son séjour, il y avait déjà donné des preuves d'un talent naissant. Son professeur, pour quelques fautes qu'il avait commises, lui avait ordonné, pendant les fêtes de Noël, de traduire, en vers latins, le poëme de Pope sur le Messie. Il exécuta cette tâche avec une telle habileté, que sa réputation, comme poète latin, se répandit, non-seulement dans son collège, mais dans toute l'université. Son père fit imprimer ce poëme à son insu; et Pope, lorsqu'il le lut, en fut tellement satisfait, qu'il dit que le traducteur avait écrit de manière à faire croire à la postérité que le poëme anglais était traduit du latin.

Les poëmes latins de Johnson ne sont cependant pas aussi excellens, et d'une latinité aussi pure, que Pope le croyait.

Le père de Johnson mourut en 1731, après avoir fait de mauvaises affaires, et ne lui laissant que vingt livres sterling C'est avec cette faible somme, que le jeune Johnson, sans aucun emploi, sans être instruit dans aucune profession, fut jeté dans le monde à l'âge de vingt-deux ans, privé de secours, de tout appui, de tout protecteur. Il chercha d'abord à gagner sa vie comme répétiteur dans une école; mais, trouvant cette tâche trop pénible, il l'abandonna. Un chirurgien de Birmingham, qui avait été son camarade de collège, le retira chez lui; et ce fut pendant son séjour dans cette ville, qu'il traduisit, du français, pour un libraire, les voyages de Jérôme Lobo en Abyssinie. Cet ouvrage, qui lui fut payé cinq guinées, marqua, d'une manière insignifiante, le commencement d'une carrière littéraire qui devait être si longue et si brillante. A l'âge de vingt-huit ans, Johnson crut trouver une ressource contre la pauvreté, en épousant la veuve d'un marchand de Birmingham, qui avait quarante-huit ans, mais qui possédait huit cents livres sterling ou une vingtaine de mille francs. C'est avec cette somme qu'il essaya de monter une pension à Édial, près Litchfield; mais il ne put jamais réunir plus de sept à huit écoliers, et il fut obligé de renoncer à cette entreprise, après y avoir consumé le peu qu'il possédait. Au nombre de ses élèves était David Garrick, dont il resta toujours l'ami; cependant il n'aimait pas les acteurs, et il avait peine à pardonner l'exercice de cette profession, même à un Garrick.

Johnson se rendit à Londres pour y faire jouer une tragédie d'*Irène*, qu'il avait composée; et il ne put y parvenir. Dénué de toutes ressources, il offrit sa plume à M. Cave, propriétaire d'un recueil périodique intitulé *the Gentleman's Magazine*, et il fut employé à rendre compte dans ce journal des discours faits au parlement depuis le 19 novembre 1740, jusqu'au 23 janvier 1743. L'entrée de la chambre des communes était alors interdite au public, et les débats étaient rédigés sur de simples notes données par des huissiers que le directeur du journal payait pour cela : les discours que Johnson composait d'après ces notes, parurent tellement remarquables, que Voltaire écrivit alors que les orateurs du parlement britannique égalaient, par leur éloquence, ceux de Rome et d'Athènes. On ne sut que long-temps après quel était l'auteur de ces beaux discours. Johnson, à cette époque, pressé par le besoin, écrivit aussi quelques brochures, des dédicaces et des préfaces pour différens livres qui lui étaient demandés par des libraires ou par des auteurs. Plusieurs de ces morceaux ont été, avec raison, imprimés dans ses œuvres générales, parce qu'il y donne déjà des preuves de ce talent, qui depuis l'a rendu si célèbre, d'exprimer des pensées justes et profondes, et des préceptes de morale d'un intérêt universel, avec une singulière énergie d'expression et une rare élégance de style.

Ce fut alors que Johnson se lia avec Savage, comme lui pauvre et poète, mais aimable et fait pour le grand monde, où il aurait percé sans son inconstance et son inconduite. Plusieurs fois Savage et Johnson, n'ayant point le moyen de payer leur logement, passèrent en-

semble la nuit, errant dans les rues de Londres comme les derniers des vagabonds. Tel fut l'état de détresse où s'est trouvé exposé celui dont le cercueil a été porté par les hommes les plus célèbres et les plus distingués de l'Angleterre, et dont le monument funèbre, érigé dans la cathédrale du royaume, par des souscriptions volontaires, a coûté onze cents guinées. Cependant, dès 1738, il avait publié sa satire intitulée *London*, imitée de Juvénal; elle eut beaucoup de succès. Pope surtout la distingua; il chercha à en connaître l'auteur, et ayant appris que c'était un homme inconnu, il dit qu'il cesserait bientôt de l'être. Sa prédiction ne s'accomplit pas : Johnson resta encore long-temps presque aussi obscur et toujours pauvre. Pope, pour lui procurer la direction de l'école d'Appleby, dans le comté de Leicester, essaya en vain de le faire recevoir maître ès-arts à l'université de Dublin, par l'entremise de son ami Swift; il ne put y parvenir.

En 1744, Johnson publia la *Vie de Savage*, qu'une mort prématurée avait enlevé aux lettres et à son amitié. L'intérêt que l'auteur sut répandre sur les infortunes et les aventures romanesques de cet homme singulier, donna beaucoup de vogue à cette production. La réputation de Johnson s'en accrut; mais il avait déjà atteint l'âge de trente-cinq ans sans avoir pu même s'assurer des moyens certains pour gagner, par son travail, le strict nécessaire. Il formait chaque jour des projets littéraires qu'il se trouvait incapable de réaliser; ils ne servaient qu'à lui suggérer des espérances qui faisaient bientôt place à d'inutiles regrets. Un de ses biographes a donné la liste de trente-neuf projets de ce genre, dont aucun n'a été exécuté. Il s'arrêta enfin à celui de publier une

nouvelle édition de Shakespeare : il en fit paraître, en 1755, le prospectus avec un mélange d'*Observations sur la tragédie de Macbeth.* Il n'eut point de souscripteurs, et sa brochure fut à peine remarquée : mais Warburton en parla avec éloge dans la préface de son Shakespeare, qui parut deux ans après. Johnson se ressouvint toujours de ce procédé avec reconnaissance. « Warburton, disait-il, » m'a loué à une époque où sa louange était pour moi » d'un grand prix. »

Enfin, plusieurs libraires de Londres s'associèrent, et proposèrent à Johnson l'exécution d'un dictionnaire de la langue anglaise. Le prix stipulé fut de 1575 liv. sterl., payables par portions, à plusieurs termes fixés. On publia le prospectus en 1747. Johnson s'établit, avec six copistes [2], dans une maison qu'il avait louée exprès. Il travailla pendant sept ans à ce grand ouvrage. Il distribuait à ses copistes les mots écrits de sa propre main, avec leurs étymologies et leurs diverses acceptions; et il leur faisait transcrire les exemples relatifs à ces mots, dans les auteurs mêmes où il les avait soulignés au crayon. Ce dictionnaire, le meilleur, peut-être, qui existe en aucune langue, parut en 1755. Il ne fut point dédié au lord Chesterfield, ainsi que le prospectus l'avait annoncé. Johnson n'avait pas eu à se louer des procédés du lord, qui fut ensuite fâché d'avoir trop négligé cet homme célèbre. Pour réparer ses torts, lord Chesterfield écrivit, dans un journal, deux essais, dans l'unique but d'annoncer et de louer le dictionnaire de Johnson, qui allait paraître. Mais Johnson, par un juste orgueil, repoussa ces avances tardives, et écrivit une lettre pleine de noblesse à celui dont il avait d'abord en vain sollicité

la protection, et qui avait différé à la lui accorder, jusqu'à ce qu'elle lui fût devenue inutile.

En effet, pendant les sept années qui furent employées à la composition du dictionnaire, Johnson avait mis le sceau à sa réputation, par la publication du *Rambler* (le Rôdeur). C'était un journal destiné à améliorer la morale publique, dans le genre de celui dont Addison avait donné le premier l'exemple. Plus austère et moins varié que le Spectateur, le Rôdeur n'eut d'abord que peu de succès. Le nombre des abonnés n'alla jamais au-delà de cinq cents; mais plus cet ouvrage fut lu, plus il fut apprécié : l'auteur en a vu imprimer dix éditions de son vivant. Les numéros parurent primitivement deux fois la semaine : le premier fut mis au jour le 20 mars 1750, et les autres furent distribués régulièrement les mardis et les vendredis jusqu'au 17 mars 1752 [3]. C'est dans cet ouvrage que Johnson a surtout fait voir toutes les beautés et les défauts de son style, et c'est par lui qu'il a produit une sorte de révolution dans la littérature anglaise. On ne peut disconvenir que, par l'harmonie des périodes savamment cadencées, par l'habile emploi des images et le choix heureux des épithètes, Johnson n'ait donné, à la prose anglaise, une dignité et une énergie inconnues jusqu'à lui. Mais son style, toujours nerveux, est souvent tendu; il manque de grâce et de variété. Son élégance trop étudiée, si elle excite l'admiration, produit aussi la fatigue : il abuse des expressions métaphoriques, et surprend désagréablement ses lecteurs par des mots inusités, forgés des langues anciennes; ou bien il exprime des choses simples en termes trop pompeux qui donnent souvent à ses phrases un caractère pédantesque.

Mais il est rare que tout auteur, dans ses écrits, comme tout homme dans sa conduite, n'ait pas les défauts de ses qualités; et celui-là est véritablement un grand écrivain qui sait imprimer, à la langue dont il se sert, un nouveau caractère, et y créer des beautés nouvelles. Cette gloire ne pourrait être, sans injustice, refusée à Johnson. Ce qu'il y a d'extraordinaire, c'est que ses phrases, qui paraissent si travaillées, furent écrites avec une prodigieuse rapidité, et que souvent cet auteur ne se mettait à composer un numéro de son journal, qu'au moment où on l'envoyait chercher pour l'impression. Cependant cette facilité a été beaucoup exagérée : il préparait, par écrit, le sommaire très-détaillé et suivi des pensées de chaque morceau, de sorte que quand il fallait leur donner la dernière forme, il n'avait plus qu'à revêtir ces mêmes pensées des couleurs et des expressions convenables; mais, pour faire ce dernier effort, il avait besoin d'être pressé par le temps ou par quelques motifs puissans. C'est ainsi qu'il a toujours composé. Il joignait à une grande aptitude pour le travail, beaucoup de penchant à l'indolence; aussi n'a-t-il jamais écrit aucun ouvrage un peu considérable que lorsqu'il lui était demandé par des libraires, ou qu'il avait besoin de se procurer de l'argent.

Le *Rambler* n'est pas la seule production que Johnson ait fait paraître pendant la composition de son dictionnaire : il publia, en 1749, la *Vanité des souhaits humains*, poëme imité de la 10.e satire de Juvénal. Enfin, son ami Garrick fit représenter, la même année, la tragédie d'*Irène* de Johnson, qui eut peu de succès au théâtre, mais qui, à la lecture, ne compromit point la réputation du poète.

Peu avant la publication du dictionnaire, Johnson avait reçu le titre de docteur de l'université d'Oxford. On lui a conféré encore plusieurs autres honneurs littéraires dont nous ne ferons pas l'énumération. Les divers travaux que nous avons mentionnés, avaient placé Johnson au premier rang des littérateurs anglais, sans cependant changer sa fortune. Ce qu'il avait reçu pour le dictionnaire, avant même qu'il ne fût achevé, avait été consumé en frais de copistes, et n'avait pu suffire à sa subsistance. Après ce long travail, il se mit donc de nouveau à écrire des dédicaces, des prologues de pièces, des préfaces pour d'autres auteurs, et des sermons pour des ecclésiastiques paresseux ou incapables. On n'a jamais su exactement quels étaient ces sermons, parce que, par un motif de délicatesse respectable, il refusa toujours de nommer ceux pour lesquels il les avait composés, et à qui il les avait vendus. Il écrivit aussi des morceaux dans un journal intitulé : *Magasin littéraire et Revue universelle*. L'extrait qu'il fit, pour ce journal, de l'ouvrage de Soame Jenyns, intitulé : *Recherches sur l'origine du bien et du mal*, produisit une telle sensation, que le libraire l'imprima à part, et en donna, en peu de temps, deux éditions. Johnson composa aussi quelques numéros de l'*Adventurer* (l'Aventurier), journal dans le genre du *Rambler*, qu'avait entrepris le docteur Hawkesworth.

En 1752, Johnson perdit sa femme; et malgré la disparité de l'âge, quoiqu'elle fût d'un physique peu agréable, et qu'elle eût même peu d'ordre et d'économie, il la regretta toute sa vie. Ses affections étaient fortes et durables, et il était naturellement sensible et bienfaisant. Garrick disait de lui, « qu'il n'avait d'un ours que la

» peau. » A la prière de miss Porter, sa belle-fille, il recueillit chez lui une dame aveugle, nommée mistriss Anne William, qui avait de l'esprit et des talens, qui a même publié un volume composé de mélanges poétiques, dont Johnson a écrit la préface. Mais elle était d'une humeur inégale et peu sociable; cependant Johnson la traita toujours avec les égards et la tendresse dûs à une proche parente. A l'époque de cette action généreuse, il luttait encore avec peine contre la pauvreté. En effet, on a eu la preuve qu'en 1756, l'auteur du dictionnaire de la langue anglaise et du *Rambler* se trouvait arrêté pour une dette de 5 liv. sterling 18 schellings (environ 120 fr.), et qu'il fut obligé d'emprunter cette somme à Richardson.

Personne n'a moins déguisé ses défauts que Johnson, et n'en convint avec plus de candeur; mais il cachait ses vertus et ses bonnes actions, et plusieurs n'ont été connues qu'après sa mort. En 1757, on lui offrit une cure dans le comté de Lincoln, ce qui lui assurait une existence : il refusa; les devoirs d'un prêtre effrayaient sa conscience religieuse. Il préférait d'ailleurs le séjour de Londres à tout autre; ce n'était que dans cette ville qu'il pouvait jouir des plaisirs de la conversation, auxquels il aimait à se livrer. Son talent, sous ce rapport, le faisait à la fois rechercher et redouter On retrouvait, dans ses entretiens, toute la vigueur de ses pensées, tout le feu de sa brillante imagination, toute l'énergie et même l'élégance de son style : un organe sonore, un débit juste, imposant et expressif, ajoutaient encore à l'effet puissant de ses discours. Mais, à côté de ces qualités, se trouvaient de grands défauts; il avait plusieurs petitesses et des préjugés avec lesquels il ne composait pas : il faisait trop

sentir sa supériorité ; il s'irritait facilement et il s'échappait souvent en réparties mordantes et en injures brutales. Un jour, il disputait avec un homme d'un haut rang, qui, se voyant poussé par un de ses argumens jusque dans ses derniers retranchemens, feignit de ne pas bien le comprendre et lui demandait de mieux s'expliquer : « Par ma foi, Monsieur, répliqua Johnson en » colère, je suis bien obligé de vous donner des raisons, » mais non pas de l'intelligence. » Un Écossais vantait, devant lui, les beautés pittoresques de son pays : « Le » plus beau point de vue pour un Écossais, répondit-il, » c'est celui de la grande route qui le conduit à Lon» dres. » Un de ses amis que sa première femme avait rendu malheureux, se remaria : « C'est bien là, dit-il, » le triomphe de l'espérance sur l'expérience. »

Il renouvela, en 1756, la proposition d'une édition de Shakespeare. Le 15 avril 1758, il commença un nouveau journal dans le genre du *Rambler*, et le termina le 4 avril 1760. C'est avec les profits de ce journal, intitulé *The Idler* (le Fainéant), et le prix des souscriptions du Shakespeare, qu'il vécut pendant quatre ou cinq ans. Cependant, en 1759, ayant désiré faire un voyage dans sa ville natale, et fermer les yeux à sa mère qui se mourait, il composa, en huit jours de temps, le roman oriental intitulé : *Rasselas, ou le Prince d'Abyssinie ;* il ne vendit que cent livres sterling cette production qui a été traduite dans un grand nombre de langues, et qui est peut-être la plus originale et la plus parfaite de toutes celles qui sont sorties de la plume de Johnson [4]. Il est assez remarquable qu'à la même époque Voltaire fit paraître son roman intitulé *Candide*, qui, de même que celui de *Ras-*

selas, tend à montrer les inconvéniens et les malheurs attachés à toutes les situations de la vie : mais l'auteur français semble prendre plaisir à faire rire des maux de l'humanité, et s'en fait une arme contre la providence qui a si mal arrangé, selon lui, les choses de ce monde ; tandis que le moraliste anglais, en fixant l'attention de ses lecteurs sur la vanité des projets de l'homme et les inconvéniens attachés à ses destinées, dirige toutes leurs pensées vers un autre avenir, les excite à des méditations salutaires, et fait naître, dans l'âme, une mélancolie douce et religieuse.

La grande réputation de Johnson, la multiplicité, l'excellence et l'utilité de ses travaux littéraires, attirèrent enfin les regards du gouvernement. A l'avènement de George III, le comte de Bute, premier lord de la trésorerie, et lord Loughborough, grand-chancelier d'Angleterre, tous deux Écossais, lui firent offrir, de la part du roi, une pension de trois cents livres sterling. Un des préjugés les plus bizarres et des moins pardonnables de Johnson, était une sorte d'aversion contre les Écossais, les Irlandais et en général contre toute autre nation que la sienne. Parmi un petit nombre de traits satiriques que la pétulance de son humeur s'était permise dans son dictionnaire, il s'en trouvait un au mot *Pension*, qu'il définissait de la manière suivante : « En Angleterre on » appelle *pension* un salaire donné à un valet politique » pour trahir sa patrie. » Cette boutade et celles qu'il se permettait si souvent sur l'Écosse et les Écossais, lui coûtèrent cher, lorsqu'il eut lui-même accepté une pension d'un ministère écossais : plusieurs de ses antagonistes, et entre autres Churchill, l'accablèrent d'épi-

grammes et de traits mordans : il eut le bon esprit de ne point se défendre, et il porta même la complaisance jusqu'à composer, en 1774 et en 1775, trois pamphlets pour défendre le ministère. Dans l'un d'eux il attaquait Junius, et il est à regretter qu'à cette époque même ce personnage mystérieux et jusqu'ici inconnu, après avoir brillé comme une comète sur la scène littéraire, ait disparu pour toujours : il eût été intéressant de voir aux prises deux antagonistes de cette force.

Johnson avait cinquante-trois ans lorsqu'il obtint une pension, et qu'il cessa de dépendre, en quelque sorte, du travail de sa journée pour la subsistance du lendemain. Le reste de ses jours a été passé dans l'aisance; et la connaissance qu'il fit de M. Thrale, membre du parlement, et l'un des plus riches brasseurs de Londres, ajouta encore à son sort tous les agrémens de l'opulence. Il devint le commensal et l'ami de cet homme estimable, et, en quelque sorte, un membre de sa famille. Il allait avec lui à sa campagne de Streatham et y résidait. Il le suivit dans un voyage en France. Mais la constitution physique de Johnson l'empêchait d'être heureux, et, soit par les effets de l'âge, soit parce qu'il n'était plus contraint de faire les mêmes efforts pour lutter contre ses maux, il fut plus que jamais tourmenté par ses affections hypocondriaques. Il vécut assez, d'ailleurs, pour fermer les yeux à son ami et à son bienfaiteur, qui lui légua une somme, et le fit son exécuteur testamentaire. Sa veuve se remaria peu de temps après à un musicien italien nommé Piozzi, malgré les conseils et l'opposition formelle de Johnson. A ces tristes évènemens se joignit aussi la mort de M.me William, sa compagne assidue.

Toutes ses habitudes se trouvaient rompues ; et il se voyait privé des objets de ses plus chères affections à une époque de la vie où toute altération dans l'existence semble pénible, où toutes les pertes sont irréparables.

Cependant, ni les années, ni les chagrins, ni les souffrances, ne portaient atteinte aux facultés intellectuelles de Johnson. Il conserva, jusqu'à son dernier jour, sa mémoire vaste et sûre ; et les écrits de sa vieillesse égalèrent et même surpassèrent encore ceux qu'il avait publiés dans la force de l'âge. En 1762, il fit paraître son édition de Shakespeare ; et si l'on trouva qu'il avait fait peu de recherches pour éclaircir les passages obscurs de cet auteur, il fut universellement reconnu que ses remarques critiques étaient dignes d'un profond littérateur, et que jamais les beautés et les défauts du Sophocle anglais n'avaient été ni mieux ni plus dignement exposés que dans la belle préface de cette nouvelle édition [5].

En 1773, Johnson fit un voyage en Écosse et aux îles Hébrides ; et, quoiqu'il eût la vue basse et faible, quoiqu'il n'eût presque aucune des connaissances indispensables à un bon observateur, il sut faire, de la relation de son voyage, un livre agréable, et qu'on lit toujours avec plaisir [6]. En 1777, les libraires de Londres s'associèrent pour imprimer une collection de poètes anglais, accompagnée de préfaces. Ils prièrent Johnson de diriger cette collection, et de se charger de composer les préfaces. C'est en agrandissant cette idée qu'il écrivit, à l'âge de près de soixante-dix ans, ses *Vies des poètes anglais*, qui furent le dernier et peut-être le meilleur de tous ses ouvrages : ce fut, du moins, celui qui obtint un plus grand nombre de lecteurs. Son style, toujours élé-

gant, énergique et élevé, semble avoir acquis, dans cette production, plus de souplesse et de variété; et il n'est déparé par aucun de ces mots inusités, forgés du latin, qu'on avait justement blâmés dans le *Rambler*. Dans aucune production moderne, on ne pourrait rencontrer un plus grand nombre d'aperçus fins et neufs sur les divers genres de poésie; des doctrines littéraires plus approfondies et plus saines; des réflexions morales sur l'homme et la société, plus exactes et plus vraies; des préceptes de conduite pour toutes les conditions de la vie, plus justes, plus frappans, exprimés d'une manière plus énergique et plus imposante. Le premier volume de ces vies avait paru en 1779; le dernier fut publié en 1781. Cette même année, le libraire Kearsley fit paraître les *Beautés de Samuel Johnson*, en deux volumes: ce recueil, en 1787, avait déjà eu sept éditions, et avait été resserré en un seul volume. En 1783, Johnson donna une nouvelle édition des *Vies des Poëtes anglais*. Depuis ce temps, sa santé déclina rapidement. Après avoir long-temps redouté la mort, il la vit approcher avec calme et tranquillité; et il rendit, sans souffrances, le dernier soupir, le 13 décembre 1784. Il fut enterré à l'abbaye de Westminster, près de son ami Garrick. On lui érigea un monument dans la cathédrale de S.t Paul. M. Boswell a donné en 1751, la liste de dix-sept portraits gravés de cet homme célèbre; le meilleur est celui que le burin de Heath a retracé, d'après le tableau de sir Joshua Reynolds.

Les *Œuvres de Johnson* ont été recueillies et publiées en 12 vol. in-8°, en 1787, par John Hawkins, son exécuteur testamentaire, qui les fit précéder d'une vie de l'auteur. Mais cette vie parut inexacte, et l'édition in-

complète et en mauvais ordre. On en publia une autre en 1795 (réimprimée en 1806), précédée d'un *Essai sur la vie et les écrits du docteur Johnson*, par M. Murphy. Les faits y sont encore peu exacts, parce qu'ils ont été puisés dans la vie publiée par Hawkins. La meilleure vie de Johnson est celle de l'écossais Boswell, son admirateur et son ami : elle fut publiée en 1791, 2 vol. in-4.° de plus de 500 pages chacun; réimprimée en 1816, 4 vol. in8-.°; et, malgré son extrême prolixité, elle a eu six à sept éditions [7]. Le *Voyage aux îles Hébrides*, du même auteur, renferme aussi beaucoup de particularités curieuses sur Johnson. On recherche encore les *Anecdotes sur le docteur Johnson*, par M.me Piozzi, auparavant M.me Thrale, et aussi l'*Essai sur la vie, le caractère et les écrits du docteur Johnson*, par Joseph Towers. Les œuvres de Johnson, publiées à Édimbourg en 1806, en 15 vol. in-12, sont précédées d'une *Vie* écrite par un anonyme, avec beaucoup de soin et d'habileté. On peut faire le même éloge de celle qui se trouve insérée dans la *Collection des Poètes anglais*, par Johnson et Chalmers, 21 vol., 1810. On trouve quelques particularités curieuses sur les ouvrages de Johnson dans le tom. XXIII du *British essayist*, préface de l'*Adventurer*, et dans le vol. 29, préface du *Rambler*. Le nombre des écrits qu'on a publiés pour ou contre cet homme célèbre, est trop considérable pour que nous en donnions la nomenclature. Nous devons indiquer cependant la *Revue poétique du caractère moral et littéraire de Johnson*, par John Courtney, et l'*Élégie sur la mort de Johnson*, par M Hebhouse. M. Boulard a publié une traduction française de *morceaux choisis du Rambler*, Paris, 1785, 1 vol. in-12 [8]. On trouve dans le tom. IV des

Variétés littéraires publiées par M. Suard (in-12, Paris, 1770), la traduction presque entière de la *Préface* du Shakespeare de Johnson. Il existe, en manuscrit, au moins une traduction de ses *Vies des Poètes anglais*; aucune n'a pu encore trouver d'éditeur.

Notes.

[1] Page 396.

On appelait ainsi, d'après le nom du roi Jacques, ceux qui étaient restés attachés à la dynastie des Stuarts.

[2] Page 401.

Au nombre de ses copistes étaient Peyton, qui est connu par une bonne grammaire anglaise et française, et M. Bean, auteur d'un *Traité de Géographie ancienne.*

[3] Page 402.

Il n'y a, dans cet ouvrage, que cinq numéros qui ne soient pas de Johnson : ce sont les numéros 10, 30, 37, 44 et 100, qui lui ont été fournis par mistriss Chapons, M.lle Talbot, Richardson et miss Carter.

[4] Page 406.

Il existe en français, sous ce titre : *Histoire de Rasselas, prince d'Abyssinie,* traduite par M.me Belot, 1768, in-12. Un ouvrage publié en 1817, intitulé : *Le Vallon fortuné, ou Rasselas et Dinarbas,* 1817, 3 vol. in-12, contient la traduction de *Rasselas* et de *Dinarbas,* qui en est la suite. M. Barbier, dans son *Examen critique* ou *Complément des Dictionnaires historiques,* remarque que dès 1802, M. Louis avait publié la traduction de la suite de *Rasselas,* sous ce titre : *La Vallée heureuse, ou le Prince mécontent de son sort,* 1 vol. in-12.

[5] Page 409.

Voltaire, dont Johnson avait réfuté les critiques, critiqua, à son tour, l'auteur anglais. *Voyez* le dictionnaire philosophique, au mot *Art dramatique*, tom. XXXVIII, pag. 10 de l'édition de Beaumarchais

[6] Même page.

Il ne put mettre la dernière main au journal d'un voyage qu'il fit l'année suivante dans la partie nord du pays de Galles; et cette relation, qui n'a pas été insérée dans la collection de ses œuvres, parut seulement en 1816, par les soins de R. Dupa, in-8.° de 226 pages. (*Voyez* le *Journal des débats* du 30 octobre 1816.)

[7] Page 411.

Depuis que ceci a été écrit, il en a été publié de nouvelles.

[8] Même page.

Nous ne connaissons que par les catalogues de livres, une traduction du *Rambler*, annoncée comme complète, en 3 vol. in-8.°

HAWKESWORTH.

Jean Hawkesworth, un des écrivains anglais les plus élégans et les plus spirituels du 18.e siècle, naquit à Londres en 1715 ou 1719. Il fut d'abord destiné à la profession d'horloger, devint clerc de procureur, et se dévoua enfin tout entier à la culture des lettres. Dès l'année 1744, il fut employé, après le docteur Johnson, à rédiger les débats parlementaires dans le *Gentleman's Magazine*, et il inséra, dans ce journal, différentes pièces de vers, dont plusieurs sont signées du nom de H. Greville. Il entreprit ensuite, en société avec les docteurs Johnson, Bathurst et Warton, à l'imitation du spectateur d'Addison, un journal intitulé l'*Adventurer*, et qui parut pendant les années 1752-53-54. Les articles de Hawkesworth furent remarqués, et lui acquirent une juste célébrité, et, ce qui était bien préférable, un grand nombre d'amis. A cette époque, sa femme tenait une pension de demoiselles, et il désirait prouver, par ses écrits, qu'il avait les qualités requises pour surveiller une institution de ce genre : mais un incident qui eut lieu peu de temps après la publication de l'*Adventurer*, donna une direction différente à son ambition, et influa d'une manière fâcheuse sur son caractère. L'archevêque Herring, qui, d'après la lecture des essais du docteur Hawkesworth, avait conçu de l'auteur une opinion avantageuse, lui conféra le titre de docteur en droit civil.

Hawkesworth fut tellement énivré de cet honneur, qu'il se crut un jurisconsulte, et voulut devenir avocat dans les cours ecclésiastiques : mais l'opposition qu'il rencontra le força de renoncer à ce projet. Ce fut alors qu'il s'aliéna plusieurs de ses amis, et entre autres le docteur Johnson. Les soins qu'il donnait à son pensionnat, devenu pour lui la source d'un revenu assez considérable, ne l'empêchèrent pas de produire différens ouvrages. En 1761, il fit représenter, sur le théâtre de Drury-Lane, une espèce de pièce à féerie, intitulée *Edgar et Emmeline*, qui eut un grand succès ; dans la même année, son roman oriental, *Almoran et Hamet*, fut lu avec avidité, et il s'est maintenu au rang des meilleures productions de ce genre, malgré les invraisemblances qui s'y trouvent. En 1765, il publia une édition des œuvres de Swift, avec une notice sur la vie de l'auteur et un commentaire. Ce travail fut loué par le docteur Johnson, qui en avait conçu le plan. En 1766, le docteur Hawkesworth publia trois vol. in-8.° de lettres inédites de Swift, avec des notes explicatives ; en 1768, il fit paraître son excellente traduction de Télémaque, et continua, jusqu'en 1772, dans le *Gentleman's Magazine*, l'examen et la critique des ouvrages nouveaux qu'on avait ajoutés à ce journal depuis 1760.

Ce fut en 1772, et à l'instigation de Garrick, qui était lié avec le comte de Sandwich, premier lord de l'amirauté, que le docteur Hawkesworth fut chargé de l'exécution d'un grand ouvrage qui devait contribuer à sa gloire autant qu'à sa fortune, mais qui fut, pour lui, une source de chagrins d'autant plus vifs, qu'il ne pouvait s'en prendre qu'à lui-même. Le capitaine Cook était re

venu de son deuxième voyage à la mer du Sud ; et deux courtes relations, l'une le *Journal d'un voyage autour du monde*, l'autre le *Journal de sir Sidney Parkinson*, avaient plutôt excité que satisfait la curiosité du public sur ces expéditions célèbres. Tous les papiers de Cook et de sir Joseph Banks, ainsi que toutes les cartes marines et les dessins, furent remis au docteur Hawkesworth que l'on chargea de rédiger le récit de ces voyages ; et on lui accorda, pour ce grand travail, 6000 livres sterling (environ 120,000 francs). L'ouvrage qui en résulta fut lu avec avidité, et loué d'abord par les journaux littéraires de ce temps. Mais bientôt on s'aperçut que le rédacteur avait exprimé, dans sa préface, des idées contraires à la religion établie, et cherché à détruire l'idée consolante d'une providence spéciale qui veille sur les actions humaines et dirige, par sa sagesse, tous les évènemens du monde : par-là, il anéantissait un des principaux devoirs de la religion, celui de la prière, puisque, par ses principes, il en niait l'efficacité. A l'appui de cette morale relâchée, on remarqua que les simples récits des navigateurs sur les mœurs déréglées des sauvages, étaient devenus, sous la plume élégante du docteur Hawkesworth, des descriptions voluptueuses, aussi contraires à la vérité qu'à la décence. Alors une armée sans nombre d'adversaires l'attaqua dans les journaux littéraires : on lui reprocha plusieurs bévues scientifiques ; et, à des critiques sérieuses, approfondies, se joignirent les épigrammes, les chansons et les satires. Hawkesworth ne répondit point à toutes ces attaques ; il fit seulement paraître, sur ce qu'on l'accusait d'avoir peu respecté la religion et les mœurs, une apologie respectueuse, mais

faible. Ce qui ajouta encore à ses chagrins, ce fut l'annonce, souvent renouvelée, d'un recueil infâme, laquelle portait, « que toutes les descriptions amoureuses » du docteur Hawkesworth seraient accompagnées de » planches convenables : » ce qui fut exécuté ; et celui qui avait dû sa première célébrité à des écrits destinés à défendre et à consacrer la religion et la morale, se vit associé avec ceux dont les feuilles criminelles provoquaient aux plus honteuses dépravations.

Après la publication des voyages de Cook, le docteur Hawkesworth fit connaissance avec une dame qui avait des actions considérables dans la compagnie des Indes orientales ; et, par son influence, il fut élu directeur de cette compagnie en 1773 : mais il prit une part peu active aux affaires, parce que sa santé déclinait avec rapidité : il expira le 17 novembre 1773. On l'enterra à Bromley, dans le comté de Kent, où un monument fut érigé à sa mémoire.

STERNE.

Laurent Sterne est du petit nombre de ces écrivains qui ont su intéresser et plaire en nous initiant aux divagations de leur esprit, aux caprices de leur imagination, aux singularités de leur caractère. Sterne peint l'homme en ayant l'air de ne chercher qu'à amuser ses lecteurs, qu'à se jouer d'eux et de lui-même; en paraissant uniquement occupé à étudier ses sensations, ses goûts, ses penchans particuliers, à se rendre un compte exact et minutieux des émotions qu'il éprouve et des hasards qui les font naître. Moraliste d'autant plus persuasif qu'il raconte et n'enseigne pas; satirique d'autant plus malin que c'est en agitant les grelots de la folie qu'il décoche ses traits les plus acérés; narrateur d'autant plus pathétique qu'il met plus de simplicité dans ses paroles, et semble contenir davantage sa pénétrante sensibilité qui se trahit par des réticences; bouffon d'autant plus divertissant qu'il l'est sans le vouloir, et qu'il ne fait que céder à l'humeur joviale dont il est animé; enfin, auteur d'autant plus aimable qu'il cause toujours, et ne compose jamais : tel est Sterne, qui n'a point eu de modèle et ne doit point en servir, parce que le genre dans lequel il a excellé est à la fois réprouvé par la raison et par le goût; qu'il ne convient qu'au génie qui l'a créé, et que celui-là même n'a pu nous en montrer les avantages sans

en produire en même temps les inconvéniens et les vices.

Sterne naquit à Clonmel, dans le sud de l'Irlande, le 24 novembre 1713, de Roger Sterne, petit-fils de Richard Sterne, mort en 1683, archevêque d'York. Cette famille, assez ancienne, originaire du comté de Suffolk, et dont une des branches s'établit dans le comté de Nottingham, avait pour armes un chevron d'or entre trois croix fleurdelisées de sable, et pour cimier ce sansonnet que la plume de notre auteur a immortalisé dans son voyage sentimental. Le jour même de la naissance de Sterne, son père, qui était lieutenant dans le régiment de Handaside, fut réformé avec plusieurs autres officiers; dépourvu de fortune et chargé de famille, il éprouva divers malheurs que Sterne a racontés dans une courte notice écrite sur lui-même, peu de temps avant sa mort, pour sa fille Lydia. Il fait connaître, dans cette notice, deux anecdotes remarquables. A l'âge de sept ans, tandis qu'il était à Wicklow en Irlande, il tomba dans une roue de moulin en mouvement, et échappa, comme par miracle, sans se faire aucun mal. « Cet évènement, dit-il, paraît incroyable; mais il est bien connu dans cette partie de l'Irlande; les habitans des environs vinrent me voir par centaines. » L'autre anecdote est relative à sa jeunesse, lorsqu'il se trouvait en pension à Halifax, en 1731. « Le plafond de l'école de mon maître, dit-il, venait d'être reblanchi, l'échelle était restée appuyée contre le mur. Un jour, je m'avisai, par malheur, d'y monter, et j'écrivis, en grandes lettres capitales : Laurent Sterne; le précepteur me fouetta vigoureusement pour ce fait; mais mon maître en fut très-affecté,

et dit, devant moi, que ce nom ne serait jamais effacé, car, ajouta-t-il, c'est celui d'un enfant de génie, et qui parviendra un jour Cet éloge me fit oublier entièrement le châtiment que j'avais reçu. »

Au sortir de cette école, Sterne trouva un appui dans un de ses cousins, et fut envoyé par lui à l'université de Cambridge, au collège de Jésus. Il y entra en 1733, et obtint le grade de maître ès-arts en 1740. Jacques Sterne, son oncle, prébendier de Durham et d'York, se fit ensuite le patron et le protecteur de sa jeunesse. L'ayant décidé à se consacrer à l'état ecclésiastique, il lui procura le bénéfice de Sutton. Ce fut alors que Sterne alla demeurer à York; ce fut aussi dans cette ville qu'il se maria, en 1741, à une demoiselle dont il était devenu amoureux, et à laquelle il fit la cour pendant deux ans. On a imprimé, dans le recueil de sa correspondance, quatre lettres qu'il lui écrivit pendant cet intervalle, et ce sont celles qu'on lit avec le plus de plaisir, parce qu'elles sont empreintes de cette sensibilité exquise et douce dont la vive expression forme un des plus grands charmes des écrits de Sterne. Il est singulier que ni lui, ni aucun de ses biographes ne nous ait indiqué le nom de sa femme. Dans l'intitulé de ses lettres, elle n'est désignée que par une initiale, Miss L. Cependant sa famille avait de l'influence, et Sterne nous apprend que ce fut par elle qu'il obtint le bénéfice de Stillington. « Je résidai pendant vingt ans, dit-il, à Sutton, remplissant les devoirs de mes deux places. J'avais alors une très-bonne santé. Les livres, la peinture [1], la musique et la chasse étaient mes amusemens. » Pendant son séjour dans le comté d'York, Sterne tirait la plus grande partie de ses

livres de la bibliothèque du château de Skeltons, habité par son parent et son ami intime John Hall Stevenson, auteur de la collection spirituelle et licencieuse intitulée : *Crazy tales*. Sterne se brouilla cependant avec son oncle, whig ardent, et zélé partisan de la maison de Hanovre. Cet oncle, entraîné par la violence de ses opinions, s'était engagé dans beaucoup de controverses, surtout avec le docteur Richard Burton (l'original du docteur Slop), qu'il fit arrêter pour crime de haute trahison pendant les évènemens de 1745 : son neveu ayant refusé de le seconder en écrivant dans les journaux, il devint, depuis cette époque, son plus cruel ennemi. Dans une de ses lettres, Sterne se plaint de s'être sacrifié pour un ingrat, et d'avoir trop long-temps travaillé pour autrui. On a conjecturé qu'il faisait par là allusion aux services que, par sa plume, il avait pu rendre à son oncle.

Il est certain, du moins, qu'en 1759, il n'avait encore fait imprimer que deux sermons qui n'avaient pu le tirer de l'obscurité; mais, en 1760, il se rendit à Londres, et surprit, en quelque sorte, le monde littéraire, par la publication de deux volumes de *Tristram Shandy*. L'originalité de cette production, l'espèce de tourment qu'elle faisait éprouver aux lecteurs pour en deviner le but, pour découvrir le sens de certains passages qui n'en avaient aucun; la gaîté folle et souvent licencieuse qui semblait maîtriser l'auteur; les pages d'un pathétique vrai, et d'une philosophie profonde qu'on y rencontrait; la singularité des caractères qui s'y trouvaient tracés; le ridicule versé sur des hommes que la gravité de leurs fonctions aurait dû faire respecter; tout concourut pour

donner à ce livre un succès extraordinaire : mais, en même temps, ce succès provoqua la sévérité de la critique et l'animosité des membres du clergé, qui trouvaient, avec raison, que l'auteur ne respectait pas assez sa robe. Loin de s'effrayer de ce déchaînement contre sa personne, Sterne s'en félicite dans ses lettres, parce qu'il lui donnait plus de célébrité. Il était aussi peu sensible au reproche d'écrivain licencieux. On voit qu'il avait même formé le plan de s'en moquer. « Crébillon le fils, écrivait-il à un de ses amis, a fait avec moi une convention qui, s'il n'est pas trop paresseux pour l'exécuter, fera un assez bon persiflage. Aussitôt après mon arrivée à Toulouse, il doit m'écrire une lettre de reproches sur le cynisme de Tristram Shandy; je lui en répondrai une qui sera une récrimination sur la licence de ses ouvrages. Nous ferons imprimer le tout avec cet intitulé : *Crébillon contre Sterne, et Sterne contre Crébillon.* On vendra ce factum; et nous partagerons le profit. N'est-ce pas là ce qui s'appelle de la bonne politique suisse? » Sterne demanda un jour à une dame de qualité, fort riche, du comté d'York, si elle avait lu Tristram Shandy : « Je ne l'ai pas lu, Monsieur Sterne, répondit-elle; et, s'il faut vous parler franchement, on m'assure qu'il n'est pas convenable qu'une femme le lise. — Ma chère dame, répliqua l'auteur, ne soyez pas dupe de ces contes-là; mon ouvrage ressemble à votre jeune héritier : regardez-le (ajouta-t-il, en montrant un petit garçon de trois ans, qui se roulait sur le tapis, revêtu d'une simple chemisette); ne voyez-vous pas qu'il montre par intervalle, avec une parfaite innocence, ce qu'on doit toujours cacher. » Il nous semble que l'auteur célèbre qui affirme

la vérité de cette anecdote, admet trop facilement cette excuse comme légitime. Les gravelures de Sterne n'ont rien d'innocent; et la dame dont il a été fait mention aurait pu répondre que, si elle voulait produire son enfant devant un public nombreux, elle prendait ses précautions pour qu'il ne pût montrer ce qu'on doit toujours cacher.

Quoi qu'il en soit, Sterne ne crut pas blesser les convenances en publiant deux volumes de sermons, l'année d'après qu'il eut publié les deux premiers volumes de *Tristram Shandy*. Les quatre volumes suivans de ce dernier ouvrage, imprimés en 1761 et 1762, n'eurent pas moins de succès que les premiers; mais le septième et le huitième, qui virent le jour en 1765, furent accueillis plus froidement, quoiqu'ils fussent supérieurs aux premiers. Le charme de la nouveauté était dissipé. Quatre nouveaux volumes de sermons parurent en 1766. Comme ceux des deux premiers volumes, ils se distinguent par un style facile, une morale pure et douce, présentée avec finesse et sans prétention, mais souvent entachée par des saillies peu dignes de la gravité du ministère évangélique.

Enfin, en l'année 1767, on mit en vente le neuvième et dernier volume de Tristram Shandy. Aussitôt après la publication des deux premiers volumes de cet ouvrage, lord Falconbridge avait conféré à l'auteur le presbytère de Coxwold, retraite bien douce, dit-il dans sa notice, en comparaison de Sutton. Il fut forcé, dès cette époque, c'est-à-dire en 1762, de faire un voyage sur le continent, pour recouvrer sa santé. Il y a lieu de soupçonner que les excès du plaisir, plutôt que les travaux littéraires,

avaient contribué à miner sa constitution naturellement délicate. C'est ce que semblent prouver une lettre au comte de S., en date du 1.er mai 1767, et deux courts billets à une certaine M.me H., en date du 12 octobre et du 15 novembre de la même année, qui font naître de fâcheux soupçons sur ses mœurs, dans les derniers temps de sa vie. Ce qui les confirme encore, c'est son amour, platonique ou non, mais si singulièrement exalté pour Éliza Draper, cette beauté que Raynal a célébrée dans son histoire des deux Indes, par une apostrophe sublime selon les uns, ridicule selon les autres.

Sterne avait amené en France, avec lui, sa femme et sa fille. Il les laissa dans ce pays. Il continua seul sa route en Italie. C'est en visitant la France et l'Italie qu'il recueillit les matériaux de son voyage sentimental, qui devait avoir quatre parties. Sa santé ayant décliné rapidement, il revint à Londres vers la fin de 1767, et publia la première partie de ce voyage, qu'il avait écrit pendant l'été, dans sa retraite favorite de Coxwold. Le *Voyage sentimental* est incomparablement le meilleur des ouvrages de Sterne. C'est le seul qu'on réimprime très-souvent, le seul qu'on aime à relire en entier. Sterne ne jouit pas long-temps du succès de cette nouvelle production. Son corps épuisé succomba à une courte maladie, le 18 mars 1768, à Londres, dans les appartemens qu'il avait loués dans Bond-Street. Il fut enterré, le 22 du même mois, dans le nouveau cimetière appartenant à la paroisse de S.t George, Hanover-Square. Il était grand et maigre, et avait toutes les apparences de la phthisie pulmonaire. Ses traits, où se manifestaient d'une manière particulière et prononcée les émotions sentimentales, avaient cepen-

dant cette expression fine, plaisante et moqueuse, qui indique un esprit vif, brillant et caustique. Sa conversation était animée et spirituelle, son caractère était jovial, mais capricieux et inégal; conséquence naturelle d'un tempérament irritable et d'un mauvais état de santé habituel.

Nous avons, dans notre jeunesse, entendu dire, en Angleterre, à plusieurs personnes qui avaient connu Sterne ou ses amis, qu'il n'éprouvait, en aucune manière, la sensibilité qui plaît tant dans ses écrits; qu'il était naturellement égoïste. Ses lettres, qui répandent un assez grand jour sur son caractère et sa vie privée, démentent en partie, mais non pas entièrement, ces assertions. Elles prouvent, envers sa fille, l'affection la plus tendre : elles prouvent aussi qu'il était bon et généreux pour sa femme ; mais, en même temps, on aperçoit que s'il pourvoyait avec libéralité aux besoins pressans de l'une et de l'autre, il n'avait aucune prévoyance pour leur existence future ; qu'il ne s'imposait pour cela aucune privation. Aussi, avec un revenu assez considérable et des ouvrages qui lui valurent de fortes sommes, il ne laissa que des dettes. Son imagination était prompte, énergique, originale; son cœur tendre et facile sympathisait vivement : mais il avait une âme faible, variable, incapable de vertus fortes et de résolutions courageuses et constantes.

Nous avons, dans le commencement de cet article, tâché de l'apprécier comme écrivain ; mais nous ne pouvons dissimuler que M. Walter Scoot, qui a publié des notices sur les romanciers, ses confrères, dans lesquelles il les loue presque tous avec une sorte d'effusion, se

montre très-sévère envers Sterne, et qu'il en porte un jugement tout différent du nôtre. Les lecteurs nous accuseraient d'avoir fait un article incomplet, si nous ne mettions sous leurs yeux l'opinion d'un si grand maître. En s'appuyant sur un écrit du docteur Ferriar de Manchester, intitulé : *Essai et éclaircissemens sur les ouvrages de Sterne*, où les preuves sont développées, M. Walter Scott accuse de plagiat l'auteur de Tristram Shandy. « Il a, dit-il, mis à contribution Rabelais, le baron de Fœneste (de d'Aubigné), le *Moyen de parvenir* et le célèbre ouvrage du docteur Burton sur la mélancolie, dont le prix, dit-on, a doublé chez les libraires, depuis l'essai du docteur Ferriar. » Sterne, suivant M. Walter Scott, est un plagiaire éhonté ; mais, en même temps, le critique ajoute qu'il choisit les matériaux de sa mosaïque avec tant d'art, et qu'il les arrange et les polit si bien, qu'on est presque toujours porté à lui pardonner son manque d'originalité, en faveur du talent exquis qui donne une forme nouvelle à des matériaux empruntés. Il nous semble que dans un ouvrage d'imagination, cette forme nouvelle, lorsqu'elle est piquante et propre à plaire, est le principal mérite d'un auteur, et lui donne des titres à l'originalité. Toutefois, dans une de ses précédentes pages, M. Walter Scott désapprouve cette forme qu'il loue ici. « Les plus chauds partisans de Sterne, dit-il, doivent avouer que son style est plein d'affectation, et à un degré que tout ce qu'il a de pathétique n'a pu rendre supportable. Le style de Rabelais, qu'il a pris pour modèle, est essentiellement vague, décousu et quelquefois fort absurde. Sterne ne suivit la méthode de son maître, que pour attirer l'attention et étonner le public. Aussi

ses extravagances, semblables à celles d'un homme qui contrefait le fou, sont froides et forcées, même au milieu de ses plus grands écarts. » Après diverses observations de détail, M. Walter Scott se résume de la manière suivante : « Le style de Sterne, quoique défiguré par de capricieux ornemens, est en même temps énergique et plein de cette chaleur vigoureuse qui ne s'acquiert que par une grande familiarité avec les anciens prosateurs anglais. Il excelle dans l'art de toucher les parties les plus sensibles du cœur humain, et d'en faire vibrer les cordes les plus délicates. Sous ce rapport, il n'a jamais été surpassé, peut-être même n'a-t-il jamais été égalé. On peut le mettre au nombre des écrivains les plus simples et les plus affectés, et le considérer comme un des plus grands plagiaires et un des génies les plus originaux que l'Angleterre a produits. »

Tel est le jugement de M. Walter Scott sur Sterne. Il est vrai sous certains rapports ; mais il n'est ni exact, ni juste, parce que la critique, et peut-être aussi l'éloge, y sont exagérés. Ce jugement nous paraît tout-à-fait injuste, si on l'applique au *Voyage sentimental*, la meilleure des productions de Sterne. Or, c'est d'après ce qu'il a laissé de plus parfait qu'un auteur doit être jugé ; s'il en était autrement, notre grand Corneille même serait un poète médiocre, et, au moyen de quelques-unes de ses dernières productions, on ferait, à tort, descendre du haut rang où il se trouve placé, comme romancier, l'auteur de *Old Mortality*, d'*Ivanhoé* et de *Quentin-Durward*.

Il n'existe pas de bonne édition des ouvrages de Sterne. La dernière, en 4 vol. in-12, Londres, 1823, est défi-

gurée par des fautes d'impression. Toutes ne sont que des réimpressions des premières éditions. Dans les lettres, on a négligé de faire connaître les noms propres, actuellement sans inconvénient, qui n'étaient désignés que par des initiales, quoique rien ne fût plus facile alors : ainsi, par exemple, toutes les lettres qui ont pour suscription ces initiales J. H. S. sont évidemment adressées à John Hall Stevenson, auteur de *Crazy tales*, dont nous avons parlé. Ces lettres, aussi, auraient pu être mieux classées et accompagnées de notes. On aurait pu puiser des renseignemens curieux pour une édition du *Voyage sentimental*, dans l'ouvrage de M. Davy, intitulé : *Macédoine (Olio)*; toute l'histoire de Lafleur, qui n'est pas un personnage fantastique, mais réel, s'y trouve racontée. On apprend aussi, de M. Davy, que la marquise L., à laquelle Sterne fut redevable de son passeport, est la marquise de Lambert. L'ouvrage du docteur Ferriar donnerait, pour Tristram Shandy, ce que Sterne a imité ou emprunté à ses devanciers; et ces rapprochemens seraient à la fois curieux et instructifs. Un éditeur habile pourrait aussi enrichir cet ouvrage d'autres éclaircissemens en consultant les écrits et les mémoires du temps. On sait, en effet, que la plupart des personnages de Tristram Shandy avaient leurs originaux dans la société d'alors. Sterne n'a pas laissé ignorer qu'il s'était peint lui-même sous le nom de *Yorick*, et l'on ne peut douter, selon M. Walter Scott, d'après les preuves qu'en donne le docteur Ferriar, que le docteur Slop, avec tous ses instrumens d'accouchement, ne soit le même que le docteur Burton de York, qui publia, en 1751, un *Traité sur l'art des sage-femmes*. Si ce travail des éditeurs avait

été fait, cet article eût été plus complet, parce que nous aurions connu plusieurs faits qui, sans cela, resteront long-temps ignorés, et nous aurions eu plus de moyens pour bien apprécier Sterne et ses ouvrages [2].

Notes.

[1] Page 421.

On peut voir un échantillon du talent de Sterne pour le dessin, dans les poëmes de Woodhul, 1772, in-8.°

[2] Page 430.

La plupart des écrits de Sterne sont connus en France par des traductions, dans lesquelles le goût a dicté des changemens que la différence du génie des deux langues, et la délicatesse des lecteurs français, rendaient nécessaires. I. La *Vie et les opinions de Tristram Shandy*; la plus jolie édition est celle de Casin, 1784 et 85, 4 vol. in-16; les deux premiers par M. Fresnais, et les deux autres par M. D. L. B. II. Le *Voyage sentimental*, traduit par M. Fresnais, de la même édition, et dans le même format que le précédent : la version de M. Paulin Crassous, 1803, 3 vol. in-18, contient aussi les *lettres de Yorick à Eliza.* III. *Nouveau Voyage en France*, dont la traduction est de M. D. L., avocat général au parlement. C'est un extrait de la seconde partie du *Tristram Shandy*, où se trouve l'épisode souvent cité de l'*Abbesse des Andouillettes.* IV. Un recueil de *Lettres* en 3 vol., imprimées à Londres en 1776, et dédiées au célèbre Garrick, ami intime de Sterne. On en trouve un choix à la suite de l'ouvrage précédent, et l'on en a extrait celles d'*Yorick à Eliza*, dont la traduction française est accompagnée d'une *Préface* intéressante de l'abbé Raynal, qui avait déjà consacré un monument à la mémoire de Sterne, dans le second volume de son *Histoire philosophique*, etc. V. Des *Sermons* recueillis au nombre de quarante-quatre, par le zèle intéressé des imprimeurs, et réduits à seize par le goût éclairé du

traducteur français de la seconde partie de *Tristram Shandy*. Sterne disait que ses autres ouvrages n'étaient que les enfans de son esprit, mais que ses sermons étaient sortis tout brûlans de son cœur. On le blâma sévèrement de les avoir laissé paraître sous le nom ridicule d'Yorick, personnage bouffon que Shakspeare a introduit dans *Hamlet*. VI. Des *Mélanges*, imprimés à Londres depuis la mort de l'auteur. On a publié, en Angleterre, des *Lettres* de Sterne, qui ont été traduites dans notre langue, par Griffet-Labaume, 1 vol., 1789. L'authenticité de cette production posthume a été contestée, mais son mérite a réuni tous les suffrages. Elles sont pleines de cet esprit de philantropie et de bienfaisance qui caractérise les ouvrages de Sterne, sans être gâtées par les défauts qu'on lui reproche. Elles sont très-supérieures, en élégance, aux lettres originales publiées par M.me Médaille; mais on a observé qu'il y règne un style uniforme, quoiqu'on les suppose écrites à différentes personnes, et à des époques très-éloignées. Bastien a publié les *OEuvres de Sterne, traduites en français* (par Fresnais, de Bonnai et Salaville), 1803, 6 vol. in-8.° Deux éditions des *OEuvres complètes de Laurent Sterne*, traduites en français, ont paru en 1818, 4 vol. in-8.° ou 6 vol. in-18. On a publié, en septembre 1825, le premier volume d'une nouvelle édition qui doit avoir 4 vol. in-8.° M. Revoil et M. le comte Auguste de Forbin, ont donné, au théâtre du Vaudeville, en 1799, *Sterne, ou le voyageur sentimental*, comédie en un acte, imprimée la même année, in-8.° (1)

(1) Tous ces renseignemens, ajoutés à notre article STERNE, dans la Biographie universelle, ne sont pas de nous, ainsi que nous avons exigé qu'on le dise dans une note. N'ayant jamais examiné une seule traduction d'aucun des ouvrages de Sterne, nous n'avons pu entreprendre d'en parler.

FIN.

TABLE
DES MATIÈRES.

LIVRE QUATRIÈME.

SAVANS ET LITTÉRATEURS DES TEMPS MODERNES.

DEUXIÈME SECTION.

VOYAGEURS.

	pages.
Marco-Polo.	1.
Barthema.	35.
Maldonado.	50.
Barthélemi de Fuentes.	56.
Carli de Piacenza et M. A. de Guattini.	60.
Zucchelli.	63.
Corneille Bruyn.	71.
François Bernier.	74.
Bossu.	78.
Psalmanazar.	80.
Gilpin.	100.
Chandler.	104.
Flinders.	107.
Olivier.	113.

TROISIÈME SECTION.

NATURALISTES.

pages.
Lister. 122.
Bon de S.t Hilaire. 127.
Lesser. 131.
Clerck. 136.
Schaeffer. 138.
De Geer. 145.
Jean-Chrétien Fabricius. 148.
De Tigny. 157.

QUATRIÈME SECTION.

HISTORIENS QUI ONT ÉCRIT EN LATIN SUR L'HISTOIRE DE FRANCE.

Nithard. 159.
Guillaume le Breton. 163.

CINQUIÈME SECTION.

POÈTES, HISTORIENS, PHILOSOPHES ET LITTÉRATEURS FRANÇAIS.

La Fontaine. 169.
De Maucroix. 173.
De La Sablière. 207.
Fontenelle. 224.
La Motte. 244.
Montesquieu. 259.
Gabriel Daniel. 304.
Hénault. 308.
Garnier. 324.

pages.

Fontenu. 328.
Ducloz-Dufresnoy. 331.
Langlès. 335.

SIXIÈME SECTION.

POÈTES, HISTORIENS, PHILOSOPHES, PUBLICISTES ET LITTÉRATEURS ANGLAIS.

Folkes. 341.
Gay. 345.
Gray. 352.
Thomson. 363.
Hume. 377.
Johnson. 395.
Hawkesworth. 415.
Sterne. 418.

TABLE ALPHABÉTIQUE

DES

PERSONNAGES CÉLÈBRES

DONT LES VIES SONT CONTENUES DANS CET OUVRAGE.

A

	volumes.	pages.
Ælius Gallus.	I. —	84.

B

Barthema.	II. —	35.
Bernier.	II. —	74.
Bertius.	I. —	350.
Bon.	II. —	127.
Boscovich.	I. —	356.
Bossu.	II. —	78.
Boyd.	I. —	239.
Breton, *voyez* Guillaume.		
Briet.	I. —	354.
Bruyn.	II. —	71.
Buache.	I. —	368.
Buckinck.	I. —	338.
Buy de Mornas.	I. —	372.

C

	volumes.	pages.
Capella.	I. —	137.
Carli de Piacenza et M. A. de Guattini.	II. —	60.
Caton l'Ancien.	I. —	26.
Caton (Denis).	I. —	133.
Caton (Marcus).	I. —	39.
Caton d'Utique.	I. —	40.
Caton (Valérius).	I. —	130.
Celsus, *voyez* Julius.		
Censorinus.	I. —	135.
Chandler.	II. —	104.
Civilis.	I. —	74.
Clarendon.	I. —	294.
Clerck.	II. —	136.
Clovis.	I. —	141.
Coclès, *voyez* Horatius.		
Cornélius Népos.	I. —	121.
Corréus.	I. —	72.
Cromwell (Henri).	I. —	293.
Cromwell (Richard).	I. —	289.

D

Daniel.	II. —	304.
Delisle (Guillaume).	I. —	360.
Denys le Périégète.	I. —	102.
Digby.	I. —	302.
Dicéarque.	I. —	97.
Dion de Syracuse.	I. —	15.
Donis.	I. —	341.
Ducloz-Dufresnoy.	II. —	331.

E

Edrisi.	I. —	323.
Epaminondas.	I. —	1.

	volumes.	pages.
Epponine et Sabinus.	I. —	80.
Etienne de Bysance.	I. —	116.
Eudoxe de Cizyque.	I. —	106.
Euthymène de Marseille.	I. —	110.

F

Fabricius.	II. —	148.
Flinders.	II. —	107.
Folkes.	II. —	341.
Fontaine (La).	II. —	168.
Fontenelle.	II. —	224.
Fontenu.	II. —	328.
Fra Mauro, *voyez* Mauro.		
Fuentes.	II. —	56.

G

Gallus, *voyez* Ælius.		
Garnier.	II. —	324.
Gay.	II. —	345.
Gilpin.	II. —	100.
Geer (de).	II. —	145.
Gray.	II. —	352.
Guattini, *voyez* Carli.		
Guillaume le Breton.	II. —	163.
Gui de Ravenne.	I. —	119.

H

Hawkesworth.	II. —	415.
Henault.	II. —	308.
Horatius Coclès.	I. —	23.
Hume.	II. —	377.

J

Jeanne d'Arc.	I. —	162.
Johnson.	II. —	395.
Julius Celsus Constantinus.	I. —	126.

L

	volumes.	pages.
Labiénus (Titus).	I. —	56.
Labiénus (Quintus).	I. —	70.
La Motte.	II. —	244.
La Fontaine, *voyez* Fontaine.		
Langlès.	II. —	335.
La Sablière (de).	II. —	207.
Le Breton, *voyez* Guillaume.		
Lesser.	II. —	131.
Lister.	II. —	122.
Livio Sanuto.	I. —	346.

M

Maldonado.	II. —	50.
Marcien d'Héraclée.	I. —	114.
Marco Polo.	II. —	1.
Martianus, *voyez* Capella.		
Mauro (Fra).	I. —	331.
Maucroix (de).	II. —	173.
Montesquieu.	II. —	259.
Motte, *voyez* La Motte.		

N

Népos, *voyez* Cornélius.		
Nithard.	II. —	159.

O

Olivier.	II. —	113.

P

Paulinus, *voyez* Suetonius.		
Psalmanazar.	II. —	80.

R

	volumes.	pages.
Ralegh.	I. —	242.
Rambouillet, *voyez* La Sablière.		
Richard, *voyez* Cromwell.		

S

Sabinus, *voyez* Eponine.		
Sablière, *voyez* La Sablière.		
Sanuto, *voyez* Livio.		
Savary de Brèves.	I. —	232.
Schaeffer.	II. —	138.
Sterne.	II. —	418.
Suétonius Paulinus.	I. —	87.

T

Tigny (de).	II. —	157.
Thomson.	II. —	363.

W

Waller (Edmond).	I. —	307.

Z

Zucchelli.	II. —	63.

FIN DES TABLES.

CORRECTIONS ET ADDITIONS.

TOME PREMIER.

Page 136, ligne 6. Boulogne, *lisez* Bologne.

Page 227, ligne 15. Les deux notaires greffiers-commis par, *lisez* les deux notaires-greffiers, commis par.

Page 236, ligne 2. Bibliothèque impériale, *lisez* bibliothèque royale.

Pages 239 et 375. Au titre PERSONNAGES HISTORIQUES DE L'HISTOIRE, *lisez* PERSONNAGES DE L'HISTOIRE.

Page 349. Au titre courant, SATUNO, *lisez* SANUTO.

TOME DEUXIÈME.

Page 31. Nous avons cru dans cette réimpression, *lisez* nous avons cru devoir dans cette réimpression.

Page 69. J'ai donné le titre de la première relation des missionnaires capucins au Congo, d'après l'ouvrage de Boucher de la Richarderie; mais il se pourrait qu'il ne fût pas exact. J'ai sous les yeux une édition de cette relation imprimée à Milan, et non à Rome, qui est un très-petit in-8.° carré, de 108 pages, intitulé de la manière suivante :

Breve relatione del successo della missione de' fratri minori capuccini del serafico padre san Francesco al regno del Congo e delle qualità, costumi, e maniere di vivere di quel regno, e suoi habitatori descritta dal padre fra Gio Francesco *Romano predicatore del medesimo ordine, della provincia*

di Roma, missionario apostolico in detto regno. In Milano, 1649.

Nous avons lu cette relation, elle ne contient rien qui ne se trouve dans Cavazzi ; voyez les tome 13 et 14 de notre *Histoire générale des voyages.*

Page 81, ligne 1. Seu, *lisez* seul.

Page 208, ligne 20. Acheat, *lisez* acheta.

Page 215. J'ai dit que Richelet ne pouvait avoir attribué à Madame La Sablière les madrigaux de son mari, comme l'en accuse Titon du Tillet, et que cette grossière erreur ne pouvait provenir que de quelqu'ignorant éditeur de son dictionnaire. Depuis, j'ai en effet retrouvé cette bévue dans la table des auteurs qui est en tête du dictionnaire de Richelet, édition de 1719, in-folio. Elle ne se trouve pas dans l'édition in-4.° du même dictionnaire, imprimé à Genève, en deux volumes, en 1680. Richelet mourut en 1698, et Morery nous apprend que l'édition du dictionnaire de Richelet, de 1719, est de Jean-Claude Fabre, de l'oratoire : c'est donc celui-ci qui a commis l'erreur que Titon du Tillet reproche à tort à Richelet.

Page 393, ligne 13. *Princeptes*, lisez *principles.*